



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

UC-NRLF



QB 257 J49

REESE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF CALIFORNIA.

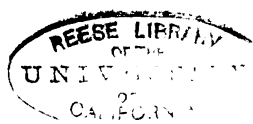
Received *June*, 189*6*.

Accessions No. *63140*. Class No. *788e*

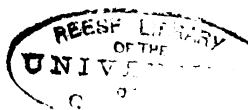
Fr
v. 3







W
CHEFS-D'ŒUVRE
DU THÉÂTRE ESPAGNOL.



PARIS.—IMPRIMERIE DE V^e DONDEY-DUPRÉ.
rue Saint-Louis, 46, au Marais.

CHEFS-D'ŒUVRE
DU
THÉÂTRE ESPAGNOL

Traduction nouvelle, avec une Introduction et des Notes.

PAR
M. DAMAS-HINARD.

CALDERON.



PARIS.
LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN.
Éditeur de la Bibliothèque d'Élite,
30, RUE JACOB.

MDCCCLIII

63140

LOUIS PEREZ DE GALICE.

(LUIS PEREZ EL GALLEGO.)

NOTICE.

Louis Perez de Galice est une comédie historique. D'après un passage de la pièce où il est question de l'expédition de la fameuse *Armada* contre l'Angleterre, il paraîtrait que le personnage principal aurait vécu dans la seconde moitié du seizième siècle, et il faudrait placer la date de l'action à l'année 1588.

Louis Perez, le héros de la pièce, est ce que les Espagnols appellent un *bandolero*, un homme qui, par suite de démêlés avec la justice, a quitté la ville pour vivre dans la montagne ou dans la forêt (*en el monte*), et qui se procure ses moyens d'existence en prélevant un emprunt sur chaque voyageur qui passe. Mais, hâtons-nous de le dire, ce sont des circonstances malheureuses, et non de mauvais instincts ou de mauvaises actions, qui ont jeté Louis Perez dans la vie du *bandolero*. Et son courage intrépide, son audace sans égale, son sang-froid dans les périls, sa reconnaissance et son dévouement envers ceux qui lui ont rendu quelque service, enfin l'abnégation généreuse avec laquelle il est toujours prêt à risquer sa vie pour secourir le faible et l'opprimé, l'élèvent à des proportions héroïques et commandent en sa faveur une sorte d'intérêt.

Pour bien comprendre un semblable personnage et tout ce qu'il a de réel et de vivant, il faut se rappeler le caractère espagnol, les influences sous lesquelles il s'est développé, et en particulier la longue lutte de ce peuple contre les Arabes, la configuration géographique de la péninsule, etc., etc. On s'explique alors comment les Espagnols, surtout les Espagnols des montagnes, saisissent avec empressement toutes les occasions, quelles qu'elles soient, de donner satisfaction à leurs instincts guerriers; comment des sentiments élevés se rencontrent chez des hommes qui mènent une existence criminelle; comment une certaine probité et une certaine délicatesse peuvent résister à des habitudes de pillage, etc., etc. Pour l'appréciation de ces vues nous nous en rapportons pleinement, comme pour tout le reste, au jugement du lecteur.

Le rôle de Louis Perez, quoique le plus important de la pièce, n'est cependant pas le seul. Le rôle du juge était d'une difficulté extrême, et Calderon l'a tracé avec un art infini. Tout le rôle de Pedro et ses rencontres continuelles avec Louis Perez, qu'il redoute et qu'il fuit, sont du meilleur comique. Enfin il y a dans le caractère d'Isabelle une résolution qui annonce la digne sœur de Perez, et dans celui de Juana quelques traits d'une douceur charmante.

On remarquera sans doute le passage où Juana dit à Manuel : « Lorsque j'ai quitté pour toi mon pays et ma famille, je m'attendais à tous les malheurs. Je n'ai pas quitté le Portugal pour vivre dans telle ou telle contrée, mais seulement pour vivre avec toi. » N'est-ce pas là le langage de l'amour le plus tendre et le plus dévoué ?

Quant à don Alonzo et à Manuel, ils poussent un peu loin, le dernier surtout, leur reconnaissance envers Louis Perez. Qu'ils le protègent, qu'ils le secou-

rent, qu'ils lui donnent asile, à la bonne heure!... Mais pourquoi lui prêter main forte contre la justice? Pourquoi surtout don Manuel va-t-il avec lui sur le grand chemin appuyer de sa présence les demandes un peu indiscreètes qu'il adresse aux voyageurs?

La pièce, à proprement parler, n'a point de dénouement. On entrevoit pourtant, à la dernière scène, que tous les personnages vont se retirer en Portugal chez Léonor, et que celle-ci finira (comme l'annonce le *gracioso*) par épouser don Alonzo, bien qu'il ait tué son frère en duel. De quoi si vous blâmez Léonor, elle se justifiera en alléguant l'exemple de Chimène.

Cette comédie n'a point de but moral, mais du moins, chose à noter, elle ne renferme ni maximes subversives, ni dangereux paradoxes; et si vous la comparez aux pièces que l'on a composées dans ces temps-ci sur des sujets analogues, aux *Brigands* de Schiller par exemple, elle vous paraîtra sûrement ce qu'il y a de plus moral, de plus social, et tout à la fois de plus gai, de plus amusant et de plus aimable.

LOUIS PEREZ DE GALICE.

PERSONNAGES.

LOUIS PEREZ.

MANUEL MENDEZ,

DON ALONZO DE TORDOYA,

JEAN-BAPTISTE, juif converti.

L'AMIRAL DE PORTUGAL.

UN JUGE.

UN CORRÉDOR.

UN VOYAGEUR.

PEDRO, valet bouffon.

ISABELLE, sœur de Louis Perez.

DOÑA JUANA,

DOÑA LÉONOR, } dames.

CASILDA, suivante.

PAYSANS, ALGUACILS, etc., etc.

La scène se passe en Espagne, et à l'entrée du Portugal.

JOURNÉE PREMIÈRE.

SCÈNE I.

Un chemin devant la maison de Louis Perez.

Entre LOUIS PEREZ, poursuivant PEDRO l'épée à la main. ISABELLE et CASILDA cherchent à le retenir.

ISABELLE.

Fuis, Pedro.

LOUIS.

Où voulez-vous qu'il aille? Comment pourrait-il m'échapper?

PEDRO.

Retenez-le toutes les deux.

LOUIS.

Vive Dieu! tu mourras de ma main.

ISABELLE.

Pourquoi le traiter avec tant de rigueur et de violence?

LOUIS.

Pour me venger sur lui, ingrate, des offenses que tu m'as faites.

ISABELLE.

Je ne te comprends pas.

LOUIS.

Laisse-moi d'abord tuer cet homme qui m'a outragé. Ensuite, sœur indigne, je m'expliquerai avec toi; et ce cœur que tu as déchiré se montrera tout entier à tes yeux avec ses ennuis et sa colère.

ISABELLE.

Lorsque tu formes contre moi des suppositions calomnieuses, si je m'étonne de ta conduite, je ne suis pas moins étonnée de ton

langage. Il faut que tu sois bien hardi et bien insensé tout à la fois pour oser m'insulter ! Je croyais avoir en toi un frère et non un ennemi.

LOUIS.

Oui, tu dis bien... un ennemi ! car quelque jour, sans doute, il pourra se faire que ce poignard que tu vois, teint dans ton sang qui est aussi le mien, me venge de ton outrage.

PEDRO, *à part*.

Pendant que, suivant l'usage, celle qui est venue mettre la paix a détourné l'orage sur elle, tâchons de nous esquiver. Avec ce diable d'homme qui joue des mains si lestement, je n'ai qu'un moyen de salut, c'est de jouer des pieds¹. Adieu, chère patrie ; il le faut, je renonce pour jamais à te revoir.

LOUIS.

Holà ! Pedro, écoute. — Puisque tu pars plus heureux que tu ne le mérites, fais bien attention à te garer de moi, car si la fortune veut que je te rencontre, fût-ce dans un millier d'années, fût-ce au bout du monde, tu passeras un mauvais moment.

PEDRO.

Je vous entends et je vous crois. Je n'appelle pas de votre sentence, je l'accepte ; et quant à son exécution, puisque vous me permettez de vivre, j'irais, si vous l'exigiez, jusqu'au pays des Pygmées. Et, en vérité, un malheureux fils d'Eve ne saurait se faire trop petit pour se soustraire à votre colère.

Il sort.

ISABELLE.

Le voilà parti. Nous sommes seuls. Tu m'apprendras maintenant quelle est la cause de tes ennuis.

LOUIS.

Ma sœur,—et plutôt à Dieu que tu ne le fusses pas, plutôt à Dieu que la nature n'eût pas mis ce lien entre nous !—tu penses peut-être que c'est par faiblesse que j'ai vu et dissimulé, que j'ai appris et que j'ai su taire l'audace d'un amant qui prétend non-seulement souiller ton honneur, mais l'honneur de nos ancêtres ? Eh bien ! Isabelle, si j'ai supporté un tel outrage, ce n'a été de ma part ni sottise ni lâcheté, mais bien plutôt sagesse et prudence ; et j'ai mis dans ma conduite toute la circonspection possible, parce que c'est bien assez d'avoir à s'occuper une fois de choses délicates qui touchent à l'honneur ; et puisque l'occasion s'en présente, je t'en parlerai aujourd'hui pour la première et la dernière fois. — Je sais tout, je t'en avertis ; et si tu ne tiens pas compte de cet avertissement, demain je

¹ Il y a ici dans le texte un jeu de mots intraduisible et que nous avons reproduit de notre mieux.

*Seguro resistiré
Con fuga de guardapie
La daga de guardamano.*

JOURNÉE 1, SCÈNE I.

serai obligé de t'en donner un autre. Jean-Baptiste te rend des soins, et, dans mon opinion, il n'est pas fait pour être ton époux : je me contente de m'exprimer ainsi, pour ne pas dire qu'il est juif. Voilà pourquoi j'ai quitté Salvatierra et suis venu m'établir dans cette maison isolée au milieu des montagnes. Ici même, je le vois, tu n'es pas à l'abri de ses poursuites, puisqu'il t'a envoyé une lettre par ce domestique : c'est pour cette raison que je voulais le tuer ; tu es arrivée en ce moment, et dans ma colère je t'ai dit ce que je t'avais si long-temps caché. Que cet avertissement te suffise, je te le répète, et que je n'entende plus parler de cet amour ; car, vive Dieu ! si j'apprenais jamais qu'on ait su que je soupçonnais le mal et que je n'y ai pas porté remède, dans ma fureur, dans mon désespoir, je mettrais le feu à sa maison de manière à l'y brûler tout vif, et j'épargnerais ainsi les frais d'un bûcher à l'inquisition.

ISABELLE.

Voilà bien les discours d'un homme aveuglé par la colère. Avant de savoir si je puis ou non me justifier, tu m'accuses d'une faute que je n'ai pas commise.

LOUIS.

Que dis-tu ?

ISABELLE.

Que toutes les femmes, même les plus modestes, sont exposées à de semblables ennuis, et nous ne sommes pas responsables des folies que l'on fait pour nous.

LOUIS.

Ce serait à merveille, ma sœur, et tu aurais raison, si ce papier ne me donnait pas des soupçons et même des indices que toi-même...

ISABELLE.

Laissons cela ; en voilà bien assez sur ce sujet. Que me veux-tu enfin ? Songe, Louis, que tu es mon frère, et non pas mon mari ; et qu'en pareille circonstance, un homme raisonnable et prudent eût accepté pour bonne la première explication qu'on lui aurait donnée ; car ne vaut-il pas mieux, lorsqu'on ne peut remédier au mal, ne vaut-il pas mieux, dis-je, avoir l'air de l'ignorer que de chercher à l'approfondir ? Je suis ta sœur, et je connais mes devoirs. — Je me contente de te dire cela pour aujourd'hui. Si tu revenais sur ce sujet, je te parlerais d'une autre façon.

Elle sort avec Casilda.

LOUIS.

Elle a raison. Oui, j'aurais mieux fait de dissimuler mon injure et d'accepter sa justification, sauf à croire ce que j'aurais voulu. J'ai eu tort. Maintenant il faut procéder d'une autre manière. Ah ! cruelle sœur, tu seras la cause de ma mort !

Entre CASILDA.

CASILDA.

Un Portugais, fort bien mis, qui arrive à l'instant, demande à vous parler.

LOUIS, *à part*.

Dissimulons. (*A Casilda.*) Fais-le entrer.

Entre MANUEL MENDEZ.

MANUEL.

Mon cher Louis Perez, si cette permission eût tardé un moment de plus, dans mon impatience de vous voir je l'aurais devancée.

LOUIS.

Que je vous embrasse mille fois, cher Manuel... Ces nœuds, la mort pourra les rompre, mais rien ne saurait les détacher... D'où vient donc cette aimable visite?... vous à Salvatierra !

MANUEL.

Oui, et ce n'est pas sans peine, ce n'est pas sans de grands dangers que j'ai pu arriver jusqu'ici.

LOUIS.

Je serais fâché que ce voyage fût la conséquence de quelque ennui.

MANUEL.

Un accueil aussi amical me fait tout oublier.

LOUIS.

Jusqu'à ce que je sache la cause de votre chagrin, le motif de votre voyage, et ce qui vous est arrivé en Portugal, vous me verrez en souci. Il est sans doute indiscret de vous questionner ainsi à la première vue; mais mon cœur a un tel désir de partager votre affliction, qu'il faut absolument que vous me tiriez au plus tôt d'inquiétude. Allons, qu'avez-vous ?

MANUEL.

Prêtez-moi, je vous prie, votre attention. Vous vous souvenez, Louis Perez, — car l'absence, j'imagine, n'a pas effacé le souvenir de notre amitié, — de ce temps heureux où vous fûtes mon hôte à Lisbonne, par suite de quelques événements qui, vous obligeant à quitter la Castille, avaient valu cet honneur à ma maison. Mais il ne s'agit pas de cela en ce moment; je viens à mon aventure. Vous vous souvenez aussi sans doute de cet amour fortuné qui enchaînait toutes mes facultés. Je n'ai pas besoin d'exalter ma passion; je suis Portugais, c'est tout dire¹. Doña Juana de Meneses est cet objet adoré : beauté céleste que la plus vive éloquence ne réussirait jamais à peindre; divinité charmante à laquelle l'amour même offrirait des sacrifices comme à l'idole de son autel, comme à la déité de son temple. Deux années entières nous vécûmes dans l'union la

¹ Les Espagnols disent en commu proverbe : Amoureux comme un Portugais.

plus douce, sans que ma tendresse récompensée ait ressenti d'autre jalousie que celle qui, par une légère crainte, un faible soupçon, réveille l'amour sans le blesser. C'était ainsi que je vivais chaque jour plus épris et plus heureux ; car sans ces légers mouvements de jalousie, l'amour est comme un corps sans âme. — Mais malheur à celui qui prend le poison pour un remède, qui réveille le feu caché sous la cendre, qui veut apprivoiser un animal venimeux, et qui, pour se distraire, se lance sur la mer orageuse ! malheur enfin à celui qui joue avec la jalousie ! car tôt ou tard il est empoisonné par ce qu'il croyait salutaire, il est piqué par l'aspic qu'il avait nourri, il est brûlé par ce qui devait réchauffer ses sens, il est enseveli dans ces flots sur lesquels il cherchait son plaisir. Oui, la jalousie, lorsqu'elle se déclare, est plus terrible que la mer irritée, que le feu dévorant, que l'aspic et le poison perfides. — Celui qui excita ma jalousie, à moi, ce fut un cavalier qui joignait à beaucoup de bravoure, d'amabilité, de libéralité, beaucoup d'esprit et de talent. Je ne vengerai pas mes chagrins sur son honneur avec ma langue ; c'est assez que je les aie vengés sur sa vie avec ce fer : l'absence et la mort me rendent une personne sacrée. Bref, sans parler davantage des qualités de mon rival, ce cavalier la demanda à son père. Il était riche, le père est avare ; on fut bientôt d'accord. Enfin arriva pour mon rival le jour des noces... j'aurais mieux dit le jour de la mort, puisque les fêtes du mariage se changèrent en une cérémonie funèbre. — Déjà les amis et les parents étaient réunis ; déjà la nuit, plus sombre que de coutume, étendait au loin ses voiles noirs, ses voiles de deuil, — lorsque j'entre tout-à-coup dans la maison ; je vais droit au futur époux, et désespéré, laissant parler à la fois ma main et ma voix, je m'écrie : C'est à moi qu'appartient cette beauté ! et en même temps je le frappe de deux coups de poignard qui l'étendirent gisant sur la place. Ainsi frappe la foudre au même instant où l'on entend gronder le tonnerre. — Tout le monde se trouble ; moi, décidé à me battre contre tous, non pas pour sauver ma vie, mais pour la vendre plus cher à ceux qui la voudraient, j'ai cependant, au milieu du tumulte et du désordre, le bonheur d'enlever ma dame, et aussitôt je la place sur un cheval plus léger que les vents. Un mot suffira pour exprimer sa vitesse : je fuyais, et sa course encore me paraissait rapide. Enfin nous franchissons la frontière ; nous entrons sur les terres de Castille, en saluant ce pays comme un port ouvert à nos infortunes ; et nous arrivons à Salvatierra avec l'espoir de trouver auprès de vous protection et secours. Louis Perez, vous me voyez à vos pieds ; nous sommes amis, et notre amitié est telle que les siècles futurs en garderont la mémoire : donnez l'hospitalité à un malheureux, non pas tant à cause de ce titre d'ami, que parce qu'il se confie à vous, et qu'une telle confiance oblige un homme noble ; et si ce n'est pas assez, je vous le demande au nom d'une dame. — J'ai laissé dona Juana dans ce bosquet au bord de la ri-

vière, voulant vous parler avant de l'amener ici. Comme j'allais vous chercher, un domestique m'a indiqué votre maison au milieu de ce désert, et je me jette dans vos bras, reconnaissant, confiant, plein de joie, de crainte et d'amour. Mais puisque j'ai prononcé le mot *amour*, je m'arrête. Ce que l'on sollicite au nom de l'amour, ce n'est jamais une faveur, c'est un droit.

LOUIS.

Je suis si offensé, Manuel Mendez, de tous ces vains compliments, que j'ai hésité à vous répondre. Eh, vive Dieu ! pour me dire : « Louis Perez, j'ai tué un gentilhomme, je mène une dame avec moi, et je viens vous demander asile, » était-il besoin de tant de phrases et de façons ? Eh bien ! moi, je veux vous apprendre comment il faut parler ; écoutez-moi : « Manuel, venez dans ma maison, c'est la vôtre ; demeurez-y longtemps joyeux et satisfait ; je vous y recevrai et vous y servirai de mon mieux. » A présent, retournez où vous avez laissé cette dame, et conduisez-la en un lieu où nous tâcherons qu'elle se trouve bien. Quant à moi, vous me dispenserez d'aller au-devant d'elle, d'abord parce que je n'aime pas toutes ces politesses, et ensuite parce qu'il faut que je reste pour disposer et ordonner tout ce qui peut être nécessaire à son service.

MANUEL.

Laissez, mon excellent ami, laissez, que je vous presse encore une fois sur mon cœur pour vous témoigner ma reconnaissance.

LOUIS.

Bien ! bien ! allez vite. Cette dame, se voyant seule dans un pays étranger, pourra être inquiète, et je ne veux pas vous retenir. (*Manuel sort.*) Isabelle !

Entre ISABELLE.

ISABELLE.

Que désires-tu ?

LOUIS.

Te dire que si jamais mon amitié pour toi a mérité quelque reconnaissance, tu me la montres à présent. Laissons nos querelles, et que les étrangers ne puissent rien soupçonner : il y aura temps pour tout. Il faut que tu saches qu'il nous est arrivé des hôtes à qui j'ai des obligations, et que je voudrais m'acquitter envers eux. Manuel Mendez vient ici avec sa femme.

ISABELLE.

En cela et en tout je suis prête à te servir. (*On entend un cliquetis d'épées.*) Dieu me soit en aide ! quel est ce bruit ?

LOUIS.

J'entends des cris et un cliquetis d'épées.

UNE VOIX, *du dehors.*

Mort ou vif... il faut que nous l'ayons.

UNE AUTRE VOIX.

Nous ne pourrons l'atteindre.

ISABELLE.

Je vois accourir un homme à cheval que poursuivent quantité de gens à pied.

UNE VOIX.

Tirez sur lui !

On entend une détonation.

ISABELLE.

Ah ! malheureux !

LOUIS.

Qu'est-ce donc ?

ISABELLE.

On l'a tué d'un coup d'arquebuse.

LOUIS.

Non pas ; la balle n'a frappé que le cheval, qui demeure étendu sur la place ; quant au cavalier, il s'est relevé, et debout, à pied, il défend sa vie vaillamment avec son épée.

ISABELLE.

Il est parvenu à leur échapper, et le voici.

Entre DON ALONZO, l'épée à la main.

DON ALONZO.

Ciel ! secourez un malheureux à qui les forces manquent et qui succombe.

LOUIS.

Eh bien ! seigneur don Alonzo, qu'est-ce donc ?

DON ALONZO.

Je ne puis vous conter cela en ce moment. Seulement, Louis Perez, je vous prie, protégez-moi. Après ce que j'ai fait, il faut que je sois cette nuit même en Portugal.

LOUIS.

Ayez bon courage. C'est dans de telles occasions que se montrent les cœurs généreux. Ici près est le pont de la rivière qui sépare le Portugal de la Castille¹ ; si vous le passez, vous êtes en sûreté. Moi, je vais me porter dans ce défilé pour arrêter ceux qui vous poursuivent. Soyez tranquille, ils ne continueront leur marche qu'après m'avoir mis en morceaux.

DON ALONZO.

La valeur de ce bras est le plus fort rempart qui pût protéger ma vie. Que le ciel conserve la vôtre !

Il sort.

Entrent LE CORRÉGIDOR et des ALGUAZILS.

UN ALGUAZIL.

Il est passé par ici.

¹ Le Miño.

LOUIS.

Qu'est-ce donc, messieurs ? que cherchez-vous ?

LE CORRÉGIDOR.

Don Alonzo de Tordoya n'est-il point passé par ici en fuyant ?

LOUIS.

Il doit être maintenant sur le pont ; il semblait que le vent lui eût prêté ses ailes.

LE CORRÉGIDOR.

Suivons-le.

LOUIS.

Attendez, seigneur.

LE CORRÉGIDOR.

Et pourquoi voulez-vous que j'attende ?

LOUIS.

Tenez, seigneur corrégidor, vous avez fait toutes les diligences auxquelles votre charge vous oblige. Ne poursuivez pas ce cavalier avec tant de rigueur ; la justice doit avoir aussi sa générosité.

LE CORRÉGIDOR.

Je ne puis m'arrêter à vous répondre ; il faut que j'aie don Alonzo.

LOUIS.

Écoutez un mot, de grâce.

LE CORRÉGIDOR.

Vous voulez me retenir, je le vois.

LOUIS.

Si vous n'êtes pas détourné de suivre vos projets par les convenances, par mes prières, une fois que vous n'y renoncerez que par force, je ne vous en aurai pas d'obligation.

LE CORRÉGIDOR.

Et comment y serai-je forcé ?

LOUIS.

A coups d'épée. Je me suis promis de défendre ce passage, et je ne vous pas me manquer de parole. Vive Dieu ! que pas un de ceux qui sont ici présents ne s'avise de franchir cette ligne.

Il trace une raie avec son épée.

LE CORRÉGIDOR.

Tuez-le.

LOUIS.

Doucement, s'il vous plaît.

LE CORRÉGIDOR.

Tuez-le !

UN ALGUAZIL.

Mort à Louis Perez !

LOUIS.

Canailles, vils animaux, poules mouillées ; tenez, voilà comme je meurs !

LE CORRÉGIDOR.

Je suis blessé!

UN ALGUAZIL.

Je suis mort!

SCÈNE II.

Le rivage du Miño.

Entrent DOÑA JUANA et MENDEZ.

JUANA.

Tu m'as donné, Manuel, bien des preuves d'affection; jamais tu ne m'en as donné une qui m'ait autant satisfaite que la promptitude de ton retour.

MANUEL.

Chère Juana, l'amour, qui protège mon bonheur, m'aplanit tous les obstacles; je ne suis point allé jusqu'à Salvatierra, j'ai trouvé ce que je cherchais dans les profondeurs de ces montagnes; c'est là qu'habite, dans une maison de plaisance, mon ami Louis Perez, dont la valeur est au-dessus de tous les éloges. Il semble qu'en fixant là sa demeure il ait d'avance consulté nos vœux et nos intérêts. Ici notre amour sera plus caché qu'à Salvatierra, et nous y serons mieux en sûreté.

JUANA.

Cher Manuel, celle qui a tout sacrifié pour toi, parents, patrie, réputation, et qui dans cette position est encore heureuse d'avoir sa vie à te donner, que peut-elle désirer de plus? N'est-ce pas pour elle la plus douce joie de voir cette montagne sauvage devenue le temple de l'amour, de l'amour le plus constant et le plus dévoué?

Entre DON ALONZO.

DON ALONZO.

Où donc me conduit mon destin? par des sentiers non frayés, au milieu de ces bois, où le ciel ne m'envoie aucune consolation! Le souffle et les forces me manquent; épuisé, je n'ai plus qu'à me laisser tomber sur le sol; je me meurs. Hélas! que le ciel me protège!

JUANA.

J'entends du bruit.

MANUEL.

Il est vrai; je vois un cavalier étendu par terre, et dont la main affaiblie semble ne pouvoir plus soutenir le poids d'une épée. Approchons-nous de lui. — Seriez-vous blessé, seigneur?

DON ALONZO.

Grand merci, cavalier; ce n'est que de la fatigue; déjà je reprends haleine. Moi qui aurais disputé aux vents le prix de la rapidité, me voilà à terre sans mouvement.

MANUEL.

Votre âme paraît forte et courageuse; qu'elle ne se laisse pas abattre.

UNE VOIX, *du dehors*.

Au pont! courez au pont! et il ne pourra vous échapper.

DON ALONZO.

Hélas! un plus grand malheur encore me menace. Que faire? ces hommes,—ces hommes que vous entendez sont ceux qui me poursuivent. Un ami plein de bravoure protégeait ma retraite; et sans doute, puisqu'ils ont pénétré jusqu'ici, ils l'ont tué.

Entre LOUIS PEREZ.

LOUIS.

En s'emparant du pont ils m'ont coupé le passage, et le ciel même semble se fermer sur moi. Cette sombre retraite sera mon tombeau.

MANUEL.

Qu'est ceci, Louis Perez?

LOUIS.

C'est un malheur où je suis tombé pour avoir voulu protéger la fuite d'un ami.

MANUEL.

Vous êtes avec moi, Louis Perez; nous mourrons ensemble, et ainsi nous aurons montré jusqu'à la fin le dévouement de la véritable amitié.

DON ALONZO, *se relevant*.

Celui qui a commis la faute, et qui est la cause de tout ce qui arrive, mourra avec vous.

LOUIS.

La situation est difficile; songeons d'abord au plus pressé. Manuel, écoutez ma prière: ne tirez point aujourd'hui l'épée pour moi. Ma vie, je le sais, est sauvée dès que ce bras la défend; mais il importe à mon honneur que, moi absent, vous vous trouviez dans ma maison, et vous savez combien l'honneur est préférable à la vie.

MANUEL.

Je n'entends rien, et si l'on vous attaque je mourrai avec vous. Il serait beau à moi, vraiment, de me tenir près de vous l'épée dans le fourreau pendant que vous seriez à vous battre!

JUANA.

Peut-il exister une femme plus malheureuse?

UNE VOIX, *du dehors*.

Ils ont passé par ici.

MANUEL.

Les voilà qui viennent. Mais c'est en vain que nous prétendons

nous défendre nous trois contre tant de monde ; nous devons être infailliblement pris ou tués.

DON ALONZO.

Que faire donc ?

LOUIS.

Oseriez-vous vous jeter dans le fleuve et le passer à la nage ?

DON ALONZO.

Ce n'est pas le courage qui me manque... mais je ne sais pas nager.

LOUIS.

Eh bien ! n'ayez pas peur ; moi je vous passerai sur mes épaules. En agissant ainsi, Manuel, je conserve à la fois ma vie et mon honneur : ma vie, en me réfugiant en Portugal, où je serai hors de leurs atteintes ; mon honneur, en vous laissant dans ma maison... Vous me comprendrez en songeant que j'y laisse ma sœur... C'est vous en dire assez. Adieu.

MANUEL.

Un ami fidèle restera chez vous. C'est aussi vous en dire assez. Adieu.

LOUIS.

Je compte sur vous.

MANUEL.

Vous pouvez être assuré qu'il en sera comme si vous n'eussiez point quitté votre maison.

Louis Perez et don Alonzo sortent.

LOUIS, *du dehors*.

Dieu me soit en aide !

JUANA.

Déjà, comme un dauphin, il traverse l'humide élément.

LOUIS, *de dehors*.

Manuel ! souvenez-vous-en, je vous ai confié mon honneur.

MANUEL.

Il lutte d'un bras vigoureux contre la force du courant.

LOUIS, *du dehors*.

Songez, songez à mon honneur !

MANUEL.

Soyez tranquille ; je suis là.

LOUIS, *du dehors*.

Adieu.

MANUEL.

Aurais-je pu m'attendre à un pareil malheur ?

JUANA.

Hélas ! partout où je vais, qu'ai-je trouvé que des disgrâces ?

Ils sortent.

SCÈNE III.

La rive opposée du Miño, en Portugal.

Entrent L'AMIRAL et DOÑA LÉONOR.

L'AMIRAL.

Puisque la chaleur rigoureuse de la canicule ne se suspend ni ne faiblit, tu peux, ma charmante nièce, te reposer quelques instants sur la rive du fleuve.

LÉONOR.

La chasse est un noble exercice ; on oublierait tout, on s'oublie soi-même dans un si généreux amusement.

L'AMIRAL.

Tu as raison, Léonor ; c'est une agréable imitation de la guerre. Quoi de plus enivrant que de voir un vaillant porc-épic, entouré d'une meute hardie, se défendre adroitement avec ses pointes d'ivoire ? Laissant approcher l'un après l'autre les chiens qui l'entourent, il terrasse l'un, blesse l'autre ; et lançant de tous côtés ses piquants, il semble un vivant carquois de flèches acérées... Il fait beau voir également un levrier qui, furieux de perdre sa proie, se mord les pattes de rage, et recommence une nouvelle attaque. Il fait beau les voir tous deux se frapper à l'envi, et l'on dirait alors que la nature ait soumis les animaux mêmes à la loi de l'honneur.

LÉONOR.

Oui, ce spectacle est du plus vif intérêt. Mais, je l'avoue, la chasse au vol me plaît encore davantage. Quoi de plus ravissant que de voir un héron, léger comme l'air, rapide comme la foudre, qui passe en un moment de la région glacée à la région du feu, et se balance à son gré entre les deux, en excitant en vous une inquiétude charmante ? de voir ensuite deux faucons faire des pointes sur lui ; fendant la plaine éthérée avec une inexprimable vitesse, poursuivre le héron qui leur échappe ? On dirait que le ciel entier n'est pas encore assez vaste pour être le champ clos de ce combat. A la fin, malgré ses détours, attaqué par deux adversaires, le héron, blessé mortellement, tombe du ciel comme une étoile ensanglantée, et, cependant, ses vainqueurs triomphent pleins de joie, car la nature a mis jusque dans les oiseaux l'orgueil du point d'honneur.

Entre PEDRO.

PEDRO.

Dans quel pays suis-je donc ? Je ne sais où je vais. Je n'en puis plus de crainte, et je m'aperçois qu'on se fatigue à voyager à pied. Je suis venu en Portugal pour voir si je trouve ici quelque remède à mes disgrâces, car, en vérité, pour une complaisance que j'ai eue pour ces pauvres amoureux, cela ne m'a guère réussi. Ne faut-il pas avoir du guignon, qu'au premier pas je me perde à un métier

où tant d'autres ont fait leurs affaires. Que devenir?... Voici du monde, et si j'en juge à la mine, des gens d'une classe élevée. — Ayez pitié d'un pauvre garçon abandonné qui ne s'est jamais vu dans une pareille situation ¹.

L'AMIRAL.

Si tu veux rentrer, car voilà que le soleil commence à baisser sur l'horizon, — je vais appeler quelqu'un pour qu'on t'amène un cheval. — Holà!

PEDRO, *accourant*.

Plait-il, seigneur?

L'AMIRAL.

Qui êtes-vous?

PEDRO.

Ce que je suis?

L'AMIRAL.

Êtes-vous à mon service? Il me semble que c'est la première fois que je vous vois. Êtes-vous un de mes domestiques?

PEDRO.

Si je ne le suis pas, je ne demande pas mieux que de l'être. Et à ce propos voici un petit conte. — Un beau jour, entra dans le palais de Sa Majesté un certain don Fulano qui n'était au service ni du roi ni de personne. Or, voyant qu'à l'heure du dîner tous les messieurs de la chambre dépouillaient leurs manteaux avec mille cérémonies, parce qu'ils devaient porter les viandes sur la table du roi, lui il quitta le sien pareillement, et puis entra avec les autres. Or, un majordome s'en étant aperçu, s'approcha, et lui demanda s'il avait prêté serment. Non, seigneur, répondit-il; mais s'il ne s'agit que de cela, je prêterai serment tant qu'on voudra. De même, moi, je veux vous servir; et s'il le faut, je prête serment, je nie, je renie, à vos souhaits.

L'AMIRAL.

En attendant, vous vous mettez en frais de plaisanterie.

PEDRO.

Que voulez-vous, monseigneur? je n'ai que de la gaieté... En homme généreux je dépense ce que j'ai.

LOUIS, *du dehors*.

Ah! malheureux!

LÉONOR.

Grand Dieu! quelle est cette voix?

L'AMIRAL.

Je vois, au milieu du fleuve, un homme qui s'efforce de lutter contre le courroux des ondes.

¹

*Si se doliesse de mí,
Que soy niño y solo, y nunca en tal me ví.*

Dans une autre pièce de Calderon intitulée *La niña de Gomez Arias* (La jeune fille de Gomez Arias), il y a un refrain dont ces deux vers nous paraissent la parodie.

LÉONOR.

Et sans être effrayé par ces dangers et par ces abîmes, il cherche à sauver un autre infortuné qu'il porte sur ses épaules.

DON ALONZO, *du dehors*.

O Dieu ! ayez pitié de nous !

L'AMIRAL, *à Pedro*.

Allez, et secourez cet homme ; ce sera le moyen d'obtenir mes bonnes grâces.

PEDRO.

Si je puis le secourir d'ici où nous sommes, je ne demande pas mieux. Autrement, je suis mauvais nageur.

LÉONOR.

Enfin ils ont atteint le rivage, le port de salut.

Entrent LOUIS PEREZ et DON ALONZO.

DON ALONZO.

Dieu puissant, je vous rends mille grâces.

LOUIS.

Ma foi, vive le Christ ! nous voilà hors d'affaire, et ça n'a pas été sans peine !

L'AMIRAL.

Approchez, approchez ; je voudrais vous être utile.

PEDRO.

A présent, à la bonne heure. (*Reconnaissant Louis Perez.*) Mais que vois-je ?

Il s'éloigne.

L'AMIRAL.

Quoi ! vous vous éloignez en voyant des hommes qui ont un tel besoin de vous !

PEDRO.

Je suis pitoyable de mon naturel, et en les voyant tous deux, le cœur me manque. (*A part.*) Vive Dieu ! Louis Perez se sera mis à ma poursuite pour me punir des petites complaisances que j'ai eues pour sa sœur, et je suis sûr qu'il veut me tuer. Ma foi, je n'ai plus qu'une ressource, c'est de partir soldat, puisque, dans le même jour, ce diable d'homme m'oblige à décamper de la Castille et du Portugal.

L'AMIRAL.

Où donc allez-vous ?

PEDRO.

J'ai éprouvé une attaque soudaine de certain mal, et il faut que je m'en aille au plus tôt. Ce qui est juré est juré.

Il sort.

L'AMIRAL.

Vraiment, cet homme est fou. (*A don Alonso.*) Venez, cavalier, et reprenez courage dans mes bras.

DON ALONZO.

Vous seul, seigneur, pouvez me sauver.

L'AMIRAL.

Qui êtes-vous ? Votre malheur m'a touché, et vous pouvez vous confier à moi.

DON ALONZO.

Veillez d'abord, pour ma règle, m'apprendre à qui je parle, et vous saurez ensuite pourquoi je me trouve en cet état.

L'AMIRAL.

Eh bien ! je suis l'amiral de Portugal. — Maintenant vous pouvez vous déclarer. Je suis tellement affecté de votre sort, que d'avance je vous promets ma protection ; et comme gage, voilà ma main.

DON ALONZO.

J'accepte vos bontés. Vous saurez donc, monseigneur, que je suis de la maison des Tordoyas, famille qui jouit d'une grande considération en ce pays. Don Alonzo est mon nom. Ce matin, jaloux d'un cavalier, je suis entré chez une dame, où je l'ai trouvé ; je lui ai dit que je l'attendais hors de la ville ; il y est venu comme il convenait à un gentilhomme tel que lui, avec la cape et l'épée ; nous nous sommes battus, et après avoir reçu deux blessures il est tombé à terre sans vie. C'est un malheur que je déplore. — Cependant tout le village était en émoi, et la justice est sortie à ma poursuite. On voulait m'arrêter. Je me suis échappé sur un cheval à qui ma crainte prêtait des ailes : on l'a tué d'un coup d'arquebuse. Alors j'ai continué de fuir à pied, et je suis arrivé à une maison de campagne, où pour mon bonheur j'ai trouvé Louis Perez...

LOUIS.

A mon tour ; c'est à moi d'achever l'histoire. Voyant don Alonzo poursuivi par tant de monde, et avec un tel acharnement, je lui ai offert de protéger sa retraite. Cette maison de plaisance — je ferais mieux de l'appeler une maison de chagrin, — est située au bas de la montagne, et le défilé y est tellement rétréci, qu'il fallait que tout ces gens-là y passassent devant moi. Je voulus d'abord à l'amiable, par des politesses, par des prières, obtenir du corrégidor qu'il cessât de poursuivre don Alonzo ; il s'y refusa avec hauteur, s'obstina à marcher en avant, et il aurait en effet continué sa marche, si je ne m'y fusse opposé, en frappant, vive Dieu ! avec cette épée, d'estoc et de taille. Elle m'a si bien servi dans la bagarre que j'en ai blessé, je crois, quatre ou cinq ; plaise à Dieu qu'ils en guérissent ! Dès lors, me voyant plus compromis encore que don Alonzo, j'ai mieux aimé me fier à mes jambes qu'aux prières des autres¹, et

*Pretendi que me valiesse
Antes el salto de mata
Que ruego de buenos.*

Allusion au proverbe espagnol, Mieux vaut saut de haie qu'intercession d'honnêtes gens.

trouvant le passage fermé, le pont occupé, j'ai pris don Alonzo dans mes bras, et, mon épée entre les dents, je me suis jeté à l'eau. Enfin nous voici arrivés, mille fois heureux puisque votre excellence veut bien nous accorder sa protection, et dans un lieu où nous n'avons rien à craindre, placés que nous sommes sous la protection de votre parole.

L'AMIRAL.

Je l'ai donnée, et je la tiendrai.

DON ALONZO.

Je serai forcé de m'en prévaloir, car la famille de mon adversaire est puissante.

L'AMIRAL.

Comment le nommez-vous ?

DON ALONZO.

C'était un cavalier doué des plus belles qualités ; mais rarement le bonheur se rencontre avec le mérite. Quoi qu'il en soit, en le nommant je ne fais aucun tort à la réputation qu'il avait acquise à si juste titre.... C'est don Diègue d'Alvarade.

LÉONOR.

Hélas ! ô ciel ! — Ah ! traître ! c'est mon frère que tu as tué.

L'AMIRAL.

Tu as tué mon neveu !

LOUIS, *à part*.

Par la corbleu ! il ne nous manquait plus que cela !... Allons, je suis que d'un moment à l'autre il me faudra encore dégainer.

DON ALONZO.

De grâce, mon seigneur, que votre excellence se modère. Songez que ce serait entacher votre épée que de la rougir du sang d'un homme rendu à vos pieds. Si j'ai tué don Diègue, c'a été corps à corps, dans la campagne, sans trahison ni perfidie, sans ruse ni avantage. De quoi donc pourriez-vous vouloir vous venger ?... D'ailleurs vous n'avez jamais manqué à votre parole, et ne me l'avez-vous pas donnée ?

LOUIS, *à part*.

Après tout, vive le ciel ! si l'on m'y oblige, j'empoigne ma bonne épée, et puis vienne le Portugal tout entier, nous verrons.

L'AMIRAL, *à part*.

O ciel ! quelle conduite tenir dans une situation si délicate ? D'un côté mon honneur m'appelle ; de l'autre m'appelle le sang versé. Faisons la part de chacun. (*Haut.*) Don Alonzo, ma parole est une loi écrite sur le bronze ; elle m'enchaîne à jamais. Mais ma vengeance aussi est une loi écrite sur le marbre, et je ne saurais l'oublier. Donc, — pour m'acquitter à la fois de ces deux devoirs, — tant que tu seras sur mes terres ta personne est en sûreté ; mais, songes-y bien, dès que tu en seras sorti, tu es mort. Je t'ai promis de te protéger, mais ce ne peut être que chez moi et non chez les

autres. Et c'est pourquoi dès que tu auras mis le pied sur les terres du roi, tu verras celui qui aujourd'hui te délivre et te protège te poursuivre et te tuer. Maintenant tu peux partir, tu es libre.

LÉONOR.

Non, attends. Moi je ne t'ai point donné de parole, et je puis poursuivre ma vengeance.

L'AMIRAL.

Arrêtez, ma nièce ; songez que je le défends. (*A don Alonzo.*) Eh bien ! qu'attends-tu ? Pars donc, tu es libre.

DON ALONZO.

Je veux embrasser vos genoux, touché jusqu'à l'âme de tant de générosité.

L'AMIRAL.

Tu me remercieras lorsque mon épée t'ôtera la vie.

DON ALONZO.

Oui, certes ; car je ne puis rien désirer de plus glorieux que de périr d'une si noble main.

LÉONOR.

Je meurs de douleur.

L'AMIRAL.

Je suis au désespoir.

Il sort avec Léonor.

DON ALONZO.

Eh bien ! que dis-tu de tout ceci, Louis Perez ?

LOUIS.

Notre situation s'est améliorée. Qu'il nous laisse sortir de ^{et} mains comme il l'a promis, et ensuite bien malin sera qui ^{et} attrapera ^{et} !.

JOURNÉE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Campagne près San-Lucar ².

Entrent MANUEL et DOÑA JUANA, en habits de voyage.

MANUEL.

Jamais un mal ne vient seul.

¹ *Que una vez allá, verémos
Quién se lleva el gato al agua.*

Littéralement : Et une fois là, nous verrons qui portera le chat à la rivière. Expression proverbiale pour indiquer une entreprise difficile.

² San-Lucar de Barrameda est un port de mer situé en Andalousie, à l'embouchure du Guadalquivir.

JUANA.

En effet, malheurs et chagrins semblent toujours s'appeler les uns les autres.

MANUEL.

Hélas ! Juana, combien je suis affligé de te voir courir ainsi tristement les pays étrangers ! Je me flattais que la Galice nous servirait de port dans cette affreuse tempête où nous avons failli périr, et nous y avons trouvé de nouvelles tourmentes. Une autre aventure nous a chassés de Salvatierra, et nous a forcés de nous réfugier en Andalousie à travers des lieux qui nous sont inconnus.

JUANA.

Lorsque j'ai quitté pour toi mon pays et ma famille, cher Manuel, je m'attendais à tous les malheurs. Je n'ai pas quitté le Portugal pour aller vivre dans telle ou telle contrée, mais seulement pour vivre avec toi. Qu'il en soit ainsi partout où mon malheur me conduira, — partout où m'appellera mon bonheur.

MANUEL.

Par quelles actions, par quelles paroles pourrai-je te témoigner jamais ma reconnaissance ? Mais pour laisser un moment ce sujet qui m'est si doux, qu'est donc devenu ce domestique que nous avons pris en chemin ? Je voudrais l'emmener avec moi à San-Lucar, afin de t'aller chercher quelque nourriture, pendant que le sommeil accorde à ta fatigue une trêve d'un moment.

Entre PEDRO.

JUANA.

Le voilà qui arrive.

PEDRO.

Que m'ordonnez-vous, seigneur ?

MANUEL.

Accompagne-moi à San-Lucar. — Vous, mon bien, retirez-vous en un lieu où vous puissiez vous reposer.

JUANA.

Je ne cherche pas le repos... Je veux pleurer pendant votre absence.

Elle sort.

MANUEL.

Dans un moment je reviens. — (*A Pedro.*) Il semble qu'elle ait pressenti le chagrin que je vais lui donner, et que son cœur en souffre par avance.

PEDRO.

Quoi ! seigneur, vous pensez à donner du chagrin à une femme aussi aimable, aussi tendre, aussi dévouée ? Il y a bien peu de temps, il est vrai, que je suis à votre service, et il n'y a guère que deux ou trois jours que vous me témoignez un peu de confiance ; mais pourtant j'en ai vu assez pour savoir combien cette dame vous est attachée et tout ce que vous lui devez de reconnaissance.

MANUEL.

Je ne le nie point ; mais, vois-tu, Pedro, l'homme ne saurait résister au destin. Obligé de quitter le Portugal, j'ai fui d'abord en Galice, et de là en Andalousie où nous sommes. Telle a été la volonté du ciel. Encore ne puis-je rester ici ; car, même ici, je ne suis pas en sûreté. Je veux servir ; je veux, me confiant à la mer inconstante, me rendre aux îles du nord : là, s'il plaît à Dieu, la bannière catholique flottera bientôt sur les tours dorées de leurs forteresses¹. Oui, je veux m'enrôler : quels que soient les périls de la guerre, je sens que j'aurai moins à craindre sous l'habit de soldat. Mais ne crois pas que je veuille laisser cette dame sous le poids d'un outrage infâme ; ne crois pas que j'expose par mon absence son honneur et sa beauté. Non, non, je la laisserai en sûreté dans un couvent de San-Lucar, et je donnerai le peu qui me reste pour pourvoir à ses besoins jusqu'à mon retour. Quant à moi, mon épée me suffit.

On entend le tambour.

PEDRO.

Je reconnais là votre générosité. Mais quel est ce bruit de tambour ?

MANUEL.

Il y a sans doute dans ces environs quelque poste qu'on relève.

PEDRO.

Vous avez raison ; je vois l'étendard.

MANUEL.

Approchons-nous... Et puisque c'est le premier qui s'offre à moi, c'est sous celui-là que je veux m'enrôler. Va, va vers l'enseigne, et dis-lui que deux hommes désirent s'enrôler dans sa compagnie.

Il s'éloigne.

Entre LOUIS PEREZ avec DES SOLDATS.

PEDRO.

Celui qui vient là m'en donnera des nouvelles. — Seigneur soldat, pourriez-vous, s'il vous plait, dire à un étranger quel est l'enseigne de la compagnie ?

PREMIER SOLDAT.

Le voilà. C'est celui qui porte un baudrier rouge.

PEDRO.

Quoi ! cet homme de belle prestance, qui nous tourne le dos en ce moment ?

PREMIER SOLDAT.

Lui-même.

LOUIS.

Regardez-moi toujours, soldats, comme votre camarade et votre ami.

¹ Il y a ici évidemment une allusion à l'expédition de la fameuse *Armada*. C'est ce passage qui nous a permis, dans la notice, de fixer la date de l'action.

DEUXIÈME SOLDAT.

Nous désirons tous vous servir.

Les Soldats sortent.

PEDRO, *à part*.

Le voilà seul, l'enseigne ; profitons de l'occasion.

LOUIS, *à part*.

Sur ma foi, je serais trop heureux dans cette position, si je n'avais toujours là un souci qui me ronge le cœur !

PEDRO.

Seigneur enseigne ?

LOUIS, *à part*.

Faut-il que j'aie laissé dans un tel péril une fille si belle et si résolue !

PEDRO.

Seigneur enseigne ?

LOUIS, *à part*.

Je serai bien avancé quand j'aurai acquis quelque renom par mon courage, si d'un autre côté le ciel veut que mon honneur soit flétri !... Toutefois, dans mon malheur une consolation me reste. Un ami...

PEDRO.

Seigneur enseigne, si vous pouviez bien un moment...

LOUIS, *à part*.

Un ami sûr et fidèle est dans ma maison, et veille pour moi.

PEDRO, *à part*.Sans doute il est sourd de cette oreille. Allons de l'autre côté. *(Criant.)* Seigneur enseigne ?

LOUIS.

Qui m'appelle ?

PEDRO.

Un soldat qui voudrait... *(Reconnaissant Louis Perez.)* Mais non... non, non... Il ne veut rien, le soldat... Et s'il a dit qu'il voulait quelque chose, il a menti, ou il s'est trompé comme un sot.

LOUIS.

Attends, misérable, attends ! Ne t'avais-je pas dit de ne plus te trouver jamais sous mes pas ?... que je te tuerais partout où je te rencontrerais ?

PEDRO.

Il est vrai. Mais comment pouvais-je croire que je vous retrouverais aujourd'hui enseigne à San-Lucar ?

LOUIS.

Vive Dieu ! il faut enfin que tu sois châtié ; car c'est toi la cause première de tous mes ennuis.

PEDRO.

Au secours ! on me tue !

Entre MANUEL.

MANUEL, *à part*.

Que vois-je ? un soldat qui veut battre mon domestique ! (*Haut.*) Cavalier, avant de maltraiter ainsi un homme à mon service, vous auriez dû considérer... Mais quoi ! c'est vous !

LOUIS.

Je ne me trompe pas, c'est lui !

MANUEL.

Vous me voyez dans un étonnement...

LOUIS.

Je ne puis en croire mes yeux... Manuel !

Ils s'embrassent.

MANUEL.

Qu'est-ce donc, Louis ? Il me semblait que vous étiez allé en Portugal ? Par quelle aventure nous trouvons-nous donc en présence en ce pays ?

LOUIS.

Mais vous-même, Manuel, n'étiez-vous pas resté dans ma maison à Salvatierra ? Par quel hasard vous rencontré-je ici ? Comment un ami aussi noble, aussi dévoué que vous l'êtes, remplit-il aussi mal les obligations qu'il a contractées envers celui qui lui a confié le soin de son honneur ?... Le ciel m'en est témoin, dans mon absence c'était là ma seule consolation.

MANUEL.

N'ayant à nous deux qu'un seul cœur, nous souffrons doublement en cette circonstance... Tirez-moi d'abord de peine, et ensuite je satisferai votre curiosité. Pour ce que j'ai à vous dire, il faut que nous soyons seuls. Cela exige le secret.

LOUIS.

Je suis, je vous le jure, accablé d'ennuis, et voilà que votre conspexion me donne de nouveaux soucis. Abrégeons donc. Ce domestique est-il à vous ?

MANUEL.

Il venait à San-Lucar ; je l'ai rencontré en route, et je l'ai pris. Le hasard a tout fait.

LOUIS.

Que pour aujourd'hui votre protection soit sa sauvegarde. (*À Pedro.*) A présent, misérable, fais bien attention à ce que je te dis : tu ne trouveras pas tous les jours un ami qui te délivre de mes mains. Va-t'en.

PEDRO.

Je ne demande pas mieux ; mais je voudrais bien que vous eussiez la bonté de me dire où vous allez de ce pas, afin que j'aille d'un autre côté. Partout, partout je vous rencontre... mais bon ! voilà qu'il me vient dans l'esprit un moyen de vous échapper. Celui-

là me sauvera. Puisque vous me chassez des pays étrangers, je vais retourner dans ma patrie, et ainsi vous ne me verrez plus.

Il sort.

LOUIS.

Nous sommes seuls enfin, et puisque vous voulez d'abord que je vous dise l'aventure qui m'a fait venir ici, — vous saurez que je me réfugiai en Portugal ; mais qu'en sortant du Miño je me trouvai dans un péril plus grand que celui que je fuyais. La terre où nous abordâmes appartenant à l'amiral de Portugal, nous eûmes recours à sa protection, qu'il nous accorda aussitôt : mais ayant appris quel était l'adversaire que don Alonzo avait tué, — c'était son neveu, — sa générosité se changea en fureur, et il nous chassa de ses terres. Il serait trop long de vous conter tout ce qui nous arriva. Enfin, nous sommes arrivés à San-Lucar, où le duc¹ nous a fait le meilleur accueil ; et comme il est capitaine général de l'armée que le roi envoie contre l'Angleterre, dans sa générosité il a donné une compagnie à don Alonzo, et celui-ci m'a donné à moi l'étendard, de sorte que me voilà enseigne. Vous savez maintenant, Manuel, tout ce qui me regarde. A votre tour, parlez, parlez, vive Dieu ! Jusqu'à ce que je vous aie entendu, mon âme ne tient qu'à un fil.

MANUEL.

Au moment où vous veniez de vous précipiter dans le fleuve, la justice arriva ; et désespérant de se venger, elle revint honteuse à Salvatierra. Moi, j'allai dans votre maison, et j'y reçus une hospitalité que ma reconnaissance n'oubliera jamais. — Maintenant, j'hésite à vous raconter ce qu'il faut cependant que vous sachiez... Je ne sais comment vous le dire, et je ne puis vous le taire. Bref, rappelez-vous, mon cher Louis, qu'en vous séparant de moi, vous me priâtes avec de tristes exclamations de veiller à votre honneur, puisque j'allais demeurer dans votre maison. Eh bien, un mot vous dira tout : j'ai été obligé de fuir et de venir ici parce que j'ai veillé à votre honneur.

LOUIS.

Manuel, je vous en supplie, expliquez-vous. Chacune de vos paroles est comme un serpent qui me déchire le cœur. Vous ne vous figurez pas ce que je souffre. Parlez, de grâce.

MANUEL.

Jean-Baptiste, un riche cultivateur, épris de votre charmante sœur, lui rendait publiquement des soins. Son audace arriva au point qu'une nuit il escalada votre maison.

LOUIS.

O ciel !

MANUEL.

Moi qui veillais sans cesse avec la plus grande attention, je sortis

¹ Le duc de Médina-Céli.

de mon appartement et pénétrai jusque dans une chambre où je le trouvai enveloppé de son manteau jusqu'aux yeux. Aussitôt : « Cavalier, lui dis-je résolument, cette maison appartient à un brave gentilhomme qui m'a confié son honneur, et dès lors je dois châtier tant d'audace. » Et disant cela, je le poussai avec vigueur ; mais le traître sauta par la fenêtre. M'étant élancé après lui, je trouvai dans le chemin deux hommes qui faisaient pour lui le guet. Décidé à le tuer, je les attaquaï tous trois. Je tuai l'un, blessai l'autre ; Jean-Baptiste s'échappa. Je vous laisse à juger ma situation. J'étais étranger, inconnu dans le pays, j'avais avec moi une femme ; que pouvais-je faire, sinon fuir devant tant de peines accumulées ? Si j'ai eu tort, du moins mon intention a été irréprochable. Je me suis demandé ce que vous-même eussiez fait en pareille occurrence, et, j'en atteste le ciel, j'ai cru agir comme vous auriez agi à ma place.

LOUIS.

Vous dites vrai : car, certes, si j'avais trouvé dans ma maison un tel homme, j'aurais cherché à le tuer, j'aurais cherché à tuer tous ceux qui auraient pu lui prêter secours : vous avez donc fait ce que j'aurais fait moi-même. Il avait raison celui qui a dit que le cœur d'un ami était un miroir : je me vois en vous. Mais, comme vous le savez, quand on se regarde dans un miroir, on voit dans sa main droite ce que l'on tient dans sa main gauche ; et c'est ainsi que je vois l'événement qui fait notre malheur à tous deux : je trouve à la fois en vous mon honneur et mon offense ; car l'honneur vu en sens contraire ne peut être que l'outrage. Maintenant, adieu mes projets de guerre ! j'y renonce, et je retourne à Salvatierra. Ce serait perdre mon honneur que de le laisser ainsi exposé.

Entre DON ALONZO.

DON ALONZO.

Que faites-vous donc là, Louis Perez ?

LOUIS.

Si vous avez trouvé en moi quelque chose qui ait mérité votre bienveillance, je vous supplie de la reporter en mon absence sur mon ami Manuel. Disposez de mon grade en sa faveur. Pour moi, un événement fâcheux me force à retourner à Salvatierra.

DON ALONZO.

Songez donc...

LOUIS.

J'ai pris la résolution que devait prendre un homme offensé.

DON ALONZO.

Mon amitié voulait vous dissuader de cette démarche ; mais vous vous dites offensé, je me tais. Au contraire, maintenant, c'est moi qui vous presserai de retourner à Salvatierra pour venger votre outrage. Mais, Louis Perez, c'est à une condition.

III.

2

LOUIS.

Laquelle?

DON ALONZO.

C'est que vous ne partirez pas sans moi; je veux et dois être à vos côtés. Il ne serait pas juste que je vous laissasse dans le péril, vous qui m'avez sauvé la vie.

MANUEL.

Une fois que Louis Perez est résolu à retourner chez lui, il ne partira pas seul, car il faut que je l'y accompagne. Je suis son ami, et ne le fusse-je pas, comme c'est moi qui lui ai porté la nouvelle, je me reprocherais de demeurer ici tranquille après l'avoir mis dans la peine.

DON ALONZO.

Celui qui a mis Louis Perez dans la peine, c'est moi; car c'est moi qui, épuisé de fatigue, implorai son secours alors qu'il était tranquille en sa maison. Donc, puisque c'est moi qui suis la cause première de ses ennuis, c'est à moi qu'il appartient de l'accompagner. Car enfin, ne serait-ce pas une infamie aux yeux du monde entier de faire sortir un homme de sa maison et de l'y laisser rentrer seul?

MANUEL.

Que vous l'accompagniez ou non, j'irai avec lui; car si vous vous conduisez noblement, ce n'est pas une raison pour que je me comporte en lâche.

LOUIS.

Voilà une querelle généreuse; mais, pour Dieu! qu'aucun des deux ne vienne avec moi. Tous deux vous êtes venus ici poursuivis par un destin contraire, tous deux vous avez les plus graves motifs pour vous tenir sur vos gardes : serais-je un ami loyal, si, au moindre prétexte, je vous mettais dans l'embarras? D'ailleurs ne serait-ce pas m'ôter une ressource pour l'avenir?

DON ALONZO.

Soit; mais alors, que l'un de nous aujourd'hui vous accompagne, et demain, si besoin est, vous retrouverez l'autre.

MANUEL.

S'il n'y en a qu'un qui le suive, ce sera moi.

DON ALONZO.

Non, ce sera celui que choisira Louis Perez.

MANUEL.

Volontiers. — Choisis donc entre deux amis fidèles.

LOUIS.

Je me rends; et forcé par vous à désobliger l'un des deux, voici ce que je décide : don Alonzo ayant beaucoup à perdre, je choisis Manuel pour m'accompagner.

DON ALONZO.

Quoi! c'est vous qui parlez ainsi! c'est vous qui préférez à la vie

je ne sais quels misérables intérêts !... Ah ! je n'aurais pas attendu cela de vous !... Eh bien ! puisque vous me faites un tel outrage, je me vengerai, et voici comment. Tenez, voici des bijoux, prenez-les pour votre voyage. Vous ne refuserez pas au moins ce léger service, en attendant que j'aie tous deux vous rejoindre, et que je puisse à mon tour vous sauver de quelque imminent péril.

LOUIS.

Embrassez-moi, et adieu. Il faut que j'aie châtier une sœur et un traître ; il faut que j'aie reprendre mon honneur qu'un lâche m'a dérobé en mon absence. J'accepte vos bijoux comme l'offre d'un ami ; je vous les rendrai quelque jour.

DON ALONZO.

Vous m'offensez.

LOUIS.

Ce ne sera que l'accomplissement d'un devoir.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Dans la maison de Louis Perez.

Entrent DOÑA ISABELLE et CASILDA.

CASILDA.

Si vous voulez savoir ce qui se passe, je vous l'apprendrai. Doña Léonor d'Alvarade est venue à Salvatierra.

ISABELLE.

Dans quel but ?

CASILDA.

Le désir de venger la mort de son frère l'aura, j'imagine, attirée ici. J'ai vu ce matin Jean-Baptiste qui causait avec elle.

ISABELLE.

Et qu'est-ce que tu en conclus ?

CASILDA.

Laissez-moi achever. — Étonnée de le voir parler à elle, j'ai interrogé un domestique de doña Léonor que je connais un peu, lui demandant d'où venait cette intimité ; à quoi il a répondu que dans l'information faite par le juge¹ envoyé de Madrid pour vérifier les délits que l'on impute à don Alonzo et à votre frère, il n'y avait que le témoignage de Jean-Baptiste qui leur fût contraire, et elle, par reconnaissance, elle lui a fait cet accueil. Car aujourd'hui, en vérité, on n'aime dans le monde que les témoins qui déposent au gré des parties.

ISABELLE.

Tais-toi, Casilda ; tes paroles sont pour moi un supplice. On ne devrait jamais raconter, on ne devrait jamais entendre de pareilles

¹ Et *perquisidor*. C'était le juge commis pour faire une enquête, à peu près ce qu'est chez nous actuellement le juge d'instruction.

choses... O ciel ! c'est par des calomnies que Jean-Baptiste se venge ! il se venge d'une injure dont lui-même est coupable, en recourant aux autres ! N'est-il pas étrange et bien triste de voir l'offenseur triomphant s'acharner ainsi sur l'offensé qui est forcé de s'enfuir ?

CASILDA.

J'ai appris bien autre chose.

ISABELLE.

Et quoi donc ?

CASILDA.

Jean-Baptiste a porté plainte contre cet ami de notre maître qui a tué ici un de ses valets, et il a voulu que le juge en connût.

ISABELLE.

Ainsi le lâche se joue de ma réputation, et pour inculper don Manuel, il me déshonore !

Entre PEDRO.

PEDRO.

Que la route m'a paru longue !... et cela n'est pas étonnant... quand on fuit, il semble que la peur vous attache un poids de cent livres à chaque pied. — A-t-on jamais vu un coupable prendre pour asile la maison même où il a commis le délit ? Mais voilà ma matresse. (*A Isabelle.*) Puisque j'ai été assez heureux pour arriver jusqu'à vous, permettez-moi, madame, de baiser le pied nain par excellence, ou, pour mieux dire, le moule fortuné qui renferme ce nain charmant, et veuillez me dire, par ma vie, si mon maître est de retour dans ces parages.

ISABELLE.

Sois le bienvenu, Pedro. Tu n'as rien à craindre de lui à présent ; car des événements survenus depuis ton départ l'ont obligé à s'absenter.

PEDRO.

Je sais tout cela, mais je ne m'y fie guère. S'il n'est pas encore ici, je garantis qu'il ne tardera pas à paraître.

ISABELLE.

Comment cela ?

PEDRO.

Puisque je suis ici, il ne peut pas manquer de m'y suivre ; car il semble vraiment s'être donné pour charge de me suivre partout, d'être pour moi une espèce de fantôme, une vision de cape et d'épée, enfin un épouvantail que j'ai sans cesse sur mon dos.

Entre JEAN-BAPTISTE.

JEAN-BAPTISTE, *d part.*

Si on le condamne à mort, comme il l'a mérité, je suis bien sûr alors qu'il ne reviendra pas à Salvatierra... et mon témoignage est parfaitement combiné pour le faire déclarer coupable. Mais j'aper-

çois Isabelle. (*Haut.*) Heureux celui qui obtient le bonheur d'approcher cette sphère brillante qu'illumine de ses clartés ce soleil de la terre dont le soleil du ciel est jaloux!

ISABELLE.

Assez, Jean-Baptiste, assez. Si jusqu'à présent j'ai pu être pour toi un soleil, je ne dois plus te paraître désormais une planète resplendissante, et si je brille encore à tes yeux, ce ne sera plus que comme la foudre. Vainement, perfide que tu es, vainement, dans ta folie et ton orgueil, tu prétends être arrivé au soleil; tu n'as pu soutenir ton vol audacieux; tu es tombé d'une façon ridicule, et tu ne te relèveras plus de ta chute. Qui jamais s'est vanté du mal qu'il faisait? Crois-tu donc que d'odieuses dénonciations, que d'infâmes vengeances te serviront de titres à mon amour? Si tu te regardais comme offensé par mon frère, tu devais le défier à l'épée, corps à corps; tu aurais lavé ton injure, tu aurais mérité mon estime. Mais cette estime, tu ne l'obtiendras pas par d'abominables calomnies... Après tout, pourquoi m'étonné-je? il est naturel qu'ils se vengent en trahis, les lâches qui n'ont pas osé se venger noblement en se mettant en face de leur adversaire. Tu le comprends, c'est ta déposition qui a amené ce changement dans mon cœur; et quelle affection ne serait pas à jamais abolie par une conduite aussi infâme?

Elle sort.

JEAN-BAPTISTE.

Écoutez, Isabelle.

CASILDA.

Elle a cent fois raison.

Elle sort.

JEAN-BAPTISTE, *à part.*

Je joue de malheur. Je croyais par là l'obtenir, et je la perds! Ah! ciel injuste, toutes les peines que j'ai prises devaient-elles tourner à ma confusion?

PEDRO.

Si vos chagrins vous ont laissé un peu de mémoire et de jugement, vous ne refuserez pas, j'espère, d'embrasser un homme qui a souffert pour vous et l'exil et mille maux.

JEAN-BAPTISTE.

C'est toi, Pedro? Sois le bienvenu.

PEDRO.

A votre service.

JEAN-BAPTISTE.

Si tu te mettais réellement à mon service, je serais trop heureux.

PEDRO.

Parlez, commandez, et vous verrez.

JEAN-BAPTISTE.

Ne viens-tu pas demeurer chez Isabelle?

PEDRO.

J'arrive à l'instant, et je me flatte que je vais rentrer chez elle, car enfin cette maison a été jadis mon centre.

JEAN-BAPTISTE.

Je voudrais m'expliquer, me justifier auprès d'elle. Si tu m'ouvres sa porte cette nuit, je m'engage à te faire cadeau d'un bel habit.

PEDRO.

Ma foi! je ne risque rien, et je veux bien; mais à une condition: c'est que vous frapperez légèrement. Moi, à ce signal, j'ouvrirai sans demander qui c'est; vous, vous entrerez aussitôt, et comme cela, on ne pourra pas me soupçonner.

JEAN-BAPTISTE.

A merveille! et comme le soleil est sur la fin de sa course, je me retire. N'oublie pas; à bientôt!

Il sort.

PEDRO.

Nous autres alcahuetes¹, nous ressemblons aux brelandiers. — Puisque nous y sommes, parlons un peu breland. — Alcahuetes et brelandiers exercent les uns et les autres la plus honorable profession. Les galants sont les joueurs, et l'on en voit à foison. Le joueur qui frappe des mains et des pieds, qui crie, qui fait tapage, c'est le galant jaloux, car la jalousie est toujours bruyante; le galant qui se laisse tromper sans mot dire, c'est le joueur à contenance de ministre, qui entre, perd et paye sans témoigner de regrets, quoiqu'il n'en éprouve pas moins; le joueur qui joue sur gages, c'est le galant novice, qui s'endette chez le marchand pour donner à sa maîtresse de belles robes et des bijoux; le joueur qui fausse compagnie, c'est le galant habile qui, une fois trompé, se retire en disant: Bien sot est celui qui s'obstine à perdre! le joueur qui joue sur parole, c'est le galant expérimenté qui promet, et qui ne paye que quand il tient; le galant qui fait sa cour avec de l'éloquence et des vers, c'est le joueur fripon qui triche en jouant avec des cartes arrangées; la galanterie qui obsède les joueurs sans leur être d'aucun profit, c'est les voisins des galants, qui sans cesse les épient et les envient; les cartes du jeu d'amour, ce sont les dames, et chacun sait avec quelle facilité elles se brouillent, et chacun sait de même que pour des cartes neuves on met volontiers sous le chandelier. Enfin, pour compléter la comparaison, jamais joueurs ni galants ne profitent de leur expérience; ni les pertes, ni les menaces, ni même l'intervention de la justice n'y peuvent rien. C'est pourquoi je reviens bravement à mon ancien métier, et je vais, par mon industrie, tâcher de regagner

¹ L'alcahuede, dont il est souvent question joyeusement dans les comédies de Calderon, était

Ce qu'à la cour on nomme ami du prince.

ce que mon industrie m'a fait perdre. — Mais je vois revenir Isabelle.

Entrent ISABELLE et CASILDA.

ISABELLE.

Casilda, puisque le soleil s'est déjà caché dans le sein de l'océan espagnol, ferme la porte. Ensuite tu chanteras avec Inès, et cela me distraira de mes peines. Je voudrais quelque chose d'un peu mélancolique. (*On frappe.*) Dis-moi, Casilda, n'as-tu pas entendu frapper? Qui donc peut venir à cette heure?

PEDRO, à part.

Je parie que c'est notre galant qui m'appelle. (*Haut.*) Je vais répondre.

ISABELLE.

Va; mais n'ouvre pas sans savoir qui c'est.

PEDRO.

Je m'en garderais bien ! (*À part.*) D'autant mieux que je le sais déjà.

ISABELLE.

Je suis toute émue. Quelle est la peine secrète qui me tourmente ainsi? Quelle est cette illusion menaçante qui vient changer nos chagrins en terreur?

Entre PEDRO.

PEDRO.

Madame!

ISABELLE.

Qu'est-ce donc?

PEDRO.

J'ai entr'ouvert la porte, et aussitôt un homme est entré enveloppé de son manteau jusqu'aux yeux. (*À part.*) Maintenant me voilà justifié!

Entre LOUIS PEREZ.

ISABELLE.

Qui donc ose entrer ainsi dans cette maison?

LOUIS.

Moi.

PEDRO, à part.

Que vois-je?

LOUIS.

C'est moi qui viens savoir de vos nouvelles.

ISABELLE.

Dieu me soit en aide!

LOUIS.

Et de quoi donc êtes-vous tous surpris?

PEDRO, à part.

Je n'en puis plus de peur. Cachons-nous dans un coin.

ISABELLE.

Comment donc, mon frère, t'es-tu hasardé à venir ici ? Ne crains-tu pas la sévérité de ce juge qu'on a envoyé de la capitale pour procéder contre toi, et qui déjà, pour ta résistance à la justice...

LOUIS.

Achève donc.

ISABELLE.

..... T'a condamné à mort.

LOUIS.

C'est le moindre de mes soucis ! Déjà profondément blessé, le cœur déchiré des outrages que tu m'as faits, je ne crains pas de mourir.

ISABELLE.

Je ne te comprends pas.

LOUIS.

Il est inutile d'en parler, il suffit que j'y porte remède ; et puisque c'est le dessein qui m'amène, sois tranquille, j'en viendrai à bout. Cependant il faut que je sache d'abord où en est ce juge. Que s'est-il passé ? Quelles charges y a-t-il contre moi ?

ISABELLE.

Je ne sais que peu de chose, c'est que tu as été sommé de comparaître à cri public, que tous tes biens ont été mis sous séquestre, et qu'on me laisse à moi une faible somme à titre d'aliments. Mais du procès même je ne sais rien.

LOUIS.

Ne te trouble pas ainsi, ma sœur. Je suis venu te chercher. Pauvre et sans protection, tu ne peux rester ici.

ISABELLE.

Tu as raison ; je ne veux pas être exposée aux insultes de quelque insolent à qui son audace ou son argent pourrait faire ouvrir ma porte.

LOUIS.

Ton langage me rassure sur ce point. Mais un autre souci me préoccupe encore.

ISABELLE.

Et lequel ?

LOUIS.

C'est de ne pas savoir ce que le juge a écrit contre moi, et je ne puis pas partir sans cela.

ISABELLE.

Comment le sauras-tu ?

LOUIS.

Le moyen le plus simple, c'est de consulter l'original ; et puisque aussi bien je dois être banni, vive le ciel ! il faut au moins que ce soit pour quelque chose. (*A Pedro.*) Ainsi, traître, pour commencer, à nous deux !

PEDRO.

Vous feriez mieux de commencer par un autre. Vous finirez par moi.

LOUIS.

Comment te trouvé-je ici ?

PEDRO.

Écoutez-moi, je vous dirai la vérité. — Voyant qu'il était nécessaire, indispensable...

LOUIS.

Eh bien ! achève.

PEDRO, *continuant*.

..... Que vous vinssiez en ce lieu, — je me suis mis en route tout de suite pour m'y rendre, me conformant ainsi à l'ordre que vous m'aviez donné de ne pas vous montrer ma figure.

LOUIS.

Et tu crois de la sorte...

PEDRO.

Sans doute, puisque vous me suiviez par derrière.

LOUIS.

Meurs, infâme !

PEDRO, *tombant*.

Je suis mort !... Aye ! aye !

LOUIS.

Maintenant, viens, suis-moi. Je m'engage à te tirer de tous ces dangers. (*A part.*) Mettons-la d'abord en lieu sûr, enlevons-la par avance à l'incendie de cette Troie qui sera bientôt en flammes, et ensuite, vive Dieu ! l'on se souviendra de Louis Perez de Galice.

Ils sortent.

PEDRO, *se relevant*.

Ah ! bienheureuse mort ! c'est toi qui m'as sauvé, et tu as été vraiment pour moi une invention sainte et divine. Oh ! qu'il a raison celui qui se recommande à toi !... Et puisqu'ils sont tous deux partis, moi à mon tour je vais filer, filer comme une étoile, en bénissant trois fois le miracle qui a détourné de mon sein l'épée de ce démon !

SCÈNE III.

Une chambre.

Entrent LE JUGE et UN DOMESTIQUE.

LE JUGE.

Portez dans cette salle, où il fait plus frais, une table, une écriture et tous ces papiers. (*A part.*) Il faut que je les examine avec soin, que je pèse les dépositions, que je voie enfin ce qui me reste à faire.

LE DOMESTIQUE.

Voici, seigneur, tout ce que vous avez demandé.

Entre UN AUTRE DOMESTIQUE.

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Seigneur, voilà un étranger qui veut vous parler. Il prétend qu'il faut que vous l'entendiez dans l'intérêt de l'affaire pour laquelle vous êtes venu ici.

LE JUGE.

Ce sera sans doute quelque nouveau renseignement. Fais entrer.

Le Domestique sort.

Entrent LOUIS PEREZ et MANUEL.

LOUIS.

Reste à cette porte, Manuel ; et pendant que je parlerai au juge ne laisse approcher personne, soit pour voir, soit pour écouter.

MANUEL.

Sois tranquille. Je te réponds qu'il n'entrera que moi.

Manuel sort.

LOUIS.

Je baise les mains au seigneur juge, en le suppliant de s'asseoir et de m'accorder audience. J'ai à lui parler de choses relatives à la commission dont il est chargé.

LE JUGE, *aux Domestiques.*

Laissez-nous.

Les Domestiques sortent.

LOUIS.

Comme ce que j'ai à vous dire pourra être long, vous me permettrez de prendre un tabouret.

LE JUGE.

Asseyez-vous. (*A part.*) Il s'agit probablement de quelque révélation d'une haute importance.

LOUIS.

Comment votre seigneurie se trouve-t-elle de l'air de la Galice ?

LE JUGE.

Fort bien, je vous remercie. (*A part.*) Ce sera une bonne journée !

LOUIS.

Pour venir au fait, j'ai ouï dire que votre seigneurie s'était transportée dans ce pays pour procéder contre certains coupables.

LE JUGE.

Oui, seigneur, contre un certain don Alonzo de Tordoya et un nommé Louis Perez. Don Alonzo est accusé d'avoir tué en duel don Diègue d'Alvarade.

LOUIS.

Voyons ; était-ce donc là un délit si extraordinaire qu'il dût faire venir de la capitale un homme justement renommé pour sa science et sa sagesse ? Fallait-il pour cela abandonner les aises et le repos

qui conviennent à votre âge ? N'est-ce pas une chose qui se voit tous les jours ?

LE JUGE.

Aussi n'est-ce pas là l'essentiel. Ce qu'il y a de plus important, c'est la rébellion à la justice, c'est la blessure faite à un corrégidor par un malheureux, un insolent, nommé Louis Perez, un misérable, un scélérat, qui ne vit ici que de meurtres et de crimes. Mais qu'ai-je dit ? Il est imprudent à moi de parler ainsi et de montrer ma pensée sans savoir qui vous êtes. Veuillez, je vous prie, me dire votre nom et ce que vous voulez ; car, avant tout, il faut savoir avec qui l'on cause.

LOUIS.

Volontiers, je n'ai rien à cacher.

LE JUGE.

Dites-le donc.

LOUIS.

Louis Perez.

LE JUGE.

Holà ! quelqu'un !

Entre MANUEL.

MANUEL.

Me voici, seigneur ; que voulez-vous ?

LE JUGE.

Qui êtes-vous ?

LOUIS.

Un ami à moi.

MANUEL.

Et tellement votre serviteur, que tant que je serai ici, nul autre ne vous servira que moi.

LOUIS.

Que votre seigneurie ne se trouble pas, et, je vous en prie de nouveau, asseyez-vous. Nous avons beaucoup à causer.

Manuel sort.

LE JUGE, à part.

Il est de la prudence de ne pas aventurer ma vie avec ces enragés, qui, en outre, ont probablement du monde avec eux. (*Il s'assied.* Haut.) Eh bien ! Louis Perez, que voulez-vous ?

LOUIS.

Seigneur, après avoir été quelques jours absent de ce pays, j'y suis revenu aujourd'hui ; plusieurs personnes avec qui j'ai causé m'ont assuré que vous aviez commencé une instruction contre moi ; mais malheureusement lorsque j'ai demandé ce que contenait cette instruction, les uns m'ont dit une chose, les autres une autre. Moi, dans mon impatience de savoir au juste ce qui en est, je n'ai rien trouvé de mieux que de venir le demander à celui qui est le

mieux instruit de tout. C'est pourquoi, seigneur, je vous supplie de la manière la plus instante de vouloir bien me dire ce qu'il y a contre moi, afin que je ne fasse pas quelque imprudence, dans le doute où je serais de ce qui me condamne ou me justifie.

LE JUGE.

La curiosité n'est pas mauvaise !

LOUIS.

Oui, je suis on ne peut plus curieux de savoir cela. — Mais si votre seigneurie ne veut pas me le dire, — écoutez. — (*Il prend le dossier sur la table.*) Ceci me paraît être la procédure ; c'est elle qui me dira tout, et je ne vous en aurai point l'obligation.

LE JUGE.

Que faites-vous ?

LOUIS.

J'examine le dossier.

LE JUGE.

Mais songez...

LOUIS.

Asseyez-vous, seigneur juge, je vous le répète, et ne me forcez pas à vous le dire si souvent. Voici le préambule, les procès-verbaux, selon l'usage. Je n'ai pas besoin de lire ça ; je sais à peu près ce que ça dit. Venons à l'information. Voici le premier témoin. (*Il lit.*) « Et ayant reçu en la forme prescrite le serment d'André Ximenès, il a déclaré qu'au moment où parurent les deux cavaliers, il était à couper du bois ; qu'ils se battirent seuls, et qu'un instant après il vit tomber don Diègue ; que la justice étant survenue, don Alonzo voulut s'échapper, mais que son cheval ayant été tué d'un coup d'arquebuse, il s'enfuit à pied en courant, et arriva ainsi à l'habitation de Louis Perez... » (*Parlant.*) Bon ! voici que j'entre en scène ! (*Il lit.*) « Que celui-ci pria poliment le corrégidor de ne pas poursuivre avec tant de rigueur ce cavalier ; que le corrégidor s'y étant refusé, alors Louis Perez se mit au milieu du chemin pour en défendre le passage et résister à la justice ; qu'il ne sait pas et ne peut pas dire comment le corrégidor fut blessé. Telle est sa déclaration, qu'il affirme être vraie et sincère, sous le serment qu'il a fait. » (*Parlant.*) Et il affirme la vérité. André Ximenez est un homme de bien. Passons au second témoin. (*Il lit.*) « Gil Parrado déclare qu'ayant entendu du bruit, il sortit de Salvatierra, et arriva au moment où Louis Perez se battait contre tous ; qu'il le vit ensuite se jeter dans le fleuve ; et qu'il n'en sait pas davantage. » (*Parlant.*) Voilà qui est bref ! — Troisième témoin, Jean-Baptiste. — Voyons un peu ce que dira ce vieux chrétien. (*Il lit.*) « Il déclare qu'il était caché derrière des arbres lorsque les deux cavaliers vinrent se battre ; et qu'ils combattaient avec égalité, lorsque Louis Perez sortit d'une embuscade, et s'étant placé à côté de don Alonzo, tous deux donnèrent la mort à don Diègue, lâchement et traltreu-

sement. » (*Parlant.*) Vous en faut-il davantage, seigneur juge, pour apprécier cet homme et son témoignage? Il est si infâme, qu'il avoue froidement être demeuré tranquille en voyant consommer un assassinat! Vive Dieu! il en a menti. — Continuons. (*Lisant.*) « Que don Alonzo monta à cheval, et s'enfuit; que Louis Perez ne pouvant en faire autant, se battit contre la justice, tua et blessa plusieurs personnes. » — (*Parlant.*) C'est un Juif! — Permettez, seigneur, que j'emporte cette feuille; je m'engage à la rapporter en temps utile. (*L'attachant.*) Je veux faire confesser la vérité à ce chien maudit... quoique à vrai dire il n'y eût rien d'étonnant à ce qu'il ne sût pas faire une confession, car il n'y a pas longtemps qu'il l'apprend. — Si les juges doivent prononcer sur les dépositions, ce ne doit pas être du moins sur de faux témoignages; et ils doivent, en outre, entendre ce que l'accusé peut dire à sa décharge. Que votre seigneurie considère que je n'ai pu commettre de délit alors que j'étais tranquillement devant la porte de ma maison. Le malheur est venu m'y chercher, il n'a pas dépendu de moi de le fuir; et l'homme juste, vous le savez, comprend et excuse un malheur amené par les circonstances.

UNE VOIX, *du dehors.*

L'homme qui est là dedans est Louis Perez. Maintenant que nous sommes en force, entrez, et prenez-le.

MANUEL, *du dehors.*

Je suis ici pour le défendre.

LOUIS.

Laissez-les entrer, Manuel. Peu m'importe à présent, car je sais ce que je voulais savoir; et vous verrez que parfois ceux qui entrent par la porte peuvent bien sortir par la fenêtre.

UNE VOIX, *du dehors.*

Arrêtez-le!

LE JUGE.

Rendez-vous, Louis Perez; et je vous promets, foi d'homme de bien, que vous aurez toujours en moi un ami.

LOUIS.

Je ne cherche pas mes amis parmi les gens de robe. Ils ne se croient pas obligés par leur parole, et ils font les lois en conséquence.

LE JUGE.

Songez-y bien; si vous ne vous rendez, vous êtes mort.

LOUIS.

Tuez-moi donc, si vous pouvez.

LE JUGE.

Croyez-vous donc que cela me soit difficile?

LOUIS.

Oui; car j'ai mon bras pour me défendre.

III.

3

LE JUGE.

Entrez donc, et s'ils se défendent, tuez-les!

Ils entrent TOUS.

MANUEL.

A eux, Louis Perez !

LOUIS.

A eux, brave Manuel Mendez ! Je vais éteindre les lumières, e nous verrons briller leur courage dans l'obscurité.

Il éteint les lumières.

PLUSIEURS ALGUAZILS.

Quelle confusion !

LE JUGE.

Quelle horreur !

LOUIS.

Place, canaille!... place, traîtres et lâches!... Celui à qui doit rester l'honneur de la journée, c'est Louis Perez de Galice!

Ils sortent en se battant.

JOURNÉE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Une forêt près de Salvatierra.

Entrent LOUIS PEREZ, ISABELLE, DOÑA JUANA et MANUEL.

LOUIS.

Cette haute montagne, dont le front sourcilieux semblé toucher le ciel, doit être notre défense et notre rempart ; et puisque les lâches qui en si grand nombre attaquèrent deux hommes seuls dans une occasion si favorable n'ont pu nous arrêter dans la maison du juge, qu'ils perdent l'espérance de se venger de moi. On ne sait pas où je suis retiré et l'on me cherchera ailleurs ; car personne n'ira croire que j'ai demandé un asile à un bois fermé et sans issue. — De ce côté est la ville ; de l'autre la nature intelligente a placé comme un rempart de rochers au bas duquel le Miño, en guise de fossé, roule ses ondes argentines. C'est ici qu'il faut nous établir. Les fourrés de ce bois seront une sûre retraite pour ta femme et ma sœur, qui de leur présence vont embellir ces lieux sauvages. Quant à nous, la nuit nous pourrons nous retirer dans ce hameau qui s'élève là-bas sur ce rocher, bien assurés que ce n'est pas là qu'on nous supposera ; et le jour nous descendrons ensemble et nous irons sur le chemin demander notre subsistance aux laboureurs de ces contrées. Il va sans dire que nous n'userons pas de violence à leur

égard, et que nous nous contenterons de prendre ce qu'ils nous donneront. C'est ainsi que nous devons vivre jusqu'à ce que la première ardeur de ces recherches étant affaiblie, nous puissions sans péril sortir d'ici et passer dans une autre province, où nous serons ignorés et à l'abri de nouvelles disgrâces, si toutefois il est sur la terre quelque endroit écarté où l'on puisse ne pas redouter les atteintes de la fortune ennemie.

MANUEL.

Ce n'est pas la première fois, mon vaillant Louis Perez, qu'un homme de courage a trouvé un asile dans la maison de celui même qu'il avait tué; et comme la justice ne l'y cherche pas, parce qu'elle ne présume pas qu'il ait pu s'y retirer, il reçoit la vie de celui à qui il a donné le trépas. Ainsi nous, dans cette montagne qui appartient en quelque sorte à nos ennemis, nous sommes en sûreté parce qu'ils ne viendront pas nous y chercher. Alors même qu'ils viendraient, nous pourrions leur résister; nous ne craignons point d'y être enveloppés. De tous côtés nous sommes protégés par ces rochers énormes, par ces ondes pures qui paraissent rivaliser ensemble lorsque le roc brille au soleil comme une onde étincelante, et que le fleuve à son tour réfléchit dans ses ondes les rochers, la verdure et les fleurs.

ISABELLE.

Je vous ai entendus, et, vive Dieu! je suis outrée de la manière méprisante avec laquelle vous avez parlé de nous, comme si vous n'étiez que vous deux pour combattre! Non, mon frère, je suis à tes côtés, je te suivrai partout, et tu verras si mon bras ne produit pas comme le tien l'épouvante et la mort!

JUANA.

Et moi aussi je ferai comme elle. J'ai parlé la dernière, mais je n'ai pas moins de courage, et je saurai braver tout aussi bien les périls et la mort.

LOUIS.

Je vous remercie de vos offres généreuses, mais elles sont inutiles. Les femmes doivent toujours rester femmes, et nous suffisons à vous protéger. — Là-dessus, Manuel, allons ensemble jusqu'au chemin, où j'entends que nous nous procurions de quoi vivre. — Vous deux, attendez-nous ici.

Ils sortent.

ISABELLE.

Fasse le ciel que vous reveniez si promptement, que la pensée elle-même ne puisse pas calculer la durée de votre absence!

Elles sortent.

SCÈNE II.

Un chenin.

Entrent LOUIS PEREZ et MANUEL MENDEZ.

LOUIS.

Après avoir mis en sûreté votre femme et ma sœur, mon premier soin, Manuel, a été de vous emmener à l'écart. Ce n'est pas sans motif que j'ai voulu être seul avec vous. J'ai une affaire d'importance sur laquelle je désire prendre votre avis. Hier au soir en lisant chez le juge la procédure faite contre moi, j'y ai trouvé la déclaration d'un faux témoin, d'un homme si infâme, qu'il prétend que j'accompagnai don Alonzo lorsqu'il alla se battre, et que nous avons traîtreusement donné la mort à don Diègue. Voyez, mon cher; je vous laisse à juger s'il me faut souffrir l'insolence d'un misérable qui a voulu, par ses calomnies, souiller la conduite d'un malheureux auquel on ne saurait reprocher d'autre faute que de s'être comporté en homme d'honneur.

MANUEL.

Et quel est ce témoin ?

LOUIS.

Quand vous saurez son nom, vous verrez si cela ne doit pas ajouter encore à ma colère. C'est Jean-Baptiste.

MANUEL.

Ne vous en étonnez pas, Louis Perez; c'est un lâche, et toujours les lâches, n'osant pas se servir de l'épée, ont recours à la calomnie ou à la fuite. Allons, marchons, et, nous moquant de tout, arrachons-le de sa maison, fût-ce en présence du juge lui-même; menons-le de force sur la place publique, et, là, faisons-lui avouer qu'il est un infâme et un faux témoin. Moi aussi j'enrage de penser que je l'ai épargné dans la nuit de l'escalade.

LOUIS.

Oui, mon ami, châtions l'infâme. Je vous sais gré d'entrer ainsi dans mon ressentiment; mais il faut dans l'exécution plus de prudence. Il y a, vous le savez, deux sortes d'affaires d'honneur. Celle qui me cherche, qui vient au-devant de moi, doit, dans toutes les situations, me trouver toujours prêt, quel qu'en puisse être le résultat. Mais dans celle que je cherche, moi, je dois au contraire prendre mes précautions, car, pour se battre comme pour nager, le plus habile est toujours celui qui sait conserver son manteau. — J'entends du monde. Suivez-moi; vous verrez comment je veux vivre en prenant ce qu'on me donnera sans faire de mal à personne; car je suis un voleur plein d'honneur.

Entre UN VOYAGEUR.

LE VOYAGEUR, *à la cantonade.*

Mendo, mène mon cheval en main jusqu'au sortir de la forêt. Le

chemin est on ne peut plus agréable, et je veux aller à pied quelques instants.

LOUIS.

Seigneur, je vous baise les mains.

LE VOYAGEUR.

Soyez le bienvenu, cavalier.

LOUIS.

Où va donc votre grâce par un soleil si chaud ?

LE VOYAGEUR.

A Lisbonne.

LOUIS.

Et d'où venez-vous ?

LE VOYAGEUR.

Ce matin au point du jour je suis parti de Salvatierra.

LOUIS.

Je suis heureux de la rencontre, car je désire savoir des nouvelles de ce pays, et je vous serai très-reconnaissant de vouloir bien m'en donner.

LE VOYAGEUR.

Mon Dieu ! rien qui ait la moindre importance, si ce n'est les gentillesses d'un homme dont toutes les actions seraient, dit-on, le scandale de la contrée. Après avoir un jour blessé le corrégidor, je ne sais plus pourquoi, il est entré hier au soir, à ce que l'on raconte, chez le juge d'information pour lire le procès fait contre lui.

LOUIS.

C'est être bien curieux !

LE VOYAGEUR.

Et comme on voulait le prendre, il s'échappa des mains des alguazils avec un autre homme qui est, dit-on, un bandit et un meurtrier comme lui. Mais toute la justice s'est mise en campagne pour les prendre, et, selon les apparences, ils ne pourront échapper. — Voilà les nouvelles.

LOUIS.

Maintenant, seigneur, — comme dans tout ce que vous avez dit vous me paraissez un galant homme, — je voudrais savoir ce que vous feriez si vous aviez un de vos amis dans une situation difficile et qu'il vous suppliât de le sauver.

LE VOYAGEUR.

Je me mettrais à son côté, bien résolu à vaincre ou à mourir avec lui.

LOUIS.

Seriez-vous pour cela un bandit ?

LE VOYAGEUR.

Non, certes.

LOUIS.

Et si ensuite il vous revenait que, dans la procédure faite par le juge, on vous imputât de lâches assassinats, ne seriez-vous pas en sorte de connaître les dépositions pour savoir quel est le faux témoin ?

LE VOYAGEUR.

Sans doute.

LOUIS.

Enfin, encore un mot. Si cet homme était poursuivi dans sa personne, si ses biens étaient saisis et qu'il n'eût pas de quoi vivre, ne ferait-il pas bien de le demander ?

LE VOYAGEUR.

J'en conviens.

LOUIS.

Et si la personne à qui cet homme demanderait ne lui donnait rien, ne ferait-il pas bien de prendre ?

LE VOYAGEUR.

Cela est évident.

LOUIS.

Eh bien ! si cela est évident, apprenez que je suis Louis Perez, que je vis comme vous voyez, et que je vous prie de me secourir. Maintenant considérez, seigneur, à quelle extrémité je suis réduit, si vous me refusez.

LE VOYAGEUR.

Vous n'aviez pas besoin de ces raisonnements, Louis Perez, pour obtenir que je vous vinsse en aide ; car je sais ce que c'est que la nécessité. Acceptez donc cette chaîne d'or, et si cela ne suffit pas à vos besoins, je vous donne ma parole de revenir et de vous assister plus largement.

LOUIS.

Vous me paraissez un digne gentilhomme. Mais, seigneur, avant de prendre cette chaîne, je voudrais savoir si c'est par crainte que vous me la donnez, à cause que vous vous trouvez seul avec moi dans cette forêt.

LE VOYAGEUR.

Non pas, Louis Perez ; je vous la donne seulement en considération de votre position malheureuse, et j'aurais un escadron derrière moi, que je vous la donnerais de même.

LOUIS.

Sur cette assurance, je la prends, car je ne veux pas que l'on dise de moi que j'ai rien fait de mal. Dussé-je périr par la rigueur de ma mauvaise étoile et d'un destin ennemi, je mourrai content si la renommée peut dire : C'est ainsi que la fortune a récompensé la vertu de Louis Perez.

LE VOYAGEUR.

Avez-vous autre chose à m'ordonner ?

LOUIS.

Nullement.

LE VOYAGEUR.

Louis Perez, le ciel vous donne la liberté comme je le désire!

LOUIS.

Je vous accompagnerai jusqu'à la sortie de la forêt.

LE VOYAGEUR.

Ne vous dérangez pas, mon ami.

Il sort.

MANUEL.

Voilà qui est parfait ! J'aime à voir voler avec cette courtoisie et cette politesse.

LOUIS.

Cela n'est point voler, c'est demander.

MANUEL.

Lorsqu'on voit deux hommes demander l'aumône de cette façon, qui oserait les refuser ?

Entrent DEUX PAYSANS.

PREMIER PAYSAN.

J'ai acheté, comme je vous l'ai dit, toute la jeune vigne qui est sur le haut de la colline.

DEUXIÈME PAYSAN.

Celle qui était à Louis Perez ?

PREMIER PAYSAN.

Oui, la justice vend tout son bien pour payer les frais, et je porte l'argent au juge.

LOUIS, à Manuel.

Celui-ci est de mes connaissances ; mais je ne risque rien de lui parler, car c'est un brave homme. — (*Au Paysan.*) Bonjour, Antonio ; quelles nouvelles ?

PREMIER PAYSAN.

Quoi ! c'est vous, Louis Perez ? — Comment osez-vous rester ici lorsque la justice a mis tous ses alguazils à vos trousses ?

LOUIS.

C'est à mes risques et périls. Mais il ne s'agit pas de cela ; parlons d'autre chose. Vous êtes mon ami, écoutez. J'ai des besoins, et je ne veux point faire une chose infâme ; vous portez là de l'argent avec lequel vous pouvez m'assister ; je ne veux ni me laisser mourir ni employer la violence avec vous. C'est pourquoi vous pouvez continuer tranquillement votre route. Mais voyez, vous, ce que vous avez à faire, et arrangez cela de manière à ce que nous soyons tous deux contents.

PREMIER PAYSAN.

Je ne vois qu'un moyen, c'est de vous le donner. (*Il lui donne la bourse. A part.*) De cette manière je sauve ma vie ; si je l'avais refusé, il m'aurait tué sûrement.

LOUIS.

Je prends cet argent ; mais à une condition , c'est que c'est de bonne volonté que vous me le donnez.

PREMIER PAYSAN.

Sans doute, j'ai la meilleure volonté de vous être utile ; mais cet argent ne laissera pas que de me faire faute.

LOUIS.

Expliquez-vous. Voulez-vous dire que si vous vous sentiez assez fort pour vous défendre, vous ne le donneriez pas ?

PREMIER PAYSAN.

Cela est certain.

LOUIS.

Eh bien, reprenez votre argent, et adieu ; il ne sera pas dit que Louis Perez ait volé personne. Que l'on dise de moi que, pressé par la nécessité, j'ai accepté ce qu'on m'a donné, peu m'importe ; mais je ne veux pas qu'on dise que j'ai rien pris par force. Prenez votre argent, vous dis-je, et Dieu vous conduise !

PREMIER PAYSAN.

Que dites-vous ?

LOUIS.

Ne m'entendez-vous pas ? Dieu vous conduise !

PREMIER PAYSAN.

Que le ciel vous délivre de tous vos ennemis ! Ainsi soit-il ! Louis Perez, j'ai encore là six doublons que je porte sans que ma femme en ait connaissance ; ils sont à votre service.

LOUIS.

Non pas ! maintenant je ne prendrais pas de vous une obole... Allez, partez ; il est tard, le soleil va se coucher.

Les Paysans sortent, Louis Perez et Manuel s'éloignent.

Entre DON ALONZO.

DON ALONZO, *à part*.

O divine amitié ! c'est avec raison que l'antiquité t'a élevé des autels ; car tu es la déesse à qui les hommes d'honneur doivent leur adoration et leur foi... Pour remplir les devoirs d'un ami fidèle je viens chercher en ce lieu l'homme qui m'a sauvé la vie ; car il a pu renoncer à mon secours, mais je ne dois pas pour cela renoncer à le secourir. Il y a du monde ; je vais me couvrir le visage de mon manteau afin de n'être pas reconnu.

LOUIS PEREZ et MANUEL reviennent.

LOUIS, *à don Alonzo*.

Cavalier, la fortune force deux hommes d'honneur à demander des secours de cette manière ; car tous deux auraient scrupule à s'y prendre d'une autre façon. Si vous pouvez, sans vous gêner, vous montrer libéral envers nous, nous vous en serons fort reconnaissants ; sans quoi, voici la route, et que Dieu veille sur vous !

DON ALONZO.

Louis Perez, je ne puis vous répondre qu'en vous embrassant, et le cœur désolé. Qu'est ceci ?

LOUIS.

Que vois-je ? don Alonzo ?

DON ALONZO.

Embrassez-moi donc ?

LOUIS.

Comment ! lorsque je vous croyais sur un vaisseau et vogant sur les mers, je vous trouve à Salvatierra !... Pourquoi donc, seigneur, êtes-vous revenu dans ces contrées ?

DON ALONZO.

Je suis venu vous joindre. La flotte allait mettre à la voile, j'étais au moment d'entrer dans la chaloupe, lorsque le souvenir de tout ce que je vous dois vint se présenter à mon esprit, et je fus si honteux de vous avoir laissé partir seul, que je résolus de venir vous rejoindre, pour ne pas être sans cesse tourmenté des mêmes regrets. Je suis un ami trop dévoué pour me formaliser de votre manque de confiance. Vous m'avez offensé, mais je viens me venger en mettant ma personne à votre disposition. Me voici à vos ordres, mon cher ; que voulez-vous de moi ?

LOUIS.

Je vous rends mille et mille grâces.

DON ALONZO.

Voyons, que faites-vous ici ?

LOUIS.

Manuel et moi nous vivons dans ces montagnes en défendant notre existence au prix de celle des autres.

DON ALONZO.

Puisque me voici, Louis Perez, les choses ne se passeront pas ainsi. Ce village, au pied de ces rochers, m'appartient ; j'y entrerai sous ce costume chez un de mes vassaux à qui je puis me fier, et nous y demeurerons en sûreté jusqu'à ce que vous soyez fixé sur le parti à prendre. Attendez-moi ici, je cours tout disposer, et je reviens. — Désormais, soit en bien, soit en mal, nous devons courir tous trois la même fortune.

Don Alonzo sort.

LOUIS.

Que regardez-vous là, mon ami ?

MANUEL.

Je vois du monde venir de ce côté.

LOUIS.

Ils sont en nombre. Gagnons au pied, rassurés par l'âpreté du chemin.

MANUEL.

Si nous fuyons à travers la forêt, le bruit des feuilles nous trahira. Que faire ?

LOUIS.

Demeurons parmi ces rochers ; ils nous cacheront à tous les yeux.

MANUEL.

Il n'y a pas à délibérer davantage, et nous n'avons plus le choix. Voici qu'on arrive.

LOUIS.

Après montagnes, soyez le tombeau d'un vivant ; mais soyez silencieuses et discrètes comme la tombe.

Ils se cachent et se couvrent de branchages.

Entrent DOÑA LÉONOR, JEAN-BAPTISTE et DES DOMESTIQUES.

JEAN-BAPTISTE.

Ici, madame, au milieu de ces fleurs, et protégée par ces dômes de verdure couronnés de lauriers et de myrtes, vous pouvez braver la chaleur du soleil. Il n'osera vous poursuivre jusqu'ici ; car les précipices dont nous sommes entourés lui rappellent la chute de Phaëton.

LÉONOR.

Quelle que soit la chaleur du jour, je ne puis m'arrêter ; la santé de l'amiral réclame mes soins. Cependant je vais ralentir ma marche un moment, et pendant ce temps-là, j'espère, ce nuage qui s'avance se sera interposé comme un voile épais entre nous et le soleil.

Entre LE JUGE.

LE JUGE.

En cherchant ces hommes que le ciel même semble cacher, — car il m'est impossible de trouver le moindre vestige qui me les indique, — j'ai appris, belle Léonor, vos sujets d'inquiétude et votre départ ; et aucune occupation n'a pu m'empêcher de venir mettre à vos pieds l'assurance de mon dévouement.

LOUIS.

Vous entendez, Manuel ?

MANUEL.

Parlez plus bas.

LOUIS.

Étant résolu à infliger à ce traître un châtiment public, dites-moi, trouverai-je jamais une meilleure occasion, puisque dans celle-ci je rencontre à la fois la vengeance et la gloire en défendant mon honneur et celui de mon ami ? Puis-je espérer de trouver jamais de nouveau réunis le juge, la partie et le faux témoin ?... Je me montre.

MANUEL.

Prenez garde !

LOUIS.

J'y suis déterminé. Au péril de ma vie je défends mon honneur.

MANUEL.

Eh bien ! puisque vous êtes résolu à ce point, je ne vous retiens plus. Mais un moment, voici du monde.

LOUIS.

Ah ! malheureux ! j'ai manqué l'occasion !

LÉONOR.

Voici quelqu'un.

LE JUGE.

Qu'est-ce donc ?

Entre PEDRO, conduit par DES ALGUAZILS.

PREMIER ALGUAZIL.

C'est un prisonnier que nous vous amenons.

DEUXIÈME ALGUAZIL.

Seigneur juge, nous avons trouvé sur la route de Portugal ce rustre, qui a été domestique de Louis Perez. Il doit savoir de ses nouvelles ; car il a quitté Salvatierra lorsque son maître s'est enfui pour la première fois ; il est revenu avec lui, et maintenant il fuyait.

LE JUGE.

Voilà de graves indices.

PEDRO.

Oui, monseigneur, on ne peut plus graves ; car en Allemagne ou en Flandre, à la Chine ou au Japon, partout où je serai, il y sera aussi.

LE JUGE.

Eh bien, alors, où est-il à présent ?

PEDRO.

Oh ! soyez tranquille, il ne peut pas tarder à paraître. C'est le maître le plus dévoué qui existe, et, une fois qu'il me saura prisonnier, il se laissera prendre pour le seul plaisir d'être avec moi.

LE JUGE.

Mais enfin où est-il ?

PEDRO.

Je ne le sais pas, mais je jurerais qu'il n'est pas loin d'ici.

LE JUGE.

D'où te vient cette idée ?

PEDRO.

C'est que moi y étant, il ne peut pas manquer d'y être. Il m'aime si tendrement, vous dis-je, qu'il faut toujours qu'il soit près de moi... Mais, à parler sérieusement, si je savais où il est, je vous le dirais à l'instant, afin de me mettre à couvert de sa vengeance ; car ce que je crains le plus au monde, c'est mon ancien maître Louis Perez. Si j'ai quitté ce pays, c'a été pour me soustraire à sa fureur. Je me suis réfugié en Portugal, et le même jour j'y ai vu arriver Louis Perez ; je me suis sauvé en Andalousie, et le premier homme que j'y ai rencontré, c'est Louis Perez ; je suis revenu en Galice, et aussitôt Louis Perez y est revenu également, et la nuit dernière il m'a laissé pour mort. Délivré des mains de ce démon, j'ai voulu m'échapper, et ces gens-ci, seigneur juge, m'ont rattrapé au pre-

mier village. Ils m'ont arrêté comme son domestique : je ne le suis plus ; je suis à vos pieds, innocent comme l'enfant qui vient de naître. Mais, entre nous, si vous voulez aller à la chasse de Louis Perez, vous n'avez qu'à me placer quelque part comme appeau ; et, sur ma tête, je parie que je le fais venir à la réclame et tomber dans vos filets.

LE JUGE.

Ce ne sont ni tes plaisanteries ni ton air simple qui te tireront de mes mains. Dis-moi sur-le-champ où il est ; sinon, le chevalier te le fera dire.

PEDRO.

Non, monseigneur, point de chevalier ni de cheval, je vous prie ; je n'ai jamais été bon écuyer ; et si je connaissais la retraite de Louis Perez, vous sentez bien que pour ne pas faire cette agréable promenade, je m'empresserais de desserrer les dents avant qu'on eût mis le mors à votre monture¹ ; mais je n'en sais rien.

LE JUGE.

C'est ce que nous verrons. Pour le moment, menez-le à ce village ; qu'on l'y enferme et qu'on l'y garde avec soin jusqu'à ce que je le fasse transférer à Salvatierra. Et veillez bien à ce qu'il ne s'évade pas ; car à son assurance et à sa fermeté, on voit que c'est un homme dangereux, et qui devait être le complice de son maître.

PEDRO.

Quoi ! je vous parais si vaillant !... Eh bien ! vive Dieu ! de quatre hommes que vous avez là, il y en a trois de reste. Sur trois, il y en a deux ; sur deux, il y en a un... que dis-je ? la moitié d'un suffit ; il n'en faudrait même que le quart ; enfin, n'y en eût-il pas le quart d'un, ce serait encore de trop.

Il sort emmené par les Alguazils.

LE JUGE.

Voilà qui va bien !

LOUIS, à Manuel.

Maintenant que les alguazils sont partis, et que le ciel m'envoie l'occasion tant souhaitée, — car je trouve réunis Léonor, le juge et Jean-Baptiste, sans autre garde que leurs personnes, — hâtons-nous, profitons de la circonstance.

MANUEL.

Il n'y a plus à hésiter.

LE JUGE, à Léonor.

Où peuvent donc être ces gens-là ?

¹ Il y a ici un jeu de mots sur le verbe *desbocar*, qui signifie tout à la fois *parler*, *baarder* et *prendre le mors aux dents*.

*Me desbocara primero
Que el potro se desbocara.*

LOUIS PEREZ et MANUEL se montrent.

MANUEL.

Ici, seigneur, si vous êtes bien aise de le savoir. .

LOUIS.

Dieu garde les honnêtes gens! — Enfin nous voici tous réunis.

JEAN-BAPTISTE.

O ciel! que vois-je?

LÉONOR.

Hélas! que devenir?

LE JUGE.

Que le ciel me soit en aide!

LOUIS.

Ne bougez!... Que chacun reste à sa place pendant que je dis quatre mots au seigneur Jean-Baptiste.

LE JUGE.

Holà!

LOUIS.

Ne criez pas si fort, s'il vous plait.

MANUEL.

Il est inutile que vous appeliez, sans quoi vous verriez approcher à l'instant même votre très-humble serviteur de l'autre soir.

LE JUGE.

Est-ce ainsi qu'on traite un magistrat? Est-ce ainsi que l'on perd le respect dû à la justice?

LOUIS.

Personne, seigneur, ne la respecte plus que moi. Car, vous le voyez, loin de vous offenser en rien, je me mets à votre disposition; et je désire tant vous être agréable, que, pour vous épargner la peine de me chercher de côté et d'autre, je viens vous joindre moi-même.

LE JUGE.

Quoi! dans votre insolence, vous osez même vous présenter devant cette dame dont votre crime cause le malheur, devant cette dame qui vous poursuit et demande contre vous une vengeance que ces fleurs, teintes du sang de son frère, semblent demander avec elle!

LOUIS.

Bien loin d'insulter à cette dame, c'est dans son intérêt que j'agis; car je lui enlève le prétexte d'un acharnement indigne d'une personne aussi illustre, aussi généreuse; je dissipe les soupçons injustes que lui a donnés un faux témoin. Vous allez en juger. — Dites-moi, madame, dites-moi, si don Alonzo avait tué votre frère corps à corps, sans trahison, à armes égales, poursuivriez-vous avec tant de rigueur son châtement et votre vengeance?

LÉONOR.

Non, sans doute ; et quoique l'on ne nous instruisse pas comme vous, nous autres femmes, des lois de l'honneur, cependant une femme de ma sorte ne peut pas ignorer ce que l'on doit à une noble disgrâce. Si don Alonzo avait tué don Diègue dans un combat égal, il pourrait être, dans ma maison même, à l'abri de ma vengeance. Que dis-je ? moi-même je lui pardonnerais, je le protégerais, s'il n'avait été que malheureux.

LOUIS.

Fort bien, madame ; j'accepte cette parole. — Et puisque la loi ordonne que nulle déposition ne soit valable si le témoin n'est confronté, Jean-Baptiste, voici la tienne ; je l'ai lue, déclare à présent ce qu'il y a de vrai et ce qu'il y a de faux.

Il lui donne la feuille de papier.

LÉONOR.

Quelle résolution ! quelle audace !

LOUIS.

Premièrement tu dis que tu étais caché lorsque tu vis les deux gentilshommes se battre : cela est-il vrai ?

JEAN-BAPTISTE.

Oui, sans doute.

LOUIS.

Tu dis ensuite que tu m'as vu sortir de derrière quelques arbres, et me mettre à côté de don Alonzo, l'épée à la main. — As-tu dit la vérité ?

JEAN-BAPTISTE.

Je l'ai dite.

LOUIS.

Ta langue infâme en a menti !

Il lui tire un coup de pistolet, et Jean-Baptiste tombe à terre.

JEAN-BAPTISTE.

Dieu me soit en aide !

LOUIS.

Seigneur juge, ajoutez cela à la procédure, et adieu. — Toi, Manuel, détourne les chevaux de ces messieurs, et partons. Puisqu'ils ont affaire ici, ils n'en auront pas besoin. Salut.

Ils sortent.

LE JUGE.

Par la vie du roi ! tant d'audace sera punie, ou moi-même j'y périrai.

JEAN-BAPTISTE.

Écoutez, madame, écoutez. Je meurs justement. Tout ce que j'ai dit était autant de mensonges que j'inventais pour pouvoir épouser sa sœur. Lorsque don Alonzo a donné la mort à votre frère, ç'a été corps à corps, épée à épée. Telle est la vérité. Je la déclare à haute voix, pour n'avoir pas cette dette à payer après ma mort.

LES ALGUAZILS reviennent avec PEDRO.

PREMIER ALGUAZIL.

En entendant la détonation, nous sommes revenus aussitôt pour nous mettre à vos ordres.

LE JUGE.

Venez tous. Louis Perez est dans cette montagne.

PEDRO.

Ne vous l'avais-je pas dit qu'il ne manquerait pas de venir à ma suite ?

LE JUGE.

Ils mourront aujourd'hui. Que deux hommes restent avec celui-ci, qui est évidemment coupable, et que les autres me suivent.

PEDRO.

On me reprochait de ne vouloir pas dire où se cachait Louis Perez : n'ai-je pas dit qu'il viendrait ? et n'est-il pas venu ? De quoi suis-je accusé à présent ?

PREMIER ALGUAZIL.

Que deux hommes sortent avec lui. — Allons, marche, traître, et tais-toi.

Ils sortent.

LÉONOR, *seule*.

Je serais fâchée que l'on parvint à saisir cet homme. Après avoir vivement désiré sa perte, maintenant que je sais la vérité, la vengeance me semblerait une barbarie, et je veux le sauver, s'il est possible.

SCÈNE III.

Une autre partie du chemin.

Entrent LOUIS PEREZ et MANUEL.

LOUIS.

Nos chevaux sont épuisés, rendus. — Enfonçons-nous dans la forêt, et là attendons de pied ferme les alguazils.

LE JUGE, *du dehors*.

Ils sont cachés dans ce fourré. Entourez-les de toutes parts.

MANUEL.

Nous sommes perdus. Impossible de nous défendre contre tous ces gens-là, car nous n'avons pas de point d'appui.

LOUIS.

Si fait, et le voici. Vous et moi tournons-nous le dos réciproquement. De cette manière ils trouveront partout un cœur, un bras, une épée. Combattez ceux qui tomberont de votre côté ; gardez ma vie, je garderai la vôtre.

MANUEL.

Si tu la gardes, je n'ai rien à craindre, alors même que viendrait le monde entier.

Entrent LE JUGE et LES ALGUAZILS. LOUIS PEREZ et MANUEL sont dos à dos, et combattent en tournant et gagnant du terrain.

LE JUGE.

Marchez sur eux.

LOUIS.

Avancez, canailles. — Comment va, Manuel ?

MANUEL.

Très-bien. Et vous, de votre côté ?

LOUIS.

Mon épée s'en donne à cœur joie !

LE JUGE.

Ce sont des diables que ces hommes.

LOUIS.

Puisqu'ils nous abandonnent le poste, courons au sommet.

MANUEL.

Aux rochers !

Ils sortent.

LE JUGE.

Suivez-les, et ne les laissez pas échapper !

SCÈNE IV.

Une autre partie du bois.

Entrent JUANA et ISABELLE.

ISABELLE.

Le coup d'arquebuse que j'ai entendu, ce bruit plein d'épouvante et d'horreur, n'a pas été seulement pour moi comme un éclat de tonnerre, il m'a frappée comme la foudre. — Dieu me soit en aide ! D'où vient que Louis et Manuel tardent ainsi ? Je me sens glacée de crainte. — Chère amie, parlez-moi donc.

JUANA.

Comment voulez-vous que je vous réponde, moi qui partage vos doutes et votre terreur ?

ISABELLE.

Descendons de la montagne ; mieux vaut encore mourir d'une fois que de mourir lentement dans de semblables angoisses.

Entrent LOUIS PEREZ et MANUEL.

LOUIS.

Tâchez, Manuel, d'escalader le rocher... et une fois que nous serons tous deux là-haut, vive Dieu ! une armée peut venir, elle ne nous aura pas.

ISABELLE.

Louis !

JUANA.

Manuel !

Mon bien !

MANUEL.

Ma sœur !

LOUIS.

Qu'est ceci ?

ISABELLE.

Le monde entier nous poursuit.

LOUIS.

MANUEL.

Il n'y a point de puissance humaine pour lutter contre le destin.

ISABELLE.

Ne craignez pas le monde entier. Vous, vous avez vos épées ; nous, avec nos mains, nous pourrions faire rouler ces rochers.

Entrent LE JUGE et SA TROUPE.

LE JUGE.

Escaladez ces rochers. Malgré leur insolente audace, il faut que je pose mon pied sur leurs têtes orgueilleuses. Vive Dieu ! pour les exécuter selon leurs mérites, ce pays servira de place publique, et cette montagne d'échafaud. A celui qui me livrera Louis Perez mort ou vif, je promets deux mille écus.

LOUIS.

En vérité, c'est par trop bon marché. Vous m'estimez trop bas ; moi, je vous estime mieux que cela. (*A la Troupe.*) A celui qui me livrera mort ou vif le seigneur juge, je lui donnerai de ma main quatre mille écus.

LE JUGE.

Tirez, tuez ! qu'ils soient frappés tous deux par la foudre !

On tire un coup d'arquebuse. Louis tombe.

LOUIS.

Dieu me protège ! je suis mort.

LE JUGE.

Rends-toi !

LOUIS.

Moi, me rendre ? non, j'ai mon épée... Mais, hélas ! je ne puis me soutenir. Approchez, venez me prendre.

LE JUGE.

Quoi ! tout mort qu'il est, il résiste encore !

ISABELLE.

Un moment, de grâce, ne le tuez pas !... ou si votre fureur a soif de son sang, versez aussi le mien.

LE JUGE.

Marchons à Salvatierra. Cette prise me suffit.

MANUEL, à Juana.

Laisse-moi !

JUANA.

Quel est donc ton projet ?

MANUEL.

De me précipiter dans ces abîmes.

JUANA.

Arrête !

MANUEL.

Lâche-moi, ou, par Dieu ! t'enserrant dans mes bras, je me lance avec toi au fond de la vallée, où nous arriverons en lambeaux.

Entre DON ALONZO.

DON ALONZO.

Que se passe-t-il donc ?

MANUEL.

On emmène prisonnier Louis Perez. Dussé-je y périr, on verra aujourd'hui jusqu'où peut aller mon amitié.

DON ALONZO.

Suivons-le. Je suis venu ici en secret, et j'aurais voulu qu'on ignorât ma présence en ce lieu. Mais puisque les choses en sont venues à ce point, puisqu'un ami se trouve en un tel péril, je laisse là toutes ces considérations, et, comme vous, je suis prêt à mourir avec lui.

Ils sortent.

SCÈNE V.

Une autre partie de la forêt.

Entrent PEDRO et DEUX ALGUAZILS.

PREMIER ALGUAZIL.

Entendez-vous ce bruit dans la montagne et dans la vallée ?

PEDRO.

Si vous voulez m'attendre ici un petit moment, j'irai, je m'informerai de tout, et je reviens aussitôt vous conter ce qui se passe.

DEUXIÈME ALGUAZIL.

Ne t'avise pas de bouger ; ou si tu fais un seul pas, deux balles t'empêcheront d'aller plus loin.

PEDRO.

Votre éloquence me persuade¹. Eh bien, si vous ne voulez pas que j'aie savoir des nouvelles pour vous les redire, allez vous-mêmes les chercher, et vous me les rapporterez. Pour le coup, cela est facile.

PREMIER ALGUAZIL.

Nous ne te quitterons pas une minute.

PEDRO.

Voilà ce qui s'appelle des gardes ! Il serait à souhaiter que l'on

¹ Dans l'espagnol, lorsque l'alguaizil dit à Pedro, « deux balles t'empêcheront d'aller plus loin, » Pedro répond littéralement : Ce seraient d'admirables rémoras.

Serán rémoras notables.

Le rémora est, comme on sait, un petit poisson auquel les anciens attribuaient le pouvoir d'arrêter un vaisseau.

gardât aussi bien les commandements de Dieu et de l'Église! Enfin, quoi qu'il en soit, ce qui me console, c'est que tant que je serai avec vous, Louis Perez ne viendra pas me chercher, si toutefois je puis être en sûreté contre lui.

PREMIER ALGUAZIL.

Voici beaucoup de monde.

PEDRO.

Il est vrai.—D'abord, en avant, deux arquebusiers; par derrière, deux autres; au milieu d'eux un homme enveloppé de son manteau, et puis une foule de gens.

Entrent LE JUGE, LOUIS PEREZ, DES ALGUAZILS, etc., etc.

LE JUGE.

Où est votre prisonnier?

PREMIER ALGUAZIL.

Le voici, seigneur.

LE JUGE.

Fort bien. Attachez-les ensemble, et tous deux marcheront ainsi.

TROISIÈME ALGUAZIL.

Louis Perez ne pourra pas suivre, seigneur; il a le bras en morceaux, et tombe en défaillance par la perte de son sang.

LE JUGE.

Laissez-lui reprendre haleine, découvrez-lui le visage un moment.

PEDRO.

Sur ma foi! il y a un sort qui me poursuit, et il y aurait de quoi perdre patience. Vous verrez comment tout ça va finir... On nous liera avec les mêmes fers, on nous mettra dans la même prison, on nous serrera le cou avec la même corde, on nous pendra à la même potence, et puis on nous jettera dans la même fosse.

LOUIS.

Qui est donc là qui se lamente?

PEDRO.

Personne.

LOUIS.

Sois sans crainte, Pedro; tu n'as plus rien à redouter maintenant. Hier c'était le jour de tuer, aujourd'hui c'est le jour de mourir. Ainsi tout change sans cesse, ainsi s'évanouissent les vains projets des hommes!

LE JUGE.

Quelle est donc cette troupe armée qui se place devant nous en faisant mine de nous barrer le passage?

Entrent DOÑA LÉONOR, DONA JUANA, ISABELLE, et PLUSIEURS DOMESTIQUES.

LÉONOR.

C'est moi qui viens avec ces dames. Assez long-temps, trompée par les artifices d'un trître, j'ai poursuivi une injuste vengeance;

je rougis de ma faute, et voudrais la réparer. Donnez-moi votre prisonnier; pour ce qui me concerne je lui pardonne.

ISABELLE.

Oui, rendez-nous le prisonnier à l'instant, ou sinon nous sommes résolus à vous l'enlever.

PEDRO.

Comment donc cela finira-t-il ?

LOUIS.

Renoncez, belle Léonor, renoncez à sauver ma vie.

Entrent DON ALONZO, MANUEL, et une foule de gens armés.

DON ALONZO.

Écoutez un mot, seigneur juge.

LE JUGE, *à part*.

Il ne nous manquait plus que ce nouvel embarras.

DON ALONZO.

Je suis don Alonzo de Tordoya, et c'est ainsi que je prouve mon amitié et ma reconnaissance. Ma démarche vous dit si nous sommes résolus; aussi vous ne refuserez pas, j'espère, de nous rendre votre prisonnier.

MANUEL.

Tous ceux que vous voyez ici sont prêts à mourir plutôt que d'abandonner un dessein si honorable.

LÉONOR.

Le prisonnier !

ISABELLE.

Le prisonnier !

JUANA.

Le prisonnier !

DON ALONZO.

Eh bien ! voulez-vous le rendre ?

LE JUGE.

Essayez de l'enlever.

DON ALONZO.

Tombez sur eux, point de quartier.

LÉONOR.

Je suis de votre côté, don Alonzo; mais après, songez-y, je vengerai la mort de mon frère.

DON ALONZO.

Ce n'est pas le moment d'en parler; plus tard je vous donnerai toute satisfaction.

PEDRO, *à part*.

Il lui donnera sa main, je crois, pour un mariage.

DON ALONZO.

Eh quoi ! seigneur juge, n'y a-t-il donc pas d'accommodement possible ?

LE JUGE.

Je ne veux rien entendre.

DON ALONZO.

Eh bien ! mes amis, courage ; frappez, mes amis, frappez !

Ils repoussent les Alguazils et délivrent Louis Perez.

DON ALONZO.

Vous voilà libre, Louis Perez.

LOUIS.

Non , je ne suis point libre, noble don Alonzo, car je suis plus fortement enchaîné que jamais par la reconnaissance, et je vous appartiens pour la vie.

DON ALONZO.

Laissons là les compliments.

LOUIS.

Qu'allons-nous faire ?

PEDRO.

Faites-vous moine; c'est le moyen le plus sûr de conserver la vie et la liberté. Mais, dites-moi, n'est-il pas temps enfin que vous me pardonniez ? vous m'en avez fait passer d'assez rudes ; j'ai assez souffert à cause de vous de la fatigue et de la faim. Seigneur don Alonzo, soyez donc assez aimable pour m'obtenir ma grâce.

DON ALONZO.

Louis Perez...

LOUIS.

Il suffit, mon ami ; je pardonne à cause de vous. — Allons rejoindre ma sœur et doña Juana qui nous attendent ¹. Ainsi finissent les curieux exploits de Louis Perez ; et la seconde partie vous apprendra le reste de sa vie ².

¹ Lorsque don Alonzo, Manuel et les domestiques ont donné la chasse aux alguazils, ils sont sortis de la scène, et, en y rentrant, ils ont laissé Isabelle et Juana derrière le théâtre.

² La seconde partie annoncée ne se trouve pas dans les œuvres de Calderon. Il est très-probable qu'elle n'a pas été faite.

FIN DE LOUIS PEREZ DE GALICE.

*au Demeurant, le meilleur fait de...
Drame tout à fait espagnol à l'usage des...*

LE SECRET A HAUTE VOIX

(EL SECRETO A VOCES).

NOTICE.

Deux jeunes gens qui s'aiment de l'amour le plus tendre, mais qui, contrariés dans leurs amours, imaginent un stratagème afin de pouvoir se parler tout haut devant le monde, sans être compris, de ce qui les intéresse uniquement, telle est la situation principale de cette comédie et celle qui en a motivé le titre.

Les autres situations ne sont pas moins ingénieuses. Les scènes diverses où le valet, dont la curiosité est sans cesse en éveil, trouve son maître instruit de ses trahisons, sans qu'il puisse deviner d'où lui viennent les avis ; la scène des portraits ; la scène où le vieil Arnesto retient chez lui Frédéric pressé d'aller rejoindre sa maîtresse pour s'enfuir avec elle ; enfin, la grande scène du jardin, qui termine la pièce ; tout cela est charmant et de la plus heureuse invention.

Quand on considère dans son ensemble cette brillante composition, la variété des épisodes, leur suite, leur enchaînement, on est obligé de classer *El Secreto á voces* parmi les meilleures comédies d'intrigue de notre poète.

Beaumarchais, qui avait dû voir représenter cette comédie pendant son séjour à Madrid, en a imité plusieurs situations dans *le Mariage de Figaro*, et, en particulier, la scène du dénouement, qui lui a donné l'idée de son cinquième acte. Me permettra-t-on de l'avouer ? Je préfère la scène de Calderon, comme plus naturelle et plus vraisemblable.

Cette pièce a, en outre, inspiré à deux hommes de beaucoup d'esprit, MM. Désaugiers et Dumaniant, une comédie, malheureusement fort bourgeoise, qui fut jouée au commencement de ce siècle, sous ce titre : *l'Adroite ingénue*.

LE SECRÉT A HAUTE VOIX.

PERSONNAGES.

FLÉRIDA, duchesse de Parme.

LAURA,

FLORA, } dames.

LIBIA,

FRÉDÉRIC, } cavaliers.

LISARDO,

HENRI, duc de Mantoue.

ARNESTO, vieillard.

FABIO, valet de Frédéric.

MUSICIENS.

La scène se passe à Parme.

JOURNÉE PREMIÈRE.

SCÈNE I.

Un parc.

Entrent les Musiciens, puis les Dames, qui portent des chapeaux et de petites cannes¹, puis LA DUCHESSE, donnant la main à ARNESTO; puis, tout à la fin et quelque temps après, HENRI, FRÉDÉRIC et FABIO.

TOUS LES MUSICIENS, *chantant*.

« Oui, mon cœur, tu as raison; exhale tes plaintes touchantes. Mais, hélas! que ces plaintes sont inutiles! car si la raison ne te sert de rien quand tu aimes, à quoi te sert d'avoir raison d'aimer? »

FLORA, *chantant*.

« Eh quoi! après tant d'années, ton audace insensée n'est-elle point fatiguée de ne voir que mépris, de n'entendre que refus? Donne donc tes illusions passées à l'oubli, ô mon cœur, sans essayer désormais d'égaliser ta plainte à ta souffrance. »

TOUS LES MUSICIENS, *chantant*.

« Car si la raison ne te sert de rien quand tu aimes, à quoi te sert d'avoir raison d'aimer? »

La Duchesse, Arnesto, les Dames et les Musiciens traversent la scène et s'éloignent.

FRÉDÉRIC.

Puisque vous vous êtes confié à moi pour venir voir en secret la belle Florida, tenez-vous dans cet endroit écarté, et d'ici vous pourrez la voir.

HENRI.

Ah! Frédéric, que ne dois-je pas à votre gracieuse obligeance!

FRÉDÉRIC.

Je vous dois plus encore pour la confiance dont vous avez bien voulu m'honorer.

¹ Las damas con muletillas y sombreros, etc., etc., etc.

HENRI.

Il est vrai que je n'en aurais témoigné une semblable à personne.

FRÉDÉRIC.

Ne parlons pas de cela ; que ce valet ne sache pas qui vous êtes.

FABIO, *à part*.

J'ai beau faire pour savoir qui est cet hôte qui nous vient d'arriver, et qui fait tant de mystères, sans être ni le rosaire, ni le curé¹, je ne puis y parvenir.

FRÉDÉRIC.

Comment trouvez-vous ce parc ?

HENRI.

Je ne crains pas de dire que dans tous les récits fabuleux que j'ai lus pour me divertir, aux heures de loisirs où j'occupais encore mon intelligence, je n'ai rien vu d'aussi beau, d'aussi noble, d'aussi brillant que le parc qui s'offre en ce moment à mes yeux. Il me semble voir ou les bocages de Diane, ou les jardins de Vénus.

FRÉDÉRIC.

La belle Flérida est plongée dans une telle mélancolie, — le ciel, sans doute, la lui a envoyée pour la punir de ses perfections, — qu'elle cherche et que nous cherchons sans cesse pour elle de nouvelles distractions. C'est dans ce but qu'en cette matinée de mai elle est descendue dans ce lieu paisible et charmant, où elle a trouvé un concert d'instruments et de voix.

HENRI.

Je m'étonne fort, je l'avoue, qu'à son âge, avec sa beauté et son esprit, elle ait permis que la tristesse ait pris sur elle un empire si absolu, et qu'étant née duchesse de Parme et douée par le ciel de tant d'admirables qualités, elle n'ait pu éviter les coups de la fortune. Se peut-il bien que personne ne connaisse la cause de son chagrin ?

FRÉDÉRIC.

Non, personne.

FABIO.

Comment, personne ? Moi, je la sais.

FRÉDÉRIC.

Toi ?

FABIO.

Certainement.

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! parle, qu'attends-tu ?

HENRI.

Hâte-toi.

FABIO.

Vous me garderez le secret ?

¹ Nous avons reproduit une plaisanterie un peu hasardée sur le double sens du mot *mystère*.

FRÉDÉRIC ET HENRI.

Oui.

FABIO.

Eh bien ! sachez que son mal vient...

FRÉDÉRIC.

Tu t'arrêtes !

HENRI.

Achève.

FABIO.

Oui, son mal vient de ce qu'elle s'est amourachée de moi ; elle craint mon indifférence et n'ose pas se déclarer.

FRÉDÉRIC.

Imbécile, va-t'en.

HENRI.

Laisse-nous, maraud.

FABIO.

Eh bien, ma foi ! si ce n'est pas cela, ce sera autre chose.

HENRI.

Voilà que la compagnie revient de ce côté.

FRÉDÉRIC.

Alors retirez-vous, de grâce ; je voudrais me mêler à la compagnie pour qu'on ne s'aperçoive pas de mon absence. D'ailleurs je perds la vie si je perds l'occasion de parler à une de ces dames.

HENRI.

Je n'ai nullement l'intention de vous gêner ; loin de là, je vous laisse et je vais lui parler. Après avoir vu sa beauté merveilleuse, je suis curieux de jouir de son esprit. Le stratagème que nous avons imaginé cette nuit, et qui consiste à lui avoir écrit cette lettre en étant moi-même mon secrétaire, me sera un moyen de lui parler. Et maintenant que me voici près d'elle, je veux savoir enfin s'il est vrai que la fortune favorise l'audace.

Il sort.

FRÉDÉRIC.

Je suis dans un étrange embarras. Si je révèle qui est le duc, je trahis le secret qu'il m'a confié. Si je le tais, je trahis la foi que je dois à la duchesse, dont je suis le domestique, le vassal et le parent¹. Que faire?... Mais pourquoi hésiter ? mon devoir ne passe-t-il pas avant la confiance qu'il m'a témoignée?... Et cependant, hélas ! si je perds la protection du duc, je perds en même temps tout espoir que sa maison soit le refuge de mon amour, aussitôt que Laura... Mais que dis-je ? que ce mot retourne au fond de mon sein, car il me semble que je l'offense rien qu'à prononcer son nom.

FABIO.

Seigneur, quel est donc cet hôte qui cette nuit nous est arrivé

¹ Au dix-septième siècle, en France comme en Espagne, les grands seigneurs avaient parfois de leurs parents dans leur domesticité.

déguisé, et qui, maintenant, évite de se montrer, et même se cache ?

FRÉDÉRIC.

C'est un de mes amis à qui j'ai toutes sortes d'obligations.

FABIO.

Est-ce que vous l'avez eu pour page ¹ ? Mais, après tout, de quoi est-ce que je me mêle ? qu'il soit ce qu'il voudra, il est toujours le bienvenu. Au bout du compte, nous n'en dînerons que mieux ces jours-ci. Car s'il est ennuyeux de faire des façons pour le lit, il est aimable, spirituel et de bon goût d'en faire pour la table.

FRÉDÉRIC.

Voici qu'on revient, Fabio ; silence.

Nouvelle entrée de la DUCHESSE et de sa Suite.

FLORA, *chantant*.

« Si tu aimes la belle Atalante sans être digne d'elle, sache souffrir et te taire ; car le même motif qui te la fait aimer doit t'empêcher de la haïr. Accuse ta malheureuse étoile et non pas son caractère capricieux, sans alléguer, ô mon cœur, que tu as perdu la raison. »

TOUS LES MUSICIENS.

« Car si la raison ne te sert de rien quand tu aimes, à quoi te sert d'avoir raison d'aimer ? »

LA DUCHESSE.

De qui sont les paroles ?

FRÉDÉRIC.

Elles sont de moi, madame.

LA DUCHESSE.

J'ai remarqué que dans tout ce que l'on me chante de votre façon, vous vous plaignez toujours de l'amour.

FRÉDÉRIC.

C'est que je suis sans fortune, madame.

LA DUCHESSE.

Qu'importe, pour aimer ?

FRÉDÉRIC.

Cela importe pour mériter. Aussi voyez-vous, madame, que je me plains, non pas d'aimer, mais de ne pas mériter.

LA DUCHESSE.

Eh quoi ! Frédéric, vous aimez un objet si peu digne, qu'il se laisse guider par des vues d'intérêt ?

FRÉDÉRIC.

Ce n'est point celle que j'aime qui fait attention à ma pauvreté.

... *Le huviste*
doncel ?

Je soupçonne qu'il y a ici une plaisanterie d'un goût fort équivoque.

LA DUCHESSE.

Qui peut alors y faire attention ?

FRÉDÉRIC.

Moi, madame.

LA DUCHESSE.

Et pourquoi ?

FRÉDÉRIC.

C'est qu'elle m'empêche de déclarer mon amour, je ne dis pas à elle, ni à ses parents, ni à quelqu'un des siens, mais à une humble suivante son esclave ; car je sais trop bien qu'un galant qui n'entre pas en donnant n'a rien à demander en entrant.

LA DUCHESSE.

Un amoureux qui n'a pas obtenu davantage peut bien révéler l'objet de sa flamme. Il ne manque point au respect qu'il lui doit dès qu'il s'avoue aussi mal traité. Aussi je m'étonne, Frédéric, qu'aimant et ne méritant pas, vous ne confiez à personne quel est l'objet de votre amour.

FRÉDÉRIC.

Il me semble, madame, que je dois tellement garder ce secret, que j'ai résolu mille fois de ne plus jamais parler, de peur que quelqu'un de mes sentiments ne vienne à m'échapper avec mes paroles ; et mon amour me paraît tellement chose sacrée, que je surveille presque l'air que je respire et que je ne le laisse qu'à grand-peine entrer dans mon sein ; car l'air même m'est suspect, et je ne voudrais pas que l'air même vint à savoir quelle est celle dont je porte l'image dans mon cœur avec tant de mystère.

LA DUCHESSE.

Assez, assez ; tout cela n'est qu'affectation et niaiserie. Et comment, en parlant à ma personne, me parlez-vous ainsi de votre amour ? Oubliez-vous donc qui je suis ?

FRÉDÉRIC.

A qui la faute, madame ? Vous m'avez interrogé, j'ai répondu.

LA DUCHESSE.

Vous avez répondu à des choses que je ne vous demandais pas — Arnesto ?

ARNESTO.

Madame ?

LA DUCHESSE.

Ayez soin que l'on remette au plus tôt à Frédéric...

FRÉDÉRIC, *à part*.

Je suis perdu !

LA DUCHESSE.

..... Deux mille ducats de gratification, afin qu'il puisse ainsi gagner les suivantes de sa dame. Je ne veux pas que son manque de courage l'expose encore à me parler comme il a fait, et qu'étant si timide avec elle, il soit avec moi si hardi.

FLORA, *bas, à Libia.*

Sa mélancolie la porte d'un extrême à l'autre.

LIBIA, *bas, à Flora.*

Jamais je ne lui ai vu pareille humeur.

LAURA, *à part.*

Malheureusement pour moi, j'en pénètre la cause, que tout le monde ignore.

FRÉDÉRIC, *à la Duchesse.*

Je baise mille fois humblement la terre sur laquelle vous marchez, et où le contact de vos pieds charmants fait naître en un instant plus de fleurs que n'en produit tout le mois d'avril.

FABIO.

Pour moi, madame, je n'oserais baiser la terre sur laquelle vous marchez, car ce n'est point la terre, c'est le ciel. Je me contenterai de baiser celle sur laquelle vous devez marcher. De quel côté comptez-vous diriger vos pas ? j'irai devant vous baiser le chemin.

Entre LISARDO.

LISARDO.

Madame, un brillant cavalier qui se dit parent du duc de Mantoue demande la permission de vous remettre de sa part une lettre.

LA DUCHESSE.

Oh ! que le duc de Mantoue me fatigue avec ses messages !

ARNESTO.

Et pourquoi, madame, puisque le duc est, par son rang, le seul parti que vous puissiez accepter ?

LA DUCHESSE.

Par la raison justement que je ne veux pas me marier. — Dites-lui de venir, Lisardo.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Je ne le trahirai pas..... Il est essentiel que je conserve son amitié.

Entre HENRI.

HENRI, *à la Duchesse.*

C'est en tremblant, madame, que je me jette à vos pieds, où mon infortune aime à trouver un refuge.

LA DUCHESSE.

Levez-vous.

HENRI.

Le duc mon seigneur m'envoie vers vous avec cette lettre.

LA DUCHESSE.

Comment va son altesse ?

HENRI.

Je vous répondrais, madame, qu'il est mort d'amour, si l'espérance ne soutenait sa vie.

LA DUCHESSE.

Ne demeurez pas ainsi à genoux pendant que je lis sa lettre.

HENRI, *se levant, à part.*

Le peintre qui a essayé de retracer ses traits est loin de l'avoir flattée; elle est bien plus belle encore que son portrait.

LISARDO, *bas, à Arnesto.*

Seigneur, mon père vient d'envoyer les pouvoirs.

ARNESTO, *bas, à Lisardo.*

Je suis charmé qu'ils soient arrivés.

FLORA.

Comme il est élégant, Laura, le cavalier qui vient d'apporter la lettre!

LAURA.

Je n'y ai pas fait attention.

FLORA.

Je ne m'en étonne pas, car votre cousin est ici; vous n'ignorez pas à quel point il vous adore, et que votre père Arnesto traite de votre mariage avec lui, et dès lors ce serait lui montrer peu d'estime que de faire attention à un autre.

LAURA.

Ce n'est pas non plus mon cousin qui m'occupe ou m'inquiète.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Pendant que la duchesse lit sa lettre, et qu'Arnesto et Lisardo causent ensemble, que l'amour m'inspire de l'audace! (*Bas, à Laura.*) Et la lettre?

LAURA, *bas, à Frédéric.*

Je viens de l'écrire.

FRÉDÉRIC, *de même.*

Comment pourriez-vous me la donner?

LAURA, *de même.*

N'avez-vous pas un gant?

FRÉDÉRIC, *de même.*

Si fait.

LAURA, *de même.*

Eh bien! au moyen de ce gant, vous pourrez...

FRÉDÉRIC, *de même.*

Je vous comprends.

ARNESTO, *à Lisardo.*

C'est fort bien.

LISARDO.

Belle Laura, mon espoir, l'amour va compter chaque moment pour un siècle.

LA DUCHESSE, *à Henri.*

Le duc me dit dans cette lettre que vous êtes son proche parent, et qu'il lui importe que vous soyez quelques jours absent de Mantoue, pendant qu'il arrête les poursuites commencées contre vous à l'occasion d'un duel où l'amour vous a jeté.

HENRI.

Il est vrai que l'amour a fait tout mon crime, et lui seul est cause que je suis venu.

LA DUCHESSE.

Autant pour vous-même que pour le duc, je vous offre ma protection à Parme, et ainsi, à compter d'aujourd'hui, vous pouvez demeurer en ma cour. Dans un moment, je vais répondre au duc et lui envoyer ma lettre.

HENRI.

Que le ciel vous conserve, madame, durant une éternité de siècles ! et puissent les nobles vassaux du duc de Mantoue être assez heureux pour que bientôt....

LA DUCHESSE.

N'en dites pas davantage, et, je vous en avertis, faites attention, tout le temps que vous serez mon hôte, à ne pas me parler à ce sujet, à moins que je ne vous en parle moi-même.

HENRI.

Vous serez obéie.

LA DUCHESSE.

Et afin que vous puissiez dire au duc, quand vous lui écrierez, quels sont mes passe-temps, car vous devez avoir des instructions à cet égard, (*aux Cavaliers*) asseyez-vous tous, mes seigneurs, tandis que le soleil, à demi caché derrière ces épais nuages, semble nous épier ; vous, mesdames, prenez place de ce côté, et vous, Arnesto, proposez une question ¹.

Les Dames s'asseyent d'un côté, et de l'autre, les Cavaliers se tiennent debout.

ARNESTO.

Mes cheveux blancs me dispenseraient de me mêler à ce jeu ; mais je n'invoquerai pas cette excuse, heureux de contribuer à vos plaisirs. Voici donc la question : « Quelle est la plus grande peine dans l'ameur ? »

LA DUCHESSE, à *Henri*.

A vous, répondez le premier.

HENRI.

Moi, madame ?

LA DUCHESSE.

Oui, c'est à vous, en votre qualité d'étranger.

HENRI.

Je dois à ce titre beaucoup d'honneur. Aussi pour tâcher de n'en être pas indigne, je me hâte de répondre, et je dis que la plus grande peine, celle que je souffre, c'est de n'être pas aimé.

FLORA.

Et moi je dis que c'est de n'aimer pas.

¹ Le jeu des *Preguntas* (questions, demandes,) était fort à la mode. En lisant cette scène, on verra en quoi il consistait.

LISARDO.

Et moi je dis que c'est la jalousie.

LIBIA.

Et moi, l'absence.

FRÉDÉRIC.

Et moi, l'amour sans espoir.

LA DUCHESSE.

Et moi, d'aimer et de taire sa souffrance, sans pouvoir s'expliquer.

LAURA.

Et moi, d'aimer en étant aimé.

LA DUCHESSE.

Ce sera une thèse assez neuve à soutenir, Laura, que c'est un mal d'aimer en étant payé de retour.

LAURA.

J'espère le démontrer tout à l'heure.

ARNESTO.

Maintenant, que chacun prouve ce qu'il a avancé.

HENRI.

Puisque j'ai parlé le premier, en parlant de la peine de celui qui est dédaigné, je commence.

FABIO, *à part*.

Attention ! c'est ici que le plus spirituel dit des bêtises.

HENRI.

L'amour est une étoile dont l'influence donne le bonheur ou le malheur, donc la plus grande peine de l'amour c'est d'aimer malgré elle. Celui qui vit dédaigné d'une beauté aime à l'encontre de son étoile, donc ce doit être là le plus grand chagrin, car celui qui est dédaigné aime malgré la volonté du ciel.

FLORA.

Lorsqu'un amant est dédaigné, cela lui devient un mérite pour l'avenir, car il souffre pour ce qu'il aime. Mais celui qui dédaigne sans aimer souffre sans mériter que sa souffrance lui soit comptée comme mérite. Donc celui qui est dédaigné n'est pas aussi à plaindre que celui qui dédaigne.

LISARDO.

Celui qui est dédaigné et celui qui dédaigne peuvent du moins supporter un mal qui leur vient du ciel ; mais celui qui a de la jalousie ne le peut pas, puisque ce mal lui vient d'un plus heureux qu'il envie. Donc son chagrin doit être bien plus grand, car la même différence qu'il y a d'un homme au ciel existe entre les deux premiers et le jaloux.

LIBIA.

Le monde a vu mille fois l'amour excité et réveillé par la jalousie, mais non pas par l'absence. L'absence a été nommée la mort de l'amour. Donc elle est sa peine la plus forte ; car si la jalousie ra-

vive sa flamme et si l'absence l'éteint, la première est sa vie et la seconde sa mort.

FRÉDÉRIC.

Celui qui aime et qui est dédaigné, celle qui, aimée, dédaigne, celui qui souffre de la jalousie et celle qui pleure l'absence, tous ceux-là peuvent supporter leur mal dans l'espoir que cet état changera. Donc tout cela prouve que le plus grand tourment est celui de l'homme qui aime sans espoir.

LA DUCHESSE.

Celui qui aime sans espoir peut du moins déclarer qu'il n'en a pas, et il est clair qu'il reçoit par là du soulagement. Mais celui qui est obligé de se taire et de maintenir son amour dans le silence, doit en avoir d'autant plus de chagrin et de peine, qu'il n'a pas d'espoir et ne peut pas dire qu'il n'en a pas.

LAURA.

Celui qui aime et est aimé vit dans une inquiétude continuelle. Parfois dans son bonheur il entrevoit un moment où il sera malheureux, et se voyant enlever le bien qu'il possède, il se dépîte et le déteste. Donc celui qui est aimé souffre les mêmes mépris que celui qui est dédaigné et les mêmes colères que celui qui dédaigne. Quant à la jalousie, j'atteste le ciel qu'il en éprouve, car celui qui aime étant aimé doit être jaloux de lui-même, et s'il est un seul instant séparé de l'objet aimé, cette séparation lui semble un siècle. Donc le plus heureux éprouve les mouvements de la jalousie et les tristesses de l'absence. Du moins a-t-il pour lui l'espérance ? Son bonheur même répond que non ; car que voulez-vous qu'espère celui qui n'a plus rien à espérer ? En même temps il souffre aussi de se taire, car il ne peut pas révéler le bonheur céleste dont il jouit ; et, par conséquent, celui qui est aimé endure la douleur de n'avoir pas d'espoir et la douleur de se taire. Dira-t-on qu'il n'est point malheureux puisqu'il se voit aimé ? ce serait une erreur, car il se voit sans cesse menacé de ne l'être plus. Et c'est pourquoi celui qui aime et qui est aimé souffre à lui seul autant de peines qu'en souffrent à la fois et celui qui est dédaigné, et celui qui dédaigne, et celui qui est séparé de l'objet aimé, et celui qui n'a point d'espoir, et celui qui est jaloux, et celui qui est obligé de se taire.

Toutes les Dames se lèvent.

LA DUCHESSE.

Tout cela, Laura, ce sont autant de subtilités où vous avez voulu déployer votre esprit ; mais au fond il n'y a rien là de raisonnable.

LAURA.

Il est clair, cependant, puisque le principal but de l'amour c'est d'être aimé. ...

Elle laisse tomber son gant.

LA DUCHESSE.

Votre gant.

FRÉDÉRIC.

Je le relève.

ARNESTO.

Arrêtez.

LISARDO.

C'est à moi de le ramasser.

FRÉDÉRIC.

Si j'avais l'intention de l'emporter, je le pourrais encore ; mais comme ce n'est pas là mon dessein, seigneur Lisardo, nous n'aurons point querelle ensemble. Ce n'est pas un mérite que d'être arrivé le premier, ce n'est que du bonheur. Voyez, je rends à Laura son gant. (*Donnant à Laura un autre gant tout semblable à celui qu'elle a laissé tomber.*) Tenez, madame. Pour moi, je suis déjà récompensé de mon empressement, car je vous sers et ne vous offense pas.

LISARDO.

Vous m'avez tiré avec esprit, seigneur Frédéric, d'une position embarrassante.

LA DUCHESSE.

Et moi, je ne suis pas plus contente de lui que de vous. C'est vraiment bien de l'audace que, moi ici présente, on se permette de relever de terre un objet de la toilette d'une de mes dames ! Remerciez-moi de ce que je ne vous montre pas plus de colère, et de ce que je me contente pour cette fois de vous exprimer mon mécontentement (*A part.*) O ciel ! protége-moi ! Je suis la première femme que le silence ait tuée.

La Duchesse sort. Elle est suivie de toutes ses Dames, à l'exception de Laura.

ARNESTO.

Son altesse s'en va de mauvaise humeur ; et certes elle n'a aucun motif pour cela. Ne la suivez point à cette heure dans ses appartements, Laura ; rentrons plutôt dans le nôtre. Je connaissais bien son caractère, et j'avais bien prévu les ennuis qui pouvaient en résulter lorsque, en acceptant l'administration de son état, et un logement au palais, je n'ai pas voulu que vous la servissiez autrement que pour l'honneur.

LAURA.

Je dois vous obéir en tout. (*A part.*) Les emportements de la duchesse en disent beaucoup. L'amour veuille que ce ne soit pas ce que je soupçonne !

Comme Arnesto et Laura se retirent, tous les Cavaliers les suivent.

ARNESTO.

Où allez-vous, cavaliers ?

FRÉDÉRIC.

Nous marchons disposés à vous servir.

ARNESTO.

N'allez pas plus avant. (*A Lisardo.*) Et vous, mon neveu, donnez l'exemple.

LISARDO.

Quoique bien à regret, j'obéis.

HENRI.

Et moi de tout mon cœur ; en me réservant de demeurer, comme l'héliotrope, tourné vers le plus beau soleil. (*Arnesto et Laura sortent.*) Frédéric, je reviens à l'instant.

Il sort.

LISARDO.

Jusqu'à ce que je n'aperçoive plus rien de la lumière qui émane de vous, Laura, je ne puis vous quitter ; car votre beauté divine est l'étoile polaire de ma pensée.

Il sort.

FRÉDÉRIC.

Oh ! combien je me réjouis d'être seul enfin ! je pourrai lire cette lettre.

FABIO.

Si je ne perds pas l'esprit à ce coup, c'est qu'en vérité je n'ai rien à perdre.

FRÉDÉRIC.

D'où vient ton étonnement ?

FABIO.

De votre sang-froid. Car vous avez cette lettre depuis la nuit, et vous ne l'avez pas encore ouverte.

FRÉDÉRIC.

Sais-tu quelle est cette lettre ?

FABIO.

Qu'elle soit ce qu'elle voudra, il n'en est pas moins certain que vous l'avez gardée depuis hier sans l'ouvrir.

FRÉDÉRIC.

Je ne fais que de la recevoir !

FABIO.

Vous me feriez perdre la raison. Ne sais-je pas que depuis ce matin personne ne vous a parlé ? Ce serait donc alors le vent qui vous l'aurait apportée ?

FRÉDÉRIC.

Celui qui me l'a apportée, c'est le feu, le feu où je brûle et me consume.

FABIO.

Le feu ?

FRÉDÉRIC.

Oui.

FABIO.

Je commence à croire à présent qu'il est vrai que....

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce qui est vrai ?

FABIO.

Que vous êtes fou, et que, galant fantôme, vous vous êtes créé

une dame-revenant¹ qui habite votre pensée, et que vous aimez mentalement. Aussi voudrais-je vous supplier de m'accorder une grâce?

FRÉDÉRIC.

Quelle grâce?

FABIO.

Que, puisque c'est une dame qui vit dans votre imagination sans avoir plus de corps ni plus d'âme que vous n'avez bien voulu lui en donner, du moins ses lettres nous arrivent toutes pleines d'amour et de tendresse; car ce serait par trop ennuyeux que, pouvant et devant nous traiter avec bonté, elle nous traitât avec mépris.

FRÉDÉRIC.

Éloigne-toi.

FABIO.

Qu'importe à la lettre?

FRÉDÉRIC.

Rien, si l'écriture elle-même est déguisée. Mais, toujours, éloigne-toi.

FABIO.

Je suis vraiment un écuyer du purgatoire, car je vis dans une sorte de milieu entre le paradis et l'enfer.

FRÉDÉRIC, *lisant*.

« Mon cher seigneur, mon malheur est au comble. Mon père force ma volonté. Il traite malgré moi de mon mariage, et doit demain signer les accords. » (*A part.*) Ah malheureux! je n'ai plus, d'ici à demain, que quelques moments à vivre! (*Appelant.*) Fabio!

FABIO.

Qu'y a-t-il?

FRÉDÉRIC.

Je vais bientôt mourir.

FABIO.

Vous aurez tort, si vous pouvez l'éviter, car, je vous l'assure, ce n'est pas une chose de bon goût.

FRÉDÉRIC.

Comment l'éviter, lorsque cette lettre même est ma sentence de mort?

FABIO.

C'est bien facile. Puisque vous tenez votre sentence à la main, vous n'avez qu'à y mettre une petite apostille qui soit un peu plus humaine.

FRÉDÉRIC, *à part*.

Quoique sans vie et sans âme, continuons : (*Il lit.*) « Et ainsi, bien que je doive exposer par là le secret de notre malheureux

¹ Allusion à la comédie intitulée : *la Dame-Revenant* (la Dama duende).

amour, il faut absolument que je tâche de causer avec vous cette nuit touchant la conduite que nous devons tenir. En conséquence, la grille du jardin sera entr'ouverte, et plutôt que de vous perdre je perdrai la vie. En foi de quoi je vous envoie en même temps mon portrait, pour lequel vous me ferez alors vos remerciements.» (A part.) Est-il un homme plus heureux? (Appelant.) Fabio! Fabio!

FABIO.

Qu'est-ce donc? Est-ce que vous vous mourez?

FRÉDÉRIC.

Au contraire, je vis, je vis plein de joie.

FABIO.

Voyez donc! ne vous avais-je pas donné un bon conseil? Il n'est tel pour un homme que de s'aimer lui-même.

FRÉDÉRIC.

Heureux, charmé, plein de joie, je pourrai parler cette nuit avec la beauté que j'adore... O soleil! toi qui comme le brillant vainqueur du ciel le parcoures lentement dans ta marche orgueilleuse et triomphante, daigne aujourd'hui abréger ta course, en entendant combien ta lumière est funeste à un mortel! Et vous, astres charmants, qui avez tant d'influence sur l'amour, levez-vous contre un empire usurpé, et formez autant de républiques dans le ciel; car le soleil a méconnu vos droits, car le soleil s'est emparé d'un pouvoir qui vous appartient.

Il sort.

FABIO.

Il est fou comme tous les fous réunis. Mais ce qui m'étonne le plus, ce n'est pas tant de le voir fou que de me voir, moi, si sot, si bête, que je ne puisse....

Entre FLORA.

FLORA.

Fabio?

FABIO.

Que voulez-vous, madame?

FLORA.

Suivez-moi.

FABIO.

Si c'est pour un défi, donnez-moi un moment, que j'aille chercher quatre ou cinq de mes amis.

FLORA.

Suivez-moi.

FABIO.

Pourquoi cela?... Pour que je vous suive, êtes-vous la dame qui me donne de la jalousie, ou bien suis-je, moi, le galant qui ne vous donne rien?

FLORA.

C'est son altesse qui veut vous parler. Tout à l'heure elle était à écrire, et m'a commandé de vous venir chercher.

FABIO.

Son altesse veut me parler, à moi ! Par le ciel, que sera-ce si elle se hasarde à me déclarer son sentiment ?

Entre LA DUCHESSE, une lettre à la main.

LA DUCHESSE.

Flora, avez-vous appelé le valet ?

FLORA.

Le voilà, madame.

LA DUCHESSE, à *Flora*.

Eh bien ! allez m'attendre par là, vous. (*Flora sort. A Fabio.*) Nous sommes seuls maintenant.

FABIO.

Oui, madame, et vous ne me trouverez pas ingrat. Je voudrais savoir en quoi je puis vous servir, et vous pouvez parler sans crainte, car je suis l'homme du monde le plus complaisant. Vous n'aurez pas grand'peine à obtenir de moi ce que vous désirez.

LA DUCHESSE.

Il faut, Fabio, que vous me disiez une chose que je tiens à savoir. Il importe à mon autorité de m'éclaircir sur un doute qui m'est venu.

FABIO.

Si je puis vous satisfaire, il n'y aura pas de difficulté ; car si vous avez envie de le savoir, j'ai encore plus envie de le dire.

LA DUCHESSE.

Prenez cette chaîne.

FABIO.

Avec plaisir certainement ; d'autant qu'elle est à mes yeux du plus grand prix, car elle vient de vous et elle est d'or. Interrogez-moi donc, madame ; je meurs d'envie de parler.

LA DUCHESSE.

Quelle est la dame qu'aime Frédéric ?

FABIO.

Je suis un bavard bien malheureux, madame ; j'ignore une chose, et c'est justement ce que vous me demandez.

LA DUCHESSE.

Quel ennui ! (*Haut.*) Comment est-il possible que vous ne sachiez pas cela, puisque vous ne quittez jamais votre maître ?

FABIO.

Comment voulez-vous que je le sache, lorsqu'il ne le sait pas lui-même ?

LA DUCHESSE.

Sa passion ne peut pas être si secrète.

III.

5

FABIO.

Eh bien ! dans ce cas, contez-la-moi, vous, madame, et je vous rends votre chaîne... En effet, sans se confier à personne, il rit tout seul, et tout seul il pleure. S'il reçoit une lettre, on ne voit pas qui la lui donne ; et s'il y répond, on ne sait pas où elle va. C'est aujourd'hui que j'en ai le plus appris sur son amour ; car en achevant de lire une lettre que Barabbas en personne doit lui avoir remise, il a dit qu'une beauté divine l'attendait cette nuit pour lui parler.

LA DUCHESSE.

Quoi ! il doit cette nuit parler à sa dame ?

FABIO.

Oui, si l'amour n'arrange pas les choses de manière à leur faire perdre la parole.

LA DUCHESSE, *à part.*

Quel tourment ! je me meurs. (*Haut.*) Tu dois au moins savoir la maison, la rue de cette dame ?

FABIO.

Pour cela, oui ; elle demeure au palais.

LA DUCHESSE.

Comment le sais-tu ?

FABIO.

Je le sais par induction. Il aime sans inconstance, il adore sans espoir, il courtise sans désir, il jouit sans emploi, enfin, nuit et jour il écrit sur un immense portefeuille : or, toutes ces folies-là, ne sont-ce pas des folies qu'on ne voit qu'au palais ?

LA DUCHESSE. •

Eh bien ! écoutez mes ordres. Vous mettrez tous vos soins à vous assurer quelle est sa dame ; à partir d'aujourd'hui, vous observerez de votre mieux sa conduite ; et si vous y remarquez quelque chose de nouveau, en toute occasion, venez me trouver. Dès ce moment je vous autorise à vous présenter devant moi quand vous voudrez.

FABIO.

Grâce à cette faveur, je deviens ce qu'on appelle, si je ne me trompe, gentilhomme du plaisir ¹.

LA DUCHESSE.

Et afin que vous n'ignoriez jamais d'où pourront vous venir le profit ou le dommage, attendez de moi tout profit, Fabio, si vous me servez bien, et tout dommage également, si vous vous avisez jamais de révéler à qui que ce soit notre conversation.

FABIO.

Croyez bien, madame, que je serai le plus muet des curieux, s'il y a des curieux qui soient muets.

*Gentil-homme de placer
Se llama, etc.*

LA DUCHESSE.

Allez.

FABIO.

Adieu, madame.

Il sort.

LA DUCHESSE.

O ma folle pensée! quel tyrannique empire tu exerces sur moi, puisque tu as pu m'enlever ma volonté et mon libre arbitre! Eh quoi! j'aurais si peu de confiance en moi, que je doive me laisser abattre à la moindre crainte? Non, non! je me conduirai d'une manière digne de mon courage et digne de moi-même. Mais, hélas! je ne puis me taire avec ma jalousie et c'est déjà bien assez que je puisse me taire avec mon amour!... Quelle incertitude! et quel tourment! Cette nuit même, tandis que je souffrirai mille supplices, eux ils s'abandonneront à la joie, au bonheur! Non, cela ne sera pas... qu'ils se voient tant que je n'en saurai rien, j'y consens; mais avertie de leurs rendez-vous, je ne me pardonnerais pas de ne pas les empêcher. Pitié, pitié, ô ciel! car, hélas! je ne puis me taire avec ma jalousie, et c'est déjà bien assez que je puisse me taire avec mon amour! Au moyen de cette lettre que j'avais écrite dans un autre but... Il vient; efforçons-nous de dissimuler ce que je souffre.

Entre FRÉDÉRIC, portant tout ce qu'il faut pour écrire.

FRÉDÉRIC.

Voici des lettres, noble madame, que je viens présenter à la signature de votre altesse.

LA DUCHESSE, *à part*.

Courage, esprit, grandeur d'âme, en ce moment tout m'est nécessaire. (*Haut.*) Mettez ces lettres de côté, Frédéric, je les signerai plus tard. Il faut d'abord que vous me serviez en une autre chose qui est pour moi d'une plus grande importance.

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce, madame?

LA DUCHESSE.

Je désirerais que, cette nuit même, vous fissiez un petit voyage.

FRÉDÉRIC.

Cette nuit même?

LA DUCHESSE.

Oui.

FRÉDÉRIC, *à part*.

Quel ennui!

LA DUCHESSE.

Voici la lettre que vous voudrez bien porter.

FRÉDÉRIC.

Vous savez, madame, avec quel empressement et quel zèle je suis toujours prêt à m'employer pour votre service. Il me semble

donc que pour aujourd'hui le dérangement de ma santé me permet de m'excuser auprès de vous, et que...

LA DUCHESSE.

Je n'admets aucune excuse. L'absence ne sera pas longue. Demain vous serez de retour. Remarquez, je vous prie, que je ne vous confie rien moins que le soin de mon honneur. Ne me répliquez donc pas ; prenez cette lettre et préparez-vous à partir sur-le-champ. Je vous répète qu'il importe que mon message soit rendu par vous-même. La suscription vous dira à qui il le faut remettre, et en quel endroit il faut aller. Vous m'apporterez la réponse. Adieu.

Elle sort.

FRÉDÉRIC.

Eh quoi donc, ô ciel ! dans cette même nuit où la belle Laura m'a permis de lui parler, il ne se trouvera pas une seule étoile qui me soit favorable ? Que faire ? et comment concilier mon amour et ma loyauté ?

Entre FABIO.

FABIO.

Seigneur, ne vous semble-t-il pas que le jour est bien long ?

FRÉDÉRIC.

C'est le diable qui t'amène ici. Pars à l'instant, Fabio, et selle-moi deux chevaux.

FABIO.

Il est donc venu une autre lettre, soit par le feu, soit par les airs ?

FRÉDÉRIC.

Oui, il m'en est venu une autre.

FABIO.

Eh bien ! vous n'avez qu'à y faire une légère correction, et vous serez enchanté comme ce matin. Relisez-la, et vous cesserez de vous plaindre.

FRÉDÉRIC.

Je n'ai pas encore lu seulement la suscription.

FABIO.

Lisez-la, pour voir si elle s'accorde avec ce que vous avez d'abord soupçonné.

FRÉDÉRIC.

Je verrai toujours où l'on m'envoie. (*Il regarde la suscription.*) Au duc de Mantoue !... Je ne suis pas moins confus... Sans doute elle aura reconnu le duc, et elle aura voulu m'avertir ainsi qu'elle sait l'espèce de trahison avec laquelle je l'ai reçu chez moi. En effet, ne m'a-t-elle pas dit d'un ton piqué, que cela importait à son honneur ?... O ma folle pensée ! je n'échappe à un danger que pour tomber dans un autre.

FABIO.

Eh bien ! cette lettre s'est-elle un peu adoucie ?

FRÉDÉRIC.

Plus j'y pense, moins j'y comprends rien.

FABIO.

Est-ce qu'elle est écrite en chiffres ?

FRÉDÉRIC.

Tu me fatigues.

FABIO.

Elle est peut-être dans le genre de celle qu'un homme écrivit ?

FRÉDÉRIC.

Que sais-je ?

FABIO.

Si vous ne le savez pas, voici le conte.

Un habitant de Tlemecen, vitrier de son état, faisait la cour à une dame. Il avait son meilleur ami qui demeurait à Tétuan. Or un jour la dame pria le galant d'écrire à son ami de lui envoyer un singe ; et comme un amoureux est toujours prêt à complaire aux désirs de sa dame, celui-ci en demanda trois ou quatre afin qu'elle put en choisir un qui fût à son goût. Or vous saurez que le malheureux écrivit *trois ou quatre* en chiffres ; et comme là bas, en Arâbie, l'o équivalait à zéro, notre homme de Tétuan lut ainsi : « Mon cher ami, pour que je puisse être agréable à une personne qui m'est chère, envoyez-moi sans retard trois cent quatre singes¹. » L'homme de Tétuan fut d'abord bien en peine pour trouver ce qu'on lui demandait ; mais le vitrier le fut beaucoup plus, lorsqu'au bout de quelques jours il vit arriver avec fracas devant sa fragile boutique trois cents singes faisant trois cent mille singeries. — Si la même chose vous arrive, lisez sans zéro ; car il est clair, d'après ce conte, qu'un singe en castillan fait en chiffres cent singes.

FRÉDÉRIC.

Me donner cette lettre en ce moment !

FABIO.

Est-ce que tout au moins vous ne pouvez pas éviter les singes ?

FRÉDÉRIC.

Quel homme au monde s'est jamais vu dans une pareille incertitude ?

Entre HENRI.

HENRI.

Qu'avez-vous là ?

¹ En espagnol, la conjonction alternative ou se dit o, de sorte que celui qui demandait trois ou quatre singes devait écrire en chiffres : 3 o 4 ; de là l'erreur. De là vient aussi que cette petite histoire, qui est fort jolie dans l'original, perd beaucoup à être traduite.

FRÉDÉRIC, *à part.*Je ne sais que résoudre. (*Haut.*) Veuillez m'écouter à l'écart.FABIO, *à part.*

Je ne puis supporter cela. Se défier de moi ? A-t-on jamais vu un hôte parler aussi bas !

FRÉDÉRIC.

Quelle conduite devons-nous tenir ?

HENRI.

Allons chez vous, nous en causerons, et la lettre même nous dira ce que nous devons faire. Si nous voyons qu'elle soit instruite de mon déguisement, eh bien ! ma réponse sera d'y renoncer et de me découvrir. Si au contraire elle ne témoigne aucun soupçon, eh bien ! je répondrai ce soir à sa lettre, et demain vous lui remettrez ma réponse.

FRÉDÉRIC.

C'est fort bien dit ; et pour moi, si je ne gagne à cet arrangement que de n'être pas obligé de m'absenter aujourd'hui, je ne regretterai pas ce que j'ai souffert. En agissant ainsi, je ne manque nullement à la loyauté. Puisque la lettre est pour vous, il suffit que je vous la rende, n'importe en quel lieu vous soyez.

HENRI.

Nous verrons clairement, en la lisant, l'intention de la duchesse. Allons chez vous.

Henri et Frédéric s'éloignent.

FABIO.

Faut-il, seigneur, que je tienne toujours les chevaux prêts ?

FRÉDÉRIC.

Oui, Fabio ; car, alors même que je ne partirais pas, il importe que l'on me croie parti.

FABIO.

D'où vous vient donc cette joie actuellement ?

FRÉDÉRIC.

L'amour est plus discret que tu ne le voudrais.

FABIO.

Vous paraissez bien content !

FRÉDÉRIC.

Cela t'étonne ?

FABIO.

Nullement, car je sais pourquoi.

FRÉDÉRIC.

Et pourquoi ?

FABIO.

C'est que vous avez compris le chiffre, et qu'on ne vous demande pas autant de singes.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Un salon dans le palais.

Entre LAURA.

LAURA.

Ah ! que le jour qui précède une heure de douce espérance est lent à disparaître !... Mais enfin, voilà que le jour cède la place à la nuit, qui peu à peu déploie ses ailes dans les ténèbres et les étend comme un noir manteau sur l'espace... Ah ! Frédéric, si l'heure de nous voir était déjà venue, comme mes ennuis mortels trouveraient auprès de toi consolation et soulagement !... Mais que veulent dire toutes ces manières étranges par lesquelles la duchesse essaye de dissimuler je ne sais quel secret dépit ? Je vais passer dans son appartement avant de me rendre au jardin où m'appellent tout à la fois et mon chagrin et mon amour. J'y trouverai deux avantages : d'abord elle ne s'informerait pas de moi ; et ensuite, j'essayerai par là de distraire un peu ma pensée. Si la compagnie n'abrége point les heures, elle les fait quelquefois paraître moins longues.

Entrent LA DUCHESSE et FLORA. Flora porte des flambeaux.

LA DUCHESSE.

Laura, ma cousine, pourquoi donc ne vous aï-je point vue de la journée ? Mon amitié ne méritait pas cela.

LAURA.

Je vous remercie, madame, d'avoir bien voulu vous apercevoir de mon absence. Mais un léger accident m'a retenue chez moi ; et quoique je n'en sois pas bien remise, je n'ai point voulu me retirer sans baiser votre main. Je venais, madame, m'informer comment vous vous trouvez.

LA DUCHESSE.

Je suis fâchée que le soin de votre santé ait été la cause de votre absence ; mais je me réjouis également, Laura, que vous soyez venue me voir, quoiqu'un peu tard. J'ai besoin de vous pour cette nuit, et je vous garde avec moi.

LAURA.

Mais considérez, madame.....

LA DUCHESSE.

Que voulez-vous que je considère ? N'êtes-vous pas restée mille fois avec moi par amitié ? Restez une fois pour m'obliger. C'est un secret que je ne puis confier qu'à vous seule.

LAURA, *à part*.

Quel ennui ! Si je réplique, je donne lieu au soupçon. O ciel ! protége-moi !

LA DUCHESSE.

Que dites-vous ?

LAURA.

Que je vous appartiens, et que je suis tout entière à votre service.

LA DUCHESSE, à *Flora*.

Laissez-nous seules. (*Flora sort.*) Maintenant, Laura, écoutez. J'ai appris, — je ne sais comment vous dire cela, — j'ai appris qu'un cavalier de cette cour avait reçu une lettre par laquelle une dame lui donnait un rendez-vous pour cette nuit.

LAURA, à *part*.

Qu'entends-je ?

LA DUCHESSE.

Pour le cavalier, je le connais ; mais je ne sais pas qui est la dame.

LAURA, à *part*.

Tant mieux !

LA DUCHESSE.

Or, je tiens à savoir laquelle de mes dames osera parler la nuit à un cavalier par les fenêtres qui donnent sur la terrasse, manquant ainsi à ce qu'elle me doit, et à ce qu'elle doit au palais que j'habite.

LAURA.

Vous ferez bien, madame... car, en effet, ce dessein est bien hardi.

LA DUCHESSE.

Il ne serait ni convenable ni décent que j'allasse moi-même me tenir sur la terrasse. Ainsi donc, belle Laura, comme, en pensant à toutes mes dames, vous êtes la seule sur qui je n'aie pas arrêté un instant le plus léger soupçon, c'est à vous que je me confie.

LAURA.

Que demandez-vous ?

LA DUCHESSE.

Je désire que cette nuit, à toute heure, à tout moment, vous descendiez au jardin, comme une sentinelle diligente veillant pour mon honneur, et que vous tâchiez de reconnaître quelle est la dame qui l'outrage. — Et ne croyez point, Laura, que je sois seulement animée du désir de maintenir les bienséances ; je veux aussi, je veux surtout connaître qui est la dame qui favorise Frédéric... Imprudente ! je l'ai nommé. Peu importe... voilà, ma cousine, le service que j'attends de vous.

LAURA.

Il vous suffit d'ordonner. Avec le désir que j'ai de vous complaire en tout et de faire quelque chose qui vous soit agréable, ce ne serait pas assez pour moi de descendre mille fois au jardin ; je veux m'y tenir toute la nuit, et je serai contente en me disant que c'est pour votre service.

LA DUCHESSE.

Vous êtes ma cousine et mon amie, Laura, vous avez de la prudence et de l'esprit, je vous confie mon honneur et mes secrets sentiments. Faites comme vous l'entendrez, et je tâcherai d'égaliser la reconnaissance au service.

Elle sort.

LAURA ¹.

Dieu me protège! Que de choses se présentent à la fois à ma pensée! et si pressées, si mêlées, que je ne saurais de laquelle m'occuper d'abord.... Mais pourquoi m'affliger? Il vaut bien mieux ne pas penser à tout cela et me taire jusqu'à ce que je puisse causer avec Frédéric. Je saurai bien reconnaître à sa voix, à ses paroles, s'il m'est dévoué ou s'il me trahit... O délicieux jardin, verdoyante patrie d'avril, et qui ne reconnais que lui seul pour le dieu et le roi de ton printemps; moi qui me promettais de venir sur ton frais et doux gazon confier le secret de mon amour à tes fontaines et à tes fleurs, je viens malgré moi et accablée de tristesse, découvrir quelle est la perfide qui a soulevé dans mon cœur cette jalousie dont je sens les vives blessures. (*On entend du bruit du côté de la grille.*) On a fait le signal dans la rue. Je suis toute émue et je tremble. Mais pourquoi m'effrayé-je, lorsque la jalousie protège mon amour? Qui va là?

FRÉDÉRIC paraît du côté de la fenêtre.

FRÉDÉRIC.

Pourquoi le demander, belle Laura? Voulez-vous donc qu'à ma confiance succède l'inquiétude? Qui cela peut-il être, si ce n'est moi?

LAURA.

Ne vous étonnez pas, ne vous plaignez pas que je ne vous aie pas reconnu, puisque vous êtes si différent de ce que j'avais imaginé.

FRÉDÉRIC.

Comment donc?

LAURA.

La duchesse m'a commandé de me tenir près de cette fenêtre pour voir avec qui vous venez parler; et de là je conclus naturellement que vous avez manqué de discrétion, et qu'elle n'est pas contente.

FRÉDÉRIC.

Au nom du ciel, Laura, ma chère Laura, ne me soupçonnez point. Que le ciel m'anéantisse, que la foudre m'écrase, si j'ai laissé échapper de mon cœur la moindre parole qui ait laissé entrevoir mon secret!... Ne vous suffit-il pas, pour vous détromper, de songer que c'est à vous que la duchesse a donné cette mission? et

¹ Il faut supposer que le théâtre représente tout à la fois un salon et une partie de la terrasse.

comment a-t-elle pu vous dire de rester là à mon intention lorsqu'elle me croit absent ?

LAURA.

Vous êtes justifié sur ce point, Frédéric ; mais que direz-vous lorsque vous apprendrez que la duchesse s'inquiète de savoir qui est la dame qui vous aime ?

FRÉDÉRIC.

Alors même qu'elle aurait un semblable souci, — ce que je ne crois pas, — ce serait à cause d'elle-même et non à cause de moi ; et qu'en résulterait-il, Laura ? c'est que la victoire que vous avez remportée n'en serait que plus glorieuse ; d'autant qu'on ne peut pas dire qu'il y ait eu victoire là où il n'y a pas eu d'ennemi à vaincre... Mes plaintes à moi auraient bien plus de fondement. Ici ce ne serait plus une apparence, mais la vérité, car enfin, hélas ! vous vous mariez ?

LAURA.

Ce n'est pas moi qui me marie, c'est mon malheur.

FRÉDÉRIC.

Qui aime bien peut tout surmonter.

LAURA.

Il est vrai ; mais aussi, qui aime bien a tout à craindre.

FRÉDÉRIC.

Alors pourquoi donc m'avez-vous écrit, Laura, que vous aimeriez mieux mourir que de me perdre, et de vous apporter mon portrait en échange du vôtre ?

LAURA.

Il n'y avait pas alors, Frédéric, le même inconvénient qu'à présent.

FRÉDÉRIC.

Quelle raison vous me donnez là ! — Ah ! Laura, si votre résolution est déjà prise, pourquoi perdre ainsi avec moi et votre temps et vos paroles ?... Voici mon portrait, que j'ai apporté sans doute pour le rendre témoin de ma jalousie... Il est tout pareil, pour la monture, à celui que vous m'avez envoyé lorsque la fortune me souriait : ne pouvant vous rendre un plaisir égal, j'ai voulu, du moins, que ce fût le même encadrement... Prenez-le... Je vous engage seulement, si vous venez à vous marier, à ne pas le regarder, — car, bien que ce ne soit qu'une peinture, il vous reprocherait votre trahison.

LAURA.

Moi, Frédéric... Mais regardez ; j'entends du monde dans la rue.

FRÉDÉRIC.

Ah ! Laura, vous alliez probablement me dire quelque chose d'agréable, car vous avez été interrompue.

LAURA.

Oui, j'allais vous dire que je suis à jamais à vous, et je le dis.

FRÉDÉRIC.

Oh ! vienne à présent qui voudra !... Mais non, ils ont tourné la rue.

LAURA.

Malgré cela, Frédéric, il importe que je ferme la fenêtre, et je me contenterai de vous avertir que beaucoup de gens nous épient.

FRÉDÉRIC.

Il nous sera facile de déjouer cette surveillance.

LAURA.

Par quel moyen ?

FRÉDÉRIC.

Je vous remettrai demain un chiffre au moyen duquel nous pourrions causer tout haut l'un avec l'autre devant tout le monde sans que personne s'en doute.

LAURA.

Ce sera donc un secret dit tout haut ?

FRÉDÉRIC.

Songez seulement à être bien seule quand vous lirez ma lettre.

LAURA.

Fort bien. Que Dieu vous garde !

FRÉDÉRIC.

Que le ciel prolonge votre vie !

LAURA.

O amour ! que vous me coûtez cher !

FRÉDÉRIC.

O Laura ! n'oubliez pas ce que vous me devez !

JOURNÉE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Le parc.

Entrent FRÉDÉRIC et FABIO en habits de voyage, et HENRI.

HENRI.

Croyez-le, Frédéric, la lettre de la duchesse n'avait aucun but caché ; elle était seulement la réponse à celle qu'elle a reçue de moi. Si elle vous a chargé de la porter, c'était pour qu'elle eût plus d'autorité. Comme j'avais porté l'autre, moi qui me suis dit parent du duc, elle aura pensé qu'il serait convenable de vous charger de la réponse afin que la correspondance fût égale... Il n'y a donc pas à craindre qu'elle me connaisse ; et ainsi, à mon avis, le parti le plus prudent, c'est que vous ayez l'air de revenir de Man-

toie, et que vous lui remettiez ma lettre que voici ; moyennant quoi, et lorsqu'elle verra mon sceau et mon écriture, elle ne pourra pas douter que vous n'ayez fait le voyage.

FRÉDÉRIC.

Je reconnais parfaitement, seigneur, la justesse de tout ce que vous dites, et, de plus, cette lettre me rassure. Mais cependant, comme je sais, de fait, qui vous êtes ; comme la-duchesse a voulu m'éloigner la nuit passée où j'avais un rendez-vous galant, et que ma dame m'a dit que son altesse était avertie des sentiments qu'elle me porte, ce qui pourrait nuire à la considération dont elle jouit, — je ne puis m'empêcher de ressentir une certaine tristesse.

HENRI.

Nous causerons de cela plus tard. Pour le moment voici la lettre. Tâchons de dissiper les premiers soupçons ; nous avons du temps pour le reste. (*Lui donnant une lettre.*) Prenez, Frédéric ; et adieu.

FRÉDÉRIC.

Est-ce que vous ne reviendrez pas bientôt au palais ?

HENRI.

Hélas ! s'il renferme, comme il n'est que trop vrai, la patrie, le centre et la sphère de mon âme, tout le temps qu'elle vit au dehors, elle vit dans la souffrance.

Il sort.

FABIO, *murmurant.*

Se peut-il qu'un homme honorable supporte tout cela !

FRÉDÉRIC.

De quoi donc te plains-tu, Fabio ?

FABIO.

Je ne me plains de rien. Mais faisons un peu, monseigneur, le compte du temps que je vous sers ; car alors même que vous m'auriez donné par heure ce que vous ne me donnez pas par année, je vous jure devant Dieu que je ne vous aurais pas servi une heure de plus.

FRÉDÉRIC.

Pourquoi cela ?

FABIO.

Parce que ma tête est tellement pleine de réflexions, qu'elle en crève ; et il n'y a pas assez d'argent au monde pour payer un valet qui réfléchit... surtout sur autant de sujets ou de prétextes.

FRÉDÉRIC.

Comment ! que veux-tu dire ?

FABIO.

Le voici. — Fabio, je me meurs. Fabio, mon espoir n'a plus qu'un jour à vivre. — Eh bien ! mon seigneur, je vais faire préparer l'enterrement. — Reste là, je ne mourrai point, je renais à la vie, et cette nuit obscure me sourit comme le jour le plus brillant. — Grand bien vous fasse, mon seigneur... — Fabio ? — Seigneur ? —

Il faut que je parte tout de suite; fais préparer sans retard deux chevaux. — Les chevaux sont prêts. — Maintenant je ne pars plus; mais viennent tout de même les chevaux, et monte celui-ci. — M'y voilà. — Qu'avons-nous fait? — Une lieue. — Eh bien! retournons. — Eh bien! retournons. — Cela suffit. — C'est bien. — Et puis : Va-t'en, rentre à la maison, ne me suis pas... Et tant de petites méfiances, de petits mystères, et de petits secrets, que le diable lui-même s'y perdrait. Et pour moi, enfin, je ne veux plus servir un maître qui, sans être pape, a ainsi des cas réservés.

FRÉDÉRIC.

Tais-toi, voici son altesse. Et songe bien, je te le répète, que personne jamais ne sache que je n'ai point quitté Parme cette nuit.

Il sort.

FABIO.

Certainement. (*A part.*) J'enrage de parler, et je parlerai pour trois raisons. Primo d'abord, pour régaler cette mienne langue; en second lieu, pour me venger de mon maître; et troisièmement pour rendre service à la duchesse.

Il sort.

SCÈNE II.

Une autre partie du jardin.

Entrent LA DUCHESSE et LAURA.

LA DUCHESSE.

Enfin, Laura, vous m'assurez que personne n'est descendu cette nuit au jardin?

LAURA.

Combien de fois faut-il vous le dire?

LA DUCHESSE.

Encore une seulement.

LAURA.

Eh bien! madame, je vous répète que j'y suis restée jusqu'au moment où l'aurore a paru couvrant de perles toutes ces fleurs charmantes, et je n'ai aperçu personne; de sorte que vous ne pouvez soupçonner qui que ce soit au monde, excepté moi.

LA DUCHESSE.

J'ai d'autres soupçons, Laura.

LAURA.

Lesquels?

LA DUCHESSE.

C'est que la dame aura été avertie du départ de Frédéric, et qu'en conséquence elle ne devait pas descendre au jardin. — Mais n'importe. J'ai toujours cette consolation que je les ai empêchés de se voir et de se parler cette nuit.

LAURA.

Il est vrai. (*A part.*) Ah ! si elle savait que dans sa folle jalousie, elle s'est entremise pour ces amants et les a réunis elle-même !

Entre FRÉDÉRIC, et un peu après FABIO.

FRÉDÉRIC.

Permettez, madame, que je baise votre main.

LA DUCHESSE.

Eh quoi ! Frédéric, vous voilà déjà de retour ?

FRÉDÉRIC.

On va vite, madame, lorsqu'on a du zèle et du dévouement.

FABIO.

D'autant que, comme il n'y a guère qu'une lieue d'ici à Mantoue...

FRÉDÉRIC.

Que dis-tu là ?

FABIO.

Pardon, je me trompe ; je voulais dire qu'il n'y a que douze lieues.

LA DUCHESSE.

Apportez-vous une lettre du duc ?

FRÉDÉRIC.

Je ne serais pas revenu sans cela.

FABIO, *à part.*

Je n'ai jamais vu mentir avec une aussi aimable impudence.

FRÉDÉRIC.

Voici la lettre, madame.

• LA DUCHESSE, *à part.*

C'est bien son écriture !... Je suis vengée !

FABIO, *à Frédéric.*

Quelle est cette lettre ?

FRÉDÉRIC.

Du duc.

FABIO.

Quoi ! vous voulez m'en conter à moi aussi ?

LA DUCHESSE.

Et comment vous trouvez-vous aujourd'hui ?

FRÉDÉRIC.

Mais... madame, le dévouement respectueux dont je fais profession pour votre altesse est si heureux de s'employer à votre service, qu'en vérité, vous pouvez le croire, je n'ai jamais passé une meilleure nuit.

FABIO, *à part.*

Je le crois bien ! Il a beau vouloir dissimuler et mentir, cela lui est impossible.

LAURA, *à part*.

Je vois, à son visage, à son regard, le vrai sens qu'il attache à ces paroles.

LA DUCHESSE, *lisant*.

« Madame, je vous suis on ne peut plus reconnaissant des bontés que vous témoignez à Henri, et je ne le suis pas moins de l'honneur que vous m'avez fait de me répondre, et de m'envoyer cette réponse par votre secrétaire. Il me sera impossible de m'acquitter jamais envers vous de l'une et de l'autre dette que je viens de contracter; surtout lorsque mon âme est déjà votre esclave... » (*A part*.) Il est inutile que j'en lise davantage. (*Haut*.) Je vous remercie, Frédéric, de la diligence que vous avez mise à me servir.

FRÉDÉRIC.

Je suis fier, madame, d'avoir réussi à vos souhaits.

LA DUCHESSE.

Vous êtes sans doute fatigué; allez vous reposer. Vous reviendrez plus tard, et nous achèverons quelques dépêches.

FRÉDÉRIC.

Permettez, madame, qu'avant de m'en aller, je remette à madame Laura cette lettre en votre présence; j'estime et j'honore trop une personne qui est à votre service pour lui rendre un message dans un moment où cela pourrait vous offenser.

LA DUCHESSE.

De qui est cette lettre?

FRÉDÉRIC.

Je l'ignore. Au moment où je parlais, une dame est sortie de l'appartement de la duchesse mère, et me l'a confiée. Cette dame est sans doute une de ses parentes ou une de ses amies.

FABIO, *à part*.

À mesure que je l'entends, je deviens de plus en plus stupéfait et hébété.

LAURA.

Je reconnais l'écriture, madame; elle est de madame Célia, et, avec votre permission, je me retire pour la lire. (*A part*.) Jusqu'à ce que j'aie complètement disparu à ses yeux, je serai plus morte que vive.

FRÉDÉRIC, *bas, à Laura*.

Lisez vite.

LAURA, *bas, à Frédéric*.

Soyez tranquille.

Elle sort.

LA DUCHESSE.

Allez avec Dieu.

FRÉDÉRIC.

Vivez éternellement, et que vos jours soient aussi brillants que le soleil.

Il sort.

LA DUCHESSE.

Oh ! que je m'applaudis de l'avoir privé de l'occasion que son amour espérait ! J'ai à craindre, il est vrai, de nouveaux rendez-vous, mais ma vigilance saura les empêcher.

FABIO, *à part*.

Si elle s'y prend toujours de même, certes elle n'avancera pas à grand'chose.

LA DUCHESSE.

Fabio ?

FABIO.

J'attendais pour vous parler, madame, qu'il s'en fût allé, et en attendant, je faisais semblant de regarder ces tableaux.

LA DUCHESSE.

Dis-moi, pendant la route ton maître montrait-il beaucoup de chagrin de cette absence ?

FABIO.

Quelle absence ?

LA DUCHESSE.

Celle qu'il a faite cette nuit.

FABIO.

Quoi ! madame, vous pensez qu'il a voyagé cette nuit ?

LA DUCHESSE.

Comment cela ne serait-il pas, puisqu'il m'apporte la réponse du duc, non-seulement scellée de son sceau, mais tout entière écrite de sa main.

FABIO.

Que sais-je ? Il est sorti avec moi, mais au bout d'une lieue tout au plus, avec moi il est revenu.

LA DUCHESSE.

Que dis-tu là ?

FABIO.

La vérité la plus vraie qu'il y ait au monde. Il m'a laissé à la maison en me commandant, comme à l'ordinaire, de ne pas sortir, et il est allé s'amuser.

LA DUCHESSE.

Cela n'est pas possible.

FABIO.

S'il n'est pas allé s'amuser, il est allé s'ennuyer.

LA DUCHESSE.

Allons, achève.

FABIO.

Au matin il est revenu, et si joyeux, si content, qu'on voyait bien qu'il avait eu ce qu'il voulait.

LA DUCHESSE.

Tu mens, impudent que tu es.

FABIO.

Celui qui ment, ment, comme on dit, dans les duels.

LA DUCHESSE.

Qui a-t-il donc envoyé à sa place ?

FABIO.

Personne.

LA DUCHESSE.

Alors, comment a-t-il eu ces lettres ?

FABIO.

Cela n'était pas si difficile ! Un homme qui a un démon qui porte et rapporte des billets, peut bien lui demander aussi d'aller et de venir avec des lettres. Voyez-vous, mon maître doit avoir un génie familier, et en le supposant je ne mens pas.

LA DUCHESSE.

Pour moi, je suis obligée de croire que tu mens.

FABIO.

Vous me la donnez-belle ! Eh bien, je vous jure Dieu qu'il ne s'est pas en allé, et qu'il a passé toute cette dernière nuit avec sa dame.

LA DUCHESSE.

Tais-toi et va-t'en. Voici Laura ; et pour sortir du doute où je suis, je voudrais savoir quelle est cette lettre qu'il lui a remise.

FABIO, *à part*.

Pauvre duchesse ! que Dieu la protège au milieu des soucis qu'elle a de savoir à quelle personne mon maître fait la cour !... Pour lui, vive Dieu ! il a tort de ne pas voir ce qu'elle lui veut. Ah ! ce n'est pas moi qui me ferais ainsi désirer !

Il sort.

Entre LAURA.

LAURA, *à part*.

Maintenant que j'ai lu le chiffre, je reviens auprès de la duchesse, afin qu'elle ne s'inquiète pas de mon absence.

LA DUCHESSE.

Laura, qu'est-ce donc que vous écrit Célia ?

LAURA.

Mille folies. Voici sa lettre, madame, si vous la voulez voir. (*À part*.) Je lui donnerai celle qui était dedans.

LA DUCHESSE.

Non, Laura, je n'y tiens nullement. Il est des choses dont j'ai plus à cœur de te parler. — Je vous ai dit hier que j'avais appris d'une manière certaine qu'une dame avait écrit à Frédéric de venir lui parler la nuit suivante.

LAURA.

Oui, madame.

LA DUCHESSE.

Cela m'a d'abord préoccupée à cause du décorum. Puis il y a eu

de ma part un peu de curiosité. Puis je ne sais quelle fantaisie..... Vous savez que pour connaître cette dame, je lui ai donné une mission et vous ai priée de faire la garde dans le jardin... Eh bien, il faut que vous sachiez qu'un espion que je tiens auprès de lui vient de m'avertir à l'instant que Frédéric ne s'était pas absenté, et qu'il avait passé toute la nuit à causer avec sa dame.

LAURA.

Cela est bien audacieux!... Et — vous a-t-on nommé cette dame?

LA DUCHESSE.

Non.

LAURA.

Alors, madame, n'en croyez rien ; car en admettant qu'il eût pu vous tromper avec cette lettre supposée, à quoi bon m'aurait-il trompée également avec celle-ci ?

LA DUCHESSE.

Vous êtes bien sûre que votre lettre est bien de votre cousine ?

LAURA.

J'en suis bien sûre.

LA DUCHESSE.

Alors il aura envoyé à sa place une autre personne, qui aura rapporté ces deux lettres, et là-dessus mon espion ne sait rien.

LAURA.

Il faut que cela soit ainsi.

LA DUCHESSE.

Il me vient un autre soupçon. Vous avez passé la nuit dans le jardin, et vous n'y avez vu descendre aucune dame. D'un autre côté, mon espion me dit que Frédéric a passé toute la nuit avec sa dame. Je conclus de là que la dame qu'aime Frédéric n'habite point le palais.

LAURA.

Je n'en doute pas non plus ; il faut croire qu'elle demeure en ville.

LA DUCHESSE.

Eh bien ! je tenterai mille moyens, jusqu'à ce que je sache qui est cette dame.

LAURA.

Pourquoi cela, madame ?

LA DUCHESSE.

Pouvez-vous le demander, Laura!... Lorsque je vous ai confié et que je me suis avoué à moi-même le sentiment qui m'anime, peu importe qu'il le sache ou qu'il l'ignore!... J'ai au cœur tant d'orgueil, tant de fierté, que je ne puis pardonner même l'injure qu'on m'a faite par ignorance.

Elle sort.

LAURA.

Il est essentiel que Frédéric soit averti de cet espionnage jaloux...

Mais, hélas ! l'avertir de prendre garde, ce sera lui apprendre que la duchesse est jalouse ; et il n'est pas prudent d'apprendre à l'aimant le plus fidèle qu'il y a une autre femme qui l'aime ; car alors l'homme le plus modeste conçoit tant de vanité, que tout ce qu'on lui accorde ensuite devient à ses yeux chose due. Mais n'importe, ô ciel ! il vaut encore mieux qu'il sache et les espions qui l'entourent et les dangers qui le menacent... Pour l'avertir, repassons cette espèce de chiffre qu'il m'envoie, et que je dois connaître au mieux. (*Elle tire un papier de son sein, et lit :*) « Toutes les fois, madame, que vous aurez quelque chose à me dire, je vous prierai d'abord de me faire signe avec votre mouchoir, afin que je prête attention. Puis, sur quelque sujet que vous parliez, les premiers mots dont vous vous servirez chaque fois que vous prendrez la parole, seront pour moi, et le reste pour tout le monde ; de manière que je puisse réunir tous les premiers mots dont vous vous serez servie, et savoir ce que vous m'aurez dit. Il en sera de même lorsque moi je vous ferai le signal. » (*Parlant.*) Ce chiffre est facile et ingénieux ; mais la difficulté est de l'employer de telle sorte que ce que l'on dit ait un sens raisonnable pour toutes les personnes là présentes. Pour mieux m'en pénétrer, je vais le relire.

Entre LISARDO.

LISARDO, *à part.*

Laura est si fort occupée à lire ce papier, que si les indignes soupçons de la jalousie ne peuvent l'atteindre, la curiosité n'en est pas moins très-vivement excitée, et je désirerais bien savoir ce qui l'absorbe à ce point. Oh ! si je pouvais lire ce papier sans qu'elle me vît !

LAURA.

Qui vient là ?

LISARDO.

C'est moi, Laura.

LAURA, *à part.*

Grand Dieu !

LISARDO.

Pourquoi ce trouble et cette crainte ?

LAURA.

Je ne suis point troublée et je ne crains rien.

LISARDO.

Ce papier que vous cachez et cette rougeur subite qui vous est montée au visage le feraient croire.

LAURA.

Vous êtes dans l'erreur. Si j'ai caché ce papier et si la rougeur m'est venue, ce n'est nullement un effet du trouble où votre présence m'aurait mise, c'est par suite du dépit que j'éprouve en voyant un manque de confiance aussi injurieux. Vous étiez venu m'espion-

ner, et pour vous justifier vous faites semblant d'avoir à vous plaindre !

LISARDO.

Moi, Laura, j'ai en vous une entière confiance, et pour que vous ne doutiez pas de la sécurité que votre noblesse inspire à mon amour, je vous prie de me dire naïvement quel est ce papier.

LAURA.

C'est un papier dont je vais dans un moment livrer au vent les débris ; car à votre sottise demande, fille du vent, le vent seul doit répondre.

LISARDO.

Alors, puisque vous le confiez au vent, je le lui enlèverai.

LAURA.

Vous ne le ferez pas ! Non que je redoute que vous en réunissiez les fragments et que vous les lisiez ; mais il importe à mon honneur de ne point céder aux vils soupçons que vous m'avez laissé entrevoir.

LISARDO.

Il importe aussi à mon honneur de savoir ce que c'est.

LAURA.

Voilà que je les livre au vent, et comme vous n'êtes pas mon mari, j'espère que la chose en restera là.

LISARDO.

Si je ne suis pas votre mari, je suis votre cousin et votre futur, et je veux réunir les tronçons de ce serpent plein de venin.

LAURA.

Prenez garde alors ! car vous pourriez vous repentir d'avoir touché à un tronçon de ce serpent.

LISARDO.

Quoi qu'il m'arrive, je veux en rassembler les débris.

LAURA.

Je vous en empêcherai.

LISARDO.

Laissez-moi, Laura !

LAURA.

Finissez, vilain jaloux !

Entrent d'un côté ARNESTO et de l'autre LA DUCHESSE, et un peu après FRÉDÉRIC et FABIO.

ARNESTO.

Quel est ce bruit, Lisardo ?

LA DUCHESSE.

Pourquoi ces cris, Laura ?

LISARDO.

Ce n'est rien.

LAURA.

Au contraire, c'est beaucoup. (*A part.*) Amour, viens à mon aide !

ARNESTO.

Eh quoi ! vous parliez ainsi...

LA DUCHESSE.

Vous vous querelliez de la sorte...

ARNESTO.

A votre cousin ?

LA DUCHESSE.

Avec votre futur époux ?

ARNESTO.

Qu'y a-t-il donc de nouveau ?

LA DUCHESSE.

Que s'est-il passé entre vous ?

LISARDO.

Il n'y a rien, que je sache.

LAURA.

Au contraire, j'ai beaucoup à me plaindre. (*A la Duchesse.*) Ne m'avez-vous pas laissée ici, madame, il n'y a qu'un moment, avec une lettre de Célia ?

LA DUCHESSE. .

Il est vrai.

LAURA.

Eh bien, cela posé, j'en appelle à vous, madame, de l'insolence d'un homme qui m'a témoigné les soupçons les plus odieux. (*Elle agite son mouchoir.*) Et afin que vous sachiez tout, veuillez me prêter attention, vous, madame, et vous aussi, mon père, ainsi que toutes les personnes ici présentes ; car il m'importe que tout le monde connaisse le secret qu'enferme mon cœur.

FRÉDÉRIC, *bas*.

Qu'est-il donc arrivé, Fabio ?

FABIO, *de même*.

Je ne sais. (*A part.*) C'est peut-être le résultat de ce que j'ai dit à la duchesse, et c'est peut-être aussi le résultat d'autre chose.

FRÉDÉRIC, *à part*.

Elle a fait le signal, soyons attentif et ne perdons pas un seul mot.

ARNESTO.

Eh bien ! Laura, qu'attends-tu ?

LA DUCHESSE.

Dites-nous donc ce que vous vouliez nous dire.

LAURA.

Madame la duchesse sait déjà — elle dont l'esprit et la pénétration égalent la beauté, — à quel point je lui suis dévouée¹.

¹ Dans l'espagnol, c'est le premier mot de chaque vers qui s'adresse à Frédéric ; il réunit ensuite tous ces premiers mots et en forme une phrase qui est pour lui seul. Nous avons de notre mieux reproduit cet effet.

LA DUCHESSE.

Cela est vrai ; mais où voulez-vous en venir avec cela ?

FRÉDÉRIC, *à part*.

Voici les premiers mots que je dois retenir : « Madame la duchesse sait déjà. »

LAURA.

Que vous ne vous êtes pas absenté, — n'est-il pas vrai, madame ? et c'est là ce qui me défend contre d'injustes soupçons.

ARNESTO.

Cela suffit, ma fille, il est inutile de vous affliger ainsi.

FRÉDÉRIC, *à part*.

Elle vient de me dire clairement : « Que vous ne vous êtes pas absenté. »

LAURA.

Elle sait que vous avez parlé avec une dame, — Lisardo, comme il ne convient point, car enfin je ne vous appartiens pas encore, heureusement.

LISARDO.

C'est vous qui avez manqué à ce que vous deviez à notre mutuel amour.

LA DUCHESSE.

Silence ! — Achevez, Laura.

FRÉDÉRIC, *à part*.

N'oublions pas : « Elle sait que vous avez parlé avec une dame. »

LAURA.

Il lui est venu une horrible jalousie, — je ne sais à quel propos, et se laissant aller à une aveugle colère, il a offensé mon honneur.

LISARDO.

Elle lisait une lettre, et quand je lui ai demandé à la voir, elle l'a déchirée.

ARNESTO.

Elle a fort bien fait.

FRÉDÉRIC, *à part*.

« Il lui est venu une horrible jalousie. »

LAURA.

Ne me nommez pas, je vous prie. (*A Arnesto.*) Je ne tiens pas à me marier, et surtout avec un homme comme lui.

ARNESTO.

Vous vous êtes bien mal conduit en vérité.

LISARDO.

Je vous jure, seigneur, que...

ARNESTO.

Allez, taisez-vous.

FRÉDÉRIC, *à part*.

Elle vient de dire : « Ne me nommez pas, je vous prie. »

LAURA.

Défiez-vous de vos entours, — ai-je entendu dire bien souvent. Que ferait donc après le mariage celui qui, avant, peut s'oublier ainsi ?

LISARDO.

J'ai eu tort, belle Laura, je l'avoue ; mais que l'amour me serve d'excuse.

ARNESTO.

L'amour vous rend encore plus coupable.

FRÉDÉRIC, *à part*.

« Défiez-vous de vos entours. »

LAURA, *à Lisardo*.

Et venez de nouveau me parler !... — Vous verrez comme vous serez reçu. Tout est fini entre nous désormais, et vous essayeriez en vain de me fléchir.

Elle sort.

ARNESTO.

Je partage la juste indignation de ma fille.

Il sort.

FRÉDÉRIC, *à part*.

« Et venez de nouveau me parler. »

LA DUCHESSE.

Vous avez manqué d'égards envers Laura, Lisardo ; mais, tout affligée que j'en suis, je vous excuse ; je sais ce que c'est que la jalousie, et je comprends les mouvements qu'elle peut inspirer.

Elle sort.

FABIO, *à part*.

Grâce à Dieu, la duchesse est sortie sans parler de moi, et je n'ai pas à craindre que mon maître devine que j'ai bavardé.

LISARDO.

Le ciel me protège !... Regardez-vous donc comme un si grand crime, seigneur Frédéric, que j'aie voulu savoir ce que contenait cette lettre ? et y avait-il là de quoi irriter si fort Laura et son père, et de quoi affliger la duchesse ?... Vous avez bien compris, je pense, le léger motif qui a donné lieu à tout ce bruit ?

FRÉDÉRIC.

C'était assez clair, vraiment. Laura s'est fâchée contre vous à cause de votre manque de confiance.

LISARDO.

Malheureux que je suis ! mon espérance est morte, et je n'ai plus qu'à mourir.

Il sort.

FRÉDÉRIC, *à part*.

Mon espérance ne va guère mieux.

FABIO, *à part*.

Décidément je n'ai rien à craindre.

FRÉDÉRIC, *à part*.

Maintenant, il me faut réunir tout ce qu'elle a dit, pourvu toutefois que je me le rappelle. Interrogeons pour cela son portrait, il me semblera que c'est elle qui me parle. (*Il regarde un portrait.*) Belle et charmante image, qu'est-ce donc que vous avez dit ?

FABIO, *à part*.

Ah ! c'est le portrait qui lui dit tout ça !... C'est bon à savoir ! voilà du nouveau à conter.

FRÉDÉRIC, *à part*.

« Madame la duchesse sait déjà que vous ne vous êtes pas absenté. Elle sait que vous avez parlé avec une dame. Il lui est venu une horrible jalousie. Ne me nommez pas, je vous prie. Défiez-vous de vos entours, et venez de nouveau me parler. » (*A Fabio.*) Vive le ciel, traltre, c'est toi qui m'as vendu ! c'est toi qui as été dire que je ne m'étais pas absenté !

FABIO, *éperdu*.

Seigneur, quelle colère vous a pris tout à coup ? et pourquoi me traitez-vous ainsi ?

FRÉDÉRIC.

Je sais pourquoi, traltre !

FABIO.

Eh quoi ! seigneur, n'étiez-vous pas content de moi lorsque nous sommes entrés dans ce salon ? Quelle espèce d'accusation ou d'indice avez-vous trouvé ici contre moi ? Personne ne vous ayant parlé, qui a pu vous dire du mal de moi ?

FRÉDÉRIC.

Oui, drôle, depuis que je suis entré ici j'ai appris que tu avais conté que je ne m'étais pas absenté cette nuit et que j'étais allé voir ma dame.

FABIO.

Vous avez appris cela depuis que vous êtes entré ?

FRÉDÉRIC.

Oui.

FABIO.

Mais remarquez, seigneur...

FRÉDÉRIC.

Je te châtierai comme tu le mérites.

FABIO.

Mais, seigneur, qui vous a appris cela ?

FRÉDÉRIC.

Rappelle-toi à qui tu l'as dit.... C'est cette personne qui me l'a rapporté.

FABIO.

Je ne l'ai dit à personne. (*A part.*) Je mourrai s'il le faut, mais je ne dirai pas ce qui en est.

FRÉDÉRIC, *tirant son poignard.*

Vive Dieu ! tu vas mourir à l'instant de ma main.

Entre HENRI.

HENRI.

Qu'est ceci ?

FRÉDÉRIC.

Je veux tuer un infâme.

FABIO.

Modérez-vous, seigneur.

HENRI.

Songez, Frédéric, que vous êtes dans le palais.

FRÉDÉRIC.

Laissez, — que je verse son sang impur.

HENRI.

Fuis donc, malheureux !

FABIO.

Je ne demande pas mieux, et je le ferai lestement, comme cela m'est arrivé déjà bien des fois. — Ah ! que votre altesse est bon enfant !

Il sort.

HENRI.

D'où vient donc, Frédéric, que vous êtes ainsi tout bouleversé ? Quel en est le motif ?

FRÉDÉRIC.

C'est que je suis trahi. La duchesse sait que je ne me suis pas absenté.

HENRI.

Par qui l'a-t-elle appris ?

FRÉDÉRIC.

Il n'y a que vous, moi et ce valet qui le sachions.

HENRI.

Est-ce qu'elle vous l'a dit ?

FRÉDÉRIC.

Elle ? non ; elle a trop d'esprit, et elle fait semblant de l'ignorer.

HENRI.

Peut-être la personne qui vous l'a dit l'a-t-elle inventé ?

FRÉDÉRIC.

Pour cela, non ; car c'est la personne la plus intéressée.

HENRI.

Elle peut avoir été trompée ?

FRÉDÉRIC.

C'est impossible. Aussi je ne vois d'autre conduite à tenir que de me soumettre à mon malheur et de lui avouer la vérité.

HENRI.

Bien que je dusse lui paraître le plus coupable et m'attirer sa

• III.

6

colère, je ne vous en détournerais pas, — tant je souhaite votre repos, — si je pensais que ce fût là le meilleur parti.

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! dans le trouble où je suis, conseillez-moi. Que feriez-vous ?

HENRI.

Je me tairais, je resterais tranquille ; je voudrais d'abord la voir venir, et puis j'agis en conséquence. Car elle est instruite ou non de ce qui s'est passé. Si elle le sait, et que sa modestie l'empêche de vous en rien dire, n'est-ce pas travailler contre vous-même que d'aller lui parler de cela lorsqu'elle veut l'ignorer ? Si elle ne le sait pas, ce serait travailler contre nous deux, ce serait lui apprendre vous-même ce qu'un autre n'a pu lui dire. Ainsi donc, moi, à votre place, je traiterais de mon mieux mon valet, afin que s'il n'a pas parlé, il ne dise rien plus tard, et que s'il a parlé il n'aille pas se plaindre à elle et la mettre dans la nécessité de se déclarer.

FRÉDÉRIC.

Bien que ce ne soit pas là mon avis, je suivrai le vôtre, ne serait-ce que pour qu'on ne puisse pas m'accuser de m'être perdu par un fol entêtement. Je reprendrai mon valet et je parlerai à la duchesse sans me justifier, jusqu'à ce qu'elle s'explique avec moi.

Il sort.

HENRI.

C'est moi qui hérite à mon tour de l'incertitude où il était ; il s'éloigne et me la laisse... Je suis venu en ces lieux seulement pour voir la belle Florida, ne pensant pas que je pourrais m'y oublier, et voilà que je reste à sa cour sous un nom et sous des vêtements qui ne sont pas les miens. N'ai-je pas à craindre d'être reconnu d'un moment à l'autre et que cette aventure ne porte atteinte à sa considération ? Puisqu'en venant ici mon intention était de voir tout par moi-même, qu'attends-je encore ? ou pourquoi tardé-je à réaliser mon projet ?

Entre LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, *à part*,

Aveugle et tyrannique passion, pourquoi me conduis-tu encore en ce lieu ?... (*À Henri.*) Que faites-vous là, seigneur ?

HENRI.

Hélas ! noble et illustre madame, j'exprimais à ces fleurs et à ces fontaines, dont vous êtes l'aurore, les plaintes de l'amour.

LA DUCHESSE.

Pourquoi cela ?

HENRI.

C'est qu'en vous voyant, divinité charmante, tout tuer autour de vous par l'éclat de vos rayons qui égale celui du soleil, et par vos flèches qui ne sont pas moins dangereuses que celles de l'amour,

je me dis que pour soumettre le monde vous n'auriez pas besoin de déployer toutes vos forces ; car il suffirait d'un seul de vos rayons et d'une seule de vos flèches.

LA DUCHESSE.

Je m'étonne doublement de ce langage, seigneur Henri : d'abord, que vous osiez me le tenir, et ensuite que je puisse l'entendre. Retirez-vous de ma présence. Si le duc vous a envoyé à ma cour, ce n'a pas été pour que vous manquiez à lui-même et à moi.

HENRI.

Je ne croyais pas vous manquer, madame ; et pour le duc, je suis sûr de ne lui avoir pas manqué ; car il éprouve tous les sentiments que je vous exprime.

LA DUCHESSE.

On a vu souvent se marier, mais jamais aimer par procuration. Et alors même que j'admettrais votre excuse, et que vous me parleriez pour lui, ne vous ai-je pas averti de ne me parler à ce sujet que quand je vous en parlerais moi-même ?

HENRI.

Oui, madame ; mais parmi les conditions vous n'avez pas mis celle que vous ne m'en parleriez jamais, et que par conséquent je devais toujours me taire.

LA DUCHESSE.

Eh bien ! s'il faut absolument que je vous parle, seigneur Henri, ce sera aujourd'hui même ; et ce sera pour vous dire, puisque vous m'avez comparée au soleil, que le duc serait bien imprudent de vouloir affronter le soleil avec des ailes de cire ; et je vous engage de nouveau à vous retirer, sans quoi ma colère répondrait d'une autre façon au duc et à vous.

HENRI.

Je vous obéis, madame, dans la crainte d'un châtiment plus grand ; si toutefois il peut y avoir quelque chose de plus triste que de s'éloigner de votre beauté. (*A part.*) Hélas ! je me meurs !

Il sort.

LA DUCHESSE.

Cet excès d'audace me donne beaucoup à penser... Amour, laisse-moi tranquille un moment pour que je puisse réfléchir... Mais qui a pénétré jusqu'ici ?

Entre FABIO.

FABIO.

C'est moi, madame la duchesse, qui viens furieux vous conter toute sorte de choses. Oui, j'enrage de voir que tout n'est que bavardage au palais, et que votre altesse elle-même bavarde.

LA DUCHESSE.

Que voulez-vous me dire en ce moment ?

FABIO.

Et vous, madame, pourquoi l'avez-vous dit tout à l'heure ?

LA DUCHESSE.

Je vous comprends encore moins.

FABIO.

Avez-vous donc eu peur, madame, que ce que je vous avais dit de mon maître ne vint à tourner à l'aigre, si vous l'aviez gardé une heure de plus sur le cœur ?

LA DUCHESSE.

Et à qui donc l'ai-je confié ?

FABIO.

A personne, sans doute, excepté à lui ; car aussitôt que vous avez été partie, il est tombé sur moi d'une belle manière, et si l'on ne l'eût retenu, infailliblement il me tuait.

LA DUCHESSE.

Pourquoi cela ?

FABIO.

Eh ! mon Dieu, parce que votre altesse a jase.

LA DUCHESSE.

Et comment aurais-je pu le lui dire, puisque je ne lui ai pas parlé ?

FABIO.

Eh bien, si ce n'est pas vous c'est le diable ; c'est certain. Aussi j'aurais eu encore du nouveau à vous conter, mais je ne m'y hasarde plus.

LA DUCHESSE.

Dis-moi ce qui s'est passé.

FABIO.

Je ne sais rien.

LA DUCHESSE.

A-t-il reçu une lettre ?

FABIO.

Je ne sais rien.

LA DUCHESSE.

Où est-il allé ?

FABIO.

Je ne sais rien.

LA DUCHESSE.

Est-il venu quelqu'un qui lui ait parlé en secret ?

FABIO.

Je ne sais rien.

LA DUCHESSE.

Tu me donnerais presque à penser que tu te repens de me servir, et que tu es plus dévoué à Frédéric qu'à moi.

FABIO.

Ce n'est pas cela.

LA DUCHESSE.

Qu'est-ce donc ?

FABIO.

C'est que votre altesse a jasé, et si mon maître venait encore à soupçonner quelque chose, il me tuerait.

LA DUCHESSE.

Je remarque qu'il ne t'a pas tué jusqu'à présent.

FABIO.

Il est vrai ; mais à ce propos, voici un petit conte. — Un galant était en conversation avec sa dame ; et, profitant de l'occasion, certain insecte ¹ disait en lui-même : « Ce n'est pas le moment qu'il se gratte, et je puis, sans crainte, me régaler à l'aise. » A la fin, pourtant, fatigué de la démangeaison, le galant porta les doigts où cela lui démangeait, et parvint à faire l'insecte prisonnier. Or, au même instant la dame se retourna, et vit son galant qui tenait la main comme un homme qui va prendre du tabac ; et comme il n'y avait là personne qui pût l'entendre, elle lui demanda d'un air sérieux : « Eh bien ! avez-vous tué ce cavalier ? » Le galant fut d'abord interloqué ; mais bientôt s'étant remis, et tenant la main comme je vous ai dit : « Non, madame, fit-il, je ne l'ai pas encore tué, mais je le serre de près. » — Et moi, madame la duchesse, je vous dirai la même chose en ce moment : On ne m'a pas encore tué, il est vrai, mais de près l'on me serre. Aussi, après votre trahison, je ne vous dirai pas que j'ai vu aujourd'hui mon maître qui tenait un portrait au moyen duquel vous pourriez découvrir quelle est cette belle dame dont il est si épris, s'il vous était possible de vous le procurer. Voilà, madame, ce que je vous dirais, et d'autres choses encore, si je ne craignais votre langue. Mais ne comptez pas que je vous dise jamais cela ni autre chose ; et surtout lorsque je considère que le seigneur Frédéric est mon maître, et que votre altesse bavarde.

Il sort.

LA DUCHESSE.

Il a un portrait!... Ah! c'est ici que j'ai besoin d'esprit et d'adresse pour l'obliger à le montrer sans trahir mes sentiments!.... Mais ce n'est pas ici le lieu ; nous serions trop exposés aux regards.

Entre FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *d part.*

Après tout, le meilleur parti est peut-être de ne point lui parler de cela, et d'attendre qu'elle-même m'en parle. (*Haut.*) Madame, puisque votre altesse m'a envoyé chercher, vous voulez sans doute signer les dépêches?

LA DUCHESSE.

Oui ; mais le jardin n'est pas pour cela l'endroit convenable.... surtout à cette heure que le soleil se couche dans son brillant tombeau. Portez sans retard ces dépêches dans mon appartement, et

¹ Dans le texte, Fabio nomme cet insecte par son nom : un *piojo*.

avant d'entrer, n'oubliez pas que vous avez beaucoup à écrire cette nuit. Si donc votre dame vous attend, vous pouvez lui envoyer dire que ce ne sera pas pour aujourd'hui; car si vous n'avez pas cette nuit une mission au dehors, vous n'en serez pas moins absent pour cette fois, je vous assure.

FREDÉRIC, *à part*.

O ciel ! qu'entends-je ?

Entre LAURA.

LAURA, *à part*.

Ici la duchesse et Frédéric ! Eh bien ! puisqu'elle m'ôte les occasions, je veux les lui ôter aussi. (*Haut.*) Je vois, madame, que votre altesse a fait un pacte avec le printemps, et le printemps doit être charmé.

LA DUCHESSE.

Comment cela ?

LAURA.

C'est que votre altesse le remplace dans ce jardin d'où elle ne sort plus, et qu'elle donne à la rose sa pourpre et au jasmin sa blancheur.

LA DUCHESSE.

Il est temps que je me retire. Allons-nous-en, Laura. (*À Frédéric.*) Vous, ne tardez pas à venir avec les dépêches; et en allant les chercher, vous pouvez donner avis de ce que je vous ai dit.

FREDÉRIC.

Je ne suis pas aussi heureux que vous le présumez, madame (*il tire son mouchoir, et l'agite*), et je pourrais d'ici même donner cet avis.

LAURA, *à part*.

Il a fait le signal. Attention !

FREDÉRIC.

Je suis bien malheureux, — madame, au contraire, j'éprouve à chaque instant des contrariétés, et ma vie n'est qu'un ennui continu.

LAURA, *à part*.

Il a dit : « Je suis bien malheureux. »

FREDÉRIC.

Je ne puis vous parler aujourd'hui, — sans que votre altesse me montre que j'ai beaucoup perdu de son ancienne bienveillance.

LAURA, *à part*.

Il vient de dire : « Je ne puis vous parler aujourd'hui. »

FREDÉRIC.

Il m'est impossible de venir au jardin, — sans que votre altesse m'adresse ou quelque reproche ou des railleries qui ne m'affligent pas moins.

LA DUCHESSE.

Il suffit. Laissons cela.

LAURA, *à part.*

Récapitulons tout ce qu'il a dit : « Je suis bien malheureux. Je ne puis vous parler aujourd'hui. Il m'est impossible de venir au jardin. »

LA DUCHESSE.

Allons, suivez-moi, Laura ; (*à Frédéric*) et vous, ne tardez pas à venir.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Est-il un amour plus malheureux !

LA DUCHESSE, *à part.*

Est-il un sentiment plus indigne !

LAURA, *à part.*

Est-il une jalousie plus visible !

La Duchesse et Laura sortent.

FABIO, *entrant.*

Par où donc pourrai-je sortir sans risquer d'être rencontré par mon maître ? Mais j'ai beau dire et faire, le voici.

FRÉDÉRIC.

Fabio ?

FABIO, *s'éloignant.*

Pardon, mon seigneur.

FRÉDÉRIC.

Pourquoi donc me fuis-tu ? (*À part.*) Je suis forcé de dissimuler avec ce drôle.

FABIO.

C'est que je crains que ce maudit démon qui vous parle à l'oreille ne vous ait dit encore quelque fausseté sur mon compte.

FRÉDÉRIC.

Je sais maintenant la vérité ; je sais que tu m'as été fidèle.

FABIO.

Je crois bien !... Plût à Dieu que certaines gens l'eussent été autant que moi avec la ville de Madrid ¹.

FRÉDÉRIC.

Je veux, pour te dédommager, te donner un habit.

FABIO.

A moi ! un habit ?

FRÉDÉRIC.

Oui, à toi.

FABIO.

En ce cas, puissiez-vous dans l'autre monde avoir l'âme habillée d'une robe de chambre cramoisie, de chausses de cristal, et d'un surtout d'ambre gris !

FRÉDÉRIC.

Mais il faut que tu me dises quelque chose.

¹ Il y a ici sans doute quelque allusion à des malversations dont s'étaient rendus coupables certains administrateurs de la ville.

FABIO.

Tout ce que vous voudrez.

FRÉDÉRIC.

Dépêchons, je suis obligé de m'en aller.

FABIO.

Que Dieu retienne ma langue !

FRÉDÉRIC.

La duchesse t'a-t-elle interrogé sur mon amour ?

FABIO.

Non, certes ; mais de ce qu'elle m'a dit, j'ai induit que si vous ne comprenez pas ce qu'elle veut, c'est que vous n'avez pas beaucoup d'esprit.

FRÉDÉRIC.

Elle t'a donc dit quelque chose ?

FABIO.

Sans doute ; soit dit sans vous flatter.

FRÉDÉRIC.

Tu mens, vilain drôle. Espères-tu donc me faire accroire que cette noble beauté qui peut comme l'aigle regarder en face le soleil, ait laissé tomber les yeux sur un mortel aussi obscur et aussi humble ?

FABIO.

Eh bien ! seigneur, feignez pendant quelques jours de l'aimer, et vous verrez.

FRÉDÉRIC.

Alors même que tes soupçons malicieux auraient quelque fondement, je n'essayerais pas de m'en assurer ; car un amour, moins glorieux sans doute, mais auquel je suis moins disproportionné, occupe mon cœur tout entier.

FABIO.

Comme cela, vous n'avez jamais aimé deux femmes à la fois ?

FRÉDÉRIC.

Non.

FABIO.

Et cependant vous croyez.....

FRÉDÉRIC.

Achève.

FABIO.

..... Que vous avez eu du bonheur ?

FRÉDÉRIC.

Cela n'est pas aimer, c'est tromper.

FABIO.

Il y a d'autant plus de plaisir.

FRÉDÉRIC.

Comment peut-on aimer de deux côtés à la fois ?

FABIO.

Voici comme. — Il y a près de Ratisbonne deux villages de

grand renom, dont l'un se nomme Agéré, et l'autre Macarandon. Or un seul curé desservait les deux paroisses, et, les jours de fête, disait la messe aux deux endroits. Or, un habitant de Macarandon étant allé à Agéré, et ayant entendu chanter la préface, remarqua que ce jour-là le curé avait prononcé à haute voix *gratias agere*, et qu'il n'en avait pas fait autant à Macarandon¹. Très-mécontent de cela, il dit au curé : Vous donnez les grâces à Agéré comme si chez nous on ne vous avait pas payé la dime.» En entendant une observation si juste, les nobles macarandoniens supprimèrent les offrandes au curé. Or, le curé voyant cela, en demanda la cause au sacristain ; celui-ci lui dit pourquoi ; et à partir de ce jour, chaque fois qu'il entonnait la préface, le curé ne manquait plus de chanter d'une voix claire et puissante : « *Nos tibi semper, et ubique gratias à Macarandon.* » Si donc, mon seigneur, vous desservez deux paroisses de l'Amour, ce dieu aveugle, remplissez bien vos devoirs des deux côtés, et vous verrez qu'avant peu vous et moi nous aurons en quantité des offrandes et des régals, parce que vous aurez chanté à Flérída ce que vous chantez à Macarandon.

FRÉDÉRIC.

T'imagines-tu que je t'écoute ?

FABIO.

Pourquoi pas ?

FRÉDÉRIC.

Je ne pense qu'à mes ennuis.

FABIO.

Puisque pour Agéré vous dédaignez Macarandon, je crains bien qu'on ne vous supprime là-bas le pain béni d'amour.

.. Ils sortent.

SCÈNE III.

Un salon dans le palais.

Entrent LA DUCHESSE, LAURA, LIBIA, et FLORA qui porte des flambeaux.

LA DUCHESSE.

Laissez les flambeaux, et allez-vous-en toutes. Je ne veux pas de compaignie. J'ai déjà trop de la mienne.

LIBIA, bas, à Flora.

Quelle bizarre tristesse !

FLORA, de même.

C'est plus que de la tristesse, c'est de la folie.

¹ Allusion à ce passage de la messe que le poète rappelle plus loin : « *Nos tibi semper et ubique gratias agere*, etc., etc. » Ce petit conte, plein de gaieté et de finesse, est encore plus piquant dans l'original, à cause de la ressemblance de quelques mots espagnols avec d'autres mots du texte latin.

LA DUCHESSE.

Vous, Laura, demeurez.

Libia et Flora sortent.

LAURA.

En quoi puis-je vous être agréable?

LA DUCHESSE.

J'attends de votre amitié un service que je ne puis demander qu'à vous seule.

LAURA.

Qu'ordonnez-vous?

LA DUCHESSE.

Je désire qu'à l'arrivée de Frédéric, vous vous teniez à cette porte, et que vous preniez garde que personne n'écoute ce que je lui dirai.

LAURA.

Je m'en acquitterai de mon mieux. Mais est-ce qu'il y a quelque chose de nouveau?

LA DUCHESSE.

Je veux absolument savoir qui est sa dame.

LAURA.

Qui est sa dame?

LA DUCHESSE.

Oui.

LAURA.

Cela sera difficile. (*A part.*) Oh ! si je pouvais me faire dire le moyen qu'elle compte employer ! Je pourrais l'avertir quand il arriverait..

LA DUCHESSE.

Vous saurez, Laura...

LAURA.

Je vous écoute.

LA DUCHESSE.

J'ai appris que Frédéric porte toujours sur lui... Mais le voici qui vient, et il m'entendrait. Écoutez, et vous verrez ce que j'ai imaginé. Éloignez-vous.

LAURA.

Oui, madame. (*A part.*) Il est fort heureux qu'elle m'ait donné la permission d'écouter. Autrement je l'aurais prise.

Laura se cache, et FRÉDÉRIC entre avec tout ce qu'il faut pour écrire.

FRÉDÉRIC.

Voici les lettres, madame.

LA DUCHESSE.

Mettez-les là ; car il est affreux que je les laisse en vos mains, et que je vous accorde toute ma confiance, lorsque vous avez si indignement trahi mes intérêts et manqué à vos devoirs.

FRÉDÉRIC.

Madame, qu'avez-vous à me reprocher? Quel crime ai-je commis pour que vous reconnaissiez ainsi tous mes services?

LA DUCHESSE.

Comment osez-vous m'interroger, lorsque j'ai tant de preuves qui déposent contre vous?

FRÉDÉRIC.

De quoi suis-je accusé?

LAURA, *à part*.

Comment arrivera-t-elle ainsi à savoir qui est sa dame?

FRÉDÉRIC.

Je tiens à me justifier.

LA DUCHESSE.

Eh bien! je m'explique. — J'ai appris que vous étiez en relation avec mon plus grand ennemi.

FRÉDÉRIC.

Croyez-le, madame, si j'ai caché dans ma maison le duc de Mantoue, c'a été seulement la nuit où il est venu déguisé.

LA DUCHESSE.

Qu'est ceci? le duc! (*À part.*) O ciel! je jouais la colère, et j'avais un sujet sérieux de me plaindre?

FRÉDÉRIC.

Il est maintenant dans le palais.

LA DUCHESSE.

Quoi! le duc est ce cavalier que j'ai reçu chez moi?

FRÉDÉRIC.

Oui, madame.

LA DUCHESSE, *à part*.

Combien de fois au moyen du mensonge on a découvert la vérité!

LAURA, *à part*.

Allant de doute en doute, je ne puis apercevoir son intention.

LA DUCHESSE.

Pourquoi donc m'avez-vous caché cela?

FRÉDÉRIC.

Comme le duc devait vous épouser, madame, je pensais que vous pardonneriez sans peine une faute que l'amour faisait commettre.

LA DUCHESSE.

Je comprends à cette heure qu'il vous a été facile de m'apporter sa lettre.

FRÉDÉRIC.

Oui, madame; j'allais partir lorsqu'il vint, et je la lui donnai.

LA DUCHESSE.

Vous vous êtes ainsi acquitté de votre mission avec lui, mais non pas avec moi. — Et la lettre que vous avez remise à Laura?

FRÉDÉRIC.

Cette lettre... avait été apportée par lui-même.

LAURA, *à part*.

Il s'est justifié heureusement. Mais, ô ciel ! où veut-elle en venir ? Comment saura-t-elle ainsi qui est sa dame ?

LA DUCHESSE.

Vous croyez peut-être que c'est la seule preuve que j'aie de votre trahison ? Il n'en est pas ainsi. Donnez-moi sur-le-champ la lettre que vous venez de recevoir du duc de Florence, concernant certaines vieilles prétentions qu'il a sur mes états ?

FRÉDÉRIC.

Madame, je vous en supplie humblement, daignez vous rappeler qui je suis ; et si j'ai commis une faute en servant dans ses amours un homme qui aspire à votre main, ne me soupçonnez pas pour cela d'un acte aussi indigne de ma naissance et de mes sentiments.

LA DUCHESSE.

Celui qui a pu me tromper sur un point ne doit pas avoir eu tant de scrupules sur un autre. Donnez-moi la lettre que je vous demande.

FRÉDÉRIC.

Moi, madame, une pareille lettre ! Eh ! prenez, prenez tous les papiers que j'apporte, et si ce n'est pas assez, prenez cette clef au moyen de laquelle vous aurez tous mes papiers, et si vous trouvez une seule ligne qui m'accuse, faites-moi trancher la tête.

Il sort de ses poches un mouchoir, des clefs, et en dernier lieu une boîte qu'il cache.

LA DUCHESSE.

Qu'est-ce donc que vous cachez là ?

FRÉDÉRIC.

C'est une boîte.

LA DUCHESSE.

Je veux aussi la voir.

FRÉDÉRIC, *à part*.

Je sais maintenant ce qu'elle voulait. (*Haut.*) Pour ceci, madame, ce n'est pas et ce ne peut pas être une preuve de trahison, et par conséquent je vous prie de ne pas l'exiger.

LAURA, *à part*.

O ciel ! ce sera sans doute mon portrait.

LA DUCHESSE.

Je veux savoir ce que contient cette boîte.

LAURA, *à part*.

Nous sommes perdus !

FRÉDÉRIC.

C'est un portrait, madame ; et si c'est là ce que vous vouliez savoir, vous le savez maintenant.

LA DUCHESSE.

Jusqu'à ce que je l'aie vu, je ne vous croirai point. Montrez-le-moi, vous dis-je.

FRÉDÉRIC.

Si c'est là, madame.....

LAURA, *à part*.

Quelle peine !

FRÉDÉRIC.

La cause.....

LAURA, *à part*.

Quel péril !

FRÉDÉRIC.

Pour laquelle.....

LAURA, *à part*.

Quelle douleur !

FRÉDÉRIC.

Vous m'avez appelé traître.....

LAURA, *à part*.

Quelle affreuse situation !

FRÉDÉRIC.

Vous avez eu raison, madame.

LAURA, *à part*.

Hélas !

FRÉDÉRIC.

Car, sachez-le.....

LAURA, *à part*.

Quel malheur !

FRÉDÉRIC.

Plutôt que de vous le remettre.....

LAURA, *à part*.

Quel supplice !

FRÉDÉRIC.

Je suis prêt à subir mille morts.

Laura s'avance ; elle prend le portrait des mains de Frédéric, le change contre un autre, et donne ce dernier à la Duchesse.

LAURA.

Vous ne pourrez pas nous résister, traître !

FRÉDÉRIC.

Que faites-vous, Laura ?

LAURA.

J'ai vu et entendu ce qui se passait, et je suis accourue. Ne suffisait-il donc pas que son altesse désirât voir ce portrait, pour qu'aussitôt vous le lui donnassiez, cavalier mal appris ? (*Donnant le portrait à la Duchesse.*) Tenez, madame.

LA DUCHESSE.

Vous ne m'avez jamais rendu un plus grand service.

FRÉDÉRIC, *à part*.

Laura, sans doute, aura voulu tout déclarer d'une fois.

LA DUCHESSE.

Éclairez-moi, Laura. (*Laura prend le flambeau.*) Voyons un peu

ce prodige, cette merveille d'amour. (*A part.*) Je saurai du moins qui cause ma jalousie.

FRÉDÉRIC.

Que dira-t-elle en reconnaissant le portrait de Laura?

LA DUCHESSE.

Que vois-je ?

LAURA.

En vérité, c'est son portrait.

LA DUCHESSE, à *Frédéric*.

Et c'est cela que vous cachiez avec tant de soin ?

FRÉDÉRIC.

N'en soyez point surprise, madame ; c'est ce que j'aime le plus au monde.

LA DUCHESSE.

En effet, puisque vous l'aimez autant que vous-même. — Qu'est-ce que tout cela signifie, Laura ?

LAURA.

Vous le voyez ; je n'en sais pas davantage.

LA DUCHESSE, à *part*.

J'ai peine à contenir ma colère, et pour ne point faire une scène, je me retire. (*Haut.*) Tenez, Laura, rendez son portrait à ce nouveau Narcisse, et dites-lui.... Mais non, ne lui dites rien. (*A part.*) J'ai dans le sein mille serpents, et je ne sais quelle flamme brûle mon cœur.

Elle sort.

FRÉDÉRIC.

Comment donc la Duchesse après avoir vu votre portrait ne nous témoigne-t-elle pas plus de colère à vous et à moi ?

LAURA.

J'ai changé les portraits ; j'ai gardé le mien, et lui ai donné le vôtre.

FRÉDÉRIC.

Vous seule, avec votre esprit, pouviez nous tirer d'affaire.

LAURA.

Oui, pour le moment... Mais le péril demeure entier dans l'avenir.

FRÉDÉRIC.

Il faudrait le prévenir.

LAURA.

Demain je vous communiquerai ce que je pense à cet égard. (*Lui donnant une boîte.*) Prenez, et adieu.

FRÉDÉRIC.

Quel est ce portrait ?

LAURA.

C'est le vôtre, en cas qu'elle ne vous le redemande.

Elle sort.

FRÉDÉRIC.

Vous avez raison. (*A part.*) Jamais je ne me suis vu dans une situation plus cruelle, et....

Entre FABIO.

FABIO.

Seigneur, lequel de ces deux habits puis-je prendre ?

FRÉDÉRIC.

Infâme coquin ! misérable que tu es !

FABIO.

En voilà d'une autre, à présent !

FRÉDÉRIC.

Il n'a pas tenu à toi que je ne fusse perdu !

FABIO.

Ce n'était pas la peine que je vinsse vous trouver ¹.

FRÉDÉRIC.

Tu croyais que ce portrait était celui d'une dame ? Eh bien ! c'est le mien !

FABIO.

Je n'ignore pas que vous vous aimez.

FRÉDÉRIC.

Vive Dieu ! tu vas mourir de ma main.

FABIO.

Ah ! Jésus !

FRÉDÉRIC, *d part.*

Mais non, j'ai tort. Puisque me voilà hors de danger, il vaut mieux ne pas faire de bruit. (*Haut.*) Fabio ?

FABIO.

Seigneur ?

FRÉDÉRIC.

Viens avec moi, et choisis le meilleur des deux habits. Je sais que je n'ai aucun reproche à te faire, et que tu es d'une fidélité à l'épreuve.

FABIO.

A-t-on jamais vu de pareils caprices ? vive Dieu ! j'y perdrais mon bon sens, — si j'en avais ².

¹ Il y a ici une plaisanterie intraduisible, portant sur le double sens du mot *visto*, participe passé du verbe *ver* (voir), et première personne de l'indicatif présent du verbe *vestir* (habiller). Frédéric dit : « Sors, misérable, car à cause de toi je me suis vu au moment de ma perte. » A quoi Fabio : « Et moi, à cause de vous, je n'ai pas de quoi m'habiller. »

² Cette plaisanterie se trouve déjà dans la première journée. Calderon apparemment ne s'en est pas souvenu, sans quoi il nous en aurait donné une autre.

JOURNÉE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Un salon chez Frédéric.

Entre FABIO.

FABIO.

Qui a trouvé par hasard le bon sens d'un pauvre valet, lequel l'a perdu parce que son maître a perdu le sien, qui n'était pas de conséquence ? Veuillez bien lui indiquer où il est ; car par là-bas il ne sert de rien, et ici on en donnera quelque chose..... J'ai beau demander, personne ne répond. Mais, à vrai dire, quel bon sens, une fois perdu, s'est jamais retrouvé ? — Allons, ma mémoire, récapitulons un peu mon affaire et raisonnons, si cela ne te déplaît pas..... Qu'y a-t-il de nouveau ? Je ne sais..... D'où vient qu'au moment même où je me crois le mieux avec mon maître, c'est justement alors qu'il tombe sur moi et m'accable de coups ? Cela vient de ce qu'il est fou..... Et lorsque, coupable, je l'évite, d'où vient que c'est justement alors qu'il me donne un habit, et me comble de caresses ? Cela vient de ce qu'il est ivre..... Voilà deux conclusions admirables. Et je ne passe pas à la troisième, parce que j'aperçois don Henri et mon maître qui viennent par ici en causant à voix basse ; et si en venant dans cette salle ils ont l'intention de n'être pas vus par moi, c'est moi qui vais les prévenir afin de n'être pas vu par eux. De cette façon, il est possible que j'entende leurs confidences ; et de plus, comme mon maître est tantôt furieux, et tantôt affable avec moi, et que c'est maintenant le tour de la fureur, j'y gagnerai de la laisser se passer dans le vide..... Mais il faut pour cela que je me cache au plus vite. Je ne vois pas d'autre cachette que le dessous de ce buffet. Dépêchons, ce ne sera pas la première fois que je me serai embuffeté ¹.

Il se cache sous le buffet ; entrent FRÉDÉRIC et HENRI.

HENRI.

Qu'attendez-vous ?

FRÉDÉRIC.

Je crains qu'on ne nous entende.

HENRI.

Tous les valets sont dehors.

¹ Nous nous sommes permis de forger le mot *embuffeté*, pour rendre celui de *embufetado*, fabriqué par Calderon.

FABIO, *à part*.

Excepté moi qui suis dedans.

HENRI.

Ce n'est pas sans motif que je vous ai conduit jusqu'au fond de l'appartement ; je veux vous parler sans témoin.

FABIO, *à part*.

Je suis donc un faux témoin, alors, moi ?

HENRI.

Dites.

FRÉDÉRIC.

Permettez-moi d'abord de fermer cette porte. (*Il va fermer une porte.*) Maintenant que nous sommes seuls, que votre altesse veuille bien m'écouter. Il est temps de tout lui dire.

FABIO, *à part*.

Altesse ! c'est bon.

HENRI.

Quel motif vous oblige à me traiter ainsi ?

FRÉDÉRIC.

Il y en a deux, et tous deux bien importants ; l'un vous concerne, l'autre me regarde. Celui qui a rapport à vous, — et j'espère que vous n'aurez pas mauvaise opinion de moi si je commets une indiscretion, la nécessité m'y force, — c'est que vous êtes maintenant connu de la duchesse, et il est inutile d'affecter entre nous un mystère qui est su de tout le monde. Pour ce qui est de moi...

HENRI.

Avant d'aller plus avant, dites-moi donc comment la duchesse est parvenue à savoir qui je suis.

FRÉDÉRIC.

J'ignore comment, mais elle le sait.

FABIO.

Voyez donc ; mon maître fait là un joli métier !

FRÉDÉRIC.

C'est elle-même qui me l'a dit.

HENRI.

Passons à ce qui vous concerne ; car pour ce qui est de moi, nous nous perdrons en suppositions, et il vaut mieux attendre qu'elle s'explique.

FRÉDÉRIC.

Avant de vous parler de ce qui me touche personnellement, je vous demanderai votre parole de garder à jamais dans votre cœur ce que je vais vous confier.

¹ Mot à mot : « Écoutez ! mon maître est un petit alcahute. » Nous avons déjà dit que l'*alcahute* était

Ce qu'à la cour on nomme ami du prince.

HENRI.

Je vous la donne ; et comptez que si vous imprimez votre secret sur la cire, il sera conservé par le marbre.

FRÉDÉRIC.

Vous savez déjà, illustre Henri de Gonzague, noble duc de Mantoue, que j'aime une beauté de cette cour. Eh bien ! cette merveille humaine, ce prodige divin me donne aujourd'hui la plus haute preuve de constance et de tendresse. Cette lettre que vous voyez, et que le vent sans doute a portée dans mes mains, — car elle doit être descendue du haut du ciel dans l'abîme de mes misères, — cette lettre m'annonce ma liberté. Mais non, je m'exprime mal ; elle m'annonce plutôt mon esclavage : car à compter du moment où je l'ai reçue, je veux éternellement vivre esclave d'un amour qui m'a imposé des chaînes que le temps même ne pourra ni briser ni détacher. Cette lettre me dit..... Mais il vaut mieux la lire. Vous apprécierez mieux ainsi, et le dévouement qu'on me porte, et l'amour que je ressens. (*Il lit.*) « Mon bien, mon seigneur, mon maître, la fortune se déclare de plus en plus contre nous. Prévenons ses coups funestes. Veuillez tenir prêts deux chevaux pour cette nuit, du côté du pont, entre le parc et le palais. Je sortirai à votre signal, et nous fuirons la jalousie qui nous persécute, si toutefois l'on peut fuir la jalousie. Adieu, que le ciel vous garde à jamais ! » Voilà ce que l'on m'écrit, très-noble seigneur, et je me suis confié à vous, comptant sur vos bontés. Si vous vous êtes adressé à moi pour votre amour, et que je m'adresse à vous pour protéger le mien, il est clair que je recouvre alors ce que vous me devez, ou que je vous paye ce que je vous dois. Je vous prie donc de me donner une lettre pour Mantoue, et de prendre ma défense jusqu'à ce que j'aie mis cette dame en sûreté.

HENRI.

Je suis heureux que le ciel m'ait fourni l'occasion de reconnaître ce que vous avez fait pour moi ; et non-seulement je vous accorde ce que vous me demandez, mais en outre je serai charmé de vous accompagner moi-même jusqu'à ce que vous ayez gagné la frontière de mes états, où je m'estimerai glorieux de vous posséder.

FRÉDÉRIC.

Je ne songe, seigneur, qu'à une courte absence ; et, s'il faut tout vous dire, votre altesse me sera plus utile à Parme, où elle défendrait, au besoin, mon honneur attaqué.

HENRI.

Je ferai tout ce que vous voudrez.

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! veuillez, je vous prie, m'écrire cette lettre, tandis que je vais, comme à l'ordinaire, au palais, afin qu'on ne soupçonne

rien. Il faut aussi que je retrouve ce coquin de Fabio, que je n'ai pas vu de la journée.

FABIO, *à part*.

Ce n'est pas ma faute, je ne suis pas si loin !

FRÉDÉRIC.

Du reste, il ne doit rien savoir.

FABIO, *à part*.

Non, certes.

FRÉDÉRIC.

Mais il faut qu'il prépare les chevaux.

HENRI.

Vous avez raison, et moi, pendant ce temps, je verrai ce qu'ordonne de moi un destin rigoureux.

FRÉDÉRIC.

Je reviens vous chercher.

HENRI.

En vous attendant, je vais écrire dans la pièce voisine.

FRÉDÉRIC, *à part*.

Amour, protège un infortuné !

HENRI, *à part*.

Amour, aie pitié de ma plainte !

Frédéric et Henri sortent.

FABIO, *sortant de sa cachette*.

Qui écoute, son mal entend, dit le proverbe ; mais bien souvent le proverbe ment, car j'ai écouté, et j'ai entendu mon bien. En effet, j'en ai retiré quatre avantages qui comptent. Le premier, c'est que je sais qui est notre hôte. Le second, c'est que j'ai appris où en est l'amour de mon maître. Le troisième, c'est que je pourrai conter le tout à la duchesse ; et le quatrième, c'est que par là j'aurai d'elle quelque bonne étrenne.

Il sort.

SCÈNE II.

Une salle du palais.

Entrent ARNESTO et LAURA.

ARNESTO.

Non, ma chère Laura, la faute de Lisardo n'est pas si grave, que tu ne doives l'oublier, lorsqu'il t'en demande pardon. Les emportements qu'inspire l'amour n'ont jamais été considérés comme une offense. Je te prie donc de lui parler avec plus de douceur, d'autant que nous allons recevoir d'un moment à l'autre la dispense demandée.

LAURA.

Je vous obéirai, mon père. J'aime mieux vous obéir que de vous irriter. Aussi, je m'engage à accepter, sans murmure, la position

que le sort me réserve, et je consens à épouser l'homme que vous jugez le plus aimable et le plus digne.

ARNESTO.

Je te sais gré de ton obéissance. (*Appelant.*) Avancez, Lisardo.
— Attends, Laura.

Entre LISARDO.

LISARDO.

J'accours, madame, je viens mettre ma vie à vos pieds, en retour du pardon que je sollicite.

LAURA.

Demandez-en la permission à mon père; c'est lui qui dirige ma conduite, c'est lui qui dispose de ma main; et si j'obéis....

LISARDO.

Ah! madame, il suffit à mon bonheur de l'obtenir, cette main charmante; et pourvu que je l'obtienne, je ne considérerai pas comment je l'ai obtenue. Que m'importe d'où me vienne le bonheur, si je suis heureux?... O soleil tardif et paresseux, hâte-toi, abrège ta course, et que je voie enfin arriver cette nuit que j'attends!

Entre LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Laura ? Arnesto ?

ARNESTO.

Noble madame, nous allions tous passer dans votre appartement.

LA DUCHESSE.

Je vous félicite, Lisardo, d'avoir obtenu le pardon de Laura.

LISARDO.

Cette faveur a ranimé mon espoir.

ARNESTO.

Oh ! c'est que Laura est d'une obéissance, et d'une soumission...

LAURA.

Et comment se trouve votre altesse, madame ?

LA DUCHESSE.

Vous savez combien je suis triste.

LAURA.

Tâchez de vous distraire.

LA DUCHESSE.

Toutes les distractions ne servent qu'à ajouter à mon ennui. C'est un mal qui s'augmente par le remède. Mais afin qu'on ne m'accuse pas de m'abandonner à ma mélancolie, (*à Arnesto et à Lisardo*) invitez tous deux la noblesse de Parme à une grande fête pour demain. (*A part.*) Je découvrirai peut-être ainsi qui est l'affreuse rivale qui me tue !

ARNESTO.

Je vais vous obéir.

LISARDO.

Ma vie est à vous.

Arnesto et Lisardo sortent.

LA DUCHESSE.

Vous êtes heureuse, vous, ma chère Laura, vous allez épouser celui que vous aimez.

LAURA.

Oui, madame, je l'avoue, je m'estime heureuse, car je compte bien épouser celui que j'aime.

LA DUCHESSE.

Malheur à la femme qui a livré son cœur à une passion insensée ! Il faut qu'elle meure..... Mais non, l'énergie de ma volonté triomphera de ma mauvaise étoile.

LAURA.

C'est ce qu'il y a de mieux, madame. Mais que ferez-vous ?

LA DUCHESSE.

Il est un moyen de guérir ce mal affreux.

LAURA.

Et lequel ?

LA DUCHESSE.

C'est de le déclarer.

LAURA.

Ce ne sera pas le vaincre.

LA DUCHESSE.

Si fait.

LAURA, *à part*.

Ce sera me tuer.

LA DUCHESSE.

C'est une victoire trompeuse que de se soumettre à la destinée. D'ailleurs, Laura, serai-je la première qui ait fait un mariage inégal ?

LAURA, *à part*.

Je me meurs.

LA DUCHESSE.

Frédéric est un cavalier de haute naissance.

LAURA.

Il est vrai.

LA DUCHESSE.

Et puisque nous en sommes sur son sujet, dites-moi, Laura, ne vous a-t-il pas semblé singulier, étrange, qu'il eût sur lui son propre portrait ? Que pensez-vous de cela ?

LAURA.

Je n'en pense rien. Comme cela ne m'intéressait pas, je n'y ai fait aucune attention. (*À part.*) Je ne sais plus ce que je dis.

LA DUCHESSE.

Pourquoi donc garde-t-il son portrait avec tant de soin ?

LAURA.

Je ne sais ; mais à votre place je ne le lui aurais rendu qu'après avoir ouvert la boîte, car j'ai idée qu'elle contenait aussi le portrait de sa dame.

LA DUCHESSE.

Vous pouvez avoir raison ; mais, malheureusement, l'amour et la jalousie même ne s'avisent pas de tout.

LAURA.

Je ne doute pas que sa dame ne fût là.

Entrent FRÉDÉRIC et FABIO.

FRÉDÉRIC.

Ce n'est pas sans peine, Fabio, que je t'ai trouvé.

FABIO.

Je pourrais vous dire la même chose, car, de mon côté, je vous cherchais depuis ce matin.

FRÉDÉRIC, *à part*.

Ciel ! la duchesse !... (*A Fabio.*) Ne t'en va pas, j'aurai besoin de toi tout à l'heure.

FABIO.

Et moi, je crois que je n'aurai nullement besoin de vous.

FRÉDÉRIC.

Tout en venant lui parler, je redoute sa colère.

FABIO.

Pourquoi cela ?

FRÉDÉRIC.

Pour une certaine aventure.

FABIO.

Souvenez-vous de mon petit conte, et vous verrez comme vous vous tirerez d'affaire.

FRÉDÉRIC.

Par quel moyen ?

FABIO.

Il s'agit d'accorder les grâces à Macarandon ¹.

LAURA.

Songez, madame.....

LA DUCHESSE.

Non, je veux tout déclarer.

LAURA, *à part*.

Faut-il que je le souffre !

LA DUCHESSE.

Frédéric ?

¹ Allusion à la petite histoire qu'il a contée dans la seconde journée.

FRÉDÉRIC.

Noble madame ?

LA DUCHESSE.

Comment n'avez-vous point paru de tout le jour, et ne vous montrez-vous que le soir au palais ?

FRÉDÉRIC.

Comme, en vous voyant, on voit toujours le soleil couronné d'un merveilleux éclat, je ne croyais pas qu'il fût si tard, madame ; il m'a semblé au contraire, en vous regardant, que le soleil se levait.

LA DUCHESSE.

Eh quoi ! vous me flattez ?

FRÉDÉRIC.

Ce ne sont point là des flatteries.

LA DUCHESSE.

Qu'est-ce donc ?

FABIO.

C'est une façon de Macarandon.

LA DUCHESSE, *bas, à Laura.*

Ah ! ma chère Laura, voyez-vous ? il m'a déjà comprise.

LAURA.

Il a raison.

FRÉDÉRIC.

J'aurais encore une autre excuse à vous donner.

LA DUCHESSE.

Et laquelle ?

FRÉDÉRIC.

Comme je vous croyais irritée contre moi, j'ai différé de me présenter devant vous.

LA DUCHESSE.

Moi, irritée ! et de quoi ?

FRÉDÉRIC.

Je serais mal venu à le dire, si déjà vous ne le savez.

LA DUCHESSE.

Ce n'est pas que je ne le sache pas.

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce donc ?

LA DUCHESSE.

C'est que je ne veux pas le savoir.

FRÉDÉRIC.

Mon bonheur est d'autant plus grand, que vous avez été plus généreuse ; car lorsqu'on a des sujets de plainte, il est généreux de les garder pour soi.

LA DUCHESSE.

Je ne saisis pas bien votre pensée.

LAURA, *agitant son mouchoir.*

Si vous me le permettez, madame, je crois qu'il me sera facile de l'expliquer.

LA DUCHESSE.

Parlez, je vous le permets.

LAURA.

Je meurs de jalousie, — madame ; eh bien ! ne trouvez-vous pas qu'il est généreux à moi de taire ma douleur à celui qui la cause ?

FRÉDÉRIC, *à part.*

Elle vient de dire : « Je meurs de jalousie. » Il faut lui répondre. (*À la Duchesse.*) Permettez, madame. (*Il agite son mouchoir.*) Vous avez tort, Laura ; vous n'interprétez pas bien ma pensée.

LAURA, *à part.*

Il vient de dire : « Vous avez tort, Laura. » Oh ! plutôt à Dieu que cela fût vrai !

LA DUCHESSE.

Il me semblait cependant que Laura avait dit absolument la même chose que vous.

LAURA.

Oui, j'ai dit que celui-là est avare qui répand ses plaintes au dehors, et que celui-là seul est généreux, qui les garde.

FRÉDÉRIC.

Oui, Laura, vous m'avez fort bien entendu, et vous avez expliqué merveilleusement ma pensée.

LAURA.

L'honneur vous en revient ; elle était trop facile à entendre.

FABIO, *à part.*

Je crois en effet que tous deux s'entendent fort bien.

LA DUCHESSE.

De tout ce que vous avez dit l'un et l'autre, j'ai compris seulement que, selon vous, la générosité consiste à taire sa peine.

FRÉDÉRIC et LAURA.

Justement.

LA DUCHESSE.

Eh bien ! Frédéric, quoique je dise que je ne sais pas en quoi vous m'avez offensée, et puisque vous savez que je le sais, venez me voir tout à l'heure, avec l'assurance que je ne me plaindrai pas, et que vous n'avez rien à craindre. Cela doit vous suffire. — Allons, suivez-moi, Laura.

Elle sort.

LAURA, *bas, à Frédéric.*

Frédéric ?

FRÉDÉRIC, *bas, à Laura.*

Laura ?

LAURA, *de même.*

Ce qui est dit est dit.

Elle sort.

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! Fabio, qu'en dis-tu ? N'est-il pas singulier qu'au moment où je m'attends à trouver la duchesse irritée contre moi, je la trouve, au contraire, mieux disposée que jamais ?

FABIO.

C'est comme moi, qui vous trouve en colère quand je croyais vous trouver content. Mais, quant à elle, j'en sais le motif.

FRÉDÉRIC.

Dis-le donc.

FABIO.

C'est le macarandon avec lequel vous l'avez comparée au soleil.

FRÉDÉRIC.

Laissons là ces mauvaises plaisanteries, et hâte-toi de me préparer deux chevaux.

FABIO.

C'est fort bien vu. En effet, à présent que vous avez chanté à Macarandon, il faut chanter à Agéré.

FRÉDÉRIC.

Tais-toi, et n'oublie pas, ce soir, de te trouver avec les chevaux à la sortie du parc. (*A part.*) Belle Flérída, que votre fierté me pardonne. A cela s'expose une femme qui se déclare à un homme qu'elle sait en aimer une autre.

Il sort.

FABIO.

Eh quoi ! aujourd'hui que j'aurais plus à parler que jamais, je parlerais moins qu'à l'ordinaire ! Non, non, ce serait pitoyable, ce serait affreux de laisser se moisir dans mon cœur un secret qui ensuite ne serait plus utile à personne ; et comme dit le Cordouan, un secret qu'on garde, crève dans la poitrine, sent mauvais et fait mal ¹. Allons trouver la duchesse. Mais non, la voici.

Entre LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, *à part.*

Bien que j'aie toute confiance en Laura, je l'ai laissée de l'autre côté, pour suivre seule cette victoire tant disputée d'un cruel amour. (*Haut.*) Eh quoi ! Frédéric n'est plus ici ?

FABIO.

Vous voulez savoir, madame, pourquoi il n'est plus ici ?

LA DUCHESSE.

Oui.

¹ Voici le texte de ce passage, dont il est impossible de donner une traduction littérale :

*Que corrompida la vena,
Como dixo el Cordovés,
Del secreto, hecha secreta,
Huele mal, y no hace bien.*

Maintenant, par ces mots *le Cordouan*, qui est-ce que Calderon a voulu désigner ? Nous soupçonnons que ce serait le poète Gongora, qui était de Cordoue.

FABIO.

C'est qu'il s'est en allé.

LA DUCHESSE.

Où cela ?

FABIO.

A Agéré, je présume.

LA DUCHESSE.

Je ne te comprends pas.

FABIO.

Je parlerai clairement à votre Macarandon, pourvu que vous m'en récompensiez.

LA DUCHESSE.

Je ne veux rien savoir. C'est assez d'avoir vu que j'ai un nouveau sujet de chagrin.

FABIO.

Comment donc !... et de quoi alors me servirait-il de l'avoir épié toute la journée ?

LA DUCHESSE.

Laisse-moi, te dis-je.

FABIO.

Eh bien ! je ne vous demande rien, je vous le conterai gratis.

LA DUCHESSE.

Je ne me soucie pas de t'entendre.

FABIO.

Mais songez donc que si je garde mon secret, je crève. Je vais chercher quelqu'un à qui dire que mon maître doit s'échapper cette nuit.

LA DUCHESSE.

Arrête, que dis-tu ?

FABIO.

Rien, madame.

LA DUCHESSE.

Attends, et confie-moi cela.

FABIO.

Je ne veux plus.

LA DUCHESSE.

Prends ce diamant, et parle.

FABIO.

Eh, mon Dieu ! peste des cérémonies ! — Je suis valet, vous êtes femme ; je meurs d'envie de parler, vous mourez d'envie de savoir... Eh bien ! vous saurez que mon maître et sa dame se proposent cette nuit.....

LA DUCHESSE.

Achève.

FABIO.

..... De décamper ¹.

LA DUCHESSE.

Comment ?

FABIO.

En s'en allant. Mais pas à pied. Au contraire, j'ai ordre de tenir prêts deux chevaux du côté du pont.

LA DUCHESSE.

A l'extrémité du parc ?

FABIO.

Oui, madame.

LA DUCHESSE.

Je reviens à ma pensée, que c'est une dame de ma cour. Il ne te l'a pas dit ?

FABIO.

Non, madame ; mais notre hôte, qui est le duc de Mantoue, leur donne asile dans ses états. Et maintenant, advienne que pourra, j'ai dit, je suis content.

Il sort.

LA DUCHESSE.

Que le ciel me protège ! Qu'ai-je entendu ? Quelle affreuse position !

Entre ARNESTO.

ARNESTO.

Je viens d'inviter de votre part, pour demain, tout ce que la noblesse a de plus distingué en cavaliers et en dames.

LA DUCHESSE.

Il suffit, et soyez le bienvenu, Arnesto ; car j'ai besoin de vous cette nuit.

ARNESTO.

Je me tiens à votre disposition. Qu'ordonnez-vous ?

LA DUCHESSE.

Frédéric vient d'avoir à l'instant une querelle fort vive.

ARNESTO.

Avec qui ?

LA DUCHESSE.

Je l'ignore. On m'a dit seulement que c'était une rivalité d'amour, et l'on a ajouté que son adversaire vient de l'appeler par une lettre en un lieu où il l'attend. Vous savez quelle estime j'ai pour lui ?

ARNESTO.

Oui, madame, et je sais aussi combien il la mérite.

¹*Irse por novillos.*

L'expression *irse por novillos* signifie s'en aller pour acheter des bouvillons, ou décamper. Mais nous devons ajouter que le mot *novillo* signifie en même temps un bouvillon, un George Dandin.

LA DUCHESSE.

Je ne peux pas avoir l'air d'être instruite de ce qui s'est passé ; car ce serait rendre l'injure publique.

ARNESTO.

C'est juste. Qu'ordonnez-vous ?

LA DUCHESSE.

Allez le chercher, et sans dire que c'est moi qui vous envoie, ne le perdez pas un instant de vue. En quelque endroit qu'il aille, allez avec lui. Et si, par hasard, il essaie de vous échapper, arrêtez-le, en prenant pour cela tout le monde nécessaire ; de telle sorte que vous le gardiez en lieu de sûreté toute la nuit jusqu'à demain.

ARNESTO.

Je vais le chercher à l'instant, madame, et je vous réponds que je ne le quitte plus.

Il sort.

LA DUCHESSE.

Tu apprendras aujourd'hui, ingrat, à quelle extrémité peut se porter une femme jalouse !

Elle sort.

SCÈNE III.

Un salon dans la maison de Frédéric.

Entrent HENRI et FRÉDÉRIC, et un Valet qui se retire après avoir apporté des flambeaux.

FRÉDÉRIC.

. Vous avez achevé d'écrire ?

HENRI.

Voici la lettre, et j'espère que vous serez aussi satisfait de ma protection que je l'ai été de votre gracieuse obligeance.

FRÉDÉRIC.

Vous êtes prince souverain, et c'est en toute sécurité que je vous confie mes intérêts, ma vie et mon honneur. Demeurez avec Dieu. Voici la nuit, et j'aime mieux attendre, que de perdre l'occasion.

HENRI.

Fort bien ; mais vous me permettrez de vous accompagner seulement jusqu'à la sortie de la ville.

FRÉDÉRIC.

Excusez-moi si je n'accepte pas cet honneur : mais, en vérité, j'ai peur de tout, même de mon ombre ; et puisque je me cache de vous, croyez bien que, s'il était possible, je me cacherais de moi-même.

HENRI.

Vous voulez donc vous en aller seul ?

FRÉDÉRIC.

Oui. Adieu.

HENRI.

Je ne puis vous comprendre ; mais n'importe ; adieu.

On frappe à la porte.

FRÉDÉRIC.

N'a-t-on pas frappé ?

HENRI.

Oui.

FRÉDÉRIC, *ouvrant*.

Qui est-ce ?

Entre ARNESTO.

ARNESTO.

C'est moi.

FRÉDÉRIC.

Comment, seigneur, vous sortez à pareille heure ?

ARNESTO.

Oui, je viens vous chercher.

FRÉDÉRIC.

Moi ? Que me voulez-vous. (*A part.*) Je tremble !

ARNESTO.

On m'a dit que vous étiez venu chez moi un peu souffrant ; cela m'a inquiété, car vous savez combien je suis votre serviteur ; et je n'ai pas voulu me retirer sans vous voir, et sans savoir comment vous allez.

FRÉDÉRIC.

Que le ciel m'acquitte envers vous pour cette démarche si bienveillante ! mais on vous a trompé en vous disant que j'étais indisposé ; jamais je ne me suis mieux porté, je vous jure.

ARNESTO.

Je me félicite d'être venu et de voir qu'on s'était trompé. Et que faisiez-vous là ? De quoi vous occupiez-vous ?

FRÉDÉRIC.

Je m'amusais à passer le temps avec le seigneur Henri, en causant de choses et d'autres.

ARNESTO.

La conversation d'un ami sage et spirituel vaut mieux que tous les livres du monde ; elle instruit et elle amuse.

FRÉDÉRIC, *à part*.

Voilà un début qui m'effraye.

HENRI, *à part*.

J'ai envie de couper court à l'entrevue, en me retirant. De cette façon il aura moins à parler. (*A Arnesto.*) Vous permettez que je prenne congé ?

ARNESTO.

Eh quoi ! parce que j'arrive, vous partez ?

HENRI.

Oui, et non. — Non, car je voulais déjà m'en aller avant que de

vous voir ; et oui, parce que vous étant là, Frédéric ne s'apercevra pas de mon absence.

ARNESTO.

Adieu, donc.

Henri sort.

FRÉDÉRIC.

Maintenant que nous sommes seuls, avez-vous quelque ordre à me donner ? Que regardez-vous de tous côtés ?

ARNESTO.

Je regarde où il y aurait un siège pour m'asseoir, car je suis brisé de fatigue. — Allons, asseyons-nous.

Ils s'asseyent.

FRÉDÉRIC, *à part*.

J'enrage ! moi qui suis si pressé ! et celui-là qui vient avec son flegme !

ARNESTO.

Quelles ont été vos distractions tous ces soirs passés ?

FRÉDÉRIC, *à part*.

J'en ai une agréable aujourd'hui ! (*Haut, se levant.*) J'ai l'habitude d'aller au palais. Si vous voulez, partons. J'aurai l'honneur de vous reconduire chez vous.

ARNESTO.

Plus tard, plus tard..... Il est encore de bonne heure.

Il le fait asseoir.

FRÉDÉRIC,

Comment ! il est de bonne heure ? (*A part.*) Ah ! Laura, vous perdrai-je donc aujourd'hui ?

ARNESTO.

Jouez-vous au piquet ?

FRÉDÉRIC, *à part*.

Quel sang-froid ! et moi qui suis au désespoir ! (*Haut.*) Non, seigneur.

ARNESTO.

Comme j'ai tant fait que de sortir, et que je m'en trouve bien, je ne veux pas rentrer de sitôt.

FRÉDÉRIC, *à part*.

Ce ne serait pas trop tôt. (*Haut.*) Je voulais m'en aller parce que la duchesse m'a donné aujourd'hui des dépêches qui m'occuperont au palais toute la nuit.

Il va pour se lever, Arnesto le retient.

ARNESTO.

Eh bien, nous irons ensemble, je vous aiderai, j'ai une superbe écriture.

FRÉDÉRIC.

Je ne voudrais pas vous donner un pareil ennui.

ARNESTO.

Ce ne serait pas un ennui, mais bien un plaisir.

FRÉDÉRIC.

Il ne serait pas convenable à moi d'accepter. — Et puis, je voulais vous ramener chez vous, parce que j'avais à voir un de mes amis.

ARNESTO.

J'irai avec vous. Dieu me préserve de vous empêcher de faire vos visites ! S'il faut attendre, j'attendrai jusqu'à demain ; et si, par hasard, c'est une visite galante, je vous donne ma parole de bien garder la rue. Ne craignez rien, comptez sur moi.

FRÉDÉRIC.

Je sais qu'on peut compter sur votre courage. (*Il se lève, et Arnesto en fait autant.*) Mais il faut que j'aille seul. Que Dieu vous garde !

ARNESTO.

Soyez bien persuadé que vous ne vous en irez pas, ou que j'irai avec vous.

FRÉDÉRIC.

Mais, seigneur, qui vous y force ?

ARNESTO.

Vous n'avez qu'à vous le demander à vous-même, et votre inquiétude vous répondra.

FRÉDÉRIC.

Je ne sais que vous dire ; je n'ai pas d'inquiétude.

ARNESTO.

Je sais bien que vous en avez, et vous ne sortirez qu'accompagné de moi.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Quelle bizarre et cruelle situation !

ARNESTO.

Vous paraissez étonné ?

FRÉDÉRIC.

Oui, et plus qu'étonné.

ARNESTO.

Eh bien ! Frédéric, parlons sans détour. Je sais que quelqu'un vous a donné rendez-vous par une lettre.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Ciel ! il sait tout ! Quelle douleur !

ARNESTO.

Comme je suis gouverneur de Parme, mon devoir, mon honneur, veulent que j'empêche cette rencontre. Vous-même, vous conviendrez que si je vous laisse aller, je manque tout à la fois aux devoirs de ma charge, et aux obligations d'un loyal cavalier. Ainsi donc, vive Dieu ! je suis forcé, je vous le répète, ou de vous retenir ici, ou d'aller avec vous, car je ne puis permettre que vous meniez à fin votre entreprise.

FRÉDÉRIC, *à part*.

On ne peut pas parler plus clairement. (*Haut.*) Je vous comprends, seigneur ; mais veuillez bien croire que votre honneur ne court avec moi aucun risque.

ARNESTO.

Comment cela se pourrait-il ?

FRÉDÉRIC.

Permettez-vous que je vous parle franchement, moi aussi ?

ARNESTO.

Sans doute.

FRÉDÉRIC.

Vous savez que je suis cavalier ?

ARNESTO.

Je sais que votre noblesse est aussi pure que le soleil.

FRÉDÉRIC.

Sur cette réponse, j'espère que vous vous emploierez à ce que la personne qui m'écrit me donne aussi la main.

ARNESTO.

Pour cela, Frédéric, je m'y emploierai avec grand plaisir ; et je désire que ce soit au plus tôt.

FRÉDÉRIC.

Je vous baise les pieds mille fois.

ARNESTO.

Dites-moi seulement qui est cette personne.

FRÉDÉRIC, *à part*.

Ai-je eu tort de croire à mon bonheur ?

ARNESTO.

Car j'irai la chercher où elle vous attend.

FRÉDÉRIC.

De sorte que vous ne savez pas qui c'est ?

ARNESTO.

Non, je sais seulement que vous avez eu une querelle, et qu'on vous a délié.

FRÉDÉRIC.

Vous n'en savez pas davantage ?

ARNESTO.

Non.

FRÉDÉRIC.

Eh bien, maintenant

ARNESTO.

Maintenant ?

FRÉDÉRIC.

Je ne vous demande plus rien. Car il ne serait pas d'un cavalier que je vous dise son nom lorsque vous l'ignorez ; et je saurai bien, sans vous, faire ce que je dois.

ARNESTO.

Et croyez-vous donc que je ne saurai pas, moi aussi, remplir mon devoir ?

FRÉDÉRIC.

Je ne vous dis pas le contraire, mais la personne qui m'attend ne m'attendra pas davantage.

ARNESTO.

Je vous empêcherai de la rejoindre.

FRÉDÉRIC.

Comment ?

ARNESTO.

Vous allez voir. (*Il appelle.*) Holà !

Entrent des Hommes d'armes.

LES HOMMES D'ARMES.

Seigneur ?

ARNESTO.

Emparez-vous tous de ces portes. (*A Frédéric.*) Rendez-vous, ou sinon, voyez à quoi vous vous exposez.

FRÉDÉRIC, à part.

O ciel ! mon bonheur a fini, et mon malheur commence ! J'aurais dû le prévoir ! (*Haut.*) Vous n'aviez pas besoin de tant de gardes.

ARNESTO.

Cela est possible. Mais je vous avertis, en partant, de ne pas essayer de fuir ; sans quoi vous êtes mort.

Arnesto et les Hommes d'armes sortent.

FRÉDÉRIC.

Ah ! ce n'est pas la crainte de la mort qui m'arrête ; ce que je crains, ce que je redoute plus que la mort, c'est de causer un scandale qui compromette celle que j'aime..... Mais, d'un autre côté, il m'est impossible de demeurer dans l'ignorance de ce que Laura est devenue... Je sais un moyen de passer dans la maison voisine... Attendez-moi, Laura, je vous verrai bientôt, malgré les hommes d'armes de votre père, malgré la fureur de la duchesse.

Il sort.

SCÈNE IV.

Le parc. Il est nuit.

Entre LAURA.

LAURA.

Ombre funeste, qui es en même temps le berceau et le tombeau de la lumière ! si les délits d'amour sont écrits sur ta voûte ténébreuse, qui doit contenir autant d'aventures que d'étoiles, et sur laquelle sans doute ma destinée est tracée jusqu'à ce qu'elles disparaissent à la première lueur de l'aurore ; — ne t'étonne point

qu'un malheureux amour vienne promener en ce lieu son aveugle jalousie... O mon honneur, si c'est là une faute, j'ai de quoi me justifier; car mon père me tyrannise, celui qui prétend à ma main me poursuit, — et ma rivale me persécute..... Hélas! Frédéric tarde bien! et l'heure se passe... que lui sera-t-il arrivé?..... Oh! je ne dois pas craindre qu'il ait changé, malgré la déclaration de la duchesse; il est trop fidèle et trop constant... Sans doute quelque accident imprévu le retient chez lui; mais, hélas! dans ma situation l'on présume plutôt le mal que le bien... car le goût le plus vif est toujours suivi de lassitude.

Entre LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Fabio m'a dit que son maître lui avait ordonné de l'attendre sur le pont près du parc, et j'ai conclu de là que la dame de Frédéric devait habiter le palais... Laura s'est retirée de si bonne heure, que je n'ai pu la charger de descendre au jardin; et ne pouvant me fier à aucune autre de mes dames, je suis venu moi-même; et ainsi Arnesto et moi nous travaillons, chacun de notre côté, à empêcher ce rendez-vous..... Mais que vois-je! si la tremblante lumière des étoiles qui se joue entre ces bosquets ne me trompe pas, j'aperçois un corps qui se meut, — et mon espoir se réalise. (*Haut.*) Qui va là?

LAURA, à part.

Ciel! c'est la duchesse! que mon intelligence me soit en aide! (*Haut.*) C'est quelqu'un qui attend ici, parce que la duchesse lui a ordonné de venir afin de voir, s'il est possible, qui, la nuit, l'outrage et l'offense.

LA DUCHESSE.

Ne parlez pas si haut, Laura.

LAURA.

Qui est-ce?

LA DUCHESSE.

C'est moi.

LAURA.

Vous, madame, seule au jardin, à cette heure?

LA DUCHESSE.

Oui, c'est moi.

LAURA.

Je l'ignorais.

LA DUCHESSE.

Comme j'avais oublié ce matin de vous dire de descendre, j'ai voulu venir moi-même.

LAURA.

C'eût été me faire injure, madame. Je n'ai pas besoin qu'on me répète tous les jours ce qu'on m'a dit une fois. En outre, il est un autre motif qui m'a forcée à descendre.

LA DUCHESSE.

Que s'est-il donc passé ?

LAURA, *à part*.

O amour ! fais servir ma faute même à ma justification ! (*Haut.*)
Comme j'étais tout à l'heure à ces fenêtres qui donnent sur le parc,
j'ai entendu passer des chevaux ; j'ai soupçonné qu'il y avait quel-
que chose, et pour m'en assurer je suis descendue.

LA DUCHESSE.

Les renseignements que vous me donnez là s'accordent à mer-
veille avec ceux que j'ai déjà par devers moi, et je vous remercie
de votre zèle. Dites-moi, qu'avez-vous vu dans le jardin ?

LAURA.

Je n'ai rien vu, madame, qui eût rapport à ce qui m'a fait venir.
Mais vous pouvez vous retirer, il suffit que je sois ici.

LA DUCHESSE.

Eh bien ! restez donc.

LAURA.

Oui, madame.

On frappe.

LA DUCHESSE.

Écoutez ! n'a-t-on pas frappé ?

LAURA.

Le vent trompe bien souvent.

On frappe de nouveau.

LA DUCHESSE.

Cette fois ce n'est pas le vent. Ouvrez, et répondez.

LAURA.

Moi ?

LA DUCHESSE.

Oui. Je marcherai derrière vous, et nous tâcherons de savoir qui
c'est, et qui l'on cherche.

LAURA.

C'est que ma voix est fort connue.

LA DUCHESSE.

Eh bien ! déguisez-la. Avancez, vous dis-je.

LAURA, *à part*.

Je tremble. Il m'est difficile de jouer ainsi un double rôle dans
cette comédie nocturne où notre chiffre ne peut m'être bon à rien.

On frappe de nouveau.

LA DUCHESSE.

Que craignez-vous donc ?

LAURA.

Qu'on ne me reconnaisse quand je parlerai.

LA DUCHESSE.

Que vous êtes singulière !.... Allons donc.

LAURA, *ouvrant*.

Qui va là ?

Entre FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Un homme qui se meurt, divine Laura.

LAURA, *à la Duchesse.*

Vous voyez ! on m'a déjà reconnue. Il m'a suffi de prononcer un mot.

LA DUCHESSE.

Moi aussi, je vous avais reconnue tout de suite.

LAURA.

Cavalier, puisque vous savez qui je suis, vous devez savoir également que je ne suis pas celle que vous cherchez. Allez-vous-en, et félicitez-vous de ce que mon honneur offensé se contente, pour toute vengeance, de vous donner de la fenêtre au visage.

Elle ferme.

FRÉDÉRIC.

Laura, ma dame, mon bien, ce n'est pas ma faute si j'ai tardé ; écoutez-moi, et tuez-moi, ou je me tue à l'instant.

LAURA, *à la Duchesse.*

Je vous le disais bien, qu'on me reconnaîtrait !

LA DUCHESSE.

Taisez-vous.

LAURA.

Ah ! si mon père ou Lisardo le savaient !

LA DUCHESSE.

Ne criez pas ! Prenez garde !

LAURA.

Quelle étrange peine !

FRÉDÉRIC.

Écoutez-moi, et tuez-moi. De grâce, ouvrez, belle Laura.

LA DUCHESSE, *ouvrant.*

Que voulez-vous me dire ?

FRÉDÉRIC.

C'est la duchesse qui, dans sa haine, dans sa fureur, m'a envoyé votre père pour m'empêcher de me rendre ici. Il m'a retenu dans ma maison, et je n'ai pu m'échapper qu'à cette heure. — Que tardez-vous ? Les chevaux attendent dans le parc, et j'ai une lettre du duc de Mantoue, qui nous accorde asile et protection dans ses états. Venez, partons ; le jour va paraître ; mais peu importe, une fois que nous serons hors la ville.

LAURA, *à part.*

Je ne puis parler, je succombe.

LA DUCHESSE.

Frédéric, il est trop tard pour aujourd'hui ; il vaut mieux que vous retourniez à votre prison, et demain nous prendrons d'autres dispositions.

FRÉDÉRIC.

Ma vie et mon âme vous appartiennent, et je vous obéis. Mais demeurez-vous fâchée ?

LA DUCHESSE.

Oui, contre mon étoile, mais contre vous, non. Adieu.

FRÉDÉRIC.

Adieu.

Il sort.

LA DUCHESSE.

Eh bien, Laura ?

LAURA.

Madame ?

LA DUCHESSE.

Ne me dites rien, puisque je ne vous demande rien. (*A part.*) Je meurs de jalousie.

LAURA.

Remarquez, madame.....

LA DUCHESSE.

Rentrez ; vous ne pouvez passer ici toute la nuit.

LA DUCHESSE, *à part.*

Le monde apprendra que je suis celle que je suis !. (*Haut.*) Marchons, Laura.

LAURA, *à part.*

Ah ! malheureuse ! j'ai perdu tout espoir.

On ouvre la porte, et entrent ARNESTO, FABIO et les Gardes.

LA DUCHESSE.

Mais qui vient d'ouvrir la poterne du jardin ?

LAURA.

Autant que je puis en juger, — à ces premières lueurs du jour, — c'est mon père.

LA DUCHESSE.

Oui, c'est lui-même. Attendez-moi là. — Je veux savoir dans quel but il ouvre à cette heure la porte du jardin.

LAURA, *à part.*

Ciel, protège-moi ! Que je ne perde pas à la fois l'honneur et la vie.

ARNESTO.

Allons, Fabio, dis-moi sans détour à quel propos tu te tenais à l'entrée du parc avec ces chevaux ?

FABIO.

Songez, seigneur, que jamais de la vie je n'ai rien fait à propos de quoi que ce soit, car je ne me mêle jamais dans les propos.

ARNESTO.

Pourquoi étais-tu là ?

*Mostraré al mundo que soy
Quien soy.*

FABIO.

Moi, seigneur, je tiens à m'asseoir à table avec mon maître, et pour cela, je fais ce qu'il veut ¹.

ARNESTO.

Dis-moi, avec qui Frédéric a-t-il eu querelle hier?

FABIO.

C'a dû être avec sa dame, parce qu'il n'aura su comment la mettre à la porte.

ARNESTO.

Je te ferai bien dire la vérité; tu ne m'échapperas pas.

FABIO.

Un docteur-médecin étant à la chasse, et un de ses amis lui ayant dit : « Voilà un lièvre qui est couché, prêtez-moi votre arquebuse, que je le tire avant qu'il se lève ; » le docteur répondit : « Ne craignez pas qu'il se lève ; car puisqu'il est couché et que je viens le voir, il ne se lèvera pas. »

ARNESTO.

Je suis charmé, Fabio, de vous voir de bonne humeur en ce moment.

FABIO.

Je suis toujours de même.

ARNESTO, à la Duchesse.

Quoi ! vous ici, madame ?

LA DUCHESSE.

Oui, mes ennuis m'ont fait descendre au jardin. Que se passe-t-il ?

ARNESTO.

Je suis allé cette nuit exécuter vos ordres ; mais comme je n'ai pu par la ruse le retenir chez lui, je l'ai arrêté prisonnier, et je l'ai laissé chez lui sous bonne garde.

LA DUCHESSE.

Oui, certes, on l'a fort bien gardé.

ARNESTO.

J'ai parcouru la campagne pour voir si j'y trouvais l'homme qui devait l'attendre. J'ai trouvé seulement près du pont son valet Fabio qui se tenait là avec deux chevaux, et ne voulant pas qu'on sût que son maître était prisonnier, j'ai pensé à le conduire chez moi, en le faisant entrer par cette poterne dont j'ai toujours une clef.

FABIO.

Est-ce que j'ai offensé personne pour avoir tenu des chevaux ² ?

¹ Allusion au proverbe espagnol : Fais ce que t'ordonne ton maître, et tu t'assieras à table avec lui.

² *En qué agravia
A nadie tener caballos
Un hombre ?*

Je soupçonne qu'il y a ici une plaisanterie d'un goût fort équivoque sur le double sens du mot *caballo*, 1^o cheval et 2^o poulain, sorte de maladie difficile à définir.

ARNESTO.

Que voulez-vous, madame, qu'on fasse du maître et du valet ?

LA DUCHESSE.

Amenez ici Frédéric, car j'ai eu seulement pour but d'empêcher un malheur, et maintenant je sais tout. Quant au valet, lâchez-le.

FADIO.

Je vous baise mille fois les pieds.

ARNESTO.

Je cours chercher Frédéric.

Il sort.

LAURA.

Madame, songez à ce que vous faites, ménagez ma réputation.

LA DUCHESSE.

Laissez-moi, Laura.

Entre HENRI.

HENRI.

Madame, si, en ma qualité d'étranger, je puis obtenir grâce auprès de vous, je vous demanderai de rendre la liberté à Frédéric.

LA DUCHESSE.

Vous n'avez à cet égard rien à demander, car il est libre, et fort libre. Mais dites-moi, Henri, avez-vous reçu aujourd'hui des lettres du duc ?

HENRI.

Moi ! non, madame.

LA DUCHESSE.

Eh bien ! moi, j'en ai reçu.

HENRI, *à part*.

Voilà qui est bizarre !

LA DUCHESSE.

Et dans sa lettre, le duc m'écrit que votre affaire est arrangée ; et ainsi je compte que dès demain vous retournerez à Mantoue, puisque vous n'avez plus rien qui vous retienne à Parme.

HENRI.

Il est vrai, madame, que je n'ai point eu de lettre du duc ; mais j'en ai eu d'un de ses grands amis qui me dit de ne pas m'en retourner sitôt, car mon espérance ne s'est pas encore réalisée.

LA DUCHESSE.

Votre ami peut vous dire cela ; mais moi je vous dis de vous en retourner dès demain, car vous ne faites rien ici, et vous faites faute là-bas.

HENRI, *à part*.

O ciel ! la duchesse m'éloigne avec autant d'indifférence que d'esprit.

Entre LISARDO.

LISARDO.

Daignez me donner votre main, madame, et permettez que je

baise la main de Laura. Mon bonheur est désormais assuré. Je viens de recevoir à l'instant, sous ce pli, la dispense que mon amour attendait depuis tant de siècles.

LA DUCHESSE, *à part.*

Il arrive bien à propos !

LAURA, *à part.*

Quelle douleur !

Entrent ARNESTO et FRÉDÉRIC.

ARNESTO.

Voici Frédéric.

FRÉDÉRIC.

Qu'ordonne votre altesse ?

LA DUCHESSE.

Que vous donniez la main à Laura ; car je vaudrais mieux que vous n'avez pensé, et il faut que le monde le sache.

FRÉDÉRIC et LAURA.

Que dites-vous ?

LA DUCHESSE.

Que je suis celle que je suis.

ARNESTO.

Mais ne voyez-vous pas, madame, que vous m'offensez ?

LISARDO.

Et que vous me faites injure ?

LA DUCHESSE.

Il le faut, croyez-moi tous deux.

ARNESTO.

Eh bien ! ces paroles me sont un nouveau motif pour refuser mon consentement. On pourrait imaginer que des raisons secrètes ont nécessité ce mariage.

FRÉDÉRIC.

Que ces raisons soient secrètes ou avouées, vous n'avez pas à rougir de moi.

ARNESTO.

Non, certes ; mais je refuse mon consentement.

FRÉDÉRIC.

Cependant, vous m'aviez promis de me donner Laura.

ARNESTO.

Moi ! à vous ?

FRÉDÉRIC.

Oui.

ARNESTO.

Où cela ?

FRÉDÉRIC.

Dans ma maison même, cette nuit, lorsque vous m'avez dit que vous vous emploieriez à me faire donner la main par la personne qui m'attendait. C'était Laura, et cela doit vous suffire.

LISARDO.

Non pas à moi, et plutôt que de me soumettre, je perdrai la vie.

FRÉDÉRIC.

Je défendrai mes droits.

LA DUCHESSE.

Qu'est ceci ?

ARNESTO.

Je serai votre second, Lisardo.

HENRI.

Et moi, le vôtre, Frédéric.

LA DUCHESSE, *à part*.

Peine cruelle ! mais c'est à l'honneur de guérir les chagrins d'amour. (*A Arnesto et à Lisardo.*) Si ce n'est pas assez de mes ordres, sachez que Frédéric a pour second le duc de Mantoue.

ARNESTO.

Qui donc ?

HENRI.

Moi, à qui il a donné l'hospitalité pour que je pusse servir la belle Flérida, moi qui protège Frédéric et Laura.

LA DUCHESSE.

Et moi aussi, pour que le monde apprenne que ma générosité l'emporte sur ma colère.

ARNESTO.

Ma foi, Lisardo, puisque le duc et la duchesse sont pour eux, je me mets aussi de leur côté.

LISARDO.

Je dois me consoler de cette perte, toute grande qu'elle est, en songeant que Frédéric était aimé avant moi.

HENRI, *à la Duchesse*.

Et moi, madame, je vous supplie humblement de récompenser ma constance et mon amour.

LA DUCHESSE.

Voici ma main. (*A part.*) J'oublierai ce que j'ai été pour ne plus me rappeler que ce que je suis.

LAURA.

Le ciel a réalisé tous mes vœux.

FRÉDÉRIC.

Je n'ai plus rien à demander au ciel.

FABIO.

Mille et mille fois j'ai été sur le point de dire que la dame de Frédéric, c'était Laura. Celui qui l'a dit, c'est *le Secret à haute voix*. (*Au public.*) Excusez nos fautes, pour lesquelles nous vous demandons pardon en toute humilité.

FIN DU SECRET A HAUTE VOIX.

L'ESPRIT FOLLET.

(LA DAMA DUENDE.)

NOTICE.

Littéralement *la Dama Duende* devrait se traduire *la Dame Esprit*, *la Dame Revenant*. Mais ce titre nous a paru peu agréable, et nous avons préféré celui de *l'Esprit follet*, consacré en quelque sorte par une ancienne imitation de la pièce de Calderon.

Comme les autres comédies d'intrigue du même auteur, *la Dama Duende* est remarquable par l'invention du sujet, la variété des incidents, la vivacité des situations, le charme et la grâce du style.

La Dama Duende fut pour la première fois imitée en France, vers le milieu du dix-septième siècle, par d'Ouville, qui intitula sa pièce avec bonheur *l'Esprit follet*, et plus tard, en 1685, par Hauteroche, sous le titre de *la Dame invisible*. — *La Dama Duende* a dû aussi, selon nous, donner l'idée première de la pièce anglaise de laquelle Destouches a tiré le *Tambour nocturne*.

L'ESPRIT FOLLET.

PERSONNAGES.

DON MANUEL,
DON LOUIS,
DON JUAN,
COSME, valet bouffon.
RODRIGUE, valet.

} cavaliers.

DOÑA ANGELA,
DOÑA BEATRIX,
CLARA,
ISABELLE,
DOMESTIQUES.

} dames.

} suivantes.

La scène se passe à Madrid.

JOURNÉE PREMIÈRE.

SCÈNE I.

Une rue de Madrid.

Entrent DON MANUEL et COSME, en habits de voyage.

DON MANUEL.

Nous sommes en retard d'une heure, et nous n'arriverons plus à temps à Madrid pour voir les fêtes que donne généreusement cette ville à l'occasion du baptême de l'enfant Balthazar ¹.

COSME.

Combien de choses ont réussi ou manqué en une heure !... Pour peu que Pyrame fût arrivé une heure plus tôt à la fontaine il n'eût point trouvé morte sa Thisbé, et l'on n'eût pas employé tant de mûres, car, s'il faut en croire les poètes, c'est avec du sirop de mûres que s'est écrite cette tragique histoire. Pour peu que Tarquin fût arrivé une heure plus tard chez Lucrèce, il l'eût trouvée couchée ; et dès lors messeigneurs les auteurs ne se seraient pas prononcés compétents, avec plus ou moins de titres, sur la question de savoir si le prince usa ou non de violence. Pour peu qu'elle eût réfléchi une heure de plus sur l'utilité et l'opportunité de son action, la charmante Héro, j'en suis certain, ne se serait point précipitée du haut de la tour en bas ; et par conséquent le docteur Mira de Mescua ² se serait dispensé de donner au théâtre une comédie du meilleur style, et la fameuse Amaryllis ³ n'aurait pas joué ce rôle

¹ Nous avons ingénument ne pas savoir quel était cet enfant Balthazar dont il est ici question. Malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu trouver en Espagne, au dix-septième siècle, aucun enfant de ce nom. (1)

² Le docteur Mira de Mescua, qui a été également vanté par Cervantes et Lope de Vega, a écrit pour le théâtre dans les dernières années du seizième siècle.

³ Cette célèbre actrice, la M^{lle} Mars de son temps, vivait sur la fin du seizième siècle et dans les commencements du dix-septième, Lope de Vega lui a adressé une de ses plus curieuses épitres.

(1) Balthazar, l'enfant prodigieux de l'Évangile, né le 4 nov^r 1620. (Eichholtz.)
voir le Journal de l'Évangile de l'Évangile.

avec tant de vérité que les acteurs du temps ordinaire, je ne parle pas de ceux du carême, en durent crever de dépit ¹. Et puisque pour une heure nous avons perdu le spectacle d'une fête si curieuse, il ne faut pas que nous soyons encore une heure à trouver une hôtellerie; car, vous le savez, si Abindarraez arrive trop tard, il faut qu'il passe la nuit à la belle étoile ². Je suis impatient de voir cet ami qui vous attend comme un galant à la mode, avec bon lit et bonne table; et je voudrais savoir d'où nous vient une telle fortune, car bien que nous ne soyons pas chacun un tournois, il n'en est pas moins beau de nous soutenir ³.

DON MANUEL.

Don Juan de Tolède, mon cher Cosme, est l'homme du monde pour qui je professe la plus grande amitié; et nous ferions lui et moi l'envie de tous ces couples d'amis que l'antiquité célèbre depuis tant de siècles. Nous avons étudié ensemble, et puis, laissant les lettres pour les armes, ensemble nous sommes allés à la guerre. Dans la campagne de Piémont, lorsque le duc de Féria eut bien voulu m'accorder une compagnie, je donnai ma bannière à don Juan; et peu de temps après, à la suite d'un duel où il avait été assez grièvement blessé, je le recueillis et le soignai chez moi, dans mon appartement. Après Dieu, c'est à moi qu'il doit la vie. Je me tais sur d'autres services de moindre importance... car entre gentilshommes, ce sont choses dont il ne faut point parler, et c'est pourquoi une docte académie a peint avec raison une dame riche et brillante qui en faisant un présent a le dos tourné, comme pour exprimer ainsi que le bienfaiteur ne doit pas voir, ou du moins doit oublier son propre bienfait... Bref, don Juan, plein d'amitié pour moi, et voyant que sa majesté daigne par un gouvernement récompenser mes services, et que je viens en passant à la cour ⁴, a voulu absolument, lui aussi, me donner l'hospitalité dans sa maison... Quoiqu'il m'ait écrit à Burgos tous les renseignements nécessaires sur la rue et la maison, je n'ai point voulu demeurer à cheval pour les demander aux passants; et c'est pourquoi j'ai laissé à l'hôtellerie

¹ Voici le texte de ce passage très-difficile (du moins pour nous), et dans lequel se trouve cachée sans doute quelque plaisanterie que nous n'avons pu parvenir à comprendre :

*Y averla representado
Amarilis, tan de veras,
Que bolatin del Carnal
(Si otros son de la Quaresma)
Sacó mas de alguna vez
Las manos en la cabeza.*

² Cavalier maure de la famille des Abencerages, dont les amours sont célèbres en Espagne. Il vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle.

³ Ce jeu de mots est également dans l'original :

*Pues sin ser los dos torneos
Oy á los dos nos sustentá.*

⁴ La cour (la corte), c'est-à-dire la capitale.

nos mules et nos valises... Tout en me dirigeant du côté que l'on m'a indiqué j'ai aperçu des parures, des livrées... Instruit du motif, j'ai voulu au moins donner un coup d'œil. Mais nous arrivons bien tard, et...

Entrent DOÑA ANGELA et ISABELLE, voilées.

ANGELA.

Si, comme tout l'indique, vous êtes un noble et loyal cavalier, daignez protéger une femme qui implore votre appui. Il importe à mon honneur, à ma vie, que ce gentilhomme ne sache point qui je suis ni où je vais. Au nom du ciel, épargnez à une femme principale une disgrâce, un affront... et j'espère quelque jour... Adieu, seigneur, sauvez-moi!

Elle s'enfuit avec Isabelle.

COSME.

Est-ce une dame? ou est-ce un tourbillon?

DON MANUEL.

La bizarre aventure!

COSME.

Que pensez-vous faire?

DON MANUEL.

Belle demande!... comment veux-tu qu'un homme noble refuse d'empêcher qu'une dame reçoive un affront?..... D'après ce qu'elle a dit, c'est son mari sans doute.

COSME.

Et quel est votre dessein?

DON MANUEL.

De l'arrêter un moment sous le premier prétexte... et si cela ne suffit pas, j'aurai recours à la force, sans m'expliquer autrement avec lui.

COSME.

Si vous cherchez un moyen, attendez, il m'en vient un à l'esprit. Cette lettre, qui est la recommandation d'un de mes amis...

Entrent DON LOUIS et RODRIGUE.

DON LOUIS.

Il faut que je sache qui elle est... ne serait-ce qu'à cause du soin qu'elle met à m'éviter.

RODRIGUE.

Suivez-la, et vous saurez bientôt à quoi vous en tenir.

COSME, à don Louis.

Seigneur, si ce n'est pas trop indiscret à moi... excusez-moi, je vous prie, votre grâce me rendrait un grand service si elle voulait bien me lire la suscription de cette lettre.

DON LOUIS.

Je n'en ai pas le loisir en ce moment.

Es dama? ó es torvellino?

COSME.

Oh ! si ce n'est que le loisir qui vous manque, moi, seigneur, j'en ai beaucoup, et je pourrai vous en céder.

DON LOUIS.

Laissez-moi.

DON MANUEL, *à part.*

Maudite rue ! elle semble tirée au cordeau... et il peut la voir encore.

COSME.

Au nom du ciel, mon seigneur...

DON LOUIS.

Vive Dieu ! vous m'ennuyez... et si vous ne me laissez passer, je vous casse la tête.

COSME.

Il vous en coûterait si peu cependant de...

DON LOUIS.

Je perds la patience... (*Il le repousse avec violence.*) Allons, ôtez-vous.

DON MANUEL, *s'avançant vers don Louis.*

Il est temps de me montrer. Ce que l'adresse a commencé, il faut que le courage l'achève. (*À don Louis.*) Cavalier, ce valet est à moi, et je voudrais savoir en quoi il a pu vous offenser pour que vous le traitiez de la sorte ?

DON LOUIS.

Information ou plainte, je ne répondrai pas. Je n'ai jamais donné satisfaction à des questions de ce genre. Adieu.

DON MANUEL.

Si je pensais avoir besoin d'une satisfaction, vous pouvez croire, malgré votre arrogance, que je ne m'éloignerais pas sans l'avoir obtenue. Lorsque je vous demande en quoi cet homme vous a manqué, je ne devais pas m'attendre à une impolitesse. La cour, dit-on, enseigne la courtoisie ; et je ne pensais pas qu'un étranger pût l'apprendre à un cavalier qui habite Madrid.

DON LOUIS.

Penser et dire que j'aie besoin d'une leçon de courtoisie...

DON MANUEL.

Point de vaines paroles... l'épée seule doit parler.

DON LOUIS.

Vous avez raison.

Ils tirent leurs épées et se battent.

COSME.

Oh ! que n'ai-je, moi aussi, envie de me battre !

RODRIGUE, *à Cosme.*

Nos maîtres se battent ; voulez-vous en faire autant ? Allons, tirez l'épée.

COSME.

Impossible!... mon épée est une demoiselle sensible et délicate qui demande les plus grandes précautions.

Entrent DON JUAN, DOÑA BÉATRIX et CLARA; Doña Béatrix et Clara couvertes de leurs mantos s'efforcent de retenir don Juan.

DON JUAN.

Lâchez-moi, Béatrix.

BÉATRIX.

Vous n'irez pas.

DON JUAN.

Songez-y, l'un des deux combattants... c'est mon frère.

BÉATRIX.

Hélas!

DON JUAN, à don Louis.

Me voici à vos côtés.

DON LOUIS.

Non pas, don Juan, de grâce, éloignez-vous. Loin d'exciter mon courage, votre présence ne servirait qu'à le glacer. (*À don Manuel.*) Cavalier, comme tout à l'heure seul je n'ai pas refusé le combat, vous ne croirez pas que c'est par lâcheté que je le cesse lorsque j'ai avec moi un second... Adieu... il m'est impossible maintenant de continuer cet assaut avec un homme tel que vous... Adieu.

DON MANUEL.

Je vous salue, seigneur, d'une action si noble. Mais si par aventure il vous reste quelque scrupule, vous me retrouverez où vous voudrez.

DON LOUIS.

Fort bien.

DON MANUEL.

Je suis don Manuel.

DON JUAN.

Que vois-je ? qu'entends-je?... don Manuel!

DON MANUEL.

Don Juan!

DON JUAN.

Mon âme suspendue hésite incertaine en voyant un frère et un ami si cher dans une semblable querelle... Et jusqu'à ce que vous m'en ayez appris la cause...

DON LOUIS.

La cause en est bien simple. Ce valet par ses importunités m'a forcé à lui parler avec humeur, et le seigneur don Manuel, son maître, m'a demandé raison... Voilà tout.

DON JUAN.

Puisqu'il en est ainsi, vous me permettez, mon frère, de l'embrasser. C'est lui, c'est le noble hôte qu'attend notre maison. Ap-

prochez, mon frère : deux gentilshommes qui ont combattu loyalement, et qui ont mutuellement éprouvé leur vaillance, n'en sont que plus amis.

DON MANUEL.

La valeur que j'ai vue au seigneur don Louis me ferait seule un devoir de lui offrir mes services.

DON LOUIS.

Je me dis votre ami... honteux seulement de ne vous avoir pas reconnu, puisque votre courage vous désignait à moi.

DON MANUEL.

Vous m'avez donné une bonne leçon... J'ai attrapé à la main une blessure.

DON LOUIS.

J'aimerais mieux mille fois être blessé moi-même.

COSME.

Voilà une querelle entre gens bien appris !

DON JUAN.

Venez donc chez moi sans retard. — Vous, don Louis, veuillez rester ici jusqu'à ce que doña Béatrix soit montée en carrosse, et vous m'excuserez auprès d'elle. — Venez, seigneur, à ma maison, ou plutôt dans la vôtre, afin que nous puissions vous soigner.

DON MANUEL.

Ce n'est rien.

DON JUAN.

Venez vite.

DON MANUEL, *à part*.

Quel mauvais augure pour moi, d'être blessé le jour même de mon arrivée à Madrid !

DON LOUIS, *à part*.

Quel ennui je ressens, qu'il m'ait été impossible de savoir quelle était cette dame !

COSME.

Mon maître emporte ce qu'il a mérité, pour se faire le don Quichotte de la première venue.

Don Juan, don Manuel et Cosme sortent.

DON LOUIS.

L'orage est passé, madame. Remettez vos esprits, et que les fleurs charmantes qui embellissent votre visage y renaissent de nouveau avec la joie.

BÉATRIX.

Où est allé don Juan ?

DON LOUIS.

Il vous prie de lui pardonner. Des obligations pressantes l'ont rappelé chez lui, où il accompagne un ami blessé dans un combat.

BÉATRIX.

O mon Dieu ! que dites-vous ? don Juan blessé ?

DON LOUIS.

Non, madame, ce n'est pas don Juan ; si c'était lui, je ne serais pas aussi tranquille. Rassurez-vous. Il serait affreux pour un mal imaginaire que vous eussiez, vous, de l'inquiétude, et que j'eusse, moi, la douleur de vous l'avoir causée.

BÉATRIX.

Je vous remercie. — Vous savez, seigneur don Louis, que j'estime vos soins, mais je ne puis les reconnaître. Mon étoile ne l'a pas permis. Et si ce qu'il y a de plus rare est ce que l'on doit le plus estimer, sachez-moi gré de ma franchise comme d'une chose qui aujourd'hui ne se trouve pas aisément à la cour. — Adieu.

Elle sort avec Clara.

DON LOUIS.

Adieu, madame. — Rien ne me réussit aujourd'hui, Rodrigue. Je rencontre une dame dont la tournure me plait, je cherche à la connaître : me voilà arrêté dans ma poursuite par un sot valet, et par un duel qui ne l'est pas moins. Je me bats, mon frère arrive, et voilà que le cavalier qui m'a insulté est son ami. Il me laisse ici pour l'excuser auprès d'une dame, et cette dame précisément se trouve être une beauté qui me coûte mille soucis. Tu le vois, je n'ai pas à me louer de la fortune.

RODRIGUE.

De tous ces ennuis, je parierais bien deviner celui qui vous est le plus sensible.

DON LOUIS.

Non, tu ne le soupçonnes pas.

RODRIGUE.

Ne serait-ce pas la préférence de Béatrix pour votre frère ?

DON LOUIS.

Mon Dieu, non. A te dire la vérité, et je ne la dirais qu'à toi seul, ce qui m'afflige le plus, c'est l'imprudence avec laquelle mon frère a offert l'hospitalité à un jeune homme, lorsque nous avons dans la maison une sœur qui est la veuve la plus charmante de la cour... D'autant que, tu ne l'ignores pas, elle vit chez nous en grand secret, ne recevant d'autres visites que celles de Béatrix, à cause de la parenté.

RODRIGUE.

Je sais que son mari était administrateur d'un revenu royal dans un port de mer¹, et qu'à sa mort il était redevable au roi de sommes assez considérables. Je sais aussi qu'elle est venue à la cour pour arranger secrètement ses affaires. Mais voilà ce qui, selon moi, excuse don Manuel. Car si vous voulez y réfléchir, puisque la situation même de doña Angela exige qu'elle ne voie personne, qu'elle se cache à tous les yeux, quel inconvénient y a-t-il à ce que votre

¹ Quelque chose comme serait chez nous un receveur des douanes.

frère ait reçu chez lui un hôte? D'ailleurs, on a pris assez de précautions. Tout exprès, pour son appartement, on a fait ouvrir une porte sur une autre rue. Et quant à la porte qui communique aux appartements intérieurs, masquée des deux côtés par une fausse armoire remplie de verreries, on ne se douterait pas seulement qu'elle existe.

DON LOUIS.

Tu emploies pour me rassurer un argument assez singulier, en me disant que l'honneur de ma sœur est protégé par une porte vitrée qu'on peut mettre en pièces à la première attaque !

Ils sortent.

SCÈNE II.

Un appartement chez don Juan.

Entrent DOÑA ANGELA et ISABELLE.

ANGELA.

Donne-moi mes coiffes de deuil, Isabelle, donne-moi ces tristes vêtements... puisque mon destin cruel l'a ainsi voulu.

ISABELLE.

Prenez vite. Car si votre frère a conçu quelque soupçon, il n'aurait plus aucun doute en vous revoyant avec le même costume sous lequel il vous a rencontrée au palais.

ANGELA.

Que le ciel me soit en aide !... Suis-je donc destinée à mourir entre deux murailles où le soleil même pénètre à peine ? Jamais femme ne jouit de moins de liberté. Veuve de mon mari, j'ai en quelque sorte pour époux mes deux frères ; et ce serait un crime à leurs yeux que d'aller, voilée, contempler de loin le théâtre d'une fête si belle.... Destin cruel ! Étoile rigoureuse !

ISABELLE.

Il faut, madame, excuser vos frères. Veuve si jeune encore, et de plus, charmante et pleine d'attraits, ils doivent vous surveiller avec attention, car c'est dans votre état qu'une pauvre femme est le plus exposée aux aventures d'amour... surtout aujourd'hui qu'on voit à la cour tant de petites veuves de hasard¹ qui, dans la rue, vous paraissent si sages, si réservées, si dévotes, et qui chez elles ne font que rire et folâtrer, — après avoir mis de côté leur mine béate et leurs coiffes. — Mais réservons ces discours pour un autre moment. Comment n'avons-nous pas encore parlé de ce cavalier étranger à qui vous avez confié votre honneur et que vous avez choisi pour galant ?

ANGELA.

On dirait que tu as lu dans mon âme.... Il m'inspire, je ne te le cache pas, beaucoup d'inquiétude. Ce sont des folies sans

Unas viuditas de asar.

doute; mais en entendant le cliquetis des épées, il m'est venu à la pensée que c'était lui peut-être qui se battait pour moi. Combien j'ai été sotte de l'exposer ainsi!.... Mais, dans le trouble où j'étais, une pauvre femme ne songe pas à ce qui peut arriver.

ISABELLE.

J'ignore si c'est que le cavalier a arrêté votre frère, mais enfin nous n'avons plus été suivies.

ANGELA.

Silence, écoute!

Entre DON LOUIS.

DON LOUIS.

Angela?

ANGELA.

Mon frère et seigneur, vous paraissez troublé, inquiet.... Que vous est-il arrivé? Qu'avez-vous?

DON LOUIS.

Aucun homme d'honneur, à ma place, ne serait content.

ANGELA, *à part*.

Hélas! je n'en puis plus douter, don Louis m'aura reconnue.

DON LOUIS.

Et je voudrais que l'on eût pour vous plus d'égards.

ANGELA.

Vous a-t-on donné quelque ennui?

DON LOUIS.

Oui, et en vous voyant, mon chagrin augmente encore.

ISABELLE, *à part*.

Voilà qui va mal.

ANGELA.

Mais, mon frère, moi, en quoi puis-je être cause.....

DON LOUIS.

Vous-même, ma sœur.

ANGELA.

Hélas!

DON LOUIS.

Et quand je vois don Juan vous traiter si légèrement....

ANGELA, *à part*.

Je n'y comprends plus rien.

DON LOUIS.

Lui, dans la situation où vous êtes, vous donner encore des ennuis... Mais en vérité, je vous ai en quelque sorte vengée par avance de notre hôte. Sans le connaître je lui ai fait une blessure dont il se souviendra.

ANGELA.

Et comment?

DON LOUIS.

Je suis entré à pied sur la place du palais, et j'ai poussé jusqu'à

la barrière... la garde empêchait d'approcher les carrosses et les hommes à cheval. Je me suis dirigé vers un cercle d'amis à moi, que j'ai tous trouvés enchantés de la conversation qu'ils avaient avec une femme voilée. Ils vantaient tous son esprit et sa grâce. Mais dès que j'arrivai elle ne prononça plus un seul mot ; et ce fut au point que quelqu'un lui demanda si ma présence l'avait rendue muette. Cela piqua ma curiosité. Je voulus voir si je connaissais la dame ; mais il me fut impossible d'y parvenir : elle se couvrait de son voile avec des soins, des précautions infinies. Aussitôt, je résolus de la suivre. Elle, en marchant, ne cessait de se retourner pour voir si je la suivais ; ce qui excitait encore ma curiosité. Or, chemin faisant, arrive à moi un malotru, le valet de notre hôte, me demandant de lui lire la suscription d'une lettre. Je lui répondis que je n'en avais pas le loisir... J'étais d'ailleurs persuadé que c'était un prétexte pour m'arrêter, car la dame lui avait parlé en passant... Quoi qu'il en soit, il s'obstine, et m'oblige à le rudoyer. Sur ce, paraît notre hôte, qui prend la défense de son valet, et nous avons tiré l'épée. Cela aurait pu finir plus mal encore.

ANGELA.

Maudite femme ! à quel danger elle vous a exposé ! Je suis sûre qu'elle ne vous connaissait point, et qu'elle voulait seulement être suivie. Aussi, mon frère, je suis en droit de vous répéter mes conseils : Prenez bien garde aux connaissances de cette espèce. Les hommes n'ont jamais lieu de s'en louer.

DON LOUIS.

Et vous, ma sœur, où avez-vous passé la soirée ?

ANGELA.

Je suis restée à la maison, sans autre distraction que mes larmes.

DON LOUIS.

Notre frère vous a-t-il vue ?

ANGELA.

Depuis ce matin il n'est pas entré ici.

DON LOUIS.

Combien je suis désolé qu'il vous néglige ainsi !

ANGELA.

Il ne faut pas y faire attention. Cela n'en vaut pas la peine, et nous-mêmes nous devons quelque indulgence à notre frère aîné.

DON LOUIS.

C'était pour vous que je m'en affligeais. Mais puisque cela ne vous chagrine pas, je lui pardonne aisément. Et afin que vous voyiez bien que je n'ai rien contre don Manuel, je vais de ce pas le trouver, et même je veux lui faire une galanterie.

Il sort.

• ISABELLE.

Eh bien, madame, que dites-vous de tout ce qui arrive ? La

bizarre aventure ! votre défenseur est dans la maison, votre hôte est blessé !

ANGELA.

Je l'ai soupçonné, Isabelle, en apprenant l'affaire. Mais je n'ose pas encore m'en flatter. Il serait par trop étrange qu'un cavalier à peine débarqué à Madrid eût trouvé, en arrivant, une dame qui l'eût pris pour défenseur, qu'il se fût battu pour elle avec un autre cavalier, et que le frère de celui-ci l'eût reçu dans sa maison !... Je n'y croirai pas que je ne l'aie vu.

ISABELLE.

Pour peu que vous en ayez envie, je sais bien le moyen de le voir.

ANGELA.

Tu es folle..... mon appartement est si éloigné du sien !

ISABELLE.

Il y a — que cela ne vous effraye pas, — il y a un certain endroit à moi connu par où les deux appartements communiquent.

ANGELA.

Je voudrais voir cela... ne serait-ce que par curiosité. En es-tu bien sûre ?

ISABELLE.

N'avez-vous donc pas entendu dire que votre frère a fait placer une armoire devant la porte pour la masquer ?

ANGELA.

Je te comprends. Il serait facile, penses-tu, de pratiquer dans le bois un petit trou à travers lequel nous pourrions voir l'hôte.

ISABELLE.

J' imagine quelque chose qui vaut mieux encore.

ANGELA.

Parle donc.

ISABELLE.

Pour masquer la porte qu'il y avait là et qui conduisait au jardin, et afin cependant qu'on pût l'ouvrir au besoin, votre frère a fait placer devant, comme je vous disais, une armoire portative. Quoique remplie d'objets de verre, on peut la mouvoir à volonté. J'en sais personnellement quelque chose : car lorsque je la dressai, et que j'y appliquai les degrés qui sont au bas, la machine se dérangea peu à peu, et à la fin, moi, l'armoire et les degrés, nous tombâmes ensemble à terre. Vous voyez par là que cette armoire ne tient pas fort bien, et il suffirait, madame, qu'on la mit un peu de côté pour pouvoir passer.

ANGELA.

Voilà un bon avis. Mais dis-moi, Isabelle, si pour passer dans cet appartement nous n'avons qu'à enlever l'armoire, est-ce qu'on ne pourra pas en faire autant de l'autre côté ?

ISABELLE.

Sans doute. Mais pour que le stratagème soit complet, il n'y a qu'à la clouer avec deux clous qui ne tiennent pas. Ce sera indiquer que pour ouvrir il ne faut que connaître le secret.

ANGELA.

Fort bien. — Dès que le domestique viendra pour allumer, dis-lui qu'il vienne t'avertir dans le cas où notre hôte sortirait. J'aime à croire que sa blessure ne l'obligera pas à garder la chambre.

ISABELLE.

Eh quoi ! vous iriez ?

ANGELA.

J'ai je ne sais quel désir insensé de m'assurer si c'est à lui que je dois l'honneur et la vie. Si je suis cause de sa blessure, il est bien juste que je m'y intéresse.... alors surtout que je puis me montrer reconnaissante sans me compromettre. Allons, je veux voir cette fameuse armoire, et si je pourrai passer d'un appartement à l'autre sans éveiller aucun soupçon.

ISABELLE.

Ce sera charmant. Mais s'il venait à parler ?

ANGELA.

Il ne parlera pas. Un homme aussi généreux, aussi vaillant, aussi spirituel, — car sa conduite a montré qu'il possède toutes ces qualités, — ne me causera point de chagrin par ses indiscretions. Une langue indiscrète ne saurait se rencontrer chez un cavalier si parfait.

SCÈNE III.

Un autre appartement chez don Juan.

Entrent DON JUAN, DON MANUEL, et UN DOMESTIQUE portant un flambeau.

DON JUAN.

Au nom du ciel, reposez-vous.

DON MANUEL.

Ma blessure n'est rien, don Juan, et je suis honteux d'en avoir parlé. C'est de ma part une délicatesse excessive.

DON JUAN.

Tant mieux ! j'en remercie mon étoile. Je ne me consolerais jamais de vous voir souffrant dans ma maison, et, qui pis est, blessé, quoique bien involontairement, par la main de mon frère.

DON MANUEL.

C'est un parfait cavalier. J'admire son courage et son adresse, et me déclare désormais son ami et son serviteur.

Entre DON LOUIS. Il est suivi d'UN DOMESTIQUE qui porte une corbeille plate d'osier sur laquelle on a posé une épée.

DON LOUIS.

C'est moi, seigneur, qui suis à vous pour la vie, et qui viens me mettre à vos ordres. Et afin que l'instrument qui a fait votre blessure ne demeure plus sous mes yeux, qui ne peuvent plus le voir sans regret, je le bannis de ma présence comme un serviteur dont je serais mécontent. Voici, seigneur, l'épée qui vous a frappé. Elle vient, si elle est coupable, vous demander humblement pardon. Vengez-vous sur elle en la brisant.

DON MANUEL.

Vous êtes noble autant que brave, et mon vainqueur en toute chose. Mais je ne briserai point une épée si précieuse. Loin de là, je l'accepte avec reconnaissance. Désormais elle sera toujours à mon côté, m'enseignera la vaillance et fera ma sécurité. Car que pourrait craindre un cavalier qui pour se défendre a vos armes?

DON JUAN.

Puisque don Louis m'a appris les devoirs de l'hospitalité, il faut de mon côté que je vous fasse un présent.

DON MANUEL.

Vous me comblez tous deux, et je ne pourrai jamais reconnaître tant de faveurs.

Entre COSME, portant des valises.

COSME.

Que cinq cent mille démons changés en autant de dragons viennent me saisir avec leurs griffes, et m'emportent d'un vol jusqu'au ciel... si je n'aimerais pas mieux vivre tranquille, riche et content, en Galice ou dans les Asturies, plutôt qu'à la cour!

DON MANUEL.

Tais-toi, sot.

COSME.

Je puis bien parler après un tel malheur¹.

DON JUAN.

Quel malheur?

COSME.

Il n'y a qu'un traître qui donne passage à l'ennemi.

DON LOUIS.

Que veux-tu dire avec tes ennemis?

COSME.

C'est l'eau des fontaines.

DON MANUEL.

Voilà ce qui te met de mauvaise humeur?

¹ Il y a ici un jeu de mots intraduisible :

Reporta. — El reportorio se reporte.

COSME.

J'allais dans la rue chargé de ces coussins et de ces malles, lorsque je suis tombé dans un fossé qui est devant une fontaine. De sorte que me voilà bien équipé. Qui veut colloquer cela dans la maison ?

DON MANUEL.

Tu es ivre sans doute ; va-t'en.

COSME.

Si j'étais ivre, je ne serais pas en colère contre l'eau ; et si quelque chose devait me mettre en colère, ce serait de voir qu'ici l'eau se convertit en vin. Mais comme je l'ai lu dans un certain livre...

DON MANUEL.

Une fois qu'il a commencé, il en a pour vingt-quatre heures.

DON JUAN.

Il me paraît assez original.

DON LOUIS.

Tu sais donc lire, mon ami ? Pourquoi donc es-tu venu me prier tantôt de te lire cette lettre ?... Ne t'éloigne pas.

COSME.

C'est que, voyez-vous, seigneur, je ne sais lire que dans les livres imprimés... mais pas l'écriture.

DON LOUIS.

Bien répondu.

DON MANUEL.

Je vous en prie, ne faites pas attention à lui. Vous ne tarderez pas à le connaître, et vous connaîtrez alors un méchant bouffon.

COSME.

Je vous régalerai quelque jour d'une plaisanterie de ma façon.

DON MANUEL.

Comme il n'est pas tard encore, je vais faire une visite assez importante pour moi.

DON JUAN.

Nous vous attendrons pour souper.

DON MANUEL.

Toi, Cosme, tu ouvriras ces valises et tu en sortiras mes effets.

DON JUAN.

Si vous voulez fermer, voici la clef de l'appartement. J'ai, moi, un passe-partout pour les jours où je rentre tard. Vous n'avez ici qu'une seule porte. (*A part.*) Il est essentiel de détourner toute idée de son esprit.

Ils sortent, à l'exception de Cosme.

COSME.

D'abord toi, ma petite valise, approche un peu. Je veux commencer par toi, et cela pour savoir au juste si en chemin j'ai bien ferré la mule ; car en voyage, les maîtres n'examinent pas un compte par le menu, comme ils feraient chez eux, et il y a plus de profit pour

les valets. (*Il ouvre la valise et en tire une bourse.*) Ah! la voilà cette bourse chérie; quel bonheur de la revoir! Vierge elle est partie, et elle revient grosse.—J'ai envie de compter ce qu'il y a dedans... Mais non; mon maître pourrait venir, et il est inutile qu'il me trouve dans cette occupation. — A propos, il m'a commandé de sortir ses effets de sa valise. Mais quoi! est-ce une raison pour le faire? ne suis-je pas son valet? Il vaut bien mieux aller se distraire un moment dans quelque cabaret du voisinage.— Cela te va-t-il, Cosme? —Mais oui, cela me sourit assez.— Eh bien, Cosme, partons, c'est moi qui régale, et faisons la figue à nos maîtres!

Il sort.

Entrent, par une armoire qui se déboîte, DOÑA ANGELA et ISABELLE.

ISABELLE.

Rodrigue m'a assurée que vos frères et le cavalier étranger étaient sortis et qu'il n'y avait personne dans l'appartement.

ANGELA.

C'est ce qui m'a encouragée dans cette entreprise.

ISABELLE.

Vous voyez, madame, il n'y a aucune difficulté à passer par ici.

ANGELA.

Je vois qu'au contraire toutes mes précautions étaient inutiles. Nous n'avons rencontré personne, et la porte s'ouvre et se ferme aisément, sans qu'on puisse s'en apercevoir.

ISABELLE.

Et dans quel dessein êtes-vous venue?

ANGELA.

Pour nous en retourner. C'est assez comme cela pour deux femmes. Ce cavalier ayant exposé sa vie en ma faveur, avec générosité et courage, je voulais voir s'il n'y aurait pas quelque présent qui...

ISABELLE.

Tenez, madame, voilà celui que lui a fait votre frère..... Cette épée qui est sur le buffet.

ANGELA.

Regarde... on a donc transporté ici mon secrétaire?

ISABELLE.

C'est mon seigneur qui l'a voulu. Il a désiré qu'on l'apportât ici avec tout ce qu'il faut pour écrire, et un certain nombre de livres.

ANGELA.

Qu'est-ce que j'aperçois? deux valises par terre.

ISABELLE.

Et de plus, ouvertes, madame. Voulez-vous que nous voyons un peu ce qu'il y a dedans?

ANGELA.

Soit!... c'est une folie, mais je suis curieuse de savoir quels sont ses effets, ses bijoux.

ISABELLE.

Militaire et solliciteur ¹, il ne doit pas être fort monté en objets de prix.

Elles tirent de la valise tous les objets qu'elles annoncent et les répandent dans la salle.

ANGELA.

Qu'est ceci ?

ISABELLE.

Des papiers.

ANGELA.

Sont-ce des lettres ?

ISABELLE.

Non, madame... c'est une grosse liasse qui pèse horriblement.

ANGELA.

Ce serait pis encore si c'étaient des lettres de femme. — Ne t'arrête pas à cela.

ISABELLE.

Voici du linge blanc.

ANGELA.

A-t-il bonne odeur ?

ISABELLE.

Oui, comme du linge qui revient de la lessive.

ANGELA.

C'est le parfum le plus distingué.

ISABELLE.

Il a les trois qualités essentielles : blanc, doux et fin. — Mais qu'est-ce que je trouve là, madame ? Un sac de peau contenant toute sorte d'instruments en fer !

ANGELA.

Voyons. On dirait la trousse d'un dentiste. Mais non, ce sont de petites pinces... Ceci c'est pour redresser les cheveux du haut du front... et ceci pour faire tenir droites les moustaches.

ISABELLE.

Voici encore une brosse et un peigne... Ce n'est pas tout, et notre hôte est un homme à précautions. Il ne perdra pas la forme de ses souliers.

ANGELA.

Comment cela ?

ISABELLE.

C'est qu'il l'a dans sa valise.

ANGELA.

Est-ce tout ?

Soldado y pretendiente, etc.; etc.

Au dix-septième siècle, en Espagne, la capitale (*la corte*) était remplie de solliciteurs (*pretendientes*) qui venaient là chercher quelque emploi.

ISABELLE.

Non, madame... Voici encore un paquet qui a l'air, pour le coup, de contenir des lettres.

ANGELA.

Montre un peu... Ce sont des lettres de femme! et, de plus, un portrait!

ISABELLE.

Pourquoi le regardez-vous ainsi?

ANGELA.

C'est qu'il est agréable de voir une belle personne... même en peinture.

ISABELLE.

Vous paraissez mécontente d'avoir trouvé cela?

ANGELA.

Que tu es sotte!... Ne cherche pas davantage.

ISABELLE.

Et quel est votre projet?

ANGELA.

D'écrire un billet que je lui laisserai. — Prends le portrait.

Elle s'assied pour écrire.

ISABELLE.

Pendant ce temps-là, visitons un peu la valise du serviteur. — Voici de l'argent... ou pour mieux dire de la grosse monnaie... des *quartos*... humble plèbe de la république où les doublons et les patagons¹ sont les rois et les princes. — Il faut que je lui joue un tour. Je vais prendre l'argent de ce valet et mettre à la place quelques charbons. — On dira peut-être : Où donc ce démon de femme a-t-elle trouvé ces charbons-là?... Cela n'est pas difficile; nous sommes en novembre, et nous avons près d'ici un brazéro.

ANGELA.

J'ai écrit. Mais où pourrai-je laisser ma lettre sans que mon frère la voie dans le cas où il viendrait?

ISABELLE.

Ici, madame, sous la taie du coussin. En le découvrant, il ne manquera pas de le trouver. Jusque-là personne ne s'en doutera.

ANGELA.

Tu as une bonne idée. Mets-l'y sans retard, et dépêche-toi de ramasser tout cela.

ISABELLE.

Mon Dieu! madame, j'entends que l'on met la clef dans la serrure.

ANGELA.

Eh bien, laisse tout. — Cela restera où cela est, et cachons-nous au plus vite. — Viens, Isabelle.

Elles sortent par où elles sont entrées.

¹ Les *quartos* étaient une grosse monnaie de cuivre. Les doublons et les patagons étaient de la monnaie d'or et d'argent.

Entre COSME.

COSME.

Maintenant que je me suis occupé du service de ma personne, je vais m'occuper un peu du service de mon maître... Mais qui donc songe à vendre nos effets pour les avoir ainsi étalés? Vive le Christ! on dirait la place du Marché... qui y a-t-il ici? — Par Dieu! personne..... et s'il y a quelqu'un on ne répondra pas. Fort bien..... Mais cela ne m'empêche pas, à parler franchement, de mourir de peur... Enfin pourvu que ce personnage inconnu qui a tout mis sens dessus dessous ait laissé mon argent où il était!... Mais que vois-je! mes quartos convertis en charbons!... Esprit follet, esprit follet, qui que tu sois ou que tu aies été, rends-moi mon argent. Pourquoi me l'as-tu dérobé? est-ce parce que moi-même...

Entrent DON JUAN, DON LOUIS et DON MANUEL.

DON JUAN.

Pourquoi ces cris?

DON LOUIS.

Qu'as-tu donc?

DON MANUEL.

Que t'est-il arrivé? parle.

COSME.

Voilà qui est un peu sans façon... Si vous avez, seigneur, dans votre maison pour locataire un esprit follet, pourquoi donc nous avez-vous invités à y venir? Je ne suis sorti d'ici qu'un moment, et à mon retour voilà comme j'ai trouvé nos effets. Cela a l'air d'une vente à l'encan!

DON JUAN.

Y manque-t-il quelque chose?

COSME.

Je ne pense pas... si ce n'est mon argent à moi, qui était dans cette bourse et que je retrouve converti en charbons.

DON LOUIS.

Oui, je comprends!

DON MANUEL.

La sotte plaisanterie! jamais je n'ai rien vu de plus maladroit.

DON JUAN.

Ni de plus ridicule.

COSME.

Ce n'est pas une plaisanterie, vive Dieu!

DON MANUEL.

Tais-toi; tu es ivre, à l'ordinaire.

COSME.

C'est possible; mais quelquefois je n'en suis pas moins dans mon bon sens.

DON JUAN.

Adieu, don Manuel, je vous laisse vous coucher, et j'espère que l'esprit follet ne viendra pas troubler votre repos. Conseillez à ce garçon d'imaginer à l'avenir quelque tour plus ingénieux.

Il sort.

DON LOUIS.

Il est heureux que vous soyez brave et vaillant comme vous l'êtes, s'il faut que vous ayez l'épée à la main toutes les fois que ce drôle-là voudra faire une plaisanterie de mauvais goût.

Il sort.

DON MANUEL.

Tu vois les compliments que tu m'attires. Tout le monde paraît me reprocher de souffrir tes impertinences, et partout où je vais tu me suscites quelque nouvel ennui.

COSME.

Maintenant nous sommes seuls, seigneur, et je ne voudrais pas vous tromper. Je n'y ai nul intérêt. Eh bien ! que cinq cent mille démons m'emportent où il leur plaira s'il n'est pas vrai que je suis sorti, et que c'est un autre — que j'ignore, — qui a fait ce remue-ménage.

DON MANUEL.

Tu voudrais t'excuser ainsi de ta sottise... Ramasse ce qui est là épars, et viens me déshabiller.

COSME.

Seigneur, je consens qu'on m'envoie ramer aux galères, si...

DON MANUEL.

Allons, tais-toi... ou, vive Dieu ! je te casse la tête.

COSME.

J'en serais trop affligé. — Enfin, bref, réunissons au plus tôt ce qui appartient à chaque valise. — O ciel ! que je voudrais avoir la trompette du jugement, pour faire venir d'eux-mêmes où ils doivent être tous les objets épars çà et là !

DON MANUEL sort un moment et revient aussitôt un papier à la main.

DON MANUEL.

Éclaire-moi, Cosme.

COSME.

Que vous est-il arrivé, mon seigneur ? Avez-vous par hasard trouvé quelqu'un dans l'autre pièce ?

DON MANUEL.

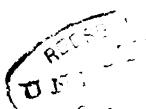
Je découvre mon lit pour me coucher, et sous la couverture du lit je trouve... quoi?... ce billet. — Et ce qui m'étonne le plus c'est la suscription.

COSME.

A qui est-ce adressé ?

DON MANUEL.

A moi. Mais la façon en est assez bizarre.



COSME.

Que dit-on ?

DON MANUEL.

Le voici. (*Lisant.*) « Que personne ne m'ouvre ; car j'appartiens au seul don Manuel. »

COSME.

Plaise à Dieu que quelque sinistre aventure ne vous oblige pas à ajouter foi à mes paroles !... Mais un moment, arrêtez, n'ouvrez pas... commencez par conjurer ce billet.

DON MANUEL.

Ce qui cause mon émotion, c'est la nouveauté du fait et non pas la crainte. Celui qui admire ne craint pas. (*Lisant.*) « Je m'intéresse à votre santé à cause que j'ai failli vous mettre en péril ; et avec autant d'inquiétude que de reconnaissance, je vous supplie de m'en donner des nouvelles. Le moyen est facile : vous n'avez qu'à laisser la réponse au même endroit où vous avez trouvé ce billet. Il est essentiel que vous gardiez le secret ; car du jour où vos amis seraient instruits de la chose, je perdrais l'honneur et la vie. »

COSME.

L'étrange aventure !

DON MANUEL.

En quoi étrange ?

COSME.

Vous n'êtes pas plus étonné que cela ?

DON MANUEL.

Nullement. Au contraire, me voilà instruit de tout.

COSME.

Comment ?

DON MANUEL.

Je vois maintenant que cette dame voilée qui fuyait don Louis avec un si grand trouble était sa dame... car comme il est garçon ce ne pouvait pas être sa femme. Et cela étant posé, peut-on répu- gner à croire qu'il doit lui être facile d'entrer quand elle veut dans la maison qu'il habite ?

COSME.

Cela n'est pas mal imaginé. Soit ! c'est la dame de don Louis, je le veux bien. Mais elle, comment pouvait-elle savoir ce qui arriverait après notre rencontre, pour qu'elle eût ce billet tout préparé ?

DON MANUEL.

Elle peut après mon aventure l'avoir donné à un valet.

COSME.

Fort bien ! mais lui, ce valet, comment peut-il l'avoir mis ici ? car enfin depuis mon arrivée personne n'est entré dans l'appartement.

DON MANUEL.

Cela a pu se faire auparavant.

COSME.

Oui ; mais ces valises défaites, ces effets jetés çà et là, cette lettre mystérieuse, toutes ces circonstances réunies...

DON MANUEL.

Vois si ces fenêtres ferment bien.

COSME.

Oui, monseigneur, et avec des barreaux.

DON MANUEL.

Cela me donne des doutes et m'inspire des soupçons.

COSME.

De quoi ?

DON MANUEL.

Je ne puis m'expliquer.

COSME.

Et que comptez-vous faire ?

DON MANUEL.

Je me propose de répondre jusqu'à ce que j'aie découvert la vérité, et de manière à ne pas laisser croire que j'ai pu avoir la moindre crainte. Un jour ou l'autre, — dans ce commerce de billets, — nous verrons bien qui les apporte ou qui les vient chercher.

COSME.

Et ne pensez-vous pas à en parler à nos hôtes ?

DON MANUEL.

Non. Pour rien au monde je ne voudrais nuire à une femme qui se confie à moi.

COSME.

Mais alors n'est-ce pas offenser l'homme que vous soupçonnez d'être son amant ?

DON MANUEL.

Non pas ! ce n'est de ma part que circonspection et prudence.

COSME.

Ah ! monseigneur, il y a ici quelque chose de plus que ce que vous croyez, et mon inquiétude ne fait que croître à chaque instant.

DON MANUEL.

Que veux-tu dire ?

COSME.

Supposant qu'il y ait ici indéfiniment un échange de lettres, et que jamais, malgré vos recherches, vous ne découvriez qui vous écrit, que penserez-vous ?

DON MANUEL.

Qu'on est fort ingénieux pour entrer et pour sortir, pour ouvrir et pour fermer, et que l'appartement a quelque issue secrète... Enfin je pourrai y perdre l'esprit, mais je ne croirai pas à une chose surnaturelle.

COSME.

A propos d'esprit, n'y a-t-il pas des esprits follets ?

- Personne n'en a vu. DON MANUEL.
- Des génies familiers ? COSME.
- Chimères que cela ! DON MANUEL.
- Des sorcières ? COSME.
- Autres folies ! DON MANUEL.
- Des magiciennes ? COSME.
- Quelle sottise ! DON MANUEL.
- Des enchanteresses ? COSME.
- Pas davantage. DON MANUEL.
- Des succubes ? COSME.
- Tout autant. DON MANUEL.
- Des négromants ? COSME.
- Dans les contes. DON MANUEL.
- Des énergumènes ? COSME.
- Le nigaud ! DON MANUEL.
- Vive Dieu ! je vous tiens. — Et des diables ? COSME.
- Dont j'ignore le pouvoir. DON MANUEL.
- Et des âmes en peine ? COSME.
- Qui chercheraient à m'inspirer de l'amour, n'est-ce pas ? Tais-toi, imbécile, tu m'obsèdes. DON MANUEL.
- Enfin, que décidez-vous ? COSME.
- Je veillerai soigneusement nuit et jour. C'est ainsi que je découvrirai la vérité, sans que je croie ni à tes esprits follets, ni au reste. DON MANUEL.
- Eh bien ! moi, je pense qu'il y a quelque démon qui les amène ici..... Et cela n'est pas étonnant dans un endroit où se trouve un cavalier prenant du tabac à fumer¹. COSME.

¹ C'est que, selon lui, le démon doit aimer ce tabac, dont la fumée, sans doute, lui rappelle l'enfer.

JOURNÉE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Dans la maison de don Juan.

Entrent DOÑA ANGELA, DOÑA BÉATRIX et ISABELLE.

BÉATRIX.

Vous me contez là une singulière aventure.

ANGELA.

Cela n'est rien. La fin est plus curieuse encore. Où en suis-je restée ?

BÉATRIX.

Vous me disiez comme quoi vous aviez pénétré chez lui par cette armoire, dont il est aussi difficile de deviner le secret qu'il est facile de l'ouvrir ; que vous lui aviez écrit un mot, et que le lendemain vous aviez trouvé la réponse au billet.

ANGELA.

Je dis donc que je n'ai jamais vu un style aussi galant, aussi aimable, dans lequel se rencontrassent aussi bien le sérieux et la plaisanterie. C'est une imitation ingénieuse du langage des chevaliers errants en semblable aventure. Voici la lettre... Il me semble qu'elle vous fera plaisir. (*Lisant.*) « Belle dame, qui que vous soyez, vous qui consolez le chevalier affligé et qui regardez d'un œil pitoyable ses douleurs, daignez, je vous supplie, désigner à mon bras le traître ou le païen qui vous persécute. Je suis impatient, une fois guéri de mes blessures passées, de me mesurer de nouveau contre lui, dussé-je périr dans la lutte. Car, pour un chevalier soumis au devoir et fidèle à l'honneur, ce n'est rien que de braver la mort. — Que l'auteur de la lumière vous soit en aide, et qu'il se souvienne de moi, le chevalier de la dame invisible. »

BÉATRIX.

En vérité, c'est d'un charmant style, et tout à fait en harmonie avec l'aventure de l'armoire enchantée.

ANGELA.

Je m'attendais à trouver dans sa lettre de l'étonnement, de la surprise. Voyant, au contraire, ce gracieux enjouement, j'éprouvai un vif désir de continuer, et lui répondant aussitôt...

ISABELLE.

Arrêtez... Voici votre frère don Juan.

ANGELA.

Il vient sans doute, plus épris que jamais, vous remercier du bonheur qu'il a de vous voir en sa maison.

BÉATRIX.

A vous dire vrai, je n'en suis pas trop fâchée.

Entre DON JUAN.

DON JUAN.

Le proverbe a raison : il n'y a point de mal qui ne puisse devenir un bien. Et je l'éprouve aujourd'hui mieux que personne, puisque vos ennuis peuvent me donner de la joie. J'ai appris, belle Béatrix, qu'une contestation survenue entre vous et votre père vous a conduite ici. Je regrette de devoir à un motif semblable le bonheur que je reçois, et que de la même cause puissent sortir pour nous deux effets si différents, comme, dit-on, de l'aspic vient à la fois et le poison et la thériaque. Mais soyez toujours la bienvenue. Dans cette courte hospitalité, le soleil, j'aime à croire, ne se trouvera point mal en compagnie d'un ange ¹.

BÉATRIX.

Vous mêlez si bien l'expression de votre joie et celle de vos regrets, que je ne sais à quoi répondre. — Si j'ai eu querelle avec mon père, la faute en est à vous. Il ne sait pas quel est le galant, mais il sait que, cette nuit, j'ai parlé à quelqu'un par le balcon, et pendant que sa colère se passe, il désire que je sois auprès de ma cousine, dont la sagesse lui inspire la plus grande confiance. Je me contenterai de vous dire que je trouve une certaine satisfaction dans mes chagrins ; car l'amour cause en moi aussi différents effets, semblable au soleil, aux rayons duquel naissent des fleurs tandis que d'autres se flétrissent. L'amour a pénétré dans mon cœur, et en y tuant le ressentiment de mes ennuis, il y a fait naître le seul plaisir de me trouver dans votre maison, sphère charmante qui ferait l'envie du soleil et qui est la digne demeure d'un ange.

ANGELA.

Il est facile de juger que vous êtes l'un et l'autre on ne peut plus contents dans vos amours, à la manière dont vous me prodiguez les plus gracieux compliments.

DON JUAN.

Savez-vous, ma sœur, ce que j'ai pensé ? c'est que pour vous venir du souci que vous donne mon hôte, vous avez cherché un hôte féminin ² qui me cause à moi un semblable souci.

ANGELA.

Vous avez raison.

DON JUAN.

Je vous remercie de la vengeance.

Il fait mine de se retirer.

¹ Allusion au nom d'Angela, dont le mot espagnol *angel* (ange) se rapproche beaucoup.

² L'espagnol dit tout simplement *huespeda*, qui est le féminin de *huesped* (hôte). Malheureusement le mot français *hôtesse* ne s'emploie que pour désigner la maîtresse d'une auberge, d'un hôtel garni.

BÉATRIX.

Que faites-vous, don Juan ? où allez-vous ?

DON JUAN.

Je sors pour votre service ! car je ne puis vous laisser que pour m'occuper de vous.

ANGELA.

Laissez-le aller.

DON JUAN.

Dieu vous garde !

Il sort.

ANGELA.

En effet, il m'a donné bien du souci avec son hôte, beaucoup plus qu'il ne pense, et même que je ne puis dire. — Mais puisque vous êtes dans les mêmes dispositions, il faut que j'achève de vous raconter mon histoire.

BÉATRIX.

Le désir de l'entendre était seul capable de me consoler de ce départ.

ANGELA.

Pour ne point vous fatiguer, ses lettres et les miennes n'ont fait qu'aller et venir ; et ses lettres toujours si charmantes, et d'une raillerie si délicate, qu'elles en sont vraiment admirables.

BÉATRIX.

Et en définitive, que pense-t-il de tout ceci ?

ANGELA.

Que je dois être la dame de don Louis ; d'un côté se fondant sur ce que je me suis cachée de lui, — et de l'autre sur ce que je possède une seconde clef de l'appartement.

BÉATRIX.

Une seule chose m'étonne.

ANGELA.

Et laquelle ? dites.

BÉATRIX.

C'est que ce cavalier, voyant qu'il y avait quelqu'un pour lui apporter vos lettres et venir chercher les siennes, ne vous ait pas épiée et surprise.

ANGELA.

Cela n'est pas facile. J'ai auprès de lui quelqu'un qui m'avertit de tout ce qui entre et de tout ce qui sort ; et Isabelle n'entre dans son appartement que quand il n'y a personne. Une fois son valet a passé la journée entière en observation ; mais, nous étions prévenues... Et de peur que je ne l'oublie, Isabelle, ne manque pas d'emporter cette corbeille quand il en sera temps.

BÉATRIX.

Autre objection. Comment pouvez-vous accorder tant d'esprit à un homme qui, en semblable occurrence, n'a pas deviné le secret de l'armoire ?

ANGELA.

Eh ! mon Dieu, rappelez-vous l'œuf de Gros-Jean ¹. Le problème était celui-ci : faire tenir un œuf debout sur une table de marbre poli. Les esprits les plus fins, les plus distingués, y perdirent leur savoir. Arrive Gros-Jean, qui, prenant l'œuf, lui donne un petit coup, et le voilà qui se tient droit. Tout est difficile pour qui ne sait pas ; et quand on sait, tout est facile.

BÉATRIX.

Autre question.

ANGELA.

J'écoute encore.

BÉATRIX.

Qu'attendez-vous de toutes ces folies ?

ANGELA.

Je ne sais... Je pourrais vous dire que je veux seulement lui témoigner ma reconnaissance... que c'était pour moi une distraction... Mais c'est plus que cela, je l'avoue. Ne me suis-je pas avisée d'éprouver de la jalousie en voyant qu'il garde le portrait d'une dame?... Je suis même résolue à entrer chez lui, et à le prendre. Il y a plus : s'il faut vous l'avouer, je souhaite maintenant qu'il me voie et me parle.

BÉATRIX.

Une fois découverte chez lui, prenez garde !

ANGELA.

Oh ! le ciel me protégera. D'ailleurs, lui-même ne voudrait pas trahir son hôte, son ami ; puisque seulement l'idée que je suis sa dame fait qu'il m'écrit avec tant de timidité, d'inquiétude et de trouble... Mais je ne m'exposerai pas à ce péril.

BÉATRIX.

Alors, comment vous verra-t-il ?

ANGELA.

Écoutez. Voici ce que j'ai imaginé pour qu'il ne me voie pas dans son appartement, et qu'il vienne dans le mien sans savoir où.

ISABELLE.

Mettez à la marge un autre frère, car voici don Louis ².

ANGELA.

Je vous conterai cela plus tard.

BÉATRIX.

Mon Dieu ! que la destinée est bizarre, et pourquoi le ciel a-t-il mis entre deux mérites égaux une telle différence à mes yeux,

¹ Sabes
Lo del huevo de Juanelo, etc., etc.

² *Pon otro hermano á la margen, etc., etc.*

Il y a ici, je crois, une allusion assez fine à la manière dont s'imprimaient les comédies espagnoles ; au lieu de placer les noms des acteurs, comme chez nous, entre les lignes, on les mettait à la marge, afin de gagner de l'espace.

qu'en leur inspirant la même envie de me plaire, l'un m'enchanté, et l'autre me fatigue ? — Sortons, je ne veux pas que don Louis me parle.

Entre DON LOUIS.

DON LOUIS.

Pourquoi vous éloigner ainsi ?

BÉATRIX.

Faut-il vous le dire ? Peut-être un peu à cause de vous.

DON LOUIS.

Eh quoi ! une lumière plus belle et plus brillante que celle du soleil se retire parce que j'arrive ? Suis-je donc, par hasard, la nuit ? Pardonnez-moi, de grâce, si je vous retiens en quelque sorte par force ; c'est une preuve de mon respect et de ma soumission ; je ne veux pas solliciter une faveur, puisque vous ne voulez pas m'en accorder..... Mon fol amour, je le sais, n'obtiendra jamais de vous la moindre espérance ; mais de la part d'un homme qui n'éprouve que rigueur, vous aimer c'est se venger. Ma gloire me semble proportionnée à ma peine, et à mesure que vous me détesterez davantage, moi davantage je vous aimerai. Si vous n'êtes point satisfaite, apprenez de moi à aimer, ou enseignez-moi à haïr. Enseignez-moi la rigueur, je vous apprendrai le dévouement ; enseignez-moi la dureté, moi je vous apprendrai la tendresse ; enseignez-moi le mépris et le dédain, moi je vous apprendrai l'amour et la constance. Quoiqu'il vaille mieux peut-être, — à la gloire du dieu d'amour, — que j'aime pour deux, comme vous, vous haïssez.

BÉATRIX.

Vous vous plaignez de la façon la plus galante ; mais, je ne sais pourquoi, je suis complètement insensible à vos peines.

DON LOUIS.

Vous me traitez si mal, qu'à la fin j'apprendrai de vous un autre langage.

BÉATRIX.

Celui de l'indifférence me conviendrait beaucoup mieux.

Elle va pour sortir.

DON LOUIS.

Encore un mot, de grâce.

BÉATRIX.

Je ne puis vous entendre. (*A doña Angela.*) — Au nom du ciel, ma chère, retenez-le.

Elle sort.

ANGELA.

Quoi ! mon frère, vous n'avez pas plus de fierté que vous puissiez ouïr de tels discours ?

DON LOUIS.

Eh ! ma sœur, que voulez-vous que je fasse ?

ANGELA.

Oublier ; car aimer sans être payé de retour, ce n'est pas vivre, c'est mourir.

Elle sort avec Isabelle.

DON LOUIS.

Oublier, cela n'est pas facile, alors que j'ai à me plaindre. J'oublierais peut-être si j'étais heureux ; car la faveur n'agite point l'âme aussi vivement que le fait l'outrage.

Entre RODRIGUE.

RODRIGUE.

D'où venez-vous, seigneur ?

DON LOUIS.

Je ne sais.

RODRIGUE.

Vous paraissez triste. Puis-je en savoir le motif ?

DON LOUIS.

J'ai parlé à Béatrix.

RODRIGUE.

Il suffit ; je devine à votre air ce qu'elle vous a répondu. Mais où est-elle ? je ne la vois point.

DON LOUIS.

L'ingrate a pour quelques jours demandé l'hospitalité à doña Angela. Mon frère et ma sœur semblent à l'envi avoir conjuré contre moi. Tandis que l'un amène ici don Manuel, l'autre y accueille doña Béatrix, pour que la jalousie ne me laisse pas un instant de repos.

RODRIGUE.

Prenez garde que don Manuel ne vous entende ; le voici.

Entre DON MANUEL.

DON MANUEL.

Il n'y a que moi au monde à qui il soit arrivé une aventure de ce genre. Que faire, ô ciel ? comment mettre un terme à mes doutes ? comment m'assurer si cette femme est ou non la dame de don Louis ? comment savoir qui peut l'aider ici à se jouer de moi ?

DON LOUIS.

Seigneur don Manuel ?

DON MANUEL.

Seigneur don Louis ?

DON LOUIS.

D'où venez-vous ainsi ?

DON MANUEL.

Du palais.

DON LOUIS.

Je n'aurais point dû vous le demander. Un homme qui sollicite doit avoir nécessairement chaque jour une raison qui l'appelle au palais, comme au centre de sa sphère.

DON MANUEL.

Ce ne serait encore rien que d'aller au palais. Mais j'ai bien une autre course. Sa majesté se rend ce soir à l'Escurial, et il est important que je m'y trouve avec mes dépêches.

DON LOUIS.

Si je puis vous être bon à quelque chose, vous êtes libre, vous le savez, de disposer de moi.

DON MANUEL.

Mille remerciements pour tant de bonté.

DON LOUIS.

Ce n'est pas un vain compliment de ma part.

DON MANUEL.

C'est uniquement, je le vois, désir de contribuer à mon succès.

DON LOUIS.

Assurément. (*A part.*) Je voudrais en hâter le moment.

DON MANUEL.

Mais je ne veux pas enlever à ses plaisirs un galant cavalier tel que vous. Vous aurez, je suis sûr, quelque affaire plus agréable, et ce serait mal à moi de vous en éloigner.

DON LOUIS.

Vous ne parleriez pas de la sorte si vous eussiez entendu ce que je disais à Rodrigue.

DON MANUEL.

Je n'ai donc pas bien rencontré ?

DON LOUIS.

La vérité est que je déplorais la rigueur d'une beauté qui ne redouterait pas mon absence.

DON MANUEL.

Vous n'êtes pas si dépourvu.

DON LOUIS.

J'aime une beauté qui n'a pour moi que dédain.

DON MANUEL.

Vous dissimulez, je crois.

DON LOUIS.

Plût au ciel ! Mais je suis né si malheureux que cette beauté me fuit, comme la lumière brillante du soleil fuit devant la nuit. Figurez-vous mon malheur : afin que je ne puisse point la suivre, elle a demandé à une personne d'arrêter mes pas. Vous le voyez, il n'y a point d'infortune qui égale la mienne, puisque tout le monde cherche des tiers pour se réunir à l'objet aimé, et qu'elle en cherche pour m'éviter.

Il sort avec Rodrigue.

DON MANUEL.

Il ne pouvait pas s'expliquer plus clairement !... Une femme qui fuyait devant lui et qui a prié un cavalier de l'arrêter, c'est elle et c'est moi... me voilà éclairé sur un point. — Mais la dame dont j'ai

protégé la fuite n'est point celle qui vient ici ; car il ne se plaindrait pas de son indifférence si elle venait dans sa maison. — Mais si ce n'est point sa dame, et qu'elle ne vive pas dans sa maison, comment pourrait-elle ainsi m'écrire et me répondre ? Un doute succède à un autre. Comment me conduire dans une situation si délicate ?... Que Dieu bénisse cette femme !

Entre COSME.

COSME.

Eh bien ! seigneur, comment va l'esprit follet ? L'avez-vous, d'aventure, rencontré par ici ? Je serais charmé de savoir qu'il n'est point par là.

DON MANUEL.

Parle doucement.

COSME.

C'est que j'ai beaucoup à faire dans notre appartement, et je n'y puis entrer.

DON MANUEL.

Qui t'en empêche ?

COSME.

La peur.

DON MANUEL.

La peur ! toi ! un homme.

COSME.

Pourquoi pas ?... S'il n'y avait pas de motif, à la bonne heure ! Mais dans une aventure comme la nôtre...

DON MANUEL.

Laisse là ces sottises, et apporte-moi un flambeau. J'ai à faire quelques dispositions, et à écrire. Je vais ce soir hors Madrid.

COSME.

Je m'y attendais. Cela signifie que vous avez aussi peur que moi.

DON MANUEL.

Cela signifie, au contraire, que je suis dégagé d'inquiétude ; car tandis que tu me parles de ces folies je pense à toute autre chose... Mais je n'ai pas de temps à perdre. Prépare un flambeau pendant que je vais prendre congé de don Juan.

Il sort.

COSME.

Oui, je vais porter une lumière à l'esprit follet ; car c'est l'heure de le servir, et il ne faut pas le laisser dans l'obscurité... J'ai peine à trouver la mèche de cette lampe... Enfin la voilà prête... O ciel ! je m'en vais tout tremblant de peur.

Il sort.

SCÈNE II.

Un autre appartement.

Entre ISABELLE par l'armoire, avec une corbeille recouverte.

ISABELLE.

Ils sont sortis, à ce que m'a dit le domestique. Le moment est favorable pour mettre cette corbeille remplie de linge fin à l'endroit convenu... Mais qu'est-ce donc que j'éprouve?... comme il est nuit, dans l'obscurité, j'ai peur. Que Dieu me soit en aide ! Je suis le premier revenant qui se soit recommandé à Dieu... Je ne puis plus trouver le buffet... je ne me reconnais plus dans cette salle... je ne sais plus où je suis... et j'ai beau chercher, il m'est impossible de mettre la main sur la table. — Que faire, ô ciel ? si je ne parvenais pas à sortir et qu'on me vît ici, ce serait une belle affaire. — Jamais frayeur ne fut égale à la mienne... Mais quoi ! on ouvre, et la personne qui ouvre a de la lumière. Voici la fin de l'aventure. Je ne puis ni me cacher ni sortir.

Entre COSME, avec un flambeau.

COSME, *se croyant seul*.

Seigneur esprit follet, si par hasard les esprits follets bien nés sont sensibles à la politesse, je vous supplie humblement de m'oublier dans vos fantaisies, et ce pour quatre raisons. (*Il s'avance dans la chambre, et Isabelle marche derrière lui en évitant de se laisser voir.*) La première... je m'entends. La seconde... vous la savez. La troisième... parce que vous m'avez très-bien compris. Et la quatrième... à cause de la chanson :

Seigneur esprit follet,
Ayez pitié de moi,
Car je suis jeune et seul,
Et ne me suis jamais vu en tel péril !

ISABELLE, *à part*.

Maintenant, grâce à la lumière, j'ai repris connaissance des localités. Il ne m'a point vue... Si j'éteignais sa lampe : pendant qu'il ira la rallumer, je pourrais rentrer chez nous. Il entendra, mais ne me verra point... et de deux maux il faut choisir le moindre.

COSME, *à part*.

La peur fait entendre toute sorte de bruits.

ISABELLE, *à part*.

Voici comme je m'y prendrai.

Elle éteint la lumière en frappant Cosme.

COSME.

Ah ! malheureux ! On m'a tué ! Un confesseur !

¹ Les vers de Calderon sont la parodie d'une vieille chanson espagnole, qu'il a aussi imitée dans une autre comédie, *la Niña de Gomez Arias*.

ISABELLE.

Maintenant, échappons-nous.

Au moment où Isabelle va sortir, entre DON MANUEL.

DON MANUEL.

Qu'est ceci, Cosme? Tu n'as pas encore de lumière?

COSME.

Hélas, mon seigneur, l'esprit follet nous a tués tous deux..... La lumière, en soufflant dessus..... et moi, en me frappant à grands coups.

DON MANUEL.

C'est ta peur qui t'abuse.

COSME.

Ce n'est que trop certain.

ISABELLE, *à part*.

Si je pouvais trouver la porte.

Isabelle se rencontre avec don Manuel, et celui-ci se saisit de la corbeille.

DON MANUEL.

Qui va là?

ISABELLE, *à part*.

C'est encore pis! J'ai rencontré le maître.

DON MANUEL.

Apporte de la lumière, Cosme. Je tiens l'inconnu.

COSME.

Eh bien! ne le lâchez pas.

DON MANUEL.

Sois tranquille. Va vite.

COSME.

Tenez-le bien.

Il sort.

ISABELLE, *à part*.

Puisqu'il tient la corbeille, laissons-la-lui entre les mains. J'ai trouvé l'armoire. Bonsoir!

Elle sort, en laissant la corbeille dans les mains de don Manuel.

DON MANUEL.

Qui que vous soyez, demeurez tranquille jusqu'à ce qu'on ait apporté de la lumière..... Autrement, vive Dieu! je saurai vous retenir... Mais quoi! je ne sais que du vent, et je ne touche que du linge... Que serait-ce? Dieu me soit en aide! Je me sens plein de trouble.

Entre COSME, portant un flambeau.

COSME.

Voyons maintenant l'esprit follet... Mais où est-il? Qu'est-il devenu? Ne le tenez-vous pas, seigneur? Il vous a donc échappé? Qu'est-ce à dire?

DON MANUEL.

Je ne sais que répondre. Il s'est enfui en me laissant cela entre les mains.

COSME.

Eh bien ! qu'en dites-vous?... Vous-même, tout à l'heure, vous vous flattiez de le tenir, et il s'est envolé comme le vent.

DON MANUEL.

Je dis que cette personne qui entre ici et en sort d'une façon si ingénieuse était ce soir renfermée dans cette pièce ; qu'afin de pouvoir sortir elle a éteint ta lumière, et qu'à moi, pour le même motif, elle m'a laissé cette corbeille en s'échappant.

COSME.

En s'échappant ? Et par où ?

DON MANUEL.

Par cette porte.

COSME.

Vous me feriez perdre le sens. — Vive Dieu ! vous dis-je, je l'ai vu... Je l'ai vu aux dernières lueurs qu'à jetées ce flambeau en s'éteignant.

DON MANUEL.

Et quelle forme avait-il ?

COSME.

C'était un moine grandet.... avec un énormissime capuchon. — Cela me donne à penser que c'est un Revenant-capucin.

DON MANUEL.

Que de choses fait la peur ! — Éclaire par ici, et voyons ce qu'a apporté ce petit moine. Tiens cette corbeille, toi.

COSME.

Moi, une corbeille venue de l'enfer ?

DON MANUEL.

Tiens donc, te dis-je.

COSME.

C'est que, monseigneur, le suif m'a un peu sali les mains, et je risquerais de tacher le taffetas qui recouvre la corbeille. — Il vaut mieux que nous la mettions par terre.

DON MANUEL.

Du linge blanc et une lettre. — Voyons si le moine a de l'esprit. (*Lisant.*) « Depuis le peu de temps que vous êtes dans cette maison, l'on n'a pas pu faire plus de travail. A mesure que l'on avancera, on vous portera ce qui sera fait. Quant à l'idée où vous êtes que je serais la dame de don Louis, il me suffit de vous dire que non-seulement je ne la suis pas, mais que je ne puis pas l'être. Vous vous en convaincrez par vos yeux, et j'espère que ce sera bientôt. Dieu vous garde ! » (*Parlant.*) Il paraît que l'esprit follet a été baptisé, puisqu'il se souvient de Dieu.

COSME.

Vous le voyez, il y a des esprits follets religieux.

DON MANUEL.

Il se fait tard. Prépare les valises, et mets dans une bourse ces papiers, qui sont pour moi du plus grand intérêt. — Pendant ce temps je vais répondre à mon lutin.

Il donne des papiers à Cosme ; celui-ci les met sur une chaise ; don Manuel écrit.

COSME.

Je vais les mettre là pour ne pas les oublier, et les avoir sous la main... — Je ne demande qu'un moment de répit pour vous adresser une question : Maintenant, mon seigneur, croyez-vous aux esprits follets ?

DON MANUEL.

La sottise question !

COSME.

Pas si sottise. — Mais quoi ! vous voyez vous-même des effets si étonnants, comme ce présent qui vous arrive dans les airs, et vous doutez !... Soit ! puisque cela vous convient ainsi. Mais moi qui ne suis pas aussi bien partagé, je dois croire.

DON MANUEL.

Pourquoi cela ?

COSME.

Voici comme je le prouve. — Si l'on nous met nos effets sens dessus dessous, vous vous en moquez, et c'est moi qui ai le soin de les ranger, ce qui n'est pas une petite affaire. Si à vous on vous apporte des lettres et l'on vous écrit de doux propos, moi, on me prend mon argent, et l'on me laisse, à la place des charbons. — Si l'on vous apporte, à vous, des douceurs, que vous mangez en silence, moi je ne les goûte ni ne les vois. — Si l'on vous donne des chemises, des mouchoirs et des vallonnes¹, à moi, on ne me donne que le plaisir d'admirer ces jolis présents. — Si quand nous entrons ici tous deux presque en même temps, on vous donne à vous une corbeille si bien garnie et si galante, à moi, on ne me donne sur la tête qu'un coup de poing capable de me faire jaillir la cervelle. — Pour vous, monseigneur, le profit et l'agrément ; pour moi, l'ennui et la peine. Pour vous, le lutin a la main la plus douce, et pour moi, une main de fer. Laissez-moi donc y croire ; car enfin c'est trop fort, que l'on nie à un homme ce qu'il a vu et senti.

DON MANUEL.

Fais les valises, et partons. Je t'attends par là, chez don Juan.

COSME.

Il n'y a pas tant de préparatifs à faire pour vous présenter là-bas en habit noir². Il suffit que vous preniez un manteau.

DON MANUEL.

Tu fermaras et emporteras la clef. Si pendant mon absence on

¹ La valloonne (*valona*) était une espèce de large rabat.

² On n'était reçu à la cour qu'en habit noir.

voulait entrer, don Juan en a une autre. — (*A part.*) Ce n'est qu'à regret que je pars sans savoir le secret que l'on m'avais promis. Mais l'honneur et l'augmentation de ma maison exigent cette absence, et le reste n'est qu'un vain plaisir. Je n'ai donc pas à balancer : là où se trouve l'honneur, le reste ne compte pas.

Ils sortent.

SCÈNE III.

Un autre appartement.

Entrent DOÑA ANGELA, DOÑA BÉATRIX et ISABELLE.

ANGELA.

Voilà ce qui t'est arrivé ?

ISABELLE.

Un moment j'ai cru tout perdu... et en effet, si l'on m'eût vue là, notre tromperie était nécessairement découverte. Mais je me suis échappée comme je vous ai dit.

ANGELA.

La chose est assez plaisante.

BÉATRIX.

Et ce qui doit servir encore à l'abuser, c'est de se voir en possession de la corbeille, sans avoir aperçu la personne qui l'a apportée.

ANGELA.

Si après cela j'obtiens le rendez-vous dont je vous ai parlé, je n'en doute pas, il en deviendra fou.

BÉATRIX.

L'esprit le plus sage et le plus pénétrant s'y trouverait dérouter. — Pauvre homme ! l'envoyer chercher sans lui dire où on le mène... et puis se trouver en présence d'une dame belle, spirituelle et riche, sans la connaître et sans savoir sa demeure... car vous avez dit qu'il s'en retournerait ensuite les yeux couverts d'un bandeau... Voilà de quoi redoubler toutes ses incertitudes ?

ANGELA.

Tout est déjà prêt, et si vous n'eussiez été ici, nous aurions commencé cette nuit même.

BÉATRIX.

Avez-vous donc craint mon indiscrétion ?

ANGELA.

Non, ma chère, ce n'est pas pour cela. Mais comme mes frères vous adorent et qu'ils vous voient dans la maison, ils n'en sortent plus, tournés sans cesse vers vous, comme vers leur étoile favorite, et ce serait peu raisonnable de tenter l'aventure sans qu'ils soient absents.

Entre DON LOUIS. Il s'arrête derrière la tapisserie, qu'il soulève légèrement, de manière à n'être pas aperçu.

DON LOUIS.

O ciel ! que ne puis-je dissimuler mon amour, mettre des limites

à mes sentiments, et un frein à ma folle passion ! Mais non, je n'y réussirai pas, car je ne puis rien sur moi. Je veux cependant essayer en ce moment de vaincre mes désirs.

BÉATRIX.

Cela pourrait s'arranger aisément de façon à ce que je pusse rester sans vous compromettre. Je regretterais trop de m'éloigner sans être témoin de cette scène curieuse.

ANGELA.

Mais encore quel est votre avis ?

DON LOUIS, *à part.*

De quoi donc traitent-elles toutes deux avec tant de mystère ?

BÉATRIX.

Nous dirons que mon père m'a envoyé chercher. Tout le monde me verra sortir... et je rentrerai dans la maison sans que personne en sache rien.

DON LOUIS, *à part.*

Qu'est-ce donc, grand Dieu, qui les occupe ?

BÉATRIX.

Cachée ici secrètement, je pourrai tout voir sans péril.

DON LOUIS, *à part.*

O ciel ! qu'ai-je entendu ?

BÉATRIX.

Ce sera pour moi un grand plaisir.

ANGELA.

Et ensuite que dirons-nous quand on nous retrouvera ici ?

BÉATRIX.

N'ayez pas d'inquiétude. Est-ce que nous n'avons pas assez d'esprit à nous deux pour imaginer quelque prétexte ?

DON LOUIS, *à part.*

Vous en avez plus qu'il n'en faut. Qu'ai-je appris ? Toujours de nouvelles peines !

BÉATRIX.

Il me tarde de contempler les effets de cette bizarre liaison.... Toute la maison une fois livrée au repos, il pourra sans danger passer de son appartement dans le vôtre.

DON LOUIS, *à part.*

Hélas ! comment ai-je encore la force de vivre ?... Je devine maintenant son projet. Sans doute, mieux que moi, mon heureux frère la mérite : elle veut donc lui offrir l'occasion qu'il désire, et elle dispose tout pour qu'il puisse, sans bruit, passer de son appartement dans celui qu'elle habite. Moi, témoin importun, on me trompera pour m'éloigner... Mais, ô ciel ! je ne souffrirai pas qu'on se joue ainsi de mon amour... Et quand elle sera cachée, je visiterai inflexiblement toute la maison, jusqu'à ce que je l'y aie trouvée... Empêcher le bonheur d'autrui est la dernière consolation qui reste

aux jaloux. — Dieu puissant, protège-moi, car je suis embrasé d'amour, et je succombe à la jalousie.

Il sort.

ANGELA.

Voilà qui est convenu. Demain, sans retard, nous dirons que vous êtes partie.

Entre DON JUAN.

DON JUAN.

Ma sœur? et vous, belle Béatrix?

BÉATRIX.

Nous nous étions aperçues de votre absence.

DON JUAN.

Si j'ai pu obtenir un tel bonheur, madame, que votre brillant soleil ait remarqué mon absence, — bonheur que je ne méritais pas et que je dois à votre seule bonté, — je serai tout à la fois mécontent et envieux de moi-même.

BÉATRIX.

Je ne veux pas vous contredire, don Juan; mais je suis bien sûre que vous avez eu quelque autre part des distractions assez puissantes. Et si nous en avons le loisir, je vous prouverais, ce me semble, qu'un homme ne peut pas être de lui-même tout ensemble et mécontent et envieux.

DON JUAN.

Je crains, Béatrix, de vous faire injure en vous rendant compte de ma conduite. Sans cela il me suffirait de vous dire que j'étais tout à l'heure avec don Manuel occupé de son départ... Il va nous quitter.

ANGELA.

Ah! mon Dieu!

DON JUAN.

D'où vient ce trouble, ma sœur?

ANGELA.

Parfois une nouvelle agréable nous donne autant d'émotion qu'une mauvaise.

DON JUAN.

Je regrette alors de n'avoir pas une nouvelle complètement agréable à vous donner; car don Manuel reviendra demain.

ANGELA, *à part*.

L'espoir renaît dans mon âme. (*Haut.*) Je m'étonnais tout à l'heure que nous eussions été dérangées pour si peu de temps.

DON JUAN.

Il suffit qu'une chose me fasse plaisir pour que vous et don Louis en soyez affligés.

ANGELA.

Je pourrais vous répondre; mais j'aime mieux vous prouver mon affection, en favorisant votre amour. (*Bas, à Isabelle.*) Viens, Isa-

belle .. Cette nuit même je prétends avoir ce portrait, puisque je pourrai entrer chez lui plus librement. Prépare-moi un flambeau, et que je puisse aller chez lui sans qu'on me voie... car un homme qui m'écrit ne doit pas garder en sa possession le portrait d'une autre femme.

Doña Angela et Isabelle sortent.

BÉATRIX.

En vérité, don Juan, votre amour pour moi est-il bien tel que vous me le dites?

DON JUAN.

Je vous le prouverai en quelques mots, si vous le désirez.

BÉATRIX.

Parlez donc.

DON JUAN.

Oui, belle Béatrix, mon amour est si vrai, ma foi si constante, mon affection si rare, que si je voulais ne vous aimer plus, je vous aimerais encore contre ma volonté. — J'ai pour vous tant de dévouement et d'admiration, que si vous oublier m'était possible, je vous oublierais aussitôt, afin qu'ensuite, vous aimant par choix, mon amour fût tout volontaire et non pas forcé. — Celui qui aime une femme parce qu'il ne peut la bannir de sa pensée, celui-là ne lui impose aucune reconnaissance, puisqu'il n'agit pas d'après son libre arbitre. — Moi, je ne puis vous bannir de ma pensée, et je souffre de voir que mon étoile l'emporte ainsi sur mon amour¹.

BÉATRIX.

Si le choix dépend du libre arbitre, et si la contrainte dépend de l'impulsion de notre étoile, la volonté la plus ferme sera celle qui n'est pas soumise à leurs caprices. — Et c'est pourquoi je n'ai point confiance en votre amour; parce que ma foi, qui n'admet pas les choses impossibles, renierait mon libre arbitre, si mon libre arbitre voulait aller sans elle. — Car dans ce rapide instant qui s'écoulerait dans l'oubli avant de revenir à l'amour, je regretterais d'être privée de ma tendresse. — Et je me réjouis de ce qu'il ne m'est pas donné de vous bannir de ma pensée, puisque je ne vous aimerais pas pendant que je chercherais à vous oublier².

Ils sortent.

SCÈNE IV.

Dans la maison de don Juan.

Entrent DON MANUEL et COSME. Celui-ci est poursuivi par don Manuel.

DON MANUEL.

Vive Dieu ! si je ne considérerais...

COSME.

Que considérez-vous?...

¹ Ce couplet dans l'original forme un sonnet.

² Encore un sonnet, qui, naturellement, devait être la réponse du premier.

DON MANUEL.

Qu'il serait honteux pour moi de faire du bruit dans cette maison...

COSME.

Songez que je vous ai toujours bien servi, et qu'une négligence n'est pas un crime chez un catholique chrétien.

DON MANUEL.

Comment puis-je désormais compter sur toi?... La chose la plus importante et celle que je t'ai recommandée avec le plus de soin, est précisément celle que tu oublies!

COSME.

Justement, c'est parce que c'était important que je l'ai oublié. Si c'eût été sans importance je ne l'aurais pas oublié, ou bien il n'y aurait pas un grand mal. — Vive le ciel! j'étais si désireux d'emporter ces papiers, que tout exprès je les ai mis à part... Et malheureusement c'est cette précaution même qui m'a perdu; car s'ils n'eussent point été à part, je les aurais emportés avec le reste.

DON MANUEL.

Nous sommes encore fort heureux que tu t'en sois ressouvenu au milieu du chemin.

COSME.

J'étais inquiet sans savoir de quoi... et dans mon esprit je cherchais, je me tourmentais... lorsque tout à coup je me suis rappelé ces maudits papiers.

DON MANUEL.

Va dire à ce valet qu'il attende un moment avec les mules... car il ne faut point faire de bruit et réveiller les gens, puisque j'ai une clef et que nous pouvons entrer et prendre ces papiers sans qu'on nous entende.

Cosme sort et rentre aussitôt.

COSME.

J'ai averti ce valet. Mais, seigneur, sans lumière il nous sera impossible de trouver vos papiers, et nous ferons du bruit. Si nous prenions un flambeau dans l'appartement du seigneur don Juan?

DON MANUEL.

Quoi! misérable, tu veux que je le réveille, que je le dérange à cette heure! .. Tu ne saurais donc pas sans un flambeau aller à l'endroit où tu les as laissés?

COSME.

Ce n'est pas là ce qui m'embarrasse. J'irais les yeux fermés droit à la table sur laquelle je les ai posés.

DON MANUEL.

Ouvre donc.

COSME.

Ce qui m'inquiète, c'est que je sais pas où l'esprit follet les aura mis. — Ai-je jamais, grâce à lui, retrouvé un objet en place?

DON MANUEL.

Eh bien ! si on ne les retrouve point, il sera toujours temps alors de demander de la lumière. Mais jusque-là gardons-nous de troubler une maison où nous avons reçu l'hospitalité.

Ils sortent.

SCÈNE V.

L'appartement de don Manuel.

Entrent par l'armoire, DOÑA ANGELA et ISABELLE.

ANGELA.

Oui, Isabelle, maintenant que toute la maison repose livrée au sommeil qui nous dérobe la moitié de la vie, et comme notre hôte est absent, je veux lui prendre ce maudit portrait.

ISABELLE.

Entrez doucement et sans bruit.

ANGELA.

Ferme en dehors. Je ne sortirai pas d'ici que tu ne reviennes m'avertir. C'est le plus sûr.

ISABELLE.

Attendez-moi ici.

Elle sort par où elle est entrée. Au même moment, entrent par la porte de la chambre DON MANUEL et COSME.

COSME.

Voilà la porte ouverte.

DON MANUEL.

Doucement, je te prie. Car c'est ici surtout qu'il faut éviter de faire du bruit.

COSME.

Je vous avoue que j'ai peur. — Cet esprit follet aurait bien pu tenir ici pour nous une lumière toute prête.

ANGELA, à part.

Justement... j'ai une lumière que j'ai apportée cachée afin qu'on ne la vît pas. Il est temps de la découvrir.

Don Juan et Cosme se sont arrêtés à la porte. Doña Angela éclaire la chambre au moyen d'une lanterne sourde.

COSME.

Il n'y a jamais eu d'esprit follet plus complaisant. Comme il a vite montré son flambeau ! Jugez, seigneur, de l'affection particulière qu'il vous porte, puisqu'il l'allume pour vous, tandis qu'il l'éteint pour moi !

DON MANUEL.

Le ciel me soit en aide ! Il y a là quelque chose de surnaturel. Il n'est pas dans l'ordre commun qu'un flambeau se fût allumé sur le premier désir que j'en ai témoigné.

COSME.

A la bonne heure ! vous reconnaissez la vérité !

DON MANUEL.

Je suis glacé. — Partons.

COSME.

Vous avez peur, vous aussi ?

ANGELA, *à part*.

Je vois la table... et sur la table des papiers.

Elle se dirige vers la table.

DON MANUEL.

Vive Dieu ! je ne sais que penser de tout ceci.

COSME.

Eh bien ! cette lumière nous montre précisément ce que nous cherchons, sans que nous puissions voir qui la porte.

Doña Angela ôte la lumière de la lanterne, la met dans un chandelier qui se trouve sur la table, prend un siège, et s'assied en tournant le dos à don Manuel et à Cosme.

ANGELA.

Je pose ici la lumière, et je vais voir un peu ce que disent ces papiers.

DON MANUEL.

Ne bouge pas. — Ce flambeau éclaire parfaitement tous les objets... et jamais je n'ai rien vu d'aussi beau que cette femme... Il n'y a ici que des prodiges sans cesse renaissants. Que faire ?

COSME.

Il parait qu'on s'établit ici pour quelque temps, puisque l'on a pris un siège.

DON MANUEL.

C'est la plus merveilleuse beauté qui soit sortie des mains de Dieu.

COSME.

Vous avez raison, c'est Dieu seul qui l'a faite.

DON MANUEL.

Vois ses yeux. L'éclat de ce flambeau n'est rien comparé à leur éclat.

COSME.

Ce sont les astres du ciel de Lucifer !

DON MANUEL.

Ses cheveux brillent comme les rayons du soleil.

COSME.

C'est peut-être là qu'elle les a pris.

DON MANUEL.

Chaque boucle de ses cheveux est une étoile.

COSME.

Il n'y a rien là d'étonnant.

DON MANUEL.

Impossible de voir une beauté plus accomplie.

COSME.

Vous ne diriez pas cela si vous aviez vu son pied. C'est toujours par le pied qu'ils se trahissent ¹.

DON MANUEL.

Quel miracle de grâce ! quel ange charmant !

COSME.

Sauf le pied, monseigneur.

DON MANUEL.

Mais qu'est ceci ?... Dans quel but prend-elle mes papiers ?

COSME.

Elle veut mettre de côté probablement ceux que vous cherchez, afin de vous en éviter la peine. C'est un esprit follet rempli de complaisance.

DON MANUEL.

O ciel ! que dois-je faire ?... Pour la première fois de ma vie j'ai connu la peur.

COSME.

Moi, ce n'est pas la première... ni la dernière.

DON MANUEL.

Je tremble..... mon sang s'est glacé dans mes veines..... Mais non, bannissons une ridicule frayeur, et voyons, vive Dieu ! si par mon courage je ne triompherai pas de cet enchantement. (*Il s'approche de doña Angela, et la saisit par le bras.*) Ange, démon ou femme, vous ne m'échapperez pas cette fois.

ANGELA, *à part*.

Hélas ! son départ était feint. Il aura sans doute appris que.....

COSME.

Au nom du ciel ou de l'enfer, parlez.

ANGELA.

Jouons notre rôle.

COSME.

Qui êtes-vous, et que nous voulez-vous ?

ANGELA.

Généreux don Manuel, à qui Dieu promet, par ma bouche, une signalée récompense, ne me touchez pas, de grâce, ou vous perdriez le bonheur que le ciel vous réserve. Je vous ai écrit ce soir, dans mon dernier billet, que nous ne tarderions pas à nous voir, et c'est pourquoi je suis venue. Et puisque j'ai tenu ma parole, laissez-moi ; le moment n'est pas encore arrivé où je dois me confier à vous. Laissez-moi, vous dis-je, jusqu'à demain, et ne parlez à personne de ce que vous avez vu. Pour la troisième fois, laissez-moi, et allez en paix.

COSME.

Puisqu'elle nous congédie, mon seigneur, qu'attendons-nous ?

¹ Le démon, comme on sait, a le pied fourchu.

DON MANUEL.

Vive Dieu ! je suis honteux d'être ainsi joué, et il faut enfin que tout s'éclaircisse. — Femme, qui que vous soyez, parlez, répondez-moi : Qui êtes-vous ? Comment êtes-vous entrée ici ? et dans quel but ?... Femme ou démon, répondez. Alors même que vous seriez un démon, je ne vous craindrais pas, et, je n'en puis douter, vous êtes une femme.

COSME.

C'est tout un.

ANGELA.

Ne me touchez pas !... Sans quoi vous perdez le bonheur qui vous attend.

COSME.

Le seigneur diable a raison. Ne le touchez pas ; car il n'est ni un luth ni une harpe ¹.

DON MANUEL.

Si vous êtes un esprit, et c'est ce que j'aurai bientôt vu avec mon épée... si vous êtes un esprit, j'aurai beau vous frapper, je ne vous ferai point de mal.

ANGELA, *effrayée*.

Non, non ! Remettez votre épée dans le fourreau ! ne me frappez pas ! ne vous souillez pas du sang d'une femme !... Oui, je l'ai dit, je suis une femme, et mon seul crime c'est d'aimer. Épargnez-moi !

DON MANUEL.

Parlez ; qui êtes-vous ?

ANGELA.

Je le vois, il faut vous le dire. Je ne puis, comme je l'espérais, vous cacher plus longtemps mon amour... Mais si l'on nous voyait, si l'on nous entendait, vous et moi, nous serions morts... Vous ne savez pas qui je suis. — Ainsi donc, seigneur, pour prévenir le danger, fermez cette porte et même celle de la galerie, afin qu'on n'aperçoive pas la lumière.

DON MANUEL.

Éclaire-moi, Cosme, et allons fermer les portes. — Eh bien, à présent, que dis-tu ? Est-ce une femme ? ou un esprit follet ?

COSME.

N'était-ce pas aussi mon avis ?

Ils sortent.

ANGELA.

Maintenant, il faut que je déclare la vérité... Don Manuel a fermé la porte en dehors, et Isabelle a fermé de son côté. Ainsi...

¹ Isabelle entr'ouvre l'armoire.

ISABELLE.

Tst ! tst ! madame, votre frère demande après vous.

¹ Calderon joue sur le double sens du verbe *tocar* (toucher).

ANGELA.

Quel bonheur que tu sois arrivée si à propos ! O amour ! je suis sauvée !

Elles sortent, et l'on voit rentrer DON MANUEL et COSME.

DON MANUEL.

Voilà les portes fermées. A présent, madame, achevez. Mais qu'est ceci ? Où est-elle ?

COSME.

Que sais-je ?

DON MANUEL.

Peut-être se sera-t-elle cachée dans l'alcôve ?... Marche devant moi.

COSME.

Non, monseigneur. Allant à pied, ce serait grossier à moi de passer devant.

DON MANUEL.

Visitons tout l'appartement. Donne-moi ce flambeau.

COSME.

Le voilà.

Ils sortent et rentrent aussitôt.

DON MANUEL.

Quel sort cruel que le mien !

COSME.

Eh bien ! vous voyez, il n'est pas sorti par la porte.

DON MANUEL.

Et par où serait-on sorti ?

COSME.

Je n'en sais rien. — Mais vous voyez, je l'ai toujours dit, c'est un diable, et non une femme....

DON MANUEL.

Vive Dieu ! je vais visiter tout l'appartement. Il faut que je voie si derrière ces tableaux la muraille ne serait point percée ; s'il n'y a point de trappe sous ces tapis ; s'il n'y a point quelque trou dissimulé au plafond.

COSME.

Je ne vois ici que cette armoire.

DON MANUEL.

Oh ! ce meuble ne peut pas être suspect. Il est rempli de verres... Viens voir le reste.

COSME.

Je ne suis pas curieux.

DON MANUEL.

Je ne puis pas admettre qu'elle ait une forme fantastique, aérienne, puisqu'elle avait peur de mon épée.

COSME.

Comment a-t-il pu deviner que nous reviendrions cette nuit ?

DON MANUEL.

Elle a eu peur comme une femme, elle a fui comme un fantôme... Je l'ai touchée comme un être humain, elle s'est dissipée comme une illusion. — Vive Dieu ! je ne sais que croire.

COSME.

Moi si.

DON MANUEL.

Et que crois-tu ?

COSME.

Que c'est une femme diable. Et il n'y a rien là d'étonnant ; car si la femme est un démon toute l'année, il peut bien se faire qu'une fois par hasard le démon soit une femme.

JOURNÉE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Dans la maison de don Juan.

Entrent DON MANUEL et ISABELLE. Don Manuel marche comme à tâtons. Isabelle le guide.

ISABELLE.

Attendez-moi dans cette salle. Ma maîtresse viendra bientôt vous y trouver.

Elle sort.

DON MANUEL.

La plaisanterie n'est pas mauvaise. — A-t-elle fermé?... Oui. Y a-t-il une peine égale à la mienne ? Je revenais de l'Escorial, et ma beauté mystérieuse, cette fée céleste, m'écrivit une lettre où elle me dit fort tendrement : « Si vous avez le courage de me venir voir, il faut que vous sortiez cette nuit, accompagné de votre valet. Deux hommes vous attendront dans le cimetière de Saint-Sébastien..... (le lieu n'est-il pas bien choisi ?) Ils auront avec eux une chaise à porteurs, etc., etc. » Et en effet. Je monte dans la chaise ; on va à droite, à gauche, en tous sens, jusqu'à ce que j'aie cessé de me reconnaître, et à la fin, je mets pied à terre près d'un portail sombre et noir, et d'un sinistre aspect. — Là, vient à moi une femme — du moins si j'en juge par la voix et l'apparence, — laquelle me conduit soigneusement à travers l'obscurité, sans me dire un mot... Mais j'entrevois de la lumière par la fente d'une porte... O amour, te voilà arrivé au comble de tes vœux !... Je puis voir la dame inconnue. (*Il regarde par le trou de la serrure.*) Le riche mobilier ! les brillantes femmes ! que cette salle est décorée avec goût ! Que ces dames sont galamment parées !

On ouvre la porte, et entrent une foule de Dames, portant les unes des confitures, les autres de l'eau dans des flacons. Elles défilent devant don Manuel en lui faisant la révérence à mesure qu'elles passent devant lui. Tout en dernier entre DOÑA ANGELA, richement vêtue.

ANGELA, *bas, à Béatrix.*

Mes frères vous croient retournée chez vous. Vous n'avez rien à craindre. Vous resterez ici cachée.

BÉATRIX, *bas, à Angela.*

Et quel rôle me donnez-vous ?

ANGELA, *de même.*

En ce moment vous êtes ma suivante. Plus tard, tout à l'heure, vous verrez, de l'endroit que je vous ai dit, le reste de l'aventure. (*A don Manuel.*) Vous devez être fatigué de m'attendre.

DON MANUEL.

Non, madame ; car celui qui attend l'aurore sait bien que son ennui doit demeurer enseveli dans les ténèbres de la froide nuit ; et si mon attente n'était pas dégagée d'une vive impatience, il s'y mêlait aussi une profonde joie. Toutefois, madame, vous n'aviez pas besoin de me faire passer dehors la nuit dans les ténèbres pour montrer ensuite à mes yeux le soleil de votre beauté. Ce soleil, plus éclatant et plus éblouissant que l'autre, aurait pu se montrer immédiatement après lui, bien sûr d'obtenir encore les hommages et l'admiration des mortels.

ANGELA.

Je devrais vous remercier de ces discours galants ; mais j'aime mieux vous en gronder. — Je ne suis pas le soleil, étant au contraire obligée d'attendre la nuit pour me montrer. Non, seigneur don Manuel, je ne suis qu'une simple femme qui vous donne un éclatant témoignage des sentiments qu'elle a pour vous.

DON MANUEL.

Ces sentiments ne doivent pas être très-vifs, j'imagine ; et quoi-que je me voie en ces lieux, j'aurais encore, madame, le droit de me plaindre de vous.

ANGELA.

Vous plaindre de moi !

DON MANUEL.

Oui, madame. Vous ne vous fiez pas à moi. Je ne sais pas qui vous êtes.

ANGELA.

Je vous en supplie, ne me demandez pas cela ; il me serait impossible de vous l'accorder. Si vous voulez revenir causer avec moi, ce sera à condition que vous ne m'adresserez aucune question à cet égard. Je dois demeurer pour vous une énigme : je ne suis pas ce que je parais, et je ne parais pas ce que je suis. Ce n'est qu'*inconnu* que je puis me trouver avec vous. Si vous veniez à me connaître, vous cesseriez de m'aimer. Je ressemble à ces tableaux qui

charment ou déplaisent suivant qu'on les regarde sous tel ou tel jour. Aujourd'hui vous me voyez sous un jour favorable, et vous êtes bien porté pour moi. Demain, en me voyant sous un jour différent, vous me haïriez peut-être. Il me suffira de vous dire que, quant à ce que vous avez cru que j'étais la dame de don Louis, vos soupçons étaient mal fondés ; je vous l'atteste sous serment.

DON MANUEL.

Mais alors, madame, quel motif aviez-vous de vous cacher de lui ?

ANGELA.

Je puis être une femme principale qui craignait d'être compromise si don Louis l'eût reconnue.

DON MANUEL.

Eh bien ! dites-moi seulement par quel moyen vous pénétrez dans la maison que j'habite.

ANGELA.

Cela même, je ne puis pas encore vous le dire. Il y aurait le même inconvénient.

BÉATRIX, *à part*.

C'est le moment d'entrer en scène. (*A doña Angela*) Voici l'eau et les confitures ; votre excellence voudrait-elle...

Les dames s'approchent portant des serviettes, de l'eau, et des conserves dans de petites caisses.

ANGELA.

Quelle impertinence ridicule !... Qui se nomme ici excellence ?... Voulez-vous par là faire croire au seigneur don Manuel que je suis une grande dame ?

BÉATRIX.

Mais, madame...

DON MANUEL, *à part*.

La suivante s'est oubliée, et me voilà un peu instruit. Je crois maintenant et je dois croire que c'est une grande dame qui cachait sa position, et qui a su obtenir le secret à force d'or.

On entend la voix de don Juan, et tout le monde se trouble.

DON JUAN, *du dehors*.

Ouvrez, Isabelle ; ouvrez.

ANGELA.

O ciel ! quel est ce bruit ?

ISABELLE.

Je me meurs.

BÉATRIX.

Je tremble.

DON MANUEL.

Le ciel me protège ! je ne suis pas encore à bout de soucis.

ANGELA.

Seigneur, voilà mon père.

DON MANUEL.

Qu'ordonnez-vous ?

ANGELA.

Il faut vous cacher au plus tôt. (*Bas, à Isabelle.*) Conduis-le vite à cet appartement écarté. Tu m'entends ?

ISABELLE.

Oui, madame. (*A don Manuel.*) Allons vite.DON JUAN, *du dehors.*

Eh bien ! ouvrira-t-on ?

DON MANUEL, *à part.*

Protège-moi, ô ciel ! car il y va de mon honneur et de ma vie.

Don Manuel et Isabelle sortent.

DON JUAN, *du dehors.*

Je vais jeter la porte à bas.

ANGELA.

Retirez-vous, Béatrix, vous en avez le temps, dans cette chambre. Qu'il ne vous trouve pas ici !

BÉATRIX.

Vous avez raison.

Elle sort.

ANGELA.

Que venez-vous chercher ici, à cette heure ? quel tapage vous faites !

DON JUAN.

C'est à vous d'abord de me répondre. Que signifie cet équipage ?

ANGELA.

Les vêtements de deuil me remplissent de tristesse et de mélancolie, et j'ai revêtu ces habits pour voir si cela m'égayerait un peu.

DON JUAN.

Il n'en faut pas douter : tous vos chagrins, mesdames, se guérissent avec des parures et des bijoux.

ANGELA.

Qu'importe, puisque personne ne me voit ?

DON JUAN.

Dites-moi, Béatrix est-elle retournée chez elle ?

ANGELA.

Oui ; son père a oublié la querelle passée.

DON JUAN.

Voilà tout ce que je voulais savoir, pour bien m'assurer où je devais aller lui parler cette nuit. Adieu ; et si vous m'en croyez, changez ce costume, qui ne vous convient pas.

Il sort.

Entre BÉATRIX.

ANGELA.

Fermez cette porte, Béatrix.

BÉATRIX.

Nous l'avons échappé belle !... Et votre frère qui va chez moi me chercher !

ANGELA.

Maintenant, en attendant que don Manuel revienne de son appartement, entrons dans ce cabinet afin qu'on ne nous entende pas.

BÉATRIX.

Si vous vous tirez bien de cette aventure, vous pourrez vous appeler l'Esprit follet.

Elles sortent.

SCÈNE II.

Un autre appartement.

Entrent par l'armoire DON MANUEL et ISABELLE.

ISABELLE.

Demeurez ici ; et faites-y bien attention, pas de bruit.

DON MANUEL.

Je me tiens immobile et en silence comme une statue.

ISABELLE.

O ciel ! puissé-je réussir à bien fermer, malgré le trouble où je suis !

Elle sort.

DON MANUEL.

O Dieu ! quelle folie d'aller ainsi se précipiter en aveugle dans des périls inconnus !... Me voici dans une maison appartenant à une dame de haut rang... une excellence pour le moins... mais bien éloignée de celle que j'habite. Mais quel est ce bruit ? on dirait que l'on ouvre... oui, et même voilà qu'on entre.

Entre COSME.

COSME.

Grâce à Dieu, je pourrai cette nuit rentrer chez nous sans crainte, quoique j'y rentre sans lumière ; car puisque monseigneur l'esprit follet est en ce moment avec mon maître, il ne doit pas s'inquiéter de moi. (*Il heurte don Manuel.*) Mais tout n'est pas fini... Qui va là ? qui est là ?

DON MANUEL.

Qui que vous soyez, taisez-vous, silence ! ou je vous perce de mon épée.

COSME.

Modérez-vous ; je ne parlerai pas plus qu'un pauvre nécessiteux dans la maison d'un parent riche.

DON MANUEL.

C'est sans doute quelque valet qui sera entré ici par hasard. Informons-nous de lui où je suis. — (*Haut.*) Dites-moi quelle est cette maison et qui en est le maître ?

COSME.

Seigneur, le maître et la maison appartiennent au diable, — qui m'emporte! — car il demeure ici une dame, surnommée l'Esprit follet, qui n'est autre chose que le démon sous la figure d'une femme.

DON MANUEL.

Et vous, qui êtes-vous?

COSME.

Je suis un valet, un domestique, un serviteur, qui, sans en savoir le motif ni le but, est soumis à ces enchantements.

DON MANUEL.

Et qui est votre maître?

COSME.

Un fou, un sot, un insensé, un imbécile, un nigaud, qui se perd pour cette dame.

DON MANUEL.

Et il s'appelle?...

COSME.

Don Manuel Enriquez.

DON MANUEL, *à part*.

Jésus! qu'entends-je?

COSME.

Et moi, je m'appelle Cosme.

DON MANUEL.

Toi, Cosme? et comment es-tu entré ici? Je suis ton maître. As-tu suivi ma chaise? es-tu entré ici à ma suite?

COSME.

Voilà un plaisant conte! Dites-moi vous-même comment il se fait que je vous trouve ici. N'êtes-vous pas allé seul, bravement, là où l'on vous attendait? Comment donc revenez-vous si tôt? et comment êtes-vous entré ici, puisque j'avais la clef?

DON MANUEL.

Mais où donc sommes-nous?

COSME.

Dans votre appartement... ou, si vous aimez mieux, dans l'appartement du démon.

DON MANUEL.

Vive Dieu! tu mens... car j'étais, il n'y a qu'un instant, dans un autre tout différent et bien loin d'ici.

COSME.

Ma foi! il y a là-dessous quelque tour de l'esprit follet. Pour moi, je vous ai dit la vérité pure.

DON MANUEL.

Tu me ferais perdre la raison.

COSME.

Vous ne me croyez pas ? eh bien , sortez , allez jusqu'au portail... vous serez bientôt désabusé.

DON MANUEL.

C'est bien... je vais voir.

Il sort.

COSME.

Ah ! messeigneurs , quand sortirons-nous de toutes ces fourberies ¹ ?

Entre ISABELLE , par l'armoire.

ISABELLE.

Le seigneur don Juan est sorti... et afin que le seigneur don Manuel ne reconnaisse pas les lieux , je viens au plus vite le chercher. (*Appelant.*) Tst ! tst ! monseigneur !

COSME, *à part.*

C'est encore pis !... Tous ces tst ! tst ! me pénètrent jusqu'au cœur.

ISABELLE.

Maintenant monseigneur est couché.

COSME, *à part.*

De quel seigneur parle-t-on ?

Entre DON MANUEL.

DON MANUEL.

En effet , c'est bien ici mon appartement.

ISABELLE, *à Cosme.*

C'est vous ?

COSME.

Oui , c'est moi.

ISABELLE.

Venez.

DON MANUEL.

Tu avais raison.

ISABELLE.

Allons , n'ayez pas peur.

COSME.

Seigneur , voilà l'esprit follet qui m'emporte.

Isabelle prend Cosme par la main , et elle sort avec lui par où elle est entrée.

DON MANUEL.

Ne saurons-nous pas enfin ce que tout cela signifie ?—Réponds-moi donc , imbécile ! — Cosme ! Cosme !... Je ne rencontre que le mur ! — N'était-il pas ici tout à l'heure ? ne parlais-je pas avec lui ? Où a-t-il déjà disparu ? — J'en perdrai l'esprit. — Mais bientôt quelqu'un va nécessairement entrer. — Il faut que je voie par où. — Je vais me cacher dans cette alcôve , et je me tiendrai là en observation jusqu'à ce que j'aie découvert cet esprit follet.

Il sort.

¹ Comme il arrive souvent aux *graciosos* de la comédie espagnole , Cosme évidemment s'adresse ici au public.

SCÈNE III.

L'appartement de doña Angela.

Entrent DOÑA ANGELA, DOÑA BÉATRIX et les autres Dames.

ANGELA.

Puisque — en l'absence de mon frère, — Isabelle est allée chercher don Manuel, que tout s'apprête pour quand il arrivera ici. Mettez sur la table la collation, et attendons-le.

BÉATRIX.

Je n'ai jamais rien vu de plus amusant.

ANGELA.

Vient-il ?

UNE SUIVANTE.

Oui, j'entends le bruit de ses pas.

Entrent ISABELLE et COSME.

COSME.

Ah ! malheureux, où vais-je ?... quelle triste aventure ! Mais non, puisque je vois ici réunies tant de beautés... Suis-je Cosme ? ou bien Amadis, ou Bélialis ?

ISABELLE.

Le voici, madame. Mais que vois-je ?

COSME.

C'est une illusion, et plaise à Dieu que ça ne finisse pas mal.

ANGELA.

Qu'est ceci, Isabelle ?

ISABELLE.

Madame, je suis allée tout à l'heure où j'avais laissé don Manuel, et, sans le vouloir, j'ai emmené son valet.

BÉATRIX.

La belle excuse !

ISABELLE.

Je n'avais pas de lumière.

ANGELA.

Hélas ! tout est découvert.

BÉATRIX.

Il vaut mieux le tromper. (*Haut.*) Cosme ?

COSME.

Plait-il ?

BÉATRIX.

Approchez.

COSME.

Me voici.

BÉATRIX.

Approchez encore. N'ayez pas peur.

COSME.

Moi ! un homme de ma sorte avoir peur !

ANGELA.

Eh bien, alors approchez.

COSME, *à part*.

Il n'y a plus à hésiter. (*Haut.*) C'était de ma part, mesdames, respect et courtoisie, et non pas crainte. Lucifer lui-même ne me ferait pas peur sous des habits de femme. Ce ne serait pas la première fois qu'il aurait revêtu ce costume : car c'est le démon lui-même qui, pour nous damner, a inventé les cotillons. Un beau jour, sous la forme d'une belle fille élégamment parée, il se montra à un berger. Celui-ci dès qu'il la vit fut enflammé d'amour. Il s'en donna à la diable. — Puis le démon, se montrant sous son horrible forme, lui dit ainsi d'une voix sévère : « Ne vois-tu pas, malheureux, quelle est de la tête aux pieds la beauté que tu as possédée ? Désespère donc, puisque tu as commis un tel péché. » Mais le berger, sans s'inquiéter de rien, lui répondit : « Si tu prétends, ombre trompeuse et vaine, effrayer un mortel, reviens par ici demain matin sous ta forme première, et tu me reverras non moins empressé et galant que tout à l'heure. Apprends par là que sous des habits de femme le démon même peut être aimé. »

ANGELA.

Revenez à vous. Prenez de ces confitures et buvez ; les émotions excitent la soif.

COSME.

Je n'ai pas soif.

BÉATRIX.

Il faut vous lester ; car vous avez à faire deux cents lieues.

COSME.

Ciel ! qu'entends-je ?

On frappe.

ANGELA.

On a frappé ?

BÉATRIX.

Oui.

ISABELLE.

Quel tourment !

ANGELA.

Quel ennui !

DON LOUIS, *du dehors*.

Isabelle.

BÉATRIX.

Le ciel me soit en aide !

DON LOUIS.

Ouvrez donc.

ANGELA.

C'est don Louis. Mes deux frères se sont donné le mot.

ISABELLE.

Quelle situation !

BÉATRIX.

Je vais me cacher.

Elle sort.

COSME.

Voici sans doute le véritable esprit follet.

ISABELLE.

Venez, suivez-moi.

COSME.

J'obéis.

Ils sortent.

Entre DON LOUIS.

ANGELA.

Que venez-vous donc chercher ici ?

DON LOUIS.

Il faut que mes chagrins viennent troubler vos plaisirs. — J'ai vu à l'entrée de cet appartement une chaise à porteurs, et comme mon frère est venu, j'ai pensé que Béatrix était de retour.

ANGELA.

Et que prétendez-vous ?

DON LOUIS.

Logé au-dessous, j'ai cru entendre du bruit sur ma tête, et, pour m'assurer de ce qui se passe ici, je venais voir. (*Il soulève une tapisserie, et voit Béatrix.*) Quoi ! vous ici en effet, Béatrix ?

BÉATRIX.

J'ai été obligée de revenir, mon père étant toujours en colère contre moi.

DON LOUIS.

Vous paraissez toutes deux troublées. (*Montrant la table.*) Quels sont ces préparatifs ?

ANGELA.

Mon Dieu ! de quoi voulez-vous que s'occupent des femmes quand elles sont ensemble ?

Isabelle et Cosme font du bruit dans l'armoire.

DON LOUIS.

Et quel est ce bruit ?

ANGELA.

Je me meurs !

DON LOUIS.

Vive Dieu ! j'ai entendu du bruit. Qui ce peut-il être ? (*Il prend la lumière et écarte l'armoire pour entrer.*) Malheureux que je suis ! je viens ici pour surveiller les intérêts de mon amour, et j'y trouve compromis mon honneur ! Prenons ce flambeau... quoique avec la lumière tout se retrouve, excepté l'honneur !

Il sort.

ANGELA.

Ah ! Béatrix, s'il le rencontre nous sommes perdues.

BÉATRIX.

Vous n'avez rien à craindre s'il le trouve dans son appartement.

ANGELA.

Et si Isabelle dans son trouble n'a pas bien fermé, et qu'il soit entré de l'autre côté ?

BÉATRIX.

Il faudra vous sauver.

ANGELA.

J'irai me placer sous la protection de votre père.

SCÈNE IV.

L'appartement de don Manuel.

Entrent par l'armoire, ISABELLE et COSME ; et de l'autre côté, DON MANUEL, marchant à tâtons.

ISABELLE.

Entrez vite.

Elle sort.

DON MANUEL.

Voilà que de nouveau j'entends du monde ici !

Entre DON LOUIS, portant un flambeau.

DON LOUIS, *à part*.

Vive Dieu ! j'ai vu un homme.

COSME, *à part*.

Cela va mal.

DON LOUIS, *à part*.

Comment a-t-on changé de place cette armoire ?

COSME, *à part*.

De la lumière ! on peut me voir ! Cachons-nous là.

Il se cache sous un buffet.

DON LOUIS.

Quoi ! c'est vous, don Manuel ?

DON MANUEL.

Quoi ! vous ici, don Louis ?

COSME.

Avez-vous vu par où il est entré ? j'ai été mille fois sur le point de le dire.

DON LOUIS.

Indigne cavalier, hôte perfide et traître, qui enlevez ainsi l'honneur d'un homme qui vous accueille en sa maison, tirez l'épée.

DON MANUEL.

Oui ! mais seulement pour me défendre... étonné de vous voir ici et d'entendre un tel langage... Mais quelle que soit votre valeur,

vous ne me tuerez pas..... puisque l'étonnement et la douleur ne m'ont pas tué.

DON LOUIS.

Il n'est plus temps de discourir. Il faut nous battre.

DON MANUEL.

Accordez-moi, don Louis, un seul moment, pour voir si je trouverai une explication qui vous satisfasse.

DON LOUIS.

Il n'y a point de satisfaction possible. Si vous entrez par cette porte secrète dans l'appartement de cette malheureuse, que voulez-vous que j'entende après un tel outrage?

DON MANUEL.

Brisez, don Louis, brisez cette épée sur mon sein, si jamais j'ai su qu'il y eût là une porte communiquant à son appartement.

DON LOUIS.

Que faisiez-vous donc renfermé ici, sans lumière?

DON MANUEL.

Que vous répondrai-je? J'attendais mon domestique.

DON LOUIS.

Ne vous ai-je pas vu vous cachant? Mes yeux me tromperaient-ils?

DON MANUEL.

Plus que tout autre organe, la vue est sujette à erreur.

DON LOUIS.

Et si mes yeux m'ont trompé, l'ouïe m'aurait-elle aussi trompé?

DON MANUEL.

Également.

DON LOUIS.

En effet, tout me trompe; vous seul dites la vérité! Et vous seul cependant...

DON MANUEL.

Arrêtez; car si vous prononciez un mot de plus, avant qu'il fût achevé je vous aurais arraché la vie. — Que l'amitié me pardonne! puisqu'il faut que nous nous battions, don Louis, battons-nous en hommes d'honneur... Mettez ce flambeau entre nous pour qu'il nous éclaire également. Fermez cette porte par où vous êtes entré, pendant que je ferme l'autre... Et puis jetez la clef à terre, afin que le survivant puisse s'enfuir.

DON LOUIS.

Je vais mettre ce buffet devant l'armoire, afin qu'on ne puisse pas ouvrir de l'autre côté... malgré tous les efforts qu'on ferait.

Il soulève le buffet.

COSME.

Me voilà pris!

DON LOUIS.

Qui est là?

DON MANUEL, *à part*.

Quel malheur que le mien!

COSME.

Ce n'est personne.

DON LOUIS.

Dites-moi, don Manuel, ne serait-ce point là le valet que vous attendiez ?

DON MANUEL.

Ce n'est point le temps de vous expliquer sa présence. Je sais que je n'ai rien à me reprocher ; croyez de moi ce que vous voudrez. Nous avons l'épée à la main... il faut nous battre.

DON LOUIS.

Eh bien, je vous attends tous deux.

DON MANUEL.

Vous m'offensez, don Louis, en parlant ainsi. Mais je ne sais que faire de mon valet : le mettre dehors, c'est nous exposer à ses bavardages ; et le garder ici, c'est me donner un avantage sur vous... car il se placera sans doute à mes côtés.

COSME.

Oh ! si ce n'est que ça qui vous arrête, vous pouvez être tranquille.

DON LOUIS.

Il y a près de l'alcôve un petit cabinet ; vous n'avez qu'à l'y renfermer, et la partie sera égale.

DON MANUEL.

L'idée est fort bonne.

COSME.

Pour me faire battre on pourrait prendre beaucoup de peines... mais pour m'empêcher de me battre, la moindre précaution est inutile.

Cosme sort.

DON MANUEL.

Nous voilà seuls.

DON LOUIS.

Alors commençons.

Ils se battent. L'épée de don Louis perd sa garde.

DON MANUEL.

Comme il y va mollement !

DON LOUIS.

Avec quelle vigueur il me pousse !... Mais me voilà désarmé... mon épée n'a plus de garde.

DON MANUEL.

Ce n'est point votre valeur qui est en défaut ; c'est un pur accident... Allez chercher une autre épée.

DON LOUIS.

Vous êtes courtois autant que brave. — (*A part.*) O ciel ! que dois-je faire dans une situation si délicate, puisque au moment même où il vient de m'ôter l'honneur, il m'accorde la vie?... Quelle conduite dois-je tenir à son égard ?

DON MANUEL.

Eh bien ! vous n'allez pas chercher une épée ?

DON LOUIS.

J'y vais ; et puisque vous m'attendez, je reviens promptement.

DON MANUEL.

Quand il vous plaira ; je me tiens ici à vos ordres.

DON LOUIS.

Adieu, don Manuel.

Il sort.

DON MANUEL.

Fermons cette porte, et tirons-en la clef, afin qu'on ne puisse voir qu'il y a du monde ici... Ah ! quelle incertitude et quelle confusion ! j'avais bien raison de penser qu'il y avait une issue sur cet appartement, et que cette femme était la dame de don Louis !... Tout arrive comme je l'avais prévu... Mais il est vrai que le malheur ne trompe jamais.

COSME, *du cabinet.*

Monseigneur, puisque vous êtes seul, au nom du ciel ! ouvrez-moi... car je crains de me trouver face à face avec ce diable d'esprit follet, dans un cabinet si étroit qu'il n'y a pas de place pour un seul de nous.

DON MANUEL.

Je vais t'ouvrir... ne serait-ce que pour ne pas entendre plus longtemps tes sottises.

Don Manuel ouvre à Cosme.

Entre DOÑA ANGELA, recouverte d'une mante ; DON JUAN paraît à la porte.

DON JUAN.

Vous allez, ingrate, vous tenir ici pendant que je m'informerai du motif qui a pu vous faire sortir à cette heure... Je ne veux pas que vous entriez dans votre appartement pendant cette information. Je vais placer ici un valet qui m'avertira si don Manuel vient à rentrer.

Il sort.

ANGELA, *à part.*

Hélas ! je tombe sans cesse d'un malheur dans un autre.

Entrent DON MANUEL et COSME.

COSME.

Sortons vite.

DON MANUEL.

Que crains-tu ?

COSME.

Cette femme qui est un démon, et qui partout me poursuit.

DON MANUEL.

Puisque nous savons à présent qui elle est, et qu'il y a un buffet devant cette porte, et que l'autre est fermée à clef, par où veux-tu qu'elle entre ?

COSME.

Par où elle voudra.

DON MANUEL.

Tais-toi, imbécile.

COSME, *apercevant Angela.*

Jésus ! Jésus !

DON MANUEL.

Qu'est-ce donc ?

COSME.

Il suffit d'en parler... la voilà !

DON MANUEL.

Femme, qui viens ici pour achever ma perte... fantôme, ombre, illusion ! comment as-tu pénétré jusqu'ici ?

ANGELA.

Don Manuel.

DON MANUEL.

Parle ! parle !

ANGELA.

Écoutez-moi. — Don Louis a appelé avec impatience, est entré avec colère, et puis j'ai entendu le cliquetis de vos épées. Connaissant bien qu'il me serait impossible d'empêcher deux cavaliers de se battre, je me suis enfuie. J'étais arrivée à la porte d'une maison qui devait être mon refuge, lorsque, pour mon malheur, j'ai rencontré là don Juan... don Juan, mon frère... Je ne pouvais plus garder ce secret ; il m'est échappé. — Don Juan m'a aperçue, et croyant que c'était sa dame, il s'est avancé vers moi. A la clarté de la lune, il m'a reconnue. Il a d'abord voulu me parler ; mais en vain. A la fin, puisant des forces dans la colère qui l'animait, il m'a demandé pourquoi je me trouvais là à pareille heure !... J'ai voulu répondre, mais dans mon effroi je n'ai pu trouver aucune explication... Alors lui : « Viens, sœur indigne, par qui a été souillé notre antique honneur ! viens.. Je veux t'enfermer en un lieu où tu resteras jusqu'à ce que je connaisse au juste ta conduite. » Il m'a menée ici, où le ciel, sans doute, a eu pitié de moi, puisque je vous y rencontre. — Vous l'avouerez-je, don Manuel ? c'est parce que je vous aimais que j'ai joué ce rôle d'un esprit errant dans cette maison ; c'est parce que je vous aimais que je vous ai écrit et que j'ai cherché à vous voir, à vous parler ; c'est parce que je vous aimais que j'ai redouté de vous perdre, et que, par crainte de vous perdre, je me suis compromise. Et maintenant si ces aveux, si mes larmes vous touchent, j'implore une seconde fois le secours de votre bras ; je vous conjure une seconde fois de me protéger et de me défendre.

DON MANUEL, *à part.*

En vérité, mes malheurs sont comme l'hydre qui sans cesse renaissait d'elle-même. Je croyais qu'elle était la dame de don Louis, et, mieux encore, elle est sa sœur. Il pouvait souffrir de ce que je l'avais blessé dans sa passion ; que sera-ce dans son honneur ? Et si

je défends sa sœur de mon épée, n'est-ce pas proclamer hautement que je suis coupable, que j'ai trahi l'hospitalité? Et si je raconte ce qui s'est passé, n'est-ce pas accuser celle qui se confie à moi, et ne serait-ce pas indigne d'un homme d'honneur? — Que faire donc en une situation si cruelle?... combattre et mourir! (*Haut.*) Ne craignez rien, madame; je suis un homme noble, et vous êtes avec moi.

On frappe.

COSME.

On frappe, seigneur.

DON MANUEL.

C'est sans doute don Louis qui revient avec une épée. Ouvrez donc.

ANGELA.

Hélas! c'est mon frère!

DON MANUEL.

N'ayez point peur; je vous défendrai jusqu'à la mort.

Entre DON LOUIS.

DON LOUIS.

Me voici... mais que vois-je? (*A doña Angela.*) Ah! perfide!

DON MANUEL.

Modérez-vous, seigneur don Louis. — Depuis le moment où vous êtes sorti, je vous ai attendu dans cette salle, et cette dame est entrée ici. Elle est, dit-elle, votre sœur; moi, je vous donne ma parole de cavalier que je ne la connais pas, et que si je lui ai parlé avant ce jour, c'a été sans savoir qui elle était. — Maintenant il faut, au risque de ma vie, que je la mette en sûreté; et notre querelle doit attendre. Après je reviendrai, et nous achèverons. Laissez-moi donc sortir pour une obligation d'honneur, comme je vous ai laissé sortir pour une épée.

DON LOUIS.

Oui, je suis allé chercher une épée, mais c'était pour la mettre à vos pieds, noble et généreux don Manuel. — Quant à cette dame, qui est en effet ma sœur, personne, que son mari, ne l'emmènera à mes yeux hors de la maison. A cette condition, voyez ce que vous devez faire.

DON MANUEL.

Que dites-vous?

DON LOUIS.

Prononcez.

DON MANUEL.

Je suis trop heureux d'offrir ma main à votre sœur.

Entrent d'un côté, BÉATRIX et ISABELLE; et de l'autre, DON JUAN.

DON JUAN.

S'il ne manque plus que le parrain¹, me voilà, moi qui ai laissé ici ma sœur et qui ai tout entendu.

¹ Il y avait en Espagne le parrain de baptême et le parrain pour le mariage.

BÉATRIX.

J'ai plaisir à me trouver témoin de cet événement.

DON JUAN.

Comment, Béatrix, vous dans la maison !

BÉATRIX.

Je n'en suis pas sortie.

DON JUAN.

Nous nous félicitons que vous y soyez restée.

COSME.

Enfin, grâce à Dieu, nous avons découvert l'esprit follet. (*A don Manuel.*) Eh bien ! étais-je ivre ?

DON MANUEL.

Si tu ne l'es pas en ce moment, tu épouses Isabelle.

COSME.

Je ne le suis pas aujourd'hui, et il n'est pas possible que je le sois.

ISABELLE.

Et pourquoi ?

COSME.

Je ne le dirai pas, afin de ne pas perdre le temps à des niaiseries. J'aime mieux l'employer à demander pardon de nos fautes. (*Au public.*) Et l'auteur vous le demande humblement à vos pieds.

FIN DE L'ESPRIT FOLLET.

TROIS CHATIMENTS EN UN SEUL.

(LAS TRES JUSTICIAS EN UNA.)

NOTICE.

Dans cette comédie, dont le fond est historique, Calderon, contre son ordinaire, s'est proposé un but moral : il a voulu montrer que certains attentats contre l'ordre social et la sainteté du mariage pèsent à jamais sur ceux qui s'en sont rendus coupables, et qu'ils les expient tôt ou tard d'une manière terrible.

Les principaux personnages de ce drame sont peints avec un art supérieur. Le jeune Lope, le héros de la pièce, qui se trouve dans la même situation que Louis Perez de Galice, et qui a également beaucoup de grandeur et de noblesse, est cependant bien individualisé ; il est plus fier, plus sombre, plus tragique ; et si l'on s'intéresse à Louis Perez à cause de ses brillantes qualités, on éprouve pour le jeune Lope une sorte de pitié mêlée de terreur, parce qu'on ne peut s'empêcher de voir en lui l'infortunée victime d'une fatalité déplorable. — Lope de Urréa, plein de bonté et de générosité, malgré l'invincible antipathie qu'il éprouve contre celui qu'il croit ou ne croit pas son fils, me semble le type curieux de ces vieillards espagnols chez qui l'énergie de la volonté et la vigueur du caractère survivent à l'abandon des forces physiques. — Quant au roi don Pèdre, c'est, à mon avis, l'une des plus belles créations de Calderon, et quoique j'admire beaucoup le don Pèdre du *Médecin de son honneur*, je préfère encore celui-ci, qui a selon moi une unité plus majestueuse et plus imposante.

Parmi les beaux détails qui abondent dans cette pièce, on remarquera sûrement le récit du jeune Lope, servant d'exposition, sa rencontre singulière avec Violante à la fin du premier acte, sa querelle avec le vieil Urréa, l'interrogatoire de doña Blanca par le roi¹. Et quand le jeune Lope, qui vient de donner son poignard à don Mendo, est saisi d'un effroi soudain, comme s'il entrevoyait tout à coup le destin qui le menace ? Et quand, plus tard, poursuivi par les archers, il rend son épée à don Mendo, amené à ses pieds par un senti-

¹ La même situation avait été précédemment traitée par Lope de Vega, dans une pièce fort curieuse, intitulée *le Prince parfait* (el Principe perfeto), seconde partie. — L'histoire l'avait indiquée aux deux poètes.

ment de respect qu'il ne s'explique pas et qui est un vague instinct de la piété filiale?... Pour trouver des beautés du même genre que l'on puisse comparer à celles-là, il faut lire Lope ou Shakspeare.

Maintenant, quelques critiques.

Le fond de ce drame, avons-nous dit, est historique. Mais dans l'histoire, la cause première, ou si l'on veut, le motif du drame est un adultère. A ce motif, Calderon a substitué une fausse déclaration de part ; et comme au début de la pièce, le poète paraît annoncer un commerce criminel entre Mendo et Blanca, on est fort étonné, à la fin, d'apprendre qu'il s'agit d'un autre crime. Quelle a été l'intention de Calderon en modifiant ainsi la donnée de l'histoire ? Il aura voulu, j'imagine, surprendre le spectateur. Mais ce n'était point là, selon nous, le sentiment qu'il devait chercher à produire dans une œuvre aussi grave et dont le dénouement est si tragique.

Puisque nous parlons d'histoire, voici un autre reproche. Le roi don Pèdre, auquel l'histoire attribue le jugement qui fait le dénouement de cette pièce, est le roi don Pèdre I^{er} de Portugal, surnommé *le Cruel* ou *le Justicier*, et non pas don Pèdre d'Aragon, qui fut surnommé *le Cérémonieux*. Le poète aura confondu. Que si Calderon voulait absolument mettre la scène en Espagne, mieux valait encore choisir pour roi don Pèdre de Castille, à qui l'on a donné le même surnom qu'à son homonyme de Portugal, qui vivait à la même époque, et qui fit même avec lui un traité relatif à l'extradition mutuelle des réfugiés ; traité tout à fait digne du caractère de ces deux princes. Cela n'eût pas été plus vrai, j'en conviens, mais c'eût été plus vraisemblable ¹.

Enfin, dans l'exécution de cette pièce, on pourra blâmer un certain abus de l'esprit et de l'imagination, des plaisanteries un peu déplacées et des jeux de versification qui laissent trop voir le poète dans le moment même où il devrait le plus soigneusement s'effacer, pour ne laisser voir que les acteurs.

Eh bien ! malgré tous ces défauts et malgré toutes nos critiques, *les Trois Châtiments en un seul* n'en sont pas moins un ouvrage qui mérite l'admiration des amis de l'art, comme tous les ouvrages où l'on trouve une grande vue d'ensemble, de la passion et de l'éloquence.

¹ Le Sage, dans *le Diable boiteux* (ch. VII), a raconté sommairement cette aventure, et il a eu soin de mettre la scène en Portugal. On sait, d'ailleurs, que *le Diable boiteux* n'est en quelque sorte qu'une traduction de l'espagnol.

LES TROIS CHATIMENTS EN UN SEUL.

PERSONNAGES.

| | | |
|---------------------------------|-------------------------|------------|
| DON LOPE DE URRÈA. | DOÑA VIOLANTE, } | dames. |
| LOPE DE URRÈA, vieillard. | DOÑA BLANCA, } | |
| DON MENDO TORRELLAS, vieillard. | BÉATRIX, } | souvantes. |
| DON GUILLEN DE AZAGRA. | ELVIRE, } | |
| LE ROI DON PÈDRE D'ARAGON. | BRIGANDS. | |
| VICENTE, valet. | DOMESTIQUES ET CORTÈGE. | |

La scène se passe en Aragon.

JOURNÉE PREMIÈRE.

SCÈNE I.

Un site sauvage. Au fond du théâtre, une chaîne de montagnes.

Au moment où la toile se lève, on entend le bruit d'une arquebusade, et, immédiatement après, entrent DON MENDO et DOÑA VIOLANTE, poursuivis par des BRIGANDS, à la tête desquels est VICENTE.

DON MENDO.

Troupe barbare, troupe féroce, ni le bruit de vos arquebuses, ni les coups répétés de vos épées menaçantes ne pourront me vaincre. Il vous sera plus facile de me tuer. Mon courage se soucie également de la vie et de la mort.

DOÑA VIOLANTE.

Dieu tout-puissant, au secours !

UN BRIGAND.

Ne vois-tu pas cette montagne qui depuis son sommet jusqu'à sa base se montre au voyageur comme un sanglant théâtre de mort ? Quand bien même tu égalerais Mars en valeur, qu'essayes-tu de te défendre seul contre nous tous ?

VICENTE.

Cette rare beauté devant laquelle pâlit la lumière du soleil, loin d'avoir à courir aujourd'hui aucun danger, doit être la récompense de notre capitaine.

DON MENDO.

Avant qu'elle ait reçu de vous la moindre injure, votre impitoyable fureur m'aura arraché la vie ; et ensuite la renommée dira que si je n'ai pas pu la défendre, j'ai pu du moins mourir pour elle.

UN AUTRE BRIGAND.

Cela ne va pas tarder.

DOÑA VIOLANTE.

Ah ! malheureuse !

DON MENDO.

Qu'attendez-vous donc ?

Entre DON LOPE, vêtu comme les autres brigands, mais d'une manière plus riche.

DON LOPE.

Que se passe-t-il ?

VICENTE.

Dans les étroits sentiers de la montagne, et sous les ombrages qu'a développés le printemps, nous avons trouvé cette dame qui, pour s'abriter contre la chaleur, était descendue de sa litière, et marchait accompagnée de quelques domestiques. Dès que ses gens nous ont aperçus, ils ont pris la fuite ; et voilà que ce vieillard prétend seul la délivrer et la défendre contre nous.

DON LOPE.

Eh quoi ! ne voyez-vous pas, dites, que seul contre tant d'hommes vous allez vainement dépenser votre courage ?

DON MENDO.

Seigneur, si j'avais la prétention de vivre, ce serait une folie, la chose est certaine ; mais puisque je ne prétends qu'à mourir, ce n'est pas une si folle audace. Et puisque votre venue ici m'apporte ma dernière sentence, j'en appelle de leur cruauté à la vôtre. (*Il met un genou à terre.*) Je n'implore pas votre pitié...

DON LOPE.

Levez-vous. Vous êtes le premier homme qui ait changé ma colère en compassion. — Cette dame qui vous accompagne est-elle votre épouse ?

DON MENDO.

Non, seigneur, elle est ma fille.

DOÑA VIOLANTE.

Oui, en effet, et je me sens si bien la fille de son courage, de son sang, de son honneur, que si tu penses par sa mort devenir maître de ma vie, tu ne réussiras pas dans ce dessein ; car avant que tu en viennes là, à défaut d'une arme tranchante, tu me verras m'étrangler de mes propres mains, ou, dans mon désespoir, me précipiter du haut de ce mont et tomber en lambeaux à tes pieds.

DON LOPE.

Beauté céleste, calmez-vous, de grâce. Bien que la colère avec laquelle vous me parlez eût pu être ma justification, c'est elle cependant qui retient mon bras. Pour la première fois de ma vie, je surprends en moi je ne sais quel sentiment de compassion et de respect. (*A don Mendo.*) De quel côté allez-vous ?

DON MENDO.

Je vais à Saragosse, où, si je ne m'abuse, il pourra se faire que je reconnaisse quelque jour la générosité de votre conduite.

DON LOPE.

Qui donc êtes-vous ?

DON MENDO.

Je me nomme don Mendo Torrellas. J'ai passé de longues années en France, à Rome et à Naples pour le service du roi don Pèdre d'Aragon. Sur son ordre, je retourne maintenant à la cour, pour lui consacrer ma vie dans le poste qu'il voudra bien me confier ; et là, — je vous en donne ma parole, — si c'est à la suite de quelque étourderie de jeunesse que vous vous êtes décidé à mener cette existence, je vous servirai de protecteur et de caution. En récompense de mes services je demanderai votre pardon. Je montrerai ainsi au monde la reconnaissance d'une âme qui vous doit l'honneur et la vie.

DON LOPE.

J'accepterais cette offre si je pouvais espérer pour mes folies le pardon que vous m'annoncez ; mais, bien que je n'aie aucune bassesse à me reprocher, j'ai été deux ou trois fois condamné à mort pour mes déportements ; et en conséquence j'en suis venu là que je me laisse vivre sans nul espoir, en commettant chaque jour de nouvelles fautes. Tel est enfin mon malheur, que, pour échapper au châtiment réservé à mes délits passés, je n'ai plus de ressource que dans d'autres délits.

DON MENDO.

Ne perdez pas ainsi toute confiance dans l'avenir ; croyez à ma parole... tôt ou tard, j'en suis sûr, j'obtiendrai votre pardon. Oui, je veux faire voir au monde que je fais passer la reconnaissance avant l'intérêt de ma grandeur. Mais dites-moi, jeune homme, qui vous êtes ; car je ne demanderai pour moi-même aucune faveur au roi que je n'aie amélioré votre sort.

DON LOPE.

Bien que je sois convaincu d'avance du peu de succès de vos bonnes intentions, veuillez m'écouter. — (*Aux Brigands.*) Vous tous, retirez-vous ! (*Les Brigands sortent.*) — Tel que vous me voyez, généreux don Mendo, je suis don Lope de Urréa, fils de Lope de Urréa. Plût à Dieu que ma conduite eût été aussi distinguée, aussi noble que ma naissance !

DON MENDO.

Vous dites vrai, je pourrais au besoin l'attester, car j'ai été autrefois l'ami de don Lope ; et par cette considération je me regarde comme obligé plus étroitement encore à faire pour vous tout ce qui sera en mon pouvoir.

DON LOPE.

Au contraire, seigneur, j'ai idée que par cela même vous ne ferez rien pour moi ; car puisque vous avez été l'ami de mon père, vous saurez que je l'ai offensé par mes folies, désolé par mes écarts, irrité par mes déportements, et enfin, ruiné par mon inconduite ; et dès lors, puisque vous êtes son ami, je conclus que vous ne voudrez pas être le mien. Et cependant, si je tenais à me justifier, je vous assure que cela me serait facile ; car c'est mon père lui-même qui a été la cause de mes malheurs.

DON MENDO :

Comment cela ?

DON LOPE.

Voici comment.

DON MENDO.

Parlez, je suis impatient de vous entendre.

DOÑA VIOLANTE, *à part*.

Je sens renaître peu à peu le calme dans mon âme.

DON LOPE.

Mon père, à ce que j'ai ouï conter mille fois, conçu dès sa première jeunesse, soit à raison, soit à tort, une espèce d'horreur pour le mariage ; mais voyant que sa maison allait perdre un majorat dont la noblesse et l'illustration égalaient l'ancienneté, sur le conseil de ses proches ou peut-être par suite de ses propres réflexions, il se décida, — dans un âge déjà avancé et contre son inclination naturelle, — il se décida à s'établir. Dans ce but, il chercha une noblesse égale, une vertu irréprochable, et un honneur sans tache ; et il rencontra une personne à laquelle il soumit tellement sa volonté qu'il ne considéra plus la différence des âges. L'épouse qu'il choisit, doña Blanca Sol de Vila, n'avait pas accompli sa quinzième année, et lui il avait déjà les cheveux tout blanchis par les ans, pareil à ces arbres que l'hiver a couronnés de neiges glacées qu'on dirait les fleurs de l'arrière-saison.

DON MENDO, *à part*.

Je le sais ; et plutôt au ciel que je pusse l'ignorer !..... Vains souvenirs, cruelles pensées, que me voulez-vous?... (*A don Lope.*) Eh bien, achevez.

DON LOPE.

Je poursuis. — Doña Blanca se refusa longtemps à cette union, pressentant peut-être combien avec cette différence d'âge un amour mutuel était difficile ; mais comme les femmes de haut rang n'ont jamais eu le choix d'un époux, elle fit le sacrifice de ses répugnances ; en un mot, elle fut mariée par force comme le voulurent ses parents. — Injustes et dures convenances, n'avez-vous pas souvent tué ceux qui se sont soumis à vous !... — Ainsi lui se mariant avec peu de goût pour le mariage, eût-elle avec peu de goût pour son mari, vous pouvez imaginer de quelles humeurs je fus formé, moi

leur fils, triste fruit d'un pareil amour... On pensa d'abord que, selon ce qui est arrivé souvent, j'allais parmi eux amener la paix ; mais il en fut tout autrement : je fus pour eux un nouveau sujet de guerre par les sentiments différents que je leur inspirai... à ma mère de l'amour, à mon père de la haine. Non, contre le vœu de la nature, je ne possédai pas un seul instant l'affection de mon père ; il me haït dès ce moment même où de la part d'un enfant tout est charme et bonheur pour les yeux paternels. Il me laissa grandir sans me donner aucun maître, et ce manque d'éducation rendit mon caractère pire encore qu'il n'eût été si quelqu'un eût dès lors corrigé mes mauvais penchants ; car les animaux même les plus farouches, les plus cruels, finissent par céder à la récompense ou au châtiment. Aussi à peine les premières clartés de la raison commencèrent-elles à luire en moi, que me voyant sans guide et seul maître de mes actions, je commençai à me lancer dans de mauvaises compagnies, aussi peu sensible à l'amour de ma mère qu'à l'indifférence de mon père. S'étant donc donné pleine licence, ma jeunesse emportée, comme un cheval fougueux, parcourut sans bride et sans frein le vaste champ des vices.... Les femmes et le jeu furent mes plus honnêtes passe-temps.... Cependant mes années croissaient peu à peu ; et je vous laisse à juger vous-même quelle solidité peut avoir un édifice élevé sur des fondements si peu solides. A la fin, et comme j'étais déjà perdu, car mes passions avaient pris sur moi tout empire, mon père s'aperçut de ma mauvaise éducation, et il voulut, quoiqu'un peu tard, redresser un caractère qu'il avait laissé croître et grandir dans une fâcheuse direction. Pour moi, j'aurais voulu, croyez-le, lui être agréable ; mais, s'il faut vous parler avec une entière franchise, jamais je ne m'appliquai à faire ce qu'il m'avait recommandé. Finalement nous vécûmes l'un avec l'autre dans une opposition continuelle, et tous deux l'éternel martyr de ma mère... — Hélas ! jusqu'à ce jour elle a vécu le cœur partagé en deux parts, dont l'une reste avec elle, et dont l'autre me suit partout. C'en est au point que si quelquefois la nuit je vais la voir déguisé, — car ses peines et les miennes n'ont pas d'autre soulagement, — c'est elle-même qui me confie sa clef pour entrer secrètement dans la maison de manière à ce que mon père ne m'entende pas. A-t-on jamais vu au monde que la tendresse d'une mère pour son fils et d'un fils pour sa mère imposent à une rencontre vertueuse des précautions qui sembleraient celles du vice et du crime !... Bref, je viens d'un trait à la plus triste, à la plus pénible des aventures qui m'ont amené dans la situation où vous me voyez ; et je passe sous silence les jeux, les galanteries, les querelles, les défis par suite desquels nous avons perdu, mon père sa fortune, et moi l'estime des hommes... Vous saurez donc que près de ma maison demeurait une dame, — je m'exprime mal, — un miracle de beauté, un prodige d'esprit, qui réunissait dans une adorable perfection

ces qualités opposées qu'il est si rare de rencontrer réunies chez une femme. Je lui rendis des soins et lui fis connaître mon amour d'abord par des signes muets, et ensuite par des soupirs timides qui devinrent plus tard des aveux vivement sentis, mais incomplètement exprimés. Je lui déclarai ma peine dans une foule de lettres qui parvinrent jusqu'à elle et ne furent pas mal accueillies; et j'osai même, à la faveur de la nuit, m'approcher de ses fenêtres et me plaindre à travers leurs barreaux de fer qui furent attendris par mes larmes, que faisaient couler ses rigueurs. Elle m'écouta donc enfin, touchée de la douleur que je montrais; car il faut toujours que la femme qui ne se refuse pas à écouter vos peines se résigne à vous en tenir compte. Joyeux et fier de cette première faveur, j'entretins quelque temps mon espérance, jusqu'à ce que l'amour daignât permettre que mes rêves ambitieux obtinssent le bonheur auquel ils prétendaient. Mais n'ai-je pas tort de parler de bonheur? Est-ce que, dans l'empire de l'amour, si dangereux, si tyrannique, le bonheur n'est pas toujours près du péril et des chagrins?..... Donc j'eus entrée dans sa maison après mille promesses, mille serments que je l'épouserai : serments bien faciles à faire, bien difficiles à accomplir! En effet, à peine mon amour eut-il trouvé sa beauté plus traitable, que le bandeau qui me couvrait les yeux tomba tout à coup, et je vis clairement qu'elle n'était pas moins facile que belle.... O honneur ! farouche basilic qui en te regardant toi-même, te donnes à toi-même la mort !... D'un côté plein d'amour, de l'autre plein de repentir, j'adorais sa beauté et j'abhorrais ses mœurs ; de sorte que pour conserver l'une et ne pas m'enchaîner aux autres, j'imaginai de contenir ses prétentions au moyen de l'excuse ordinaire que j'étais fils de famille. Elle ne tarda pas à s'apercevoir que tous ces retardements étaient calculés ; mais, par une ruse égale à la mienne, elle me laissa entendre qu'elle comprenait mes scrupules, et depuis lors jamais rien chez elle ne me donna à connaître qu'elle avait une intention qu'elle me cachait. Or elle avait un frère qui s'était fait brigand après avoir été banni de Saragosse comme ayant tué par trahison un homme riche. Celui-ci, sur l'appel de sa sœur, accourut de la montagne. Secrètement caché dans sa maison, il apprit d'elle l'outrage fait à son honneur ; et se trouvant offensé, il médita une vengeance pour laquelle il se fit rejoindre par deux de ses compagnons... Moi cependant, une certaine nuit que j'étais allé chez elle avec la même sécurité que de coutume, à peine eus-je mis le pied dans son appartement que je me vis traîtreusement entouré par ces trois hommes, qui me menaçaient de leurs épées en me demandant une réparation ; mais il me fut possible de tirer un pistolet, et pensant que le seul bruit de cette arme...

On entend un grand bruit du dehors.

UNE VOIX.

A la vallée !

UNE AUTRE VOIX.

A la montagne !

PLUSIEURS VOIX.

Au chemin !

Entre VICENTE.

VICENTE.

Seigneur ?

DON LOPE.

Parle donc ?

DON MENDO.

Quelle nouvelle ?

DOÑA VIOLANTE.

Qu'est-il arrivé ?

VICENTE.

C'est que les domestiques qui ont fui ont averti la justice du village voisin, et la voici qui vient à notre recherche.

DON LOPE.

Eh bien ! à la montagne !

DON MENDO.

Oui, retirez-vous de ce côté ; je vais, moi, aller au devant d'eux, et je m'oblige à empêcher qu'on ne vous poursuive. — Et je vous le garantis de nouveau, j'accomplirai la parole que je vous ai donnée.

DON LOPE.

Je l'accepte volontiers.

DON MENDO.

Je vous demanderai seulement un gage, afin que, dans le cas où j'enverrai vous chercher, celui qui viendra ait le passage libre.

DON LOPE.

J'ai beau chercher, je ne me trouve aucun gage à vous donner... Mais prenez ce couteau de montagne... Celui qui le rapportera peut venir en toute sécurité.

DON MENDO.

Vous me donnez un couteau ?

DON LOPE.

Eh ! que puis-je donner, moi, qui ne soit un instrument de mort ?

DON MENDO.

Je l'accepte pour en ôter le tranchant.

DON LOPE.

Prenez, et adieu.

DON MENDO.

Allez avec Dieu.

DON LOPE, *poussant un cri.*

Ah malheureux !

DON MENDO.

Qu'est-ce donc ?

DON LOPE.

Dans le trouble où j'étais en vous donnant ce couteau je me suis blessé à la main ; et maintenant, en le voyant dans votre main à vous, je frémis, je tremble ; car, bien que vous ne me montriez ni inimitié ni colère...

DON MENDO.

Songez donc que c'est là une folle idée inspirée par le trouble où vous êtes, et que je suis incapable...

VOIX DU DEHORS.

A la montagne ! à la vallée ! au chemin !

VICENTE.

Les voici qui approchent.

DOÑA VIOLANTE.

N'attendez pas plus longtemps, partez ; toute mon âme est émue en voyant le péril qui vous menace.

DON LOPE.

Si je m'éloigne, c'est à cause de la crainte que vous témoignez en ma faveur, et non pour le danger que je cours. (*A part.*) O illusion ! que de choses m'a fait voir un seul instant !

DON MENDO.

Allons à leur rencontre, afin qu'ils n'avancent pas davantage. (*A part.*) O destin ! que de choses tu m'as rappelées à la mémoire !

DOÑA VIOLANTE, *d part.*

Jamais je ne me serais imaginé le crime si aimable... O souvenir ! que de choses j'emporte à rêver en moi-même !

Ils sortent.

SCÈNE II.

Une salle du palais à Saragosse.

Entrent DON GUILLEN et LOPE DE URRÈA, vicillard.

DON GUILLEN.

Comme depuis ma première enfance j'ai été l'ami de don Lope, ce serait mal à moi, en voyant votre affliction, de ne pas m'informer si vous avez quelque ordre à me donner ? En quoi pourrais-je vous servir ?

URRÈA.

Je vous suis fort reconnaissant de l'intérêt que vous me témoignez. — Combien y a-t-il de temps que vous êtes de retour ?

DON GUILLEN.

Je suis arrivé hier en Aragon. Je suis venu de Naples pour suivre ici une certaine prétention.

URRÈA.

Pour moi je voudrais parler au roi aujourd'hui, bien que je n'espère guère qu'il m'accorde ce que je désire.

DON GUILLEN.

Eh bien ! voici que le roi vient de ce côté.

Entrent LE ROI et le Cortège.

URRÈA.

Seigneur redouté, je suis Lope de Urrèa de qui vous avez connaissance.

LE ROI.

C'est bien.

URRÈA.

Je ne viens pas aujourd'hui vous demander la grâce que je vous ai demandée si souvent dans d'autres mémoires ; car aujourd'hui, sire, je me présente devant vous plus consolé de mes malheurs. Je vous prie seulement de vouloir bien entendre un vieillard humblement prosterné à vos pieds.

LE ROI.

Parlez.

URRÈA.

Je me sens confus et troublé au moment de vous exposer ma douleur... Don Lope de Urrèa, mon fils, avait promis à une dame de l'épouser ; mais, ce qui m'est pénible à dire, craignant ma colère pour s'être engagé sans ma permission, il remettait chaque jour à lui donner sa main. Elle, pensant que cette conduite procédait de mépris et non de prudence et de sagesse, en rendit compte à un frère qu'elle avait ; de manière qu'un jour qu'il était chez elle, ce frère et deux de ses amis, qu'il avait amenés, l'entourèrent, voulant le tuer. Le jeune homme a du courage, et indigné de cette attaque, il se mit bravement à se battre avec tous les trois, et l'un d'eux fut tué. En pareille circonstance, il est excusable aux yeux de la loi ; puisque parmi les animaux même la défense est de droit naturel... Après cela, il sortit dans la rue, où il eut le malheur de frapper un des ministres de la justice. Si par cet acte il manqua au respect qui vous est dû, songez, je vous prie, qu'il aurait été plus coupable encore s'il eût si peu estimé votre justice qu'il n'eût pas cherché à lui échapper et ne se fût pas enfui après avoir commis un délit. J'avoue, d'ailleurs, qu'il ferait mieux de servir dans vos armées que d'ajouter à sa première faute en vivant de brigandage dans la montagne ; mais vous savez aussi qu'on a toujours considéré comme un malheur, en Aragon, quand les nobles ne quittaient point la ville, là où il y avait une famille offensée... Enfin maintenant, sire, voici que la dame qui, dans cette déplorable affaire, se trouve partie à double titre, d'abord comme ayant une promesse de mariage, et ensuite comme étant la sœur du mort, a formé le projet de mener une vie meilleure et de se retirer dans un port plus paisible ; et elle a bien voulu me remettre son désistement pour les deux poursuites, sous la condition que je lui fournirais la dot nécessaire pour entrer dans un couvent. Et quoique, à vrai dire, je sois devenu si pauvre que je me vois dans la nécessité de recourir à mes amis, je me suis dépouillé tout à l'heure du peu qui me restait, dans le but de lui

constituer non pas seulement la dot qu'elle demandait, mais une rente annuelle; c'est au point qu'aujourd'hui même j'ai abandonné l'appartement que j'occupais dans ma maison, et que j'y ai pris le logement le plus modeste, en laissant le mien à don Mendo Torrellas, afin de pouvoir remplir mon engagement. Donc, prosterné à vos pieds, je vous conjure mille et mille fois, puisque la partie adverse s'est désistée, et qu'il n'a plus contre lui que votre royal pouvoir, de daigner pardonner à mon fils. Ce pardon, seigneur, j'ose le dire, il le mérite, non pas par lui-même, non pas par moi sans doute, mais par ses nobles aïeux, qui tous vous le demandent ici en récompense de leurs belles actions. Parcourez en souvenir notre histoire, seigneur, et vous verrez mille héros de ma race à qui vous devez toute sorte d'honneur et de gloire. Ayez aussi pitié de mes cheveux blancs, de mes prières, de mes larmes; et si les larmes d'un malheureux père sont impuissantes à toucher votre cœur, ayez pitié d'une dame principale, mère infortunée qui se meurt de chagrin et de douleur. Étant celui que vous êtes, sire, accordez-moi cette grâce.

LE ROI.

Adressez-vous au grand justicier d'Aragon.

URRÈA.

Hélas! je le vois, mon malheur n'est que trop certain, puisque, quand je vous demande une grâce, vous me renvoyez à la justice.

LE ROI.

Eh quoi! lorsqu'elle est chargée de la poursuite des crimes, n'est-ce pas à elle que revient naturellement la remise des peines?

URRÈA.

J'en conviens, sire; mais la charge de grand justicier d'Aragon est vacante; elle est vacante depuis la mort de don Ramon.

LE ROI.

Je lui ai donné un successeur; on le connaîtra aujourd'hui même.

URRÈA.

Que mes soupirs et mes larmes vous doivent une si grande faveur!

LE ROI, *à part*.

O douleur d'un père! quel est le cœur que tu ne serais capable d'attendrir!

Il sort.

URRÈA.

Telles sont les obligations d'un homme noble et honorable, qu'il fait beaucoup de choses pour l'opinion publique, sans y être porté par un pur amour paternel. Je ne dis pas que je n'aime point don Lope; mais, dans le vrai, j'aurais fait cette démarche plus volontiers, j'aurais plaidé sa cause avec plus de chaleur si j'avais cru le devoir à son affection pour moi. J'ai cédé au désir de doña Blanca; car, bien qu'elle ne le croie pas, elle m'est si chère que pour elle je me donnerais la mort avec joie... Mais quel

est ce personnage que je vois entrer dans le palais, accompagné d'une suite si nombreuse?... C'est don Mendo, mon vieil ami... Je serais, hélas! tenté de l'éviter plutôt que de me laisser voir par lui en cet état, à tel point j'en ai honte! mais comme il doit demeurer dans ma maison, il me serait malaisé de ne pas me rencontrer tôt ou tard avec lui... Toutefois ce n'est pas le moment de lui parler; car le roi a, sans doute, appris son arrivée, et le voici qui revient dans la salle d'audience.

D'un côté, entre LE ROI, et de l'autre on voit entrer DON MENDO et le Cortège.

DON MENDO.

Permettez, invincible seigneur, que je baise vos pieds mille et mille fois.

LE ROI.

Don Mendo, levez-vous... levez-vous, grand justicier d'Aragon.

DON MENDO.

Je vous baise la main, sire, et cette main puissante m'est nécessaire pour que je puisse me lever avec le fardeau pesant dont vous venez de me charger... Que le ciel vous donne longue vie!

LE ROI.

Comment vous trouvez-vous?

DON MENDO.

Comme un homme qui vient de recevoir de vous la plus haute marque d'honneur.

LE ROI.

Vous devez être fatigué, don Mendo; allez vous reposer. Demain matin vous viendrez me parler, et là, étant tous deux seuls, je vous dirai dans quel but je vous ai appelé à la cour. J'ai beaucoup de choses à vous confier.

DON MENDO.

A vous, sire, mon âme et ma vie; je les mets l'une et l'autre à vos pieds, et ne les emploierai jamais mieux qu'à votre service.

Le Roi sort.

URRÈA.

Si un homme noble se rappelle toujours ses anciennes affections, recevez, don Mendo, le salut de don Lope de Urrèa.

DON MENDO.

Il me serait difficile de ne pas me rappeler toutes les obligations que je dois à votre amitié.

URRÈA.

Je vous baise les mains, seigneur, et pour cela j'ai deux motifs : d'abord, à cause de votre bienvenue, heureux que vous habitiez ma maison, où doña Blanca et moi nous nous empresserons à vous servir; et ensuite, parce que maintenant que vous voilà grand justicier d'Aragon, je me mets au nombre de vos solliciteurs.

DON MENDO.

Vous aurez de moi toute satisfaction.

URRÈA.

Voici un mémoire que le roi, sans doute, vous aura fait remettre avant votre arrivée.

DON MENDO.

Je suis votre ami dévoué, et croyez bien que je ne vous manquerai en aucune circonstance.

URRÈA.

J'ai un fils qui malheureusement....

DON MENDO.

N'achevez pas, je suis instruit de tout ; et le chagrin où je vous vois me prouve que j'ai été mal informé ; car l'on m'avait dit que vous portiez peu d'affection à votre fils.

URRÈA.

Je n'ignore point, seigneur, que beaucoup m'accusent de cruauté envers lui ; mais je fais plus encore pour lui qu'il ne mérite. Sachez donc que ses déportements m'ont nui dans l'estime publique, que ses folies ont détruit ma fortune, que ses fautes ont compromis mon honneur.

DON MENDO.

Allons, ne vous affligez pas ; et puisque je me trouve en position de faire pour lui ce que vous demandez, soyez assuré que désormais son sort va changer : car je puis aujourd'hui lui donner la vie que je lui dois..... Je vous conterai cela avec détail. Rendons-nous à votre maison, et là tout s'arrangera pour le mieux... Je suis d'autant plus pressé de sortir, que pour arriver plus tôt j'ai laissé derrière moi, en chemin, ma fille doña Violante, et l'aimant tout à la fois comme un père et comme un amant, je suis impatient de savoir si elle est arrivée.

URRÈA.

Je me réjouis de la voir venir en un lieu où elle trouvera les soins de doña Blanca, mon épouse chérie, et en qui elle aura une esclave toujours prête à lui obéir.

DON MENDO.

Je serai moi-même heureux de connaître et de servir doña Blanca comme ma dame. (*A part.*) O ciel ! il le faut... Je ne puis m'en dispenser... C'est en ce jour que je vais voir doña Blanca.

Lope et don Mendo sortent.

SCÈNE III.

Une chambre dans la maison de Lope de Urrèa.

Entrent, d'un côté, DOÑA VIOLANTE, en habits de voyage, et de l'autre, DOÑA BLANCA.

DOÑA BLANCA.

Combien je me félicite de posséder dans ma maison une si belle

personne, et d'être à même de la servir à toute heure ! J'ai quitté mon appartement, et je me présente chez vous, madame, pour vous donner la bienvenue, et voir en quoi je pourrais aider à vos femmes !

DOÑA VIOLANTE.

C'est moi seule qui dois me féliciter, madame ; car, lorsque je croyais venir comme une étrangère en Aragon, j'y ai retrouvé, je puis le dire, une patrie..... Excusez-moi de vous retenir dans cette pièce qui est commune aux deux appartements. Tout est en désordre chez moi, et je n'ose vous prier d'entrer.

DOÑA BLANCA.

C'est un peu votre faute, et non celle des domestiques ; ils ne vous attendaient pas si tôt.

DOÑA VIOLANTE.

Il m'a semblé, au contraire, que j'arriverais bien tard. Je ne savais plus, je vous assure, quand je me trouverais de ce côté de la montagne, et je craignais de nouveaux dangers.

DOÑA BLANCA.

Vous aviez donc couru un premier danger avant cela ?

DOÑA VIOLANTE.

Oui, madame, et si grand, qu'il tient encore mon âme toute émue. (*A part.*) Car, en ce moment même, il m'effraye plus que jamais.

DOÑA BLANCA.

Racontez-moi cela.

DOÑA VIOLANTE.

Pour me mettre à l'abri du soleil, dont les rayons de feu brûlaient au loin la campagne, j'étais descendue de ma litière, et j'avais mis pied à terre dans un endroit charmant, véritable place d'armes des fleurs, environnée d'un joli ruisseau comme d'un fossé, et qui pouvait défier toutes les batteries du soleil ; — lorsque de la montagne même sortirent cinq ou six hommes menaçant tout à la fois et mon honneur et la vie de mon père ; — et je tremblais, lorsque par bonheur se présenta devant nous un jeune brigand, à l'air distingué, plein de valeur et de grâce, qui, avec une générosité sans égale... Mais qu'est-ce donc ? Vous pleurez ?

DOÑA BLANCA.

C'est qu'en écoutant votre aventure, je me rappelle le plus triste événement de ma vie. — Poursuivez.

DOÑA VIOLANTE.

Je crains que mes chagrins n'éveillent dans votre esprit le souvenir des vôtres.

DOÑA BLANCA.

Votre père a-t-il vu ce jeune homme que vous me représentez si gracieux et si plein d'attention ?

DOÑA VIOLANTE.

Il l'a vu, et lui doit tout au moins l'honneur et la vie.

DOÑA BLANCA, *à part.*

Hélas ! au lieu de l'épargner ainsi, il aurait dû me venger et donner un exemple au monde. (*Haut.*) Mais que dis-je !... Jésus ! mille fois, quelles paroles ai-je prononcées !... Pardonnez, madame, je suis folle. Je nourris dans mon âme un affreux chagrin qui par moments m'ôte mon bon sens. Ne vous étonnez point de l'état où vous me voyez ; car ce jeune homme est mon fils, et sa conduite, qui a fait son malheur et lui a retiré l'amour de son père, m'a presque enlevé la raison.

DOÑA VIOLANTE.

Il nous avait bien dit qui il était ; mais étant si troublée, je n'ai pas fait alors grande attention au nom de sa famille. Autrement, je ne vous aurais point parlé de cela et vous aurais épargné cet ennui.

Entrent DON MENDO et DON LOPE DE URRÈA.

URRÈA.

Bonne nouvelle, dona Blanca ! Voilà enfin qu'aujourd'hui le bonheur, la joie entrent dans la maison !

DONA BLANCA.

Il en est temps ; car le bonheur en est sorti depuis bien des années !

URRÈA, *à doña Violante.*

Je me suis présenté ici avec bien peu de courtoisie ; veuillez m'excuser, madame, et me donner cette main que je baise humblement. — Pour vous, Blanca, vous apprendrez avec plaisir que le seigneur don Mendo, notre hôte, est nommé grand justicier du royaume ; et une nouvelle qui ne vous sera pas moins agréable, c'est que je suis envoyé vers lui par le roi, pour qu'il me remette la grâce de don Lope.

DOÑA BLANCA, *à part.*

C'est à présent que j'ai besoin de toute ma force. (*Haut, à don Mendo.*) Je rends grâces à mon sort, seigneur, que vous soyez venu en un lieu où je puisse vous servir... Pour ce qui est de mon fils, vous êtes celui que vous êtes... et vous lui devez, ce me semble, votre protection, selon ce que m'a dit doña Violante, d'une dette que vous avez contractée envers lui.

DON MENDO.

N'en doutez pas, doña Blanca ; je ferai toujours tout ce qu'il me sera possible et pour lui et pour vous ; car vous n'ignorez pas, je crois, l'obligation que je vous ai.

Entre ELVIRE.

ELVIRE.

Madame, nous avons fini de tout ranger dans votre appartement.

DOÑA VIOLANTE.

Excusez, doña Blanca, et permettez que j'aille reposer.

DOÑA BLANCA.

C'est à vous de permettre que je vous offre mes services.

URRÈA.

Non pas ! je réclame le privilège de mon âge, et je m'offre à madame pour écuyer.

DOÑA VIOLANTE.

Comme vous êtes le maître de la maison, je serais obligée d'accepter. Mais restez avec Dieu.

DOÑA BLANCA.

Que le ciel vous garde !

DOÑA VIOLANTE, *à part*.

O ma pensée ! il faut vous débattre avec ce serpent cruel qui en m'accordant la vie m'a tuée !

Urrèa s'éloigne en conduisant doña Violante par la main.

DON MENDO.

Si je vous permets cela, c'est que de mon côté je puis m'offrir pour écuyer à doña Blanca. (*À part.*) Je ferais bien, en sortant, de me soustraire à ses plaintes.

DOÑA BLANCA, *à part*.

Il me faut ici tout mon courage. (*Haut.*) Où allez-vous ?

DON MENDO.

Je sors pour m'occuper de vous.

DOÑA BLANCA.

Non, seigneur, demeurez.

DON MENDO.

Le ciel sait combien je désirais cette occasion.

DOÑA BLANCA.

Dans quel but, si vous n'aviez pas quelque mauvais dessein contre moi ?

DON MENDO.

Dans le but de vous dire combien je souffre de voir vos chagrins. Hélas ! vous pourriez me répondre que je n'en dois pas être étonné ; car en partant je vous avais laissée bien malheureuse.

DOÑA BLANCA.

Vous, vous m'avez laissée malheureuse ! je ne vous comprends pas. Quand ? comment ?... car il me semble que je ne vous ai vu de ma vie.

DON MENDO.

Ah ! Blanca !

DOÑA BLANCA.

Seigneur don Mendo, laissons là un entretien si tristement commencé !... Si par hasard quelque confus souvenir vous a induit en erreur auprès de moi, qu'il reste enseveli dans le silence, et que le silence le consume. Après si longtemps vous pouvez tout oublier, car moi je ne me rappelle rien.

DON MENDO.

O Blanca ! vous vous servez merveilleusement de votre esprit !

DOÑA BLANCA.

Je ne sais pourquoi vous parlez ainsi.

DON MENDO.

Moi, je le sais.

DOÑA BLANCA.

Eh bien ! laissons cela.

DON MENDO.

Je me tiendrai pour averti ; mais s'il faut vous obéir, comment devrai-je vous prouver mon obéissance ?

DOÑA BLANCA.

En vous taisant.

DON MENDO.

Comment se taire ?

DOÑA BLANCA.

En souffrant.

DON MENDO.

Cela me sera impossible.

DOÑA BLANCA.

Vous l'apprendrez de moi.

DON MENDO.

Comment cela ?

DOÑA BLANCA.

Vous le verrez.

DON MENDO.

Indiquez-m'en le moyen.

DOÑA BLANCA.

Le voici. (*Elle appelle.*) Béatrix !

Entre BÉATRIX.

BÉATRIX.

Madame ?

DOÑA BLANCA.

Éclairez au seigneur don Mendo. (*Bas, à don Mendo.*) Voilà comme on évite les occasions.

DON MENDO.

Voilà comme on augmente ses tourments.

SCÈNE IV.

Une autre chambre.

Entrent DOÑA VIOLANTE, qui se coiffe de nuit, et ELVIRE.

DOÑA VIOLANTE.

Ferme cette porte, Elvire ; et si mon père venait par hasard s'informer de moi, dis-lui que je dors. Je ne veux pas qu'on me parle, — ni lui ni personne. Tout ce que je veux, tout ce que je désire, c'est une complète solitude.

III.

13

ELVIRE.

Jamais je ne vous ai vue de pareille humeur.

DOÑA VIOLANTE.

Et ce que tu vois, Elvire, n'est rien en comparaison de ce que j'éprouve. Aide-moi à me débarrasser de ces coiffes, et pose ma robe sur ce meuble.

ELVIRE.

Il paraît, madame, que les brigands ne sont pas aussi farouches qu'on les dépeint.

DOÑA VIOLANTE.

Hélas ! sa taille, sa figure, sa voix, ont fait sur moi une telle impression, que je ne puis le chasser de mon souvenir. De quelque côté que je tourne les yeux, je me figure le voir partout devant moi.

Elles se retirent toutes deux dans un cabinet qui est dans la chambre, et d'où elles demeurent visibles au spectateur. En même temps, entrent DON LOPE et VICENTE.

DON LOPE.

O ciel ! que se passe-t-il ? D'où vient que cette chambre est ornée avec tant de soin ?

VICENTE.

Nous nous serons trompés de maison ; car je crois que chez votre père il ne reste plus le moindre meuble ¹.

DON LOPE.

Arrête.

VICENTE.

Je m'arrête.

DON LOPE.

N'aperçois-tu pas une femme ?

VICENTE.

J'en vois même deux.

DON LOPE.

Avec un superbe dédain elle ôte sa parure comme un trophée inutile pour sa beauté, et elle semble dire : « Vénus avec sa seule ceinture est plus redoutable que Pallas avec ses armes. »

VICENTE.

Je la vois ; et pour peu que cela continue, nous aurons d'ici à un moment la plus jolie perspective.

DON LOPE.

Qui donc peut être cette femme ?

VICENTE.

Puisque ce n'est pas votre mère, c'est peut-être la mienne.

DON LOPE.

Je m'avance pour voir son visage.

¹ Parce que don Lope a complètement ruiné sa famille.

VICENTE.

Moi aussi.

DON LOPE.

Et pour entendre ce qu'elle dit. — Marche plus doucement.

VICENTE.

Il est impossible de marcher d'un pas plus léger. Si je montais ainsi les degrés d'un monument, je suis sûr que je ne froisserais pas les fleurs d'argent qui le recouvrent¹.

ELVIRE.

Vous sentez trop vivement, madame.

DOÑA VIOLANTE.

Oui ! il est tellement présent à ma pensée, — cette illusion de mon esprit est si forte, si puissante, qu'en ce moment même, — le ciel me protège ! — je jurerais que je le vois.

ELVIRE.

On ne vous arrachera pas les dents pour un faux serment², car moi aussi je le jurerais.

VICENTE.

Nous sommes bien tombés !

DON LOPE.

Oui, c'est la dame que j'ai vue. (*A doña Violante.*) Dites-moi, divin prodige, — dites-moi, miracle de beauté...

DOÑA VIOLANTE.

Fantôme de ma pensée, — illusion de mes sens, âme de mon imagination, réalisation de mes rêves, et voix de mon idée ; ô toi, qui es une idée, une illusion, une imagination, un rêve, un fantôme sans voix, sans corps, sans âme, et qui parais avoir une âme, un corps, une voix : — comment as-tu fait pour pénétrer jusqu'ici ?

DON LOPE.

Beauté céleste, que mon imagination a réalisée vivante à mes yeux, daignez auparavant vous-même m'expliquer le doute où je suis ; car j'ai bien plus de motifs pour vous demander par quel hasard vous vous trouvez dans cette maison.

DOÑA VIOLANTE.

Cette maison est la mienne.

DON LOPE.

Et moi si je suis entré ici...

DOÑA VIOLANTE.

Je ne puis vous entendre.

..... Si pisara
Las gradas de un monumento,
Aun no ajdra los velillos.

On appelle en Espagne le monument (*el monumento*) la chapelle décorée en forme tombeau, où l'on dépose le corps de Jésus-Christ, le jeudi saint.

No te sacdran los dientes
Por el falso juramento.

DON LOPE, à *Elvire*.

Pour que votre maîtresse se rassure, écoutez-moi.

ELVIRE.

A quoi bon ? adressez-vous, si vous voulez, à ma maîtresse, fantastique brigand, puisque vous avez touché son cœur ; mais moi, comme je n'éprouve rien pour vous, laissez-moi tranquille.

DON LOPE, à *doña Violante*.

La peur vous abuse. Je suis le fils de la maison, et je venais trouver *doña Blanca* pour lui dire ce que déjà vous savez ; car mon intention, mon désir est que *don Mendo* sollicite pour moi la faveur qu'il m'a promise. Je suis entré dans cette chambre avec la clef que j'en possède, ne songeant nullement que je pourrais vous y rencontrer. Et maintenant que j'ai dissipé vos doutes, daignez m'apprendre à votre tour comment il se fait que je vous vois ici.

DOÑA VIOLANTE.

Ce que vous venez de me dire, je le savais déjà ; mais je me suis tout d'abord laissée emporter plutôt à ce que j'imaginai qu'à ce que je savais. Et même à présent que je suis tout à fait désabusée, j'ai peine à remettre mes sens ; car en m'ôtant une crainte, vous m'en avez donné une autre : vous ne m'effrayez pas moins dans la réalité que dans mes rêves ; illusion ou vérité, je tremble sans cesse devant vous. — Je demeure dans cette maison ; ceux de nos serviteurs qui sont venus devant l'ont prise pour nous. Votre père, à ce que je crois avoir entendu dire, occupe un autre appartement. Si c'est lui que vous cherchez, retirez-vous, je vous prie ; faites-moi la grâce de vous éloigner.

DON LOPE.

Bien que j'aie donné, je l'avoue, à votre beauté céleste toutes les adorations de mon cœur, c'est avec le dévouement le plus pur et le plus noble, c'est avec le respect le plus absolu, avec la plus entière soumission, et ce même amour, avec lequel je vous adore, fait en même temps que je vous obéis. Ainsi, madame, adieu, et daignez vous rappeler que vous seule au monde avez dompté ma volonté et contenu mon audace.

DOÑA VIOLANTE.

Adieu, et sachez, vous aussi, que je vous suis reconnaissante de votre conduite généreuse, et que vous seul au monde m'avez inspiré un sentiment tendre.

DON LOPE.

O bonheur !... que ne puis-je le payer de ma vie !

DOÑA VIOLANTE.

Voulez-vous le reconnaître dignement, *don Lope* ?

DON LOPE.

Oui.

DOÑA VIOLANTE.

Eh bien ! partez, et au plus tôt.

DON LOPE.

Ainsi soit fait ! — Partons, Vicente.

VICENTE.

Allez-vous-en tout seul, si vous êtes assez sot pour cela. Quant à moi, je passe ici la nuit.

DOÑA VIOLANTE, *à part*.

Grand Dieu, quelle passion !

DON LOPE, *à part*.

Quelle beauté, grand Dieu !

DOÑA VIOLANTE, *à part*.

Il aime et ne demande rien !

DON LOPE, *à part*.

Elle m'écoute avec faveur et m'éloigne !

DOÑA VIOLANTE.

Allez avec Dieu !

DON LOPE.

Le ciel vous garde !

JOURNÉE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Une chambre dans la maison de Lope de Urréa..

Entrent, d'un côté, DON LOPE et VICENTE, en habits de voyage, et de l'autre DOÑA BLANCA, URRÉA et BÉATRIX.

DON LOPE.

Heureux mille et mille fois, seigneur, le jour où vous permettez à ma tendresse de venir se prosterner humblement à vos pieds.

URRÉA.

Lève-toi, Lope, et sois bien venu auprès de tes parents, comme tu as été désiré par eux.

DON LOPE.

Il ne convient pas que je me lève tant que vous ne m'aurez pas donné votre main à baiser.

URRÉA.

Prends-la donc, et Dieu te rende aussi sage que je le lui demande. Avance, baise la main de ta mère.

DON LOPE.

C'est avec crainte et plein de honte, madame, que je me présente à vos yeux, après vous avoir fait verser tant de larmes.

DOÑA BLANCA.

Outre celles dont tu parles, Lope, je te dois celles que je répands en ce moment ; et si les unes étaient bien amères, les autres sont bien agréables et bien douces. — Sois le bienvenu, mon cher fils.

VICENTE, à Urrèa.

Permettez-vous maintenant à un ermite du diable, qui a vécu entre deux rochers, faisant à son service la plus rigoureuse pénitence, — de s'approcher et de baiser votre main ?

URRÈA.

La bonne pièce ! eh quoi ! toi aussi, te voilà de retour ?

VICENTE.

Puisque je suis le coussinet de cette valise, la selle de ce cousin, et la bête qui porte cette selle, force m'était bien, seigneur, de venir en même temps.

URRÈA.

Puisqu'il vient en si bonne compagnie, je crains bien pour son amendement !

VICENTE.

Ma foi ! vous n'avez pas tort ; car, par le Christ ! la compagnie n'est pas trop bonne.

URRÈA.

Ne jurez donc pas ainsi.

VICENTE.

Ce sont de petits ressouvenirs de mon ancienne vie. (*A doña Blanca.*) Vous, madame, accordez-moi la grâce de baiser, non pas votre main, mais seulement le sol trop heureux que vous foulez sous vos pieds.

DOÑA BLANCA.

Levez-vous, mon ami ; il est juste que je vous remercie de la fidélité avec laquelle vous servez don Lope, ne l'ayant jamais abandonné dans aucun péril.

VICENTE.

Je suis un valet à tout jamais attaché à mon maître¹.

BÉATRIX.

Puisque mon maître est arrivé, ne vous offensez pas, seigneur et madame, si je l'embrasse devant vous.

DON LOPE.

Le ciel te garde, Béatrix !

URRÈA.

Tout le monde se réjouit de te revoir, don Lope ; mais moi, plus que personne. — Et comme nous sommes obligés d'aller voir don Mendo et de lui exprimer notre reconnaissance pour le zèle et la bonté avec laquelle il a sollicité ta grâce ; pendant que Béatrix va s'informer chez lui s'il peut nous recevoir, j'espère que tu ne t'éloigneras pas.

VICENTE, bas, à don Lope.

Allons, nous voilà menacés d'un sermon.

... Soy
*Criado adquirido ad perpetuam
 Rei memoriam.*

Il est impossible de rendre en français ces plaisanteries mêlées d'espagnol et de latin.

DON LOPE, *bas, à Vicente.*

Tais-toi, et patience! — Ne sais-tu donc pas que nous sommes venus ici pour entendre radoter?

URRÈA.

Lope, tu vois l'état où nous sommes réduits. Notre bien, — ce que je considère le moins, — est tout engagé ou vendu. Doña Estephania, celle qui a causé tous nos chagrins, ayant consenti à entrer dans un couvent, je lui ai constitué la dot et la rente; et Dieu sait que pour faire cela je me suis réduit presque à la mendicité. Enfin, mon fils, te voilà gracié, de quoi je bénis le noble et généreux don Mendo, et dès ce moment j'oublie tous mes chagrins. Ce que je voulais te demander, les larmes aux yeux, avec de tendres prières, et même agenouillé devant toi, si mes cheveux blancs me permettaient de m'abaisser jusque-là, c'est qu'à compter d'aujourd'hui, Lope, tu changes de coutumes et de vie. Travaillons à reconquérir l'estime publique; que l'on voie que les dures leçons de l'expérience ne sont pas perdues pour un homme intelligent. Mon fils, soyons amis; bannissons d'entre nous tout fâcheux souvenir, tout mauvais sentiment; vivons en paix, faisant l'un pour l'autre ce que nous pourrons. Amour, dévouement, tendresse, voila ce que tu trouveras toujours en moi; à toi, Lope, je ne te demande que de l'obéissance. C'est ton père qui te parle ainsi, Lope. Et enfin, songe bien, je te prie, que nous n'aurons pas toujours un protecteur puissant, comme don Mendo; et que même il pourrait venir un temps où l'on vit son amour et sa bonté, si tu n'en tiens nul compte, se changer en esprit de vengeance et se tourner contre toi.

VICENTE, *à part.*

Pour que le sermon fût complet, il ne manquerait ici que ces mots, grâce et gloire¹.

DON LOPE.

Seigneur, je vous donne ma parole qu'à compter d'aujourd'hui vous verrez en moi une complète réforme, et vous rendrez grâce à des malheurs dont j'aurai si bien profité.

Entrent DON MENDO et BÉATRIX.

DON MENDO.

Je m'offre pour caution de l'engagement que vous prenez.

URRÈA.

Seigneur...

DON MENDO.

Ayant appris que vous vouliez passer chez moi, je me suis hâté de vous prévenir.

URRÈA.

Vous ne vous contentez pas de rendre un service; vous vous y

¹Allusion à certaines formules de l'église.

prenez de telle façon, que l'on vous est encore plus reconnaissant de la manière dont vous le rendez que du service même.

DON LOPE, à don Mendo.

Donnez-moi votre main, seigneur, et plaise à Dieu que vous possédiez si complètement la faveur du roi, que l'envie, ce redoutable serpent des cours, n'ose jamais prononcer votre nom, et que l'admiration publique le grave en lettres d'or pour la postérité.

DON MENDO.

Embrassez-moi, don Lope, et ne me remerciez pas de la sorte pour ce que je n'ai pas fait encore. Je ne puis l'oublier, je vous dois l'honneur et la vie, et ce n'est pas avec un simple pardon que j'acquitterai la dette que nous avons contractée envers vous.

DOÑA BLANCA.

Plaise à Dieu, seigneur, que le ciel...

DON MENDO.

Pas un mot, doña Blanca; votre silence parle assez haut pour moi.

DOÑA BLANCA.

De toutes vos bontés ce n'est pas celle à laquelle je suis le moins sensible. Vous m'ôtez ainsi l'embarras continuuel où je suis près de vous.

Elle sort.

DON MENDO.

Et maintenant, adieu. Je vous laisse, sa majesté m'attend.

URRÈA.

Et moi, j'ai à m'occuper d'une affaire.

DON LOPE.

Je voudrais pouvoir me partager en deux pour vous suivre l'un et l'autre. Mais puisque je suis obligé de choisir, (à don Mendo) mon père me permettra, j'espère, de vous accompagner.

URRÈA.

Très-volontiers, et même je suis satisfait de te voir si bien choisir.

Il sort.

DON MENDO.

Je vous remercie, don Lope. Puisque vous venez avec moi, je n'aurai pas le regret de vous quitter. Mon âme en vous voyant est si contente, si charmée, si heureuse, qu'elle ne voudrait pas s'éloigner de vous un seul instant.

Don Lope et don Mendo sortent.

VICENTE.

Béatrix, écoute donc.

BÉATRIX.

Que veux-tu ?

VICENTE.

Maintenant que nos maîtres ne sont plus là, est-ce que tu ne daigneras pas m'accorder, pour ma bienvenue, un joli petit baiser ?

BÉATRIX.

Oui, un baiser fait exprès pour toi ?

VICENTE.

Ah ! Béatrix, que tu me causes de soucis !

BÉATRIX.

Oui, c'est bon à dire ! mais je ne te crois guère, lorsqu'il y a vingt siècles que mon amour t'attend, et que tu n'es pas venu me voir une seule fois.

VICENTE.

Comment donc ? Tu ne sais donc pas que mon maître et moi nous sommes venus une de ces dernières nuits, et que nous sommes entrés comme chez nous dans l'appartement de don Mendo, où nous nous sommes rencontrés face à face avec doña Violante, qui ôtait ses coiffes, et qu'alors il y a eu, « Arrête, écoute, fantôme, illusion, » et tout cela accompagné d'une pâmoison qui m'a ravi ?

BÉATRIX.

Tais-toi, imbécile, laisse là toutes ces bribes de roman.

VICENTE.

Plût à Dieu, Béatrix, que cela ne fût pas aussi vrai ! mais ce n'est pas un roman ni une nouvelle, te dis-je, c'est de l'histoire, et pas ancienne ¹. Tant y a que mon maître ne me laisse plus ni dormir ni manger, me demandant à chaque instant mon avis sur ce point, à savoir si la dame est plus belle, plus agréable, plus charmante, les cheveux bien arrangés, que les cheveux épars.

BÉATRIX.

C'est à cela qu'il songe à présent ?

VICENTE.

Sans doute. Quel mal y vois-tu ?

BÉATRIX.

Que ton maître ayant au cœur cet amour, tu lui serviras de coureur et de rapporteur, tu ne feras qu'aller et venir, et comme Elvire est, à ce qu'il m'a paru, la femme de confiance de la dame, je suis sûre qu'elle ne perdra pas ses droits.

VICENTE.

Ah ! Béatrix, si tu savais ce que je pense de la beauté de cette Elvire, combien tu en serais peu jalouse !

BÉATRIX.

Pourquoi cela ?

VICENTE.

C'est une créature qui à peine a forme humaine. Elle était là le soir en question, et comme il était déjà fort tard, et qu'elle n'attendait plus de visite elle avait quitté sa perruque.

¹ Il y a ici un jeu de mots intraduisible :

... *Que no es
Novela, sino si-vela.*

BÉATRIX.

Que dis-tu là ? Quelle folie !

VICENTE.

Point du tout. Elle l'avait près d'elle.

BÉATRIX.

Elle est donc chauve ?

VICENTE.

Comme ma main. Et de plus, comme je l'ai vue sans dents, j'ai regardé, et j'ai vu son râtelier, à côté de sa perruque.

BÉATRIX.

Eh quoi ! cette femme, qui est toute jeune encore, a un faux râtelier ?

VICENTE.

Oui, sans compter mille autres défauts dont je me tais, car ce n'est pas la coutume des hommes de ma sorte de mal parler des femmes, et je ne veux pas empêcher une gentille demoiselle de dissimuler les petits défauts de sa personne. — Mais voilà mon maître qui revient de ce côté, après avoir mis don Mendo dans son carrosse.

BÉATRIX.

Eh bien, adieu, je te laisse. (*A part.*) Aurait-on jamais soupçonné que cette jeune fille eût de pareils défauts ! On a bien raison de dire que la nuit est l'épreuve de la beauté.

Elle sort.

Entre DON LOPE.

DON LOPE.

Dis-moi, Vicente, as-tu été assez heureux pour apercevoir à sa fenêtre doña Violante ?

VICENTE.

Non, seigneur. Et quand même je l'aurais aperçue, il m'eût été, je crois, difficile de la reconnaître.

DON LOPE.

Pourquoi cela ?

VICENTE.

C'est que je ne me souviens que de ce qui me regarde personnellement ; je n'ai pas de mémoire pour les autres.

DON LOPE.

Est-il possible que tu aies pu oublier cette beauté qui défaisait en ta présence les tresses de ses beaux cheveux ! Tu n'as pas remarqué que tout au rebours de ce que l'on voit habituellement, des perles qui roulent sur un sable doré, — ici ses cheveux blonds se déroulaient sur son cou de neige, comme un fleuve doré sur un sable de perles ? Eh quoi ! ne t'en souvient-il plus ?

VICENTE.

Non, seigneur, il ne m'en souvient nullement, et même, à vrai dire, je ne voudrais pas m'en souvenir. J'aime mieux me rappeler

cette Elvire que j'ai vue à côté d'elle, — cette Elvire dont la beauté ressortait si furieusement près de la sienne.

DON LOPE.

En vérité, tu es fou !

VICENTE.

Eh ! seigneur, est-ce donc la première fois que la suivante vaut mieux que la maîtresse ?

DON LOPE.

Oh ! si je pouvais, de façon ou d'autre, voir doña Violante !

• VICENTE.

Songez, seigneur, que nous ne faisons que d'arriver après l'avoir échappé belle ; ne nous remettons pas dans la même position pour une autre dame.

DON LOPE.

Je n'aime pas les reproches ni les observations dans la bouche de mon père ; ce n'est pas pour en souffrir de toi. Je voudrais bien voir que quelqu'un s'opposât à ma volonté ! — Mais, qui s'avance vers nous ? C'est don Guillen de Azagra.

Entre DON GUILLEN.

DON LOPE.

Tu m'annonces là une bonne nouvelle ! — Eh quoi ! don Guillen, à Saragosse ?

DON GUILLEN.

Oui, don Lope, et mon cœur ne m'aurait pas permis de prolonger encore cette absence. Aussi, à peine ai-je eu appris votre arrivée, que je vous ai cherché sans retard, pour vous présenter mes compliments, et recevoir les vôtres.

DON LOPE.

Cette gracieuse attention est due, j'ose le dire, à notre amitié, mon cher don Guillen ; j'aurais voulu vous prévenir ; soyez aussi le bienvenu.

DON GUILLEN.

Hélas ! je ne puis guère être le bienvenu, lorsque je viens plein d'ennuis, portant dans mon cœur un sentiment sans espérance !

DON LOPE.

Comment donc ?

DON GUILLEN.

Il vous souvient que je suis parti il y a trois ans pour la guerre de Naples ?

DON LOPE.

Il me souvient même que nous nous sommes fait nos adieux sur cette même place que je vois d'ici, et que nous étions tous deux bien tristes, comme si nous avions eu le pressentiment des malheurs que j'aurais à traverser en votre absence.

DON GUILLEN.

J'ai tout appris, et le ciel m'est témoin si j'ai été sensible à vos

peines. Mais puisque vos chagrins ont cessé, parlons un peu des miens, d'autant que, si je ne m'abuse, ils doivent trouver en vous du soulagement.

DON LOPE.

Je vous appartiens tout entier, et il n'est rien que mon amitié ne fasse pour vous.

DON GUILLEN.

Je passai donc à Naples, où notre roi voulait venger d'une manière sanglante la mort que le roi de Naples avait donnée au grand Conradin, fils de l'empereur, qu'il avait eu la cruauté de faire périr sur l'échafaud..... Mais je laisse là cette tragique histoire, et je viens à ce qui me concerne personnellement..... Le jour même où j'entrai à Naples, je vis dans cette ville une beauté merveilleuse : c'était un astre du ciel, un rayon du soleil, une larme de l'aurore, une fleur du printemps. Vous me taxez peut-être en vous-même d'exagération ; mais vous conviendrez que je n'exagère pas quand vous saurez que cette divine personne était.....

VICENTE, *annonçant*.

Doña Violante, seigneur.

DON LOPE, *à Vicente*.

Malédiction ! Quel nom as-tu prononcé ?

VICENTE.

Quel mal y a-t-il?... Je vous dis qu'elle sortait de son appartement, et elle était sur le point d'entrer ici, lorsque voyant qu'il y avait du monde, elle s'en est allée.

DON LOPE.

Don Guillen, retirez-vous un moment dans la pièce voisine, pour ne pas gêner cette dame.

DON GUILLEN.

Volontiers ; d'autant que je ne voudrais pas non plus être vu ici par elle.

Il sort.

DON LOPE.

Vive le ciel ! j'ai eu peur qu'elle ne fût la dame dont il me parlait.

VICENTE.

Pouvais-je, moi, le deviner ? Elle revient, parlez-lui donc.

Entrent DOÑA VIOLANTE et ELVIRE.

DON LOPE.

Pourquoi donc avez-vous fui, madame ? Songez, je vous prie, que c'est de votre part une véritable tyrannie que de vouloir réduire à un seul moment l'espace entier du jour. Car, madame, vous qui êtes le soleil, si vous venez à vous montrer et à disparaître en même temps, les premières lueurs de l'aurore mêlées aux ténèbres du couchant ne formeront plus qu'un chaos. Ne vous éloignez pas, avancez, — que ma présence ne vous chasse point de

ce lieu ; vous ne devez avoir aucune crainte... Cette fois, madame, nous sommes au milieu du jour, et non pas au milieu de la nuit... Je ne vous parle pas, madame, pour vous offenser ; je ne vous parle que pour mettre ma vie à vos pieds, et vous dire que je vous suis deux fois reconnaissant.

DOÑA VIOLANTE.

La crainte que vous m'avez inspirée est si grande, que, même en vous voyant de jour, je ne sais si vous existez réellement, ou si vous n'êtes qu'une illusion. Du reste, don Lope, lorsque tout à l'heure en venant voir doña Blanca, je me suis en allée, ce n'a pas été à cause de vous ; c'est parce que j'ai vu ici je ne sais quel autre fantôme dont la lumière du jour est impuissante à me débarrasser.

DON LOPE.

Madame, c'est un de mes amis avec lequel je causais. Dès qu'il vous a aperçue il s'est retiré pour ne pas vous gêner. Vous aimant avec passion, il s'est éloigné pour ne pas exciter votre colère ; et il a bien fait, puisque ainsi je puis parler.

DOÑA VIOLANTE, *bas, à Elvire.*

Eh quoi ! n'était-ce pas don Guillen ?

ELVIRE.

Oui, madame.

DOÑA VIOLANTE, *à part.*

C'est donc en faveur de don Guillen qu'il me parle.

DON LOPE.

Et puisque vous alliez chez ma mère, ne m'enlevez pas l'occasion, que je vous dois à vous-même, de vous offrir mes services.

DOÑA VIOLANTE.

Ne me persécutez pas, de grâce ; restez tranquille.

DON LOPE.

Alors, je ne tiens plus à la vie.

DOÑA VIOLANTE.

Comment ! pour une occasion perdue, vous renonceriez à la vie !

DON LOPE.

Hélas ! il en est de la vie comme de l'occasion ; l'une et l'autre, une fois perdues, ne peuvent plus se retrouver.

DOÑA VIOLANTE.

Eh bien, profitez de l'occasion que je vous ai donnée. Je vous écoute ; que voulez-vous me dire ?

DON LOPE.

Tout ce que vous devez au plus tendre souvenir.

DOÑA VIOLANTE.

Vous vous êtes donc chargé de ses intérêts auprès de moi ?

DON LOPE.

N'osant pas parler pour moi-même, je vous parle au nom d'un tiers ; car l'amour que vous inspirez rend timide :

DOÑA VIOLANTE.

Puisqu'il en est ainsi, je ne veux plus vous écouter ; et vous apprendrez par là combien il m'est désagréable d'entendre les prétentions insolentes de cet audacieux en faveur de qui vous me parlez. Vous vous abusez étrangement si vous pensez que ce soit un moyen d'obtenir ma considération, que de venir ainsi me déclarer l'amour d'un autre. Rapportez-lui cela, et adieu.

DON LOPE.

Daignez, madame.....

DOÑA VIOLANTE.

Je ne vous ai que trop entendu.

Elle sort.

DON LOPE.

Elle a compris que j'allais me déclarer, et, aussi prudente que belle, elle s'est servie pour empêcher mon aveu d'un détour semblable à celui que j'avais employé. (*A Vicente.*) Si don Guillen revient ici, dis-lui de m'attendre un moment.

Il sort.

VICENTE.

Dame Elvire ?

ELVIRE.

Seigneur maraud ?

VICENTE.

Est-ce que vous n'êtes pas effrayée un peu, vous, de voir de jour ce mien visage ?

ELVIRE.

Ce n'est pas l'embarras, il est fait pour effrayer de jour comme de nuit.

VICENTE.

Il faut, charmante Elvire, que vous me fassiez un petit plaisir.

ELVIRE.

Quel est ce plaisir, je vous prie ?

VICENTE.

C'est que vous perdiez l'esprit pour moi. Je ne demande jamais moins que cela à mes maîtresses.

ELVIRE.

J'y consentirais certes volontiers, seigneur Vicente, si je ne vous savais vous-même amoureux fou de Béatrix.

VICENTE.

De qui, dites-vous ?

ELVIRE.

De Béatrix. On vous a vu causer avec elle.

VICENTE.

Moi, aimer Béatrix ? Ah ! si vous saviez ce que c'est que Béatrix, jamais vous ne croiriez pareille chose.

ELVIRE.

Pourquoi cela ?

VICENTE.

Parce que, à mon avis, il n'y a pas en Libye ni en Hyrcanie un monstre de son espèce. A l'extérieur, et de loin, elle a un certain éclat qui trompe; mais parlez-lui de près, et vous sentirez un parfum qui n'est pas celui de la rose. Et ce n'est pas là ce qu'il y a de pis, bien que ce ne soit pas déjà fort agréable. Elle a certains défauts sur lesquels je me tais, car je hais de dire du mal des femmes. Elle a un œil de verre et une jambe de bois.

ELVIRE.

Cela n'est pas possible, vous mentez.

VICENTE.

Regardez-la avec attention, et vous vous assurerez que d'un côté elle boite, et que de l'autre elle n'y voit pas.

Entre DON GUILLEN.

DON GUILLEN, *à part*.

Je viens voir si doña Violante a passé son chemin, et ce qu'est devenu don Lope; car ma peine ne me laisse pas un instant de repos.

Entre DON LOPE.

DON LOPE, *à part*.

Puisque doña Violante est restée en compagnie de ma mère, je viens chercher don Guillen.

ELVIRE.

Les voilà tous deux de retour.

VICENTE.

Nous nous rejoindrons tout à l'heure.

ELVIRE.

Adieu. (*A part.*) Ce que c'est, cependant!... Quand on voit Béatrix, on ne soupçonnerait rien de tout cela.

Elle sort.

DON LOPE.

Excusez-moi; j'ai accompagné doña Violante, et cela m'a retardé.

DON GUILLEN.

Vous n'avez pas besoin d'excuse.

DON LOPE.

Vous pouvez à présent m'achever votre histoire.

DON GUILLEN.

Où en étais-je donc?

DON LOPE.

Vous veniez de me dire qu'étant entré à Naples à l'époque de la trêve, vous aviez vu dans cette ville une dame fort belle.

DON GUILLEN.

J'ai omis, don Lope, de vous dire une circonstance que je ne dois point passer sous silence.

DON LOPE.

Quelle est-elle ?

DON-GUILLEN.

J'aurais dû vous dire d'abord, qu'en ce même temps nous avions pour ambassadeur à Naples le seigneur don Mendo, que le roi don Pèdre avait cru devoir y envoyer dans ces circonstances difficiles comme un homme d'une expérience consommée, et qui, durant vingt ans, avait déployé les plus grands talents à Rome et en France.... Vous savez maintenant quelle est la dame dont je veux vous parler. Car vous dire que don Mendo fut envoyé à Naples à cette époque, — que je vis dans cette ville une merveilleuse beauté, que je suis venu à Saragosse bien plutôt pour la voir que pour solliciter aucun emploi, — et que vous pouvez me servir auprès d'elle parce qu'elle habite votre maison, — c'est vous dire que doña Violante est la divinité souveraine dont je suis le culte sacré, et sur les autels de laquelle je suis prêt à sacrifier ma vie et mon âme.

VICENTE, *à part*.

Voilà une affaire qui s'annonce mal, et je crains bien que ce jeune homme ne parte pas d'ici comme il y est venu.

DON LOPE, *à part*.

Quelle situation est la mienne ! Mais ne laissons pas voir ma jalousie... et bien que la coupe qui m'est offerte soit pleine de poison, buvons-la toute d'un seul trait. (*Haut.*) Il est clair, don Guillen, que les éloges excessifs que vous avez prononcés ne peuvent guère convenir qu'à doña Violante. Mais dites-moi où vous en êtes avec elle, pour que je puisse au plus tôt agir en ce qui me concerne.

DON GUILLEN.

Deux mots suffiront pour vous dire quelle est ma situation à son égard.

DON LOPE.

Quels sont-ils ?

DON GUILLEN.

Amour et disgrâce. J'aime et ne suis point aimé.

DON LOPE.

Cela n'est pas bon signe ; il faut voir.

DON GUILLEN.

Ayant donc appris qu'elle venait à Saragosse, je l'y ai suivie secrètement, et avec votre concours j'espère parvenir à toucher son cœur. Car vous demeurant dans la même maison, don Lope, je pourrai non-seulement la rencontrer et lui parler quelquefois, tout en ayant l'air de n'être venu que pour vous, mais j'obtiendrai sûrement de vous que vous lui parliez en ma faveur. Pour ne pas perdre une occasion, don Lope, cherchez, je vous prie, quand elle aura fini sa visite, un moyen de lui remettre un billet de ma part. Je ne veux pas être vu par elle avant qu'elle soit avertie de mon arrivée, de peur qu'elle n'interprète mal mon empresse-

ment. Ne pouvant entrer chez vous pour écrire ce billet, je vais l'écrire au premier endroit venu. Je reviens dans un moment, veuillez m'attendre.

Il sort.

VICENTE.

Adieu, seigneur.

DON LOPE.

Où vas-tu ?

VICENTE.

Où voulez-vous que j'aille, si ce n'est à la montagne ? Je vais vous y attendre ; car je prévois que vous ne tarderez pas à m'y rejoindre.

DON LOPE.

Ne t'en va pas. J'aime, il est vrai, de toutes mes forces doña Violante ; mais je suis moi-même trop empêché dans l'aveu de mon amour pour m'offenser et m'irriter de l'amour qu'un autre a conçu pour elle ; de sorte que ce qui devrait soulever mon cœur est au contraire ce qui me donne du calme. Sachons donc souffrir quelque chose une fois dans la vie, et au lieu de faire un coup de tête, cherchons, Vicente, à nous tirer de là sans esclandre et sans bruit.

VICENTE.

Je vous admire, seigneur ; je ne vous connaissais pas tant de prudence... Je vois un moyen de sortir d'affaire.

DON LOPE.

Quel est-il ?

VICENTE.

C'est que vous renonciez à cette dame, vous qui n'en êtes encore qu'au début de votre amour.

DON LOPE.

Si cela m'était possible, je le ferais volontiers ; mais je l'essayerais vainement.

VICENTE.

Que ferez-vous donc ?

DON LOPE.

Je ne sais. Mais attends ; la voilà qui sort de notre appartement.

VICENTE.

La visite n'a pas été longue.

DON LOPE.

Au contraire, dans ce seul moment il s'est passé pour moi plus d'un siècle.

Entre DOÑA VIOLANTE.

DOÑA VIOLANTE.

Eh quoi ! seigneur don Lope, vous êtes encore là ?

DON LOPE.

Il n'est aucune chose au monde qui s'éloigne aisément de son centre. L'eau va toujours vers la mer, de quelque source qu'elle soit sortie; la pierre retombe toujours à terre, quelle que soit la main qui l'ait lancée; le vent se rencontre toujours avec le vent, de quelque côté qu'il soit venu; et la flamme monte toujours vers sa sphère, quelle que soit la matière qui lui serve d'aliment. Ainsi, moi, ruisseau fugitif, je me précipite vers la mer de mes peines; pierre dure et pesante, je retourne à la terre, patrie des corps graves; atome altéré, je me mêle au vent qui emporte mes espérances; et faible rayon de lumière, je cours au-devant de la flamme qui est la sphère de ma disgrâce. De sorte qu'enflammé comme le feu, attiré comme un atome, errant comme un ruisseau, dur et pesant comme une pierre, je me joins à la terre, à la mer, au vent, à la flamme.

DOÑA VIOLANTE.

Voilà une philosophie aussi claire que merveilleuse; mais si je comprends votre discours, je ne saurais en deviner le motif.

DON LOPE.

Cela n'est pas bien difficile cependant. Toutes mes paroles ont eu pour but de vous exprimer que le centre de mon âme est là où vous êtes.

DOÑA VIOLANTE.

Cette galanterie, don Lope, n'est pas d'accord avec ce que vous me disiez tantôt.

DON LOPE.

Comment donc, madame?

DOÑA VIOLANTE.

Vous avez changé de rôle au milieu de la comédie; vous parliez pour un autre personnage, et maintenant vous parlez pour vous-même¹.

DON LOPE.

Il suffit que cela vous déplaît, madame, pour que je vous parle le langage de tantôt. Eh bien, je surmonterai mes ennuis, et sachant qu'il vous est agréable que je m'exprime clairement, je renonce à ces paroles obscures qui voilaient ma pensée. Je vous apprendrai donc que le seigneur don Guillen....

Entre DON GUILLEN, qui s'arrête à la porte.

DON GUILLEN, à part.

J'arrive au bon moment, il parle pour moi.

DON LOPE.

Don Guillen, invinciblement charmé par votre beauté, comme

¹ Encore une grâce qu'il nous a été impossible de reproduire. Elle porte sur le double sens du mot *tercero*, qui signifie en même temps *troisième* et *entremetteur*. Violante dit à Lope: « Tantôt vous faisiez le troisième rôle (ou l'entremetteur), et maintenant, etc. »

l'héliotrope par la lumière du soleil, vous a suivie d'Italie en Aragon. Il m'a chargé de vous en prévenir, et de solliciter pour lui une entrevue.

DON GUILLEN, *à part*.

Voilà ce qu'on appelle un ami loyal et dévoué!... Mais au diable soit l'homme qui me vient chercher, puisqu'il m'empêche d'entendre la réponse.

Il sort.

DOÑA VIOLANTE.

Le langage que vous me tenez actuellement, don Lope, ne vaut pas mieux que celui de ce matin. Voilà deux fois que vous m'outragez aujourd'hui. J'aurais pu vous pardonner une offense; mais deux, je ne puis.

DON LOPE.

Daignez au moins m'apprendre, madame, quelle est celle dont je ne suis pas absous, afin que j'essaye de me justifier. Il y a ici une énigme obscure et confuse qu'il m'est impossible d'expliquer.

DOÑA VIOLANTE.

Je vais me faire entendre. Vous répondrez de ma part à don Guillen, qu'il ne se mette pas pour moi en frais de galanterie, puisqu'il sait bien que ses avances n'ont jamais eu de succès, et qu'il jette au vent son espérance.

DON LOPE.

Et à moi quelle réponse me faites-vous?

DOÑA VIOLANTE.

Vous devriez la deviner. Si votre faute est la même que la sienne, et si le même juge est appelé à prononcer, il est clair que vous ayant chargé de lui reporter cette réponse...

DON LOPE.

Achievez, madame.

DOÑA VIOLANTE.

Il est clair que la sentence doit être différente; car si elle eût dû être la même, je n'aurais pas eu besoin de faire deux réponses distinctes; une seule réponse aurait servi pour tous deux.

DON LOPE.

Achievez, de grâce; mon âme reste en suspens et toute émue, jusqu'à ce que vous vous soyez expliquée.

Entre DON GUILLEN.

DON GUILLEN, *à part*.

Mon fâcheux m'a enfin laissé libre, et je puis entendre sa réponse.

DOÑA VIOLANTE.

Que cela vous suffise pour le moment, don Lope. J'ajouterai seulement, si vous le voulez, que si j'ai été un temps comme le diamant, et le bronze, et le marbre, qui résistent à l'acier, à la lime et

au ciseau, toutes ces choses finissent par céder ; car on travaille le diamant, on coule le bronze et l'on taille le marbre.

DON GUILLEN, *à part*.

Ciel, quel bonheur ! doña Violante lui répond avec une bonté que je n'ai jamais trouvée en elle.

DON LOPE.

Je baise mille fois vos blanches mains en reconnaissance d'une si haute faveur.

DON GUILLEN, *à part*.

Quel fidèle ami ! S'il s'agissait de lui-même, il ne montrerait pas plus de joie.

DON LOPE.

Mon bonheur serait sans égal, madame, si pour garantie de ces paroles, vous me donniez quelque gage qui m'en servit de témoignage à moi-même.

DOÑA VIOLANTE.

Acceptez cette fleur, don Lope, et qu'elle vous témoigne mon espoir, puisqu'elle est de la couleur de mon espérance¹.

Elle sort.

DON LOPE.

Elle vivra éternellement dans une impérissable fraîcheur, sans que les autans jaloux puissent jamais en ternir l'éclat charmant. Heureux le mortel qui tient en sa main cette fleur !

DON GUILLEN, *se montrant*.

Plus heureux encore celui à qui elle est destinée. puisque c'est doña Violante qui l'envoie et que c'est vous, don Lope, qui en êtes porteur. Avant de la recevoir de vos mains, je voudrais m'agenouiller devant vous.

VICENTE.

Il est venu bien à propos !

DON GUILLEN.

Je vous dois deux fois cet honneur : d'abord à cause de l'amitié avec laquelle vous m'avez servi, et ensuite parce que je n'oserais prendre de vos mains un joyau d'un tel prix si je n'étais dans la posture la plus respectueuse et la plus humble.

DON LOPE.

Levez-vous, don Guillen ; car si c'est la couleur de cette fleur qui cause votre joie, songez que les fleurs et les couleurs sont sujettes à changer.

DON GUILLEN, *se levant*.

Que dites-vous là ?

VICENTE.

Il veut dire, ce me semble, que cette fleur, qui est le symbole de l'espérance, peut devenir l'emblème de la jalousie.

DON LOPE.

Je veux dire que bien que cette fleur vienne de doña Violante et

¹ On sait que la couleur verte est le symbole de l'espérance.

bien qu'elle se trouve en ma main, cependant elle n'est pas pour vous.

DON GUILLEN.

Ne vous ai-je pas entendu vous-même lui parler pour moi ?

DON LOPE.

Il est vrai.

DON GUILLEN.

Et aussitôt après, — bien qu'un maudit valet m'ait éloigné d'ici un moment, — n'ai-je pas entendu, juste ciel ! que moins inhumaine, moins ingrate, en témoignage que l'on travaille le diamant, que l'on cisele le bronze et que l'on taille le marbre, — elle m'envoyait cette fleur ?

DON LOPE.

Il est dommage que vous n'ayez pas entendu ce qu'elle a dit avant cela ; vous auriez entendu votre disgrâce.

DON GUILLEN.

Comment ?

DON LOPE.

Je vois que vous n'avez entendu que la moitié de la conversation, et que vous n'étiez pas là lorsqu'il a été question de vous.

DON GUILLEN.

Qu'est-ce que cela signifie ?

DON LOPE.

La réponse de doña Violante est que votre amour l'ennuie.

DON GUILLEN.

Alors à qui donc disait-elle, en vous parlant de moi, qu'elle n'est plus maintenant si insensible ?

DON LOPE.

A moi.

VICENTE, *à part*.

Attrape !

DON GUILLEN.

A vous ?

DON LOPE.

A moi.

DON GUILLEN.

Songez, don Lope, que vous mettez mon amitié dans la nécessité de révoquer en doute la vérité de vos paroles.

DON LOPE.

Celui qui s'aviserait de douter de ma véracité apprendrait bientôt à me connaître.

DON GUILLEN.

Allons, don Lope, ne me faites point payer par une querelle avec vous le bonheur qui m'est venu, et donnez-moi cette fleur.

DON LOPE.

Elle est à moi, et par conséquent je ne dois la donner à personne.

DON GUILLEN.

Elle n'est pas à vous, elle est à moi, et je l'aurai.

DON LOPE.

Et comment vous y prendrez-vous ?

DON GUILLEN.

Sortez de votre maison en l'emportant avec vous, et l'épée à la main, je vous montrerai comment je châtie un ami perfide, comment je me venge d'un rival indigne.

DON LOPE.

Marchez devant, je vous suis.

Don Guillen sort. Au moment où don Lope va pour sortir, entrent DOÑA VIOLANTE et DOÑA BLANCA, chacune par un côté différent.

DOÑA VIOLANTE.

Qu'est ceci, don Lope ?

DON LOPE.

Ce n'est rien.

VICENTE, *à part*.

Il y a longtemps que nous ne nous sommes battus.

DOÑA BLANCA.

J'ai entendu ta voix et je suis sortie de cette pièce.

DOÑA VIOLANTE.

Et moi de celle-ci ?

DOÑA BLANCA.

Où vas-tu ?

DON LOPE.

Je ne sais, il faut que je sorte.

DOÑA VIOLANTE.

Attendez.

DON LOPE.

Dans un moment, madame, je reviens me mettre à vos ordres.

DOÑA BLANCA.

Qu'est-ce à dire, don Lope ? te voilà déjà dans quelque mauvaise affaire.

VICENTE, *à part*.

Il y a longtemps que nous ne nous sommes battus.

DOÑA VIOLANTE.

D'où vous est venu cet ennui, don Lope ? (*À part.*) Je me meurs.

DON LOPE.

Vous êtes dans l'erreur, je n'ai aucun ennui.

DOÑA BLANCA.

Nous n'aurons donc jamais, dans cette maison, une heure de paix avec toi ?

DON LOPE.

Eh ! mon Dieu ! quel bouleversement y ai-je donc causé ?

Qu'avez-vous ?

DOÑA VIOLANTE.

A quoi songes-tu ?

DOÑA BLANCA.

VICENTE, *à part.*

Il y a longtemps que nous ne nous sommes battus.

Entre LOPE DE URRÈA.

URRÈA.

Eh bien ! qu'y a-t-il ? (*A don Lope.*) D'où vient que tu es ainsi ému en parlant à doña Violante et à ta mère ? Que s'est-il donc passé ?

DOÑA BLANCA.

Lope... seigneur. (*A part.*) O ciel ! inspire-moi un détour afin que son père ne soupçonne rien. (*Haut.*) Mon fils a eu à se plaindre de Vicente... il voulait le châtier... et nous nous sommes mises entre eux deux.

VICENTE.

Bon ! me voilà en jeu à présent.

DOÑA VIOLANTE.

Oui, nous tâchions de le contenir.

URRÈA.

Il faut avouer, Lope, que vous avez un singulier caractère !

DON LOPE.

Seigneur, ce n'était rien, je vous assure.

VICENTE.

Mon maître, à qui il manque de l'argent, me demandait des comptes, et là-dessus...

DON LOPE.

Il suffit ; sors d'ici, malheureux !

VICENTE.

Il n'y a pas moyen de s'expliquer avec vous.

URRÈA.

Et c'est pour un pareil sujet que vous ne craignez pas de vous emporter devant doña Violante !

DON LOPE.

Je n'ai rien à répondre à une pareille observation, et je dois me taire. (*A part.*) Oh ! pourvu que je rencontre don Guillen !

Il sort.

DOÑA BLANCA.

Ne le laissez point aller, seigneur.

URRÈA.

Ne vaut-il pas mieux le laisser partir ? (*A doña Violante.*) Excusez-le, madame, je vous prie. Quand il a la tête montée, il ne garde respect ni à moi ni à personne..

DOÑA VIOLANTE.

Il est tout excusé auprès de moi. (*A part.*) Et cela par la raison que moi seule suis coupable.

DOÑA BLANCA.

Ah ! malheureuse ! je croyais avoir trouvé le moyen de l'empêcher de sortir, et, tout au contraire, je lui ai ouvert la porte. Que faire ?

DOÑA VIOLANTE.

Je tremble qu'il n'arrive un malheur.

On entend un cliquetis d'épées et la voix de don Lope et celle de don Guillen.

DON GUILLEN.

Voilà, traître, comment on châtie un ami perfide.

DON LOPE.

Vous pouvez être jaloux, mais vous n'avez pas été trahi.

URRÉA.

Que veut dire ce bruit ?

Entrent ELVIRE et BÉATRIX.

ELVIRE.

On se bat dans la rue.

BÉATRIX.

C'est mon maître. (*A Lope.*) C'est votre fils, seigneur, qu'attendez-vous ?

URRÉA.

En effet, Blanca, je m'étonnais qu'il fût resté un jour tranquille. La tendresse paternelle me dit d'aller voir, bien que je ne me mêle jamais de ses affaires qu'à contre-cœur.

Il sort.

SCÈNE II.

Une rue de Saragosse.

Entrent DON GUILLEN et DON LOPE, l'épée nue, quelques Cavaliers qui cherchent à les séparer, et LOPE DE URRÉA.

URRÉA.

Arrête, Lope. Arrêtez, don Guillen.

UN CAVALIER.

Voyez que nous sommes entre vous deux.

DON GUILLEN.

Ami perfide.

DON LOPE.

Vous seul êtes perfide, vous qui...

URRÉA.

Comment ! malheureux, tu ne peux pas te modérer en ma présence !

DON LOPE.

Pensez-vous donc que je me laisse ôter par vous l'honneur que vous ne m'avez pas donné ?

URRÈA.

Plût à Dieu que tu eusses conservé la plus faible parcelle de celui que je t'ai transmis!... Mais, seigneur don Guillen, puisque mon fils n'a aucun respect pour mes cheveux blancs, daignez m'écouter, vous, et que je trouve en vous plus d'égards que chez mon fils.

DON GUILLEN.

Vous n'avez pas tort d'y compter; je respecte vos cheveux blancs et je dois des égards à l'intervention de ces cavaliers. Je m'éloigne donc; je rencontrerai mon adversaire dans un autre moment et dans un autre lieu.

DON LOPE.

Ce n'est pas mal déguiser votre peur.

DON GUILLEN.

Moi, j'ai peur!

Ils recommencent le combat.

URRÈA, à don Lope.

Insensé! barbare! Comment! lorsque tu vois qu'un étranger me respecte, tu manques ainsi à ce^e que tu me dois! (*Levant le bâton sur lui.*) Vive Dieu! il ne tient à rien que je ne t'enseigne ton devoir et ne te montre qui je suis!

DON LOPE.

Prenez garde, et ne tenez pas plus longtemps votre bâton levé sur moi, car, vive Dieu! je me porterais envers vous à quelque extrémité.

URRÈA.

Ingrat et méchant, ton adversaire ne peut donc pas t'apprendre comme tu dois te conduire?

DON LOPE.

Non, car s'il a cédé à vos prières c'est par lâcheté, et la lâcheté n'est pas pour moi une vertu.

DON GUILLEN.

Celui qui dit ou pense que je te crains...

URRÈA.

En a menti, je le déclare; ne le dites pas vous-même.

DON LOPE.

Puisque vous me donnez pour lui un démenti, vous me donnerez pour lui satisfaction. (*Repoussant Urrèa, avec force, d'une main.*) Tiens, voilà pour toi, vieux radoteur!

Urrèa tombe à terre.

VICENTE.

Qu'avez-vous fait?

URRÈA.

Que le ciel t'écrase, infâme! Je le prends à témoin, sa cause est la mienne.

TOUS LES CAVALIERS.

Tous, tous nous sommes pour vous!... qu'il meure! qu'il meure! il a frappé son père!

Tous à la fois attaquent don Lope, qui leur fait face à tous.

VICENTE.

Moi seul ici, je me tiens pacifiquement sans attaquer ni défendre.
(*A Urréa.*) Seigneur, levez-vous.

URRÉA.

Fils ingrat, fils dénaturé, que le ciel t'écrase ! que ces épées, qui se sont levées à ma défense, soient autant de foudres sous lesquelles tu périsses ! et si elles réalisent mes vœux, le monde apprendra en te voyant mourir qu'une épée est aussi redoutable que la foudre, quand c'est la cause de Dieu !... Que cette main qui a profané mes cheveux blancs soit impuissante à soutenir un outrage dont le ciel n'est pas moins indigné que moi !... Que le maître du monde, en voyant mon affreux malheur et cette triste tragédie, te retire enfin et l'air que tu respirez, et la terre qui te porte, et le jour qui t'éclaire !

VICENTE, *à Urréa.*

Seigneur, prenez votre chapeau. Je vous mettrai votre manteau. Voici votre bâton.

URRÉA.

A quoi me servirait un bâton ? c'est une épée qu'il me faudrait !... Mais non, donne : un outrage fait avec la main doit se venger à coups de bâton. Ce sera avec ce bâton que je me vengerai d'un fils dénaturé... Mais, hélas ! c'est un secours inutile, car si je veux le prendre à la main sans m'y appuyer, mes genoux fléchissent..... O fortune cruelle ! ô rigoureux destin ! comment me pourrai-je venger, si l'instrument même qui doit me seconder m'avertit de la sorte que j'ai désormais besoin de le tenir sans cesse sur le sol, et d'en frapper la terre, comme pour me faire ouvrir la porte de mon tombeau !

VICENTE.

Calmez-vous, et voyez que tout le peuple s'est levé à votre défense.

URRÉA.

Eh bien ! qu'ai-je encore à perdre !... Que tout le monde sache à présent que je suis un homme infâme, puisque celui à qui j'ai donné la vie m'a enlevé l'honneur... Oui, hommes, regardez-moi ; je suis cet infortuné que son propre fils a couvert d'ignominie ; et offensé par mon propre sang, c'est en le versant que je veux me venger... J'ai demandé justice au ciel, le juge suprême ; je vous la demande aussi à vous, et, de plus, je la demanderai au roi.

VICENTE.

Songez qu'on ne peut pas entrer ainsi dans le palais.

URRÉA.

Ah ! si je pouvais, j'entrerais dans le ciel. (*Appelant.*) Roi don Pèdre d'Aragon, monarque chrétien que l'ignorant nomme cruel, mais que le sage nomme le justicier...

Entrent LE ROI, DON MENDO et des Valets.

LE ROI.

Qui m'appelle !

URRÈA.

Un infortuné qui, prosterné à vos pieds, sire, vous demande justice.

LE ROI.

Vous m'êtes déjà connu, Lope; c'est vous qui m'êtes venu implorer pour votre fils déjà condamné et à qui j'ai fait grâce. Que voulez-vous?

URRÈA.

Je viens vous prier de le punir. Je suis, sire, un fidèle vassal; et la même voix qui naguère vous a demandé grâce, aujourd'hui vous demande justice. Mon fils, si toutefois un monstre est mon fils... (Que doña Blanca me pardonne ces paroles, qui ne sauraient atteindre sa vertu, plus pure que le soleil!) mon fils s'est rendu coupable contre Dieu, contre vous et contre moi. Manquant à ce commandement sacré, qui est le premier après ceux de l'église, il a osé porter la main sur mon visage, et comme je ne puis moi-même me venger, je viens me plaindre à vous du criminel. Et si quand je vous ai demandé sa grâce vous me l'avez accordée, à cette heure que je vous demande justice, vous ne me la refuserez pas; car autrement j'en appellerais de vous au ciel... Que le monde sache par là et que les hommes apprennent qu'un fils qui traite son père avec cruauté rend son père cruel.

Il sort.

LE ROI.

Mendo?

DON MENDO.

Sire?

LE ROI.

Puisque vous êtes mon grand justicier, ceci vous regarde. Disposez de tout mon pouvoir, que je vous confie pour opérer l'arrestation de cet homme, et ne vous présentez devant moi que lorsqu'il sera arrêté.

DON MENDO.

Je vais, sire, m'en occuper sans retard, et je ferai toutes les diligences possibles.

LE ROI.

N'oubliez pas que cela m'importe plus que vous ne pensez.

DON MENDO.

Pour quel motif, sire?

LE ROI.

Par le motif qu'en réfléchissant sur cet événement, je ne vois pas dans l'histoire qu'il y ait eu un autre roi devant qui l'on ait porté une semblable plainte.

DON MENDO, *à part*.

Que ferai-je? Terrible imagination, que me veux-tu?—Faudra-t-il donc que je prouve que l'offenseur n'est point le fils de l'offensé?

JOURNÉE TROISIÈME.

SCÈNE I.

La campagne. Des rochers. Un torrent.

Entrent DON MENDO et une troupe d'Hommes d'armes.

UN HOMME D'ARMES.

Par ici, seigneur. C'est de ce côté que l'Èbre se précipite plus furieux en entraînant dans sa course les ruisseaux des montagnes ; et c'est de ce côté que ce jeune homme se dirige pour nous échapper.

DON MENDO.

Suivez-le tous, en fouillant les rochers et les taillis épais. (*Ils sortent.*) Quel homme s'est jamais vu dans une situation aussi cruelle ? Mon malheur est tel, que je suis obligé de chercher cela même que je ne voudrais pas trouver... comme un homme inspiré par la jalousie !... D'un côté le roi, mû par une sévérité inflexible, qui n'est peut-être, au fond, que de la justice, m'ordonne de ne pas reparaitre devant lui qu'on n'ait arrêté don Lope ; et d'autre part, la reconnaissance que je lui dois, l'affection que je lui porte me défend de l'arrêter. Situation affreuse ! Si je le prends, je manque à mon amour ; si je ne le prends pas, je manque de fidélité au roi. Comment pourrai-je, ô ciel ! satisfaire en même temps à l'amour et à l'obéissance ?

DON LOPE, tout ensanglanté, entre en se battant contre plusieurs hommes d'armes.

DON LOPE.

Je suis seul contre tous, et il est impossible que je n'y laisse pas la vie ; mais pour le prix auquel je veux la vendre, vous n'êtes pas assez nombreux.

DON MENDO.

Ne le tuez pas ; il importe que je l'emmène vivant. (*A part.*) Oh ! si je réussissais à l'arrêter, peut-être trouverais-je plus tard quelque moyen de le sauver. — (*Haut.*) Don Lope ?

DON LOPE.

Je reconnais votre voix avant d'avoir reconnu votre personne, car trois choses troublent et obscurcissent ma vue, la colère, le sang et la poussière ; et je ne sais même si c'est votre voix que j'ai entendue ou quelque sombre tonnerre dont le son, en me rendant immobile, m'a glacé, atterré... Eh bien ! que me voulez-vous ? car

¹ Littéralement : action, fille de la seule jalousie.

..... *Accion*
Hija de los celos solos.

vous seul, don Mendo, vous m'avez inspiré plus de crainte par une seule de vos paroles que n'ont fait tous ceux-là avec leurs armes.

DON MENDO.

Ce que je veux, c'est que vous rendiez votre épée, et que, renonçant à vous défendre, vous vous rendiez prisonnier.

DON LOPE.

Moi ?

DON MENDO.

Oui.

DON LOPE.

Cela est difficile.

DON MENDO.

Je vous promets en récompense...

DON LOPE.

Je vous crois, seigneur, mais je ne puis y consentir, je ne puis céder à la crainte.

DON MENDO.

Barbare, insensé, que prétends-tu ?

DON LOPE.

Mourir en tuant !... Mais c'est en vain que j'y suis résolu ; je ne saurais me défendre contre vous ; car à vous entendre je tremble, et à vous regarder je frémis et sens couler mes larmes. Si je veux lever mon épée contre vous, le ciel s'obscurcit à mes yeux et la terre se dérobe sous moi.

DON MENDO.

Tel est le propre effet de la justice, à qui Dieu a donné le pouvoir de porter la terreur au cœur du criminel.

DON LOPE.

Ce n'est pas cela, seigneur ; non, ce n'est pas cela ! car, bien que je me reconnaisse coupable, je pourrais cependant, comme un chien enragé qu'on a blessé, mettre en pièces tous vos hommes d'armes. C'est vous, c'est vous seul qui m'inspirez de la crainte et du respect. Et c'est pourquoi, prosterné devant vous, je mets à vos pieds cette épée terrible, qui est rougie de sang depuis la poignée jusqu'à la pointe, et moi-même je me prosterne humblement à vos genoux.

DON MENDO, *le relevant.*

Lève-toi, don Lope ; le ciel m'est témoin que dans une si cruelle extrémité, toi étant l'accusé et moi étant le juge, il me serait doux de changer avec toi, et que je souffrirais moins de ton péril que de ma douleur. Mais ne crains rien en me voyant aussi sévère à ton égard ; il faut bien que je paraisse partager la colère du roi.

DON LOPE.

Est-ce que le roi sait déjà quelque chose de moi ?

Que intentas ?

— Morir matando.

DON MENDO.

Votre propre père lui a demandé justice contre vous.

DON LOPE.

Laissez-moi reprendre mon épée.

DON MENDO.

Je la tiens, et vous ne me la reprendrez pas.

DON LOPE.

O ciel ! en voyant cette épée dans vos mains, je tremble, et tout mon corps frémit comme en ce jour où je vous donnai mon poignard. D'où vient cette crainte ? d'où vient cet effroi que vous m'inspirez ? comment puis-je éprouver un tel sentiment, moi qui, je l'avoue, frapperais encore mon père s'il me donnait encore un démenti ?

DON MENDO, *appelant*.

Holà !

UN HOMME D'ARMES.

Seigneur ?

DON MENDO.

Couvrez don Lope d'un manteau de manière à lui cacher le visage, et conduisez-le ainsi au cachot. (*A un autre.*) Vous, écoutez.

UN HOMME D'ARMES.

Qu'ordonnez-vous ?

DON MENDO.

Afin qu'il y ait moins d'émotion et de tumulte, faites-le entrer par la poterne de ma maison, laquelle donne sur la campagne, sans lui dire où il est, et faites que l'on soigne sa blessure, pendant que j'instruis le roi de son arrestation. — (*A part.*) Quelle douleur, quelle colère et quelle angoisse se sont emparées de mon âme, et la bouleversent et la déchirent !

Ils sortent.

SCÈNE II.

Une salle du palais.

Entre LE ROI.

LE ROI.

Je suis impatient de savoir si don Mendo a exécuté mes ordres ; et je n'aurai point de repos qu'il ne soit arrivé... Il ne sera pas dit qu'un fils insolent et cruel ait ainsi offensé son père sans que mon pouvoir le châtie. L'Aragon verra aujourd'hui comment ma justice inflexible punit tant d'orgueil et de malice. Cela importe au bien de mon royaume ; et vive Dieu ! ce jour décidera si je suis don Pèdre ou non. — Mais voici venir don Mendo.

Entre DON MENDO.

DON MENDO.

Que votre majesté, sire, me permette de baiser sa main.

LE ROI.

Non pas ! je dois embrasser l'homme qui est l'Atlas de mon royaume, et qui veut bien m'aider à porter ce pesant fardeau.

DON MENDO.

Sire, mon obéissance et mon dévouement pourront seuls vous dire combien je reconnais tant de bonté.

LE ROI.

Puisque vous reparaissiez à mes yeux, cela signifie que vous avez arrêté don Lope.

DON MENDO.

Oui, sire, et je l'ai envoyé prisonnier dans ma maison, afin que personne ne puisse lui parler.

LE ROI.

Vous ne m'avez jamais rendu de plus grand service. Je prétends conserver le nom de Justicier, et je veux surtout le mériter dans le châtement d'un délit si étrange et qui n'a pas de précédent.

DON MENDO.

Il ne faut pas cependant que le juge suprême se laisse influencer par la première information ; car, à ce que j'ai appris, les charges ne sont pas aussi graves qu'elle pourrait le faire croire.

LE ROI.

Eh quoi ! Mendo, dans cette information n'y a-t-il pas un fils qui a maltraité son père, et n'y a-t-il pas un père qui a porté plainte contre son fils ? que voulez-vous de plus grave ?

DON MENDO.

Je confesse que cela ne l'est que trop ; mais enfin, jusqu'ici votre majesté n'a pas entendu ce que l'accusé peut avoir à dire à sa décharge.

LE ROI.

Je serais heureux, don Mendo, qu'il pût si bien se justifier, que j'eusse à reconnaître qu'il ne s'est point commis dans mon royaume un crime si nouveau, si extraordinaire, si révoltant.

DON MENDO.

Croyez bien, sire, que cette faute, si énorme au premier coup d'œil, perd beaucoup de sa gravité quand on examine le fait avec attention. — Don Lope se battait avec don Guillen de Azagra ; pour quel motif ? je l'ignore ; mais don Guillen est également arrêté. Le père de don Lope arriva dans un moment où le combat était suspendu. Dans ce moment don Guillen allait donner un démenti à son adversaire ; mais il n'osa pas, et le vieillard, emporté par la colère, donna le démenti à sa place, en le prononçant toutefois de telle manière que le jeune homme y fut trompé, et qu'il voulut frapper son adversaire, lorsque le vieux Lope, s'étant mis entre eux deux, reçut le coup. Or, la chose s'étant passée ainsi, il est clair que le jeune homme ne voulait pas frapper son père ; mais don Lope, se voyant maltraité par son fils, accourut à ses pieds, de

quoi, je suis sûr, il se repent maintenant... Le bon Lope est fort âgé, et je pense, moi, que sa conduite tient à la faiblesse d'entendement qu'apporte le grand âge. De plus, vous remarquerez, sire, qu'il y a eu dans l'antiquité une loi qui me semble bien conforme à la nature, et qui défend d'entendre dans les causes criminelles, soit le père se plaignant de son fils, soit le fils portant plainte contre son père. Ainsi je serais d'avis de laisser tomber cette affaire.

LE ROI.

Cela vous semble juste ?

DON MENDO.

Oui, sire.

LE ROI.

Eh bien ! moi, don Mendo, je ne vois pas la chose comme vous. Il y a dans cet acte je ne sais quoi qui me passe ; mais je ne puis admettre qu'une plainte aussi grave ait été portée légèrement, ni qu'un crime de ce genre ait été commis par hasard ; et il faut que je voie s'il est possible qu'il y ait eu, en effet, soit un fils si hardi, soit un père si imprudent. Et ainsi, puisque nous en sommes sur ce point, faites arrêter le père ; il importe qu'il ne passe point cette nuit dans sa maison.

Il sort.

DON MENDO.

Le ciel me protège ! je ne sais quel trouble s'élève dans mon âme, comme à la veille d'un grand malheur.

Il sort.

SCÈNE III.

Une chambre dans la maison de don Mendo.

Entrent DOÑA VIOLANTE et ELVIRE.

ELVIRE.

D'où vient, madame, votre douleur ?

DOÑA VIOLANTE.

D'une crainte.

ELVIRE.

Et cette crainte, d'où vient-elle ?

DOÑA VIOLANTE.

D'un ennui.

ELVIRE.

Et cet ennui, d'où vient-il ?

DOÑA VIOLANTE.

D'un soupçon ; car le ciel a décidé aujourd'hui que j'aurais une grande peine, et que cette crainte, cet ennui et ce soupçon pourraient m'ôter la vie.

ELVIRE.

Qui s'oppose à votre bonheur ?

DOÑA VIOLANTE.

Ma disgrâce.

ELVIRE.

Qui en cause la rigueur ?

DOÑA VIOLANTE.

Mon amour.

ELVIRE.

Confiez-moi ce qui vous afflige.

DOÑA VIOLANTE.

Ma fortune. Et ainsi je ne puis trouver ni pitié ni soulagement dans mon chagrin ; car j'ai contre moi ma disgrâce, mon amour et ma fortune.

ELVIRE.

Qui entretient votre plainte ?

DOÑA VIOLANTE.

Mon étoile.

ELVIRE.

Ne pouvez-vous la surmonter ?

DOÑA VIOLANTE.

Mon étoile est tout le soleil.

ELVIRE.

Ne pouvez-vous lui faire éprouver une éclipse ?

DOÑA VIOLANTE.

Non, car ma lune est à mon déclin. De sorte que je ne puis conserver aucune espérance en voyant conjurer à ma perte l'étoile, le soleil et la lune.

ELVIRE.

Qui vous désole ainsi ?

DOÑA VIOLANTE.

Le pressentiment de ma mort.

ELVIRE.

Qui cause votre mort ?

DOÑA VIOLANTE.

La cruelle destinée !

ELVIRE.

Ayez plus de confiance.

DOÑA VIOLANTE.

Non ; le ciel l'ordonne, et ses arrêts sont sans appel, et je me résigne ; car personne ne peut vaincre la mort, la destinée et le ciel. — Mais ne m'interroge pas davantage, Elvire. Puisque don Lope est arrêté (hélas ! j'ai peine à retenir mes larmes), c'est me tuer que de me demander, comme tu fais, d'où viennent mes chagrins. Ne sais-tu pas que la prison qui le renferme, renferme pour moi — la crainte, l'ennui, le soupçon, la disgrâce, l'amour, la fortune, l'étoile, le soleil, la lune, la mort, la destinée et le ciel ?

¹ Toute cette scène est composée de strophes qui sont particulières à la poésie espa-

ELVIRE.

Il est dans l'appartement de mon maître; on l'a fait entrer par la porte opposée.

DOÑA VIOLANTE.

Oh! que je voudrais, Elvire, lui donner quelque haute marque d'amour!

ELVIRE.

N'est-ce pas assez pour lui que vous sentiez ainsi son malheur?

DOÑA VIOLANTE.

Non, ce n'est pas assez. Dans la situation où il est, il faut que je périsse ou que je lui rende la vie. Voilà ce que me commande mon amour. — N'as-tu pas la clef de l'appartement de mon père?

ELVIRE.

C'est monseigneur qui a le passe-partout. Voici l'autre clef.

DOÑA VIOLANTE.

Je veux le voir pour lui donner un avis; car désormais je n'ai plus de crainte pour moi-même, je n'en ai que pour lui... Toi, Elvire, tiens-toi de l'autre côté, afin que tu puisses m'avertir s'il entre quelqu'un.

Elles sortent.

SCÈNE IV.

Une autre chambre.

Entre DON LOPE.

DON LOPE.

Infortuné que je suis! quelle est donc cette prison où l'on m'a renfermé?... Ah! Violante, combien me coûte votre beauté; et pourtant, dans cet affreux moment, c'est encore à vous que je pense. Je ne m'afflige point de perdre la vie, je ne m'afflige que de vous perdre.

DOÑA VIOLANTE ouvre une porte et entre.

DOÑA VIOLANTE, *à part*.

Son visage est couvert de sang. Il paraît blessé. (*Haut.*) Ah! don Lope!

gnole et consistent dans l'arrangement ingénieux des mots. Voici la première, que nous donnons au lecteur comme échantillon :

— *De que nace tu dolor?*
 — *De un temor.*
 — *Y el temor, señora, injusto?*
 — *De un disgusto.*
 — *Que es, enfin, tu desconsuelo?*
 — *Un rezelo;*
Porque oy ha dispuesto el cielo,
Que á una tristeza rendida,
Puedan quitarme la vida,
Temor, disgusto, y rezelo.

On trouve de ces strophes en écho dans les plus anciens poètes espagnols. Il y en a également plusieurs exemples dans les poésies de Lope. Cervantes en a placé également dans *Don Quichotte* (ch. XXVII), et dans l'une de ses plus jolies nouvelles, intitulée *l'Illustre Ecureusse* (la *Illustre Fregona*).

DON LOPE.

Qui donc a prononcé mon nom ? qui daigne témoigner quelque pitié à un homme si malheureux ?

DOÑA VIOLANTE.

Une personne qui compatit à votre sort et partage votre douleur.

DON LOPE.

Vivante image de ma mort, ombre morte de ma vie, corps de ma pensée, âme de mon imagination, portrait que mon amour a tracé dans les airs, voix formée de mes accents, veuillez ne pas me tourmenter et ne pas disparaître, vous qui êtes mon corps, mon âme et ma voix.

DOÑA VIOLANTE.

Si je n'étais qu'une illusion, Lope, je n'aurais pas un corps, une âme et une voix.

DON LOPE.

Il est vrai ; mais comme je dormais tout à l'heure et que je suis incertain si je dors ou si je veille, je doute encore de mes yeux.

DOÑA VIOLANTE.

Touchée de vos malheurs, sensible à votre amour, et de moitié dans votre crime, je viens, sans qu'aucune considération m'ait arrêtée, je viens vous dire que, cette nuit même, cette porte vous sera ouverte, et que par cette issue vous pourrez recouvrer la liberté et sauver votre vie.

DON LOPE.

J'ai ouï dire qu'il existe une plante d'une vertu si rare et si singulière que là où il y a une plaie elle l'enlève, et là où il n'y en a pas elle en fait une : ainsi, vous, doña Violante, lorsque je vivais, vous m'avez donné la mort, et maintenant que je suis condamné à mourir, vous me donnez la vie.

DOÑA VIOLANTE.

J'ai ouï parler également de deux plantes merveilleuses qui, séparées, sont des poisons, et qui, réunies, sont un breuvage salutaire. En nous se voit leur étrange effet : séparé de moi, vous mourrez ; séparée de vous, je meurs. L'amour veuille nous réunir afin que nous vivions ! Pour moi, ayant appris combien le roi était irrité contre vous, j'ai résolu aussitôt... Mais quel est ce bruit ?

Entre ELVIRE.

ELVIRE.

Voilà votre père qui arrive.

DOÑA VIOLANTE.

Adieu, Lope.

DON LOPE.

Reviendrez-vous ?

DOÑA VIOLANTE.

Oui, pour vous délivrer.

DON LOPE.

Hélas ! en vous demandant cela, je ne pensais pas à ma liberté, je ne pensais qu'à vous revoir.

DOÑA VIOLANTE.

Ferme cette porte, Elvire, et sortons sans retard, car il ne faut pas que mon père nous trouve ici.

ELVIRE.

Nous n'avons pas besoin de nous tant presser, madame, car je m'aperçois que votre père avant d'entrer chez lui est monté chez doña Blanca.

DOÑA VIOLANTE.

Je vais y aller, et je saurai ce qu'il y a de nouveau chez don Lope.

Elles sortent.

SCÈNE V.

Une autre chambre.

Entrent VICENTE et ensuite ELVIRE.

VICENTE.

Le ciel nous protège ! voyez donc le beau tapage qu'il y a ici ; et tout cela pour un soufflet, pour un coup de poing, pour un coup de pied, pour je ne sais quel coup de je ne sais quoi. En vérité il n'y aurait pas plus de bruit si l'on sonnait la cloche de Velilla ¹.

ELVIRE.

A quoi pensez-vous là, Vicente ?

VICENTE.

S'il faut vous dire la vérité, Elvire, je suis furieux, j'enrage.

ELVIRE.

Contre qui ?

VICENTE.

Ce n'est rien. D'abord contre toute l'espèce humaine en général, et puis, en particulier contre mes maîtres, le jeune et le vieux.

ELVIRE.

Pourquoi cela ?

VICENTE.

D'abord, en premier lieu, parce qu'ils sont mes maîtres ; et ensuite parce qu'ils sont tous deux si fous, que l'un donne sans qu'on lui ait demandé, et que l'autre qui a reçu ne peut pas se taire ; tandis que celui qui a reçu ne devrait pas desserrer les dents, et que celui qui donne — n'importe quoi, — est le seul qui ait le droit de parler haut...

¹ Il y a en Espagne plusieurs villages du nom de Velilla. Il s'agit ici de Velilla de Ebro, située dans la province d'Aragon, près de Saragosse. Cet endroit est fort renommé pour sa cloche, qui, disait-on, sonnait d'elle-même lorsqu'elle voulait annoncer quelque événement malheureux pour l'Espagne.

Y. Miñano, *Diccionario geográfico*. T. IX, pag. 279.

Je suis également en colère contre ma maîtresse parce que, depuis qu'on lui a conté l'aventure, au lieu de réciter le Salve elle ne fait que pleurer et gémir. Je ne suis pas moins fâché contre votre maître don Mendo, parce qu'il est tellement pris maintenant de la manie d'arrêter les gens, qu'après avoir fait arrêter mon maître et don Guillen, voilà qu'il fait arrêter le vieux don Lope. Je le suis aussi contre le roi...

ELVIRE.

Tu es ivre, je crois ?

VICENTE.

Plût à Dieu !

ELVIRE.

Contre le roi ?

VICENTE.

Certainement. J'ai reçu dans ma vie plus de deux mille soufflets, et il n'y a pas fait la moindre attention ; et pour un seul qu'on a donné à un autre, il est furieux comme un lion. — Enfin, je me plains aussi de vous.

ELVIRE.

Je serais curieuse de savoir pourquoi.

VICENTE.

Parce que tout en m'adorant de toutes les forces de ce cœur amoureux, vous ne m'avez pas encore donné de sérénade, vous ne m'avez pas écrit de lettre, vous ne m'avez pas baisé la main.

ELVIRE.

Je vous ai déjà dit que c'était Béatrix qui m'en avait empêchée.

VICENTE.

Mais je vous ai dit de mon côté qu'il ne faut la compter pour rien.

ELVIRE.

Ah ! Vicente, si vous disiez vrai, je vous donnerais un baiser.

VICENTE.

Donnez-le-moi toujours, en vous réservant de me le retirer si vous soupçonnez que je vous ai menti.

ELVIRE.

Il est certain qu'avec vous il faut n'agir qu'avec défiance.

Elle se laisse embrasser.

Entre BÉATRIX.

BÉATRIX.

Grâce à Dieu, je vous trouve bons amis.

VICENTE.

Ciel ! voilà Béatrix.

ELVIRE.

Eh bien ! qu'importe ?

VICENTE.

Qu'importe !... vous ne tarderez pas à le savoir.

BÉATRIX.

Tout beau ! s'il vous plait. Que je ne vous dérange pas. Oh ! vous ne m'abuserez pas avec votre air hypocrite. Je vous ai vu, vu de mes yeux ; et c'est le cas d'appliquer le proverbe : « Qu'un autre mette mon soulier, j'irai nu-pieds. »

ELVIRE.

Je suis une suivante de bonne maison, et je ne me chausse pas de vieux, et surtout chez vous, ma belle, qui avez une jambe et un pied de bois.

VICENTE, *à part*.

Je suis perdu.

BÉATRIX.

Que voulez-vous dire ? Est-ce que par hasard, je serais la fille du corsaire Pied-de-bois ?

ELVIRE.

Il y a quelque chose comme cela.

VICENTE, *à part*.

Voilà qui va mal.

BÉATRIX.

J'aurais déjà puni cette injure, si je ne savais bien qu'alors même que j'arracherais votre chignon vous n'en souffririez pas davantage.

VICENTE, *à part*.

Bon ! voilà l'autre.

ELVIRE.

Est-ce que par aventure j'ai des cheveux postiches comme votre œil gauche, qui est de verre ?

BÉATRIX.

Plait-il ?

VICENTE, *à part*.

Je suis perdu. (*Haut.*) Allons, voyons, ne vous disputez pas ainsi.

ELVIRE.

Comment donc ? Dans tous les cas je puis, moi, lui montrer les dents.

BÉATRIX.

Je le sais bien, et en nombre ; car, bien que vous ne soyez plus une enfant, vous en avez de rechange.

ELVIRE.

Quoi ! ces dents sont de fausses dents ?

BÉATRIX.

Quoi ! cet œil est un œil de verre ?

ELVIRE.

Quoi ! ces cheveux sont des cheveux d'emprunt ?

BÉATRIX.

Quoi ! cette jambe est une jambe de bois ?

¹ Ce corsaire *Pied-de-bois* était probablement un corsaire d'Alger ou de Tunis, du seizième ou du dix-septième siècle.

VICENTE.

Prenez garde, ne relevez pas trop votre robe; songez où nous sommes.

ELVIRE.

Ce drôle...

BÉATRIX.

Ce polisson...

ELVIRE.

Ce misérable...

BÉATRIX.

Cet infâme...

ELVIRE.

Nous a calomniées.

BÉATRIX.

Eh bien ! vengeons-nous de lui.

Elles le battent.

VICENTE.

Arrière ! mesdames, s'il vous plait.

ELVIRE.

Voici du monde.

BÉATRIX.

Nous aurons toujours commencé.

VICENTE.

On dirait qu'elles comptent finir !

ELVIRE, à *Béatrix*.

Et nous deux, comment restons-nous ?

BÉATRIX.

Nous restons amies.

ELVIRE.

Adieu.

BÉATRIX.

Adieu.

Elles sortent.

VICENTE.

Au lieu de vous dire l'une à l'autre, adieu, adieu, vous feriez mieux de vous dire, au diable ! au diable ! et puisse-t-il vous emporter, coquines !... Quel déluge de bourrades elles ont fait pleuvoir sur moi ! Et le plus fâcheux de l'affaire, c'est que le roi n'y fera pas la moindre attention.

Il sort.

SCÈNE VI.

Une autre chambre.

Entrent LE ROI, sous un déguisement, et DOÑA BLANCA, qui cherche à le reconnaître.

DOÑA BLANCA.

Qui est-ce, grand Dieu, qui au moment où le jour disparaît, a

*No es mejor, al diablo, al diablo,
Que os lleva, puercas.*

pénétré jusqu'ici? — Homme, que demandes-tu? m'apportes-tu de nouveaux chagrins?... Tu vas sans doute me répondre que oui; car qui pourrait entrer dans la demeure d'une infortunée? qui même la connaît sa demeure, si ce n'est celui qui veut ajouter à ses chagrins?... (*A part.*) Il se cache le visage, et ne me répond que par le silence. (*Appelant.*) Béatrix, apporte un flambeau. (*A part.*) Ciel! il me semble que je suis changée en une froide statue. (*Béatrix apporte un flambeau.*) Homme, pourquoi es-tu entré ici pour me causer tant de crainte et d'épouvante?

LE ROI.

Quand nous serons seuls vous le saurez.

Il prend le flambeau et Béatrix se retire.

DOÑA BLANCA.

Entrez, je n'ai pas peur; bien que l'avenir me prépare autant de douleurs que j'en ai eu dans le passé. — Eh quoi! vous ne vous découvrez pas encore?

LE ROI.

Il faut auparavant que je ferme cette porte.

Il ferme la porte.

DOÑA BLANCA.

Je suis toute troublée. (*Appelant.*) Holà!

LE ROI.

Ne criez pas.

DOÑA BLANCA, *à part.*

Je me meurs. (*Haut.*) Eh bien, qui êtes-vous?

LE ROI.

C'est moi!

DOÑA BLANCA.

Le ciel me protège! Que vois-je?

LE ROI.

Me connaissez-vous?

DOÑA BLANCA.

Oui, sire, car il est impossible au soleil de se déguiser aux yeux des mortels..... Vous, à cette heure dans ma maison! Vous, vous venez chez moi dans ce modeste équipage! Qu'ordonnez-vous? me voilà à vos pieds. Otez-moi, au nom de Dieu, ôtez-moi de cette affreuse incertitude. Apprenez-moi si cette visite est châtiment ou faveur.

LE ROI.

Ce n'est, Blanca, ni une faveur ni un châtiment; c'est une des obligations de mon métier; car c'est aussi un métier que d'être roi.

DOÑA BLANCA.

Et à quoi, sire, ce titre vous oblige-t-il envers moi?

LE ROI.

Reprenez vos couleurs, reprenez haleine, remettez votre cœur; car j'ai besoin, Blanca, que vous soyez parfaitement rendue à vous-même. — Votre fils, en public, a offensé votre époux; votre époux

a de même en public porté plainte contre votre fils ; et de leur inimitié réciproque il est résulté pour moi, Blanca, je ne sais quel soupçon contre vous..... Vous avez raison, mille fois raison de vous troubler ; car il y a là quelque chose de si étrange, que le soleil, dans tous les pays qu'il éclaire, n'a jusqu'ici rien vu de semblable. Il faut donc que je sache s'il est bien vrai que la haine d'un fils contre son père et d'un père contre son fils ait pu arriver là que l'un ait offensé l'autre, et que celui-ci ait porté plainte contre le premier ; et pour mieux m'en instruire, je viens vous interroger comme témoin. Veuillez me parler en vous fiant à ma foi ; je vous garantis que jamais votre renommée n'aura à souffrir la moindre atteinte. Nous sommes seuls ; il n'y a ici que votre voix pour parler, et mon oreille pour entendre. Parlez donc franchement, ou sinon, vive Dieu ! Blanca, je vous jure.....

DOÑA BLANCA.

Arrêtez, sire ; ne passez pas en un moment de la douceur à la sévérité, de la bonté à la colère, de la pitié à la fureur..... Hélas ! bien qu'il soit vrai qu'un triste secret a été longtemps renfermé dans ce cœur d'où il n'est jamais sorti, et où il s'est consumé jusqu'à ce jour ; bien qu'il soit vrai que j'eusse toujours voulu garder ce secret, cependant, voyant le soupçon que vous avez conçu, j'aurais tort de m'obstiner à vous le cacher davantage. Car mon ambition est si noble, et je tiens à tel point à mon honneur, qui est aussi l'honneur de mon époux, que je ne puis pas vous laisser dans l'idée qui vous est venue ; et en conséquence, afin de la détruire, je donnerai satisfaction à vous, au monde, et au ciel. Écoutez-moi attentivement.

LE ROI.

Parlez, j'écoute.

DOÑA BLANCA.

Mon père était un gentilhomme sans fortune, mais d'une si haute noblesse, que le soleil même n'aurait pu lutter avec lui de pureté et d'éclat. Or, voyant que son bien était loin d'égaliser sa qualité, il traita de mon mariage dès ma plus tendre jeunesse, et ce fut cette jeunesse qu'il donna pour dot à Lope, dans la pensée que l'amour du vieillard la préférerait à toute autre. Pour tout dire, nous fûmes mariés dans les âges les plus inégaux, et ce fut l'alliance du printemps et de l'hiver, de la fleur et de la neige. Le ciel m'est témoin que je l'aimai plus que la vie, bien que la froideur qu'il me montrait n'eût point mérité tant d'affection ; cette froideur venait sans doute de ce que nos goûts, nos manières de voir et de sentir étaient en complet désaccord. J'en vins à penser qu'un fils serait un gage de réconciliation entre nous, car d'ordinaire les enfants rapprochent des parents divisés, et je désirai un fils avec tant de passion, que Dieu, pour me punir sans doute, me le refusa, lui qui sait mieux que nous-mêmes ce qui nous convient,

et qui, par conséquent, veut que tout lui soit demandé..... Je passe sous silence, sire, les ennuis domestiques dont Lope et moi fûmes affligés, et je viens à vous dire, sans plus de discours, que j'avais une sœur cadette que je fis demeurer dans notre maison afin d'avoir une compagne, une confidente et une consolation dans mes chagrins. Or, de cette sœur s'éprit un cavalier dont vous me permettez de vous taire le nom si j'ai trouvé grâce devant vous ; car ce point n'est d'aucune importance pour la vérité que je vous dois, et ce pourrait être pour vous un sujet d'ennui..... Mais que dis-je ? Mon honneur exige, au contraire, que je ne laisse, dans mon récit, rien d'obscur, rien qui puisse prêter au soupçon..... Don Mendo Torrellas est le cavalier qui devint épris de ma sœur, et comme il vit ses hommages repoussés, il chercha et trouva le moyen de s'introduire de nuit auprès d'elle, lui promit de l'épouser, en prenant le ciel à témoin de sa promesse, et l'abusa par ce serment..... Depuis il en a épousé une autre, car il n'est point d'homme qui n'écoute plutôt son penchant et son plaisir que la voix du devoir ; et peu de temps après, le roi votre père l'envoya en France en qualité d'ambassadeur ; de sorte qu'ayant été jusqu'ici absent de Saragosse, il ignore complètement ce qu'il me reste à vous exposer.— M'étant aperçue que la santé de ma sœur s'était altérée, et qu'elle était en proie à un continuel chagrin, je fis tant par mes prières, par mes caresses, par mes larmes, qu'à la fin elle m'avoua ce que je vous ai dit, en ajoutant qu'elle portait dans son sein un triste et malheureux fruit de sa faute. En apprenant cela, sire, je fus affligée d'avoir un reproche à adresser à celle en qui je cherchais des consolations ; mais je sentis qu'elle était ma sœur, et d'ailleurs quand le mal est fait le reproche est inutile. « Que le ciel me protège ! » m'écriai-je mille et mille fois. « Comment, hélas ! un motif de même nature nous rend-il l'une et l'autre malheureuses ? Hélas ! ce qui serait pour moi le plus grand des biens n'est pour toi qu'un sujet de douleur ! » Et partant de là et y revenant sans cesse, mon esprit s'exalta, et j'imaginai un moyen de mettre un terme à nos peines mutuelles et de sauver son honneur ; ce fut de cacher de mon mieux son état en déclarant, moi, une grossesse. Le jour arrivé, ma sœur dissimula les douleurs qu'elle éprouvait, et moi je feignis des douleurs que je n'avais pas ; mais peu de jours après, Laura, qui avait supposé une autre indisposition, mourut des suites de l'accouchement, et ce fut là, en quelque sorte, la punition de sa faute... Une sage-femme fut seule notre complice, et personne n'aurait jamais connu cette fraude, dont j'ai toujours gardé le secret dans mon cœur, si la honte et la pudeur ne m'eussent forcée aujourd'hui à vous le révéler. Telle est ma faute, sire, je la confesse humblement à vos pieds ; et puisse votre colère ne tomber que sur moi seule, puisque moi seule suis coupable ! Mais veuillez en même temps, sire, considérer, comme excuse en

ma faveur, que j'aimais sincèrement mon mari et ma sœur, et qu'en agissant ainsi, j'espérais reconquérir la tendresse de l'un et sauver l'honneur de l'autre. Et pour finir, ô don Pèdre d'Aragon surnommé le justicier, si vous devez montrer à mon égard que vous l'êtes, vous avez ma vie à vos pieds, je ne vous demande pas de me pardonner, je vous demande seulement que le héraut qui publiera mon jugement dise à haute voix que j'ai trompé mon époux, que j'ai trompé le monde; mais non pas que j'ai entaché mon honneur, abaissé ma fierté, terni ma pureté; car, pour une femme de ma sorte c'est bien assez d'un mensonge, sans qu'elle ait commis une autre faute.

LE ROI.

Oh! que je me félicite d'avoir eu la pensée qu'un fils n'avait pas pu offenser son père, et qu'un père n'aurait pas porté plainte contre son fils! Et cependant en cette circonstance, à peine sorti de cette cruelle inquiétude, je retombe dans une autre semblable à laquelle se joignent encore deux difficultés qui me troublent. Dans l'idée du public, don Lope a outragé son père; et je ne révélerai pas un secret qui doit demeurer caché. En second lieu, don Mendo s'est traîtreusement joué de l'honneur de l'infortunée Laura. Enfin, Blanca a trompé son époux. Ce sont trois crimes tout à la fois publics et secrets. Donc, bien que je sache que le jeune homme n'est pas le fils du vieillard, je dois néanmoins pour Lope, pour Blanca, pour Mendo, et aussi pour moi qui suis celui que je suis, infliger à ces crimes un châtiment tout à la fois public et secret. Adieu, Blanca.

DOÑA BLANCA.

Que Dieu daigne, sire....

Au moment où le Roi va pour sortir, on frappe à la porte; le Roi s'arrête.

LE ROI.

On a frappé?

DOÑA BLANCA.

Oui, sire.

LE ROI.

Eh bien! ouvrez; et qui que ce soit, ne dites pas un mot de ma présence en ce lieu.

Il se cache.

DOÑA BLANCA, *ouvrant*.

Qui frappe?

Entre DON MENDO.

DON MENDO.

Moi, Blanca.

DOÑA BLANCA.

Que voulez-vous? (*A part.*) O ciel! quel est mon trouble!

DON MENDO.

Je venais seulement vous dire de ne pas vous inquiéter, quoi que

ce soit que vous voyiez ; car cette affaire étant laissée à ma direction, qui pourra dire autre chose que ce que je voudrai ?

LE ROI, *entrant*.

Moi !

DON MENDO.

Quoi ! sire, vous !... Alors.....

LE ROI.

C'est bien. Donnez-moi la clef de la prison où vous gardez don Lope.

DON MENDO.

Sire, la voici. Mais apprenez.....

LE ROI.

Je sais tout. Vous, Blanca, retirez-vous, et vous, don Mendo, demeurez ici. Cette nuit, vive Dieu ! le monde verra ma justice.

Il sort.

DON MENDO.

Qu'y a-t-il, Blanca ?

DOÑA BLANCA.

C'est le ciel qui punit aujourd'hui votre faute et la mienne. Suivez le roi, demandez-lui grâce, sachez que don Lope n'est point mon fils, qu'il est le fils de Laura et de vous.

DON MENDO.

Que Dieu me soit en aide !... Il vivra, dussé-je mourir.

DOÑA BLANCA.

Je me meurs !

DON MENDO.

Je sors éperdu.

Ils sortent.

SCÈNE VII.

Une autre chambre.

Entrent ELVIRE et DOÑA VIOLANTE.

ELVIRE.

Considérez, madame...

DOÑA VIOLANTE.

Il le faut.

ELVIRE.

Songez bien....

DOÑA VIOLANTE.

Rien ne m'arrêtera.

ELVIRE.

Prenez garde.....

DOÑA VIOLANTE.

Je n'écoute rien.

ELVIRE.

Réfléchissez, de grâce, madame, que l'on accusera votre père ; on dira que c'est lui qui l'a délivré.

DOÑA VIOLANTE.

Qu'importe ! Je ne te demande point de conseil, ne m'en donne pas. Approche, et ouvre cette porte.

ELVIRE.

J'obéis, malgré mon effroi..... Mais j'entends du monde en dedans.

DOÑA VIOLANTE.

Eh bien ! avant que d'ouvrir, écoute pour voir s'il n'y a personne. Peut-être quelqu'un sera-t-il entré par l'autre porte, et il ne faudrait pas faire manquer nous-mêmes notre entreprise. Applique ton oreille contre la serrure de la porte, et tâche d'entendre.

ELVIRE.

Je ne puis rien entendre, tant on parle à voix basse ; il m'arrive un bruit confus de voix, mais je ne puis distinguer les paroles.

DOÑA VIOLANTE.

Ote-toi, et laisse-moi me mettre à ta place..... Je n'entends, non plus que toi, rien de ce que l'on dit, mais c'en est assez pour ne pas ouvrir. Il doit y avoir beaucoup de monde.

ELVIRE.

C'est ce qu'il m'a paru.

Entre DON MENDO.

DON MENDO.

Malheureux que je suis !

DOÑA VIOLANTE.

Qu'avez-vous, seigneur ?

DON MENDO.

Je ne sais... Mais, hélas ! bien au contraire, je ne le sais que trop ; et auprès de qui pourrai-je me consoler de mes chagrins, si ce n'est auprès de toi ?..... Ah ! si tu connaissais mes ennuis..... Écoute : don Lope n'est point le fils de Blanca... Il est mon fils... il est ton frère !

DOÑA VIOLANTE.

Que dites-vous ?... Que le ciel me protège !

DON MENDO.

Et je viens résolu à perdre et la faveur du roi, et l'honneur et la vie, tout, enfin, pour lui rendre la liberté.

DOÑA VIOLANTE.

Je ne savais pas ce que vous venez de m'apprendre, et ses malheurs avaient excité en moi la même pitié..... Maintenant que le bruit a cessé dans la chambre voisine, je vais ouvrir.

DON MENDO.

Marche doucement.

DON LOPE, *du dehors*.

Ah ! malheureux !

DON MENDO.

Quel douloureux gémissement !

DOÑA VIOLANTE.

Il m'a troublée à tel point que je ne puis ouvrir.

DON LOPE, *du dehors*.

Jésus ! Jésus !

DON MENDO.

Donne la clef. Malgré l'émotion que j'ai ressentie à cette voix, j'ouvrirai.

DOÑA VIOLANTE.

Prenez ; car pour moi je suis plus morte que vive.

Au moment où don Mendo prend la clef, on frappe aux deux portes qui sont de chaque côté du théâtre.

DON MENDO.

On a frappé en même temps à ces deux portes.

DOÑA VIOLANTE.

Qui sera-ce ? Le ciel me soit en aide !

DON MENDO.

Pendant que j'ouvre de ce côté, ouvrez l'autre porte.

DON MENDO et DOÑA VIOLANTE ouvrent en même temps les deux portes ; et par la porte que doña Violante a ouverte, entrent BLANCA et BÉATRIX. et de l'autre côté, entrent LOPE DE URRÉA et VICENTE.

URRÉA.

Don Mendo, le roi m'a renvoyé vers vous afin que vous me disiez le jugement qu'il a rendu sur ma plainte.

DOÑA BLANCA.

Pour moi, doña Violante, je viens me consoler de mes peines auprès de vous.

VICENTE.

Et moi, pour savoir ce qui se passe, je vais partout où va la foule.

DON MENDO.

Le roi, Lope, ne m'a remis aucun jugement.

DOÑA VIOLANTE.

Il me serait difficile, Blanca, de vous donner les consolations dont j'ai moi-même besoin.

DON MENDO.

Mais peut-être trouverons-nous le jugement dans cette pièce où est enfermé don Lope. (*Il ouvre la porte qui est au milieu du théâtre, et l'on voit don Lope dans l'attitude d'un criminel à qui l'on a donné le garrot¹, tenant un papier à la main, et ayant de chaque côté une rangée de flambeaux allumés.*) Que vois-je ?

DOÑA BLANCA.

O ciel !

¹ Nous avons déjà dit ce que c'était que le supplice du garrot. Voyez l'*Alcade de Zalamea*, t. I de notre traduction de Calderon, vers la fin.

DOÑA VIOLANTE.

Grand Dieu !

VICENTE.

Quelle tragédie !

BÉATRIX.

Quel malheur !

ELVIRE.

Quelle peine !

URRÈA.

Hélas ! tout mon ressentiment est devenu douleur et regret.

DON MENDO.

Si le papier qu'il tient dans sa main est le jugement que le roi veut que je vous lise, lisez-le vous-même, car je n'en aurais pas la force, tant cette horreur m'a bouleversé. (*A part.*) Ah ! mon fils, serait-ce là le châtement de ma faute différé jusqu'à ce jour ? Mais que mes plaintes demeurent ensevelies au fond de mon âme.

DOÑA BLANCA.

Hélas ! celui-là même qui m'a servi à consommer ma fraude, devient l'instrument de mon châtement. (*A part.*) Mais que mon âme souffre en silence cette douleur.

URRÈA, *lisant*.

« Que celui qui a outragé l'homme qui lui servait de père, meure ; et soient témoins de sa mort pour la pleurer, et celui qui a souillé un honneur sans tache, et celle qui a usé de fourberie. Et que l'on voie ainsi pour un triple crime un triple châtement. »

TOUS LES PERSONNAGES.

Et que les nombreux défauts de cet ouvrage soient pardonnés à l'auteur.

FIN DES TROIS CHATIMENTS EN UN SEUL.

LE PRINCE CONSTANT

(EL PRINCIPE CONSTANTE).

NOTICE.

Le Prince constant étant une comédie historique, nous allons d'abord, selon notre habitude, exposer rapidement les faits d'après lesquels le poète a composé son ouvrage.

En 1437, les deux infants de Portugal, Fernand, grand maître de l'ordre d'Avis, et Henri, grand maître de l'ordre du Christ, tous deux vaillants et avides de gloire, proposèrent au roi don Édouard, leur frère, de porter la guerre en Afrique, où la bravoure des Portugais s'était déjà signalée. Malgré l'opinion des hommes les plus sages du conseil, le roi donna son consentement à ce projet ; et bientôt les infants, et leur armée au nombre de sept à huit mille hommes, débarquaient sur la côte africaine. Après quelques succès de peu d'importance, les infants mirent le siège devant Tanger. Ils livrèrent inutilement trois assauts. Sans se laisser décourager par cette résistance, et bien qu'ils manquassent d'eau et de vivres, ils maintenaient leur camp devant la place, lorsqu'ils se trouvèrent enveloppés par des masses prodigieuses d'infanterie et de cavalerie arabe : c'étaient les populations de Fez et de Maroc qui accouraient au secours de leurs frères. Les Portugais eurent la permission de se rembarquer à la condition de rendre Ceuta ; et l'infant don Fernand, promoteur de la guerre, fut gardé en otage, jusqu'à la ratification de ce traité. — Lorsque l'infant don Henri fut de retour en Portugal, le roi convoqua les Cortez pour savoir ce que l'on devait faire. Les députés des villes furent d'avis qu'on devait donner Ceuta pour racheter la liberté et la vie d'un prince du sang. Mais les grands et le clergé pensèrent que restituer cette ville, c'était exposer les habitants à chanceler dans leur foi, et qu'il valait mieux procurer au prince chrétien la couronne du martyre. Fernand resta donc captif en Afrique. — L'année suivante (1438), Édouard, par son testament, ordonna qu'on rachetât l'infant en rendant Ceuta ; mais comme son fils était mineur, cette clause du testament ne reçut pas d'exécution ; et en 1443, l'infant mourut de langueur et de misère après six années de captivité. — Ce fut seulement vingt-neuf ans plus tard que le roi Alphonse, à la suite d'une brillante expédition en Afrique, échangea un prisonnier de distinction contre le corps du prince. — Fernand fut honoré comme un martyr, et, s'il faut en croire la légende, de nombreux miracles se seraient opérés par son intercession dans le monastère de *la Batailla*, où ses restes mortels avaient été transportés.

Après avoir lu ce rapide exposé, on reconnaîtra sans peine les points essentiels dans lesquels le poète espagnol a suivi ou altéré l'histoire... On reconnaîtra aussi, sans qu'il soit besoin de les indiquer, les anachronismes, les fautes

de géographie qui se rencontrent çà et là dans cette comédie historique. Jamais Calderon n'a usé plus largement de la permission qu'on accorde aux poètes de tout oser.

La partie la plus remarquable de la pièce, ou, pour mieux parler, toute la pièce, c'est le rôle de don Fernand. Calderon, avec un génie et un art merveilleux, a fait de l'enfant prisonnier un Régulus chrétien. Nous sera-t-il même permis de l'avouer ? Une fois l'invention du poète admise comme historique, l'enfant de Portugal nous paraît plus grand, plus noble, plus digne d'admiration et de sympathie que le général romain : car s'il est beau de mourir pour sa patrie (et certes, cela est beau, et nous sommes loin de vouloir refroidir les dévouements civiques), il est encore plus beau, selon nous, de mourir pour sa religion et pour sa foi.

Peut-être ne serait-il pas sans intérêt, au point de vue de l'art, de comparer le *Prince constant* et le Philoctète de la tragédie grecque ; mais les bornes étroites de cette notice nous interdisent d'essayer ici cette étude.

Le *Prince constant* a été traduit en allemand par le grand critique W. Schlegel, et ce drame a obtenu beaucoup de succès sur tous les théâtres de l'Allemagne.

LE PRINCE CONSTANT.

PERSONNAGES.

DON FERNAND, } princes de Portugal.
DON HENRI, }
DON JUAN COUTEIRO, seigneur portugais.
LE ROI DE FEZ.
MULEY, général more.
BRITO, soldat bouffon.
ALPHONSE, roi de Portugal.

TARUDANT, roi de Maroc.
SÉLIM, officier du roi de Fez.
FÉNIX, princesse de Fez.
ROSA, }
ZARA, } femmes de la princesse.
ESTRELLA, }
ZÉLIMA, }
Soldats portugais et mores, Captifs, etc.

JOURNÉE PREMIÈRE.

SCÈNE I.

Le jardin de la princesse à Fez.

Entrent ZARA et des Captifs chrétiens chantant.

ZARA.

Continuez ici vos chants. Ils plaisent à la belle Fénix ; et pendant qu'on l'habille elle sera bien aise d'entendre ces airs pleins de mélancolie et de douleur qui ont plus d'une fois dans les bagnes charmé son oreille.

PREMIER CAPTIF.

Quelle musique, qui a pour accompagnement les fers et les chaînes dont nous sommes chargés !... Comment peut-elle avoir du plaisir à l'entendre ?

ZARA.

C'est pour elle une distraction. Elle vous écoute... chantez.

DEUXIÈME CAPTIF.

Belle Zara, on ne pouvait nous imposer une peine plus cruelle. Car jusqu'ici il n'y a que l'oiseau dépourvu de raison et de sentiment qui ait pu joyeusement chanter dans sa prison.

ZARA.

Mais vous-mêmes ne chantez-vous pas quelquefois ?

PREMIER CAPTIF.

Oui, pour divertir nos peines, mais non pour amuser les autres.

ZARA.

Allons, on vous écoute, chantez.

LES CAPTIFS, *chantant.*

Tout cède à l'effort du temps ;
Par lui tout est vaincu ;
Devant lui tout s'humilie et s'abaisse ;
Avec lui toute conquête est facile.

Entre ROSA.

ROSA.

Captifs, cessez vos chants et retirez-vous. Voici Fénix qui vient dans ce jardin, comme une seconde Aurore, réjouir ces lieux par sa présence.

Les Captifs s'éloignent. Entrent ESTRELLA et ZÉLIMA.

ESTRELLA.

Vous vous êtes levée plus belle que jamais.

ZARA.

Que l'Aurore cesse de croire que ce jardin lui doit ses parfums, ces roses leur couleur, et ces jasmins leur blancheur éclatante.

FÉNIX.

Un miroir ?

ESTRELLA.

Pourquoi le consulter ? vous ne trouverez pas à votre visage un seul défaut qui appelle vos soins.

FÉNIX.

De quoi me sert la beauté, — en supposant que je sois belle ! — puisque ma vie s'écoule sans bonheur et sans joie ?

ZÉLIMA.

Qu'avez-vous ?

FÉNIX.

Ah ! Zélima, si je savais ce qui m'afflige, je pourrais du moins donner des consolations à ma douleur. Mais j'ignore jusqu'à la nature de ma peine... Ce n'est point de la tristesse ; ce n'est qu'une profonde mélancolie... Je souffre et je le sais ; mais je ne sais point ce qui me fait souffrir... C'est une vague illusion de l'âme.

ZARA.

Puisque ces jardins, où les jasmins et les roses élèvent de tous côtés des temples au printemps, ne suffisent pas à vous distraire, — faites une promenade sur la mer... Une barque légère deviendra ainsi le char du soleil.

ROSA.

Et en voyant tant d'éclat briller sur les flots, le jardin dira tristement à la mer : « Déjà le soleil s'est caché sous tes ondes... Combien rapidement ce jour s'est écoulé ! »

FÉNIX.

Rien ne plait à ma vue... non pas même ces charmants aspects que présentent les lointains immenses de la mer et les délicieux ombrages de la terre, alors que les vagues et les fleurs, devenues rivales, disputent d'éclat et de grâce. Le jardin, enviant à la mer le mouvement de ses flots, veut l'imiter ; et favorisé par le zéphir amoureux qui souffle sur lui de sa douce haleine, il ressemble à un océan de fleurs. La mer, de son côté, jalouse, s'efforce d'orner ses rivages, et, oubliant sa majesté, elle s'émeut, elle s'agite, et montre

au loin comme une plaine azurée et des champs verdoyants... Mais tout cela ne dit rien à mon cœur ; et sans doute ma peine est grande puisque je demeure insensible devant le ciel et la terre, la mer et le jardin.

ZARA.

Quels pénibles combats vous avez à soutenir !

Entre LE ROI, tenant à la main un portrait.

LE ROI.

Si le chagrin qui s'est fait le persécuteur de votre beauté vous accorde un moment de trêve, recevez, — non ce portrait, — car ce qui a tant de vie et d'expression ne peut pas être une vaine image..... recevez, dis-je, cet envoyé de l'infant de Maroc, Tarudant, qui vient de sa part mettre à vos pieds sa couronne. Cet ambassadeur muet, — vous ne pouvez pas en douter, — porte un message d'amour. J'ai à me féliciter de l'appui qu'il me prête : il a réuni dix mille cavaliers pour les envoyer sous mes ordres à la conquête de Ceuta, objet de mon ambition. Que votre modestie soit enfin moins sévère ; écoutez l'amour de ce prince, déjà héritier d'un puissant empire, et que j'espère couronner bientôt roi de votre beauté.

FÉNIX, *à part.*

Qu'Allah me protège !

LE ROI.

Quel sujet vous trouble ainsi ?

FÉNIX, *à part.*

J'ai entendu ma sentence de mort.

LE ROI.

Que dites-vous ?

FÉNIX.

Seigneur, vous êtes, vous le savez, mon maître, mon père et mon roi ; que pourrais-je dire ?... (*A part.*) Ah ! Muley ! quelle occasion tu as perdue ! (*Haut.*) Mon obéissance vous répond en se taisant. (*A part.*) Mon âme mentirait si elle le pensait ; ma bouche ment en le disant.

LE ROI.

Prenez ce portrait.

FÉNIX, *à part.*

Ma main peut le prendre par force ; mais mon âme ne l'accepte pas.

On entend un coup de canon.

ZARA.

Ce coup de canon est tiré en l'honneur de Muley, qui sera rentré au port.

LE ROI.

Il mérite qu'on lui rende cet honneur.

Entre MULEY, avec le bâton de général ¹.

MULEY.

Grand roi, je me prosterne à vos pieds.

LE ROI.

Muley, sois le bien arrivé.

MULEY.

Il arrive toujours heureusement celui qui est reçu dans une sphère aussi brillante, celui qui en entrant au port trouve auprès du soleil une si belle aurore!... (*A Fénix.*) Permettez-moi, madame, de baiser votre main. (*Au Roi.*) Il mérite peut-être cette faveur celui qui plein d'affection, de loyauté, de dévouement, ne cherche que le triomphe de vos armes, et qui partit pour vous servir. (*Bas, à Fénix.*) Et qui revient plus épris que jamais.

FÉNIX, *à part.*

Que le ciel me protège! (*Haut.*) Sois le bienvenu, Muley. (*A part.*) Je tremble!

MULEY, *à part.*

Si mes yeux ne me trompent, j'entrevois un malheur.

LE ROI.

Eh bien ! Muley, quelles nouvelles m'apportes-tu ?

MULEY.

Vous montrerez aujourd'hui votre fermeté... Je vous apporte de fâcheuses nouvelles... (*A part.*) Comme celles qui m'attendent.

LE ROI.

Dis-moi tout ce que tu sais. Un homme au cœur ferme montre un égal visage au bien et au mal... Asseyez-vous, Fénix.

FÉNIX.

J'obéis.

LE ROI, *aux Dames.*

Asseyez-vous toutes. (*A Muley.*) Achève, et que rien ne t'arrête.

Il s'assied, ainsi que la Princesse et les Dames.

MULEY, *à part.*

Je ne pourrai ni parler ni me taire. (*Haut.*) Je suis sorti, selon vos ordres, avec deux galères seulement, pour courir la côte de Barbarie : vous aviez désiré que j'allasse jusqu'à cette ville fameuse autrefois nommée Élise, et située à l'embouchure du détroit ; à cette ville aujourd'hui appelée Ceuta, et dont le nom indique la beauté ² ; à cette ville que le ciel vous a enlevée pour nous punir probablement des fautes dont nous nous sommes rendus coupables envers notre grand prophète. A la honte de nos armes, nous y voyons flotter aujourd'hui le drapeau portugais ; nous avons sous nos yeux

¹ Au dix-septième siècle, dans toutes les armées de l'Europe, le bâton était le signe du commandement. Ce détail de costume est indiqué par Calderon.

² Mot à mot : « Qui a pris son nom de *Ceydo*, mot hébreu ; en arabe, *Ceuta*, qui signifie beauté. »

un affront qui avilit notre gloire, un frein qui contient notre orgueil, un Caucase qui arrête dans sa course le Nil de vos victoires et qui l'empêche de se précipiter sur l'Espagne.—Vous m'aviez ordonné d'examiner et d'observer avec soin tous les moyens de défense pour vous en rendre un compte exact, afin que vous puissiez, avec moins de danger et de dépense, disposer vos plans pour cette conquête, que le ciel accorde à vos vœux!... Mais en ce moment il retarde l'heure de cette restitution ; car une autre disgrâce plus grande vous empêche d'y songer, une nécessité plus impérieuse vous appelle ailleurs ; les préparatifs de guerre que vous aviez faits pour attaquer Ceuta doivent être employés à la défense de Tanger. Cette noble cité est en ce moment menacée de malheurs égaux et de peines égales. — Voici comme je l'ai appris. Un matin, à l'heure où le soleil, à demi éveillé, dissipant les ombres du couchant, secoue ses blonds cheveux sur les jasmins et les roses, à l'heure où il essuie avec des linges d'or les larmes brillantes de l'aurore que ses rayons convertissent en perles, je vis à une grande distance s'avancer une flotte considérable ; quoiqu'il fût encore impossible de déterminer avec certitude si c'étaient des vaisseaux ou des rochers qui s'offraient à nos regards ; comme dans la perspective et le lointain d'un tableau un pinceau habile trace d'une manière confuse des lignes que l'on prend tantôt pour une cité considérable, tantôt pour un informe amas de rochers ; ainsi dans ces campagnes d'azur, la lumière et les ombres confondant la mer et le ciel, les flots et les nuages, égaraient la vue de mille manières. On n'apercevait que de vagues apparences ; on ne pouvait distinguer les formes. D'abord, voyant les extrémités les plus élevées se confondre avec le ciel, nous pensions que c'étaient des nuages qui venaient puiser le saphir des mers pour le reverser en cristal sur nos campagnes... Puis nous crûmes voir une troupe immense de monstres marins sortis de leurs antres pour faire cortège à Neptune ; et lorsque les navires déployèrent leurs voiles, il nous sembla qu'ils agitaient leurs ailes sur les flots... En s'approchant cela nous parut une vaste Babylone dont mille flammes volant dans les airs nous représentaient les jardins suspendus... Enfin je ne doutai plus que ce ne fût une flotte quand je vis la mer blanchir sous la proue des vaisseaux... Alors, pour éviter un aussi puissant ennemi, j'ordonnai qu'on se dirigeât vers les côtes, car fuir à propos est aussi une manière de vaincre ; et profitant de la connaissance que j'ai de ces parages, je me jetai dans une cale étroite, où, abrité entre deux coteaux, je pus braver cet armement formidable.—Ils passèrent sans nous voir. Moi, désireux de connaître la route que tenait cette flotte, je repris le large pour la suivre, et le ciel cette fois couronna mes espérances. J'aperçus un navire demeuré seul en arrière et qui avait peine à se soutenir sur les flots. Comme je l'ai su depuis, il avait été brisé par une tempête qui avait assailli la flotte ; il se remplissait d'eau malgré

les efforts des pompes, et à chaque vague il menaçait de s'abîmer. Je m'approche, et, quoique more, je leur fus une consolation dans leur détresse; car dans le malheur on a tant de plaisir à voir quelqu'un près de soi, que l'on souhaiterait même la présence d'un ennemi. Le désir de vivre agit si puissamment sur ces hommes, qu'ils vinrent en foule se rendre prisonniers. Seulement quelques-uns restent sur le navire en reprochant à leurs compagnons leur lâcheté, en leur disant que la véritable vie est dans l'honneur; et ils conservent intact jusqu'à la fin l'orgueil portugais. — Un de ceux qui se sont échappés m'a tout appris. — Cette flotte, m'a-t-il dit, est sortie de Lisbonne pour débarquer à Tanger; ils viennent l'assiéger; ils sont résolus à arborer sur les tours de cette ville ces bannières portugaises qui offensent votre vue sur les remparts de Ceuta. Le roi Édouard, dont la renommée victorieuse vole aussi loin qu'autrefois les aigles romaines, envoie à cette entreprise ses frères Fernand et Henri, gloire de notre temps, et déjà fameux par de nombreuses victoires. Ils sont grands maîtres d'Avis et de Christ, et des croix, l'une verte, l'autre rouge, couvrent leurs poitrines généreuses. Ils ont à leur solde quatorze mille Portugais, sans compter ceux qui ont voulu faire la campagne à leurs frais. Mille cavaliers sont montés sur des coursiers auxquels la superbe Espagne a donné, avec la parure du tigre, la légèreté du daim. Déjà sans doute ils sont devant Tanger; déjà seigneur, s'ils ne foulent pas les sables de sa côte, ils sillonnent les mers qui la baignent. Partons pour défendre cette ville; saisissez vous-même vos armes redoutées; que l'épée flamboyante de Mahomet brille à votre main, et du livre de la mort arrachez la feuille la plus remplie. Aujourd'hui peut-être est venu le jour où doit s'accomplir cette héroïque prophétie des Morabites : que la couronne de Portugal doit trouver fin sur les sables de nos déserts. Marchons, et que les Portugais voient votre cimeterre rougir de leur sang ces vertes campagnes.

LE ROI.

Assez; n'ajoute pas un mot, car chacune de tes paroles pénètre en mon sein comme un poison mortel. Malgré les grands maîtres, malgré tout l'appareil qu'ils déploient, j'espère que l'Afrique deviendra leur tombeau. Toi, Muley, pars sans délai avec les cavaliers de la côte; je te suivrai bientôt pour te soutenir. Si, comme je l'attends de toi, tu sais les occuper par d'adroites escarmouches, de façon qu'ils ne puissent pas s'établir à terre, et que tu montres en cette circonstance la valeur de ta race, j'arriverai à ta suite avec le reste de la vaillante armée campée sous nos yeux. Ainsi seront jugées en un même jour ces deux querelles : Ceuta me reviendra, et Tanger n'ira pas à eux.

Il sort.

MULEY.

Bien que je n'aie qu'un seul instant à rester près de toi, Fénix,

et que je sois sur le point de mourir, je veux te dire la cause de ma mort. Mes soupçons, je le sais, te paraîtront une injure à ta gloire ; mais je suis jaloux, et la jalousie ne connaît pas les ménagements. Quel est, dis-moi, cruelle, quel est le portrait que je vois en ta main?... quel est l'amant fortuné?... Mais non, ne redouble point ma douleur en me le disant. Quel qu'il soit, c'est assez que j'aie vu cette image dans tes mains, sans que tes lèvres prononcent le nom de celui qu'elle représente.

FÉNIX.

Muley, ma tendresse pour toi t'a permis de m'aimer, mais non de m'outrager.

MULEY.

Je le sais, je sais que ce n'est point là le langage que tu es accoutumée à entendre ; mais j'en prends le ciel à témoin, la jalousie a-t-elle jamais respecté les convenances?... Plein de réserve et de crainte, je t'ai rendu des soins, j'ai mis à tes pieds mon amour ; mais si, ton adorateur, j'ai pu garder le silence, jaloux je ne puis.

FÉNIX.

Ta conduite ne mérite pas que je me justifie. Mais pour moi, pour mon honneur, je veux bien descendre à une justification.

MULEY.

En est-il une ?

FÉNIX.

Sans doute.

MULEY.

Qu'Allah te comble de bien !

FÉNIX.

Ce portrait a été envoyé...

MULEY.

Par qui ?

FÉNIX.

Par Tarudant, l'infant de Maroc.

MULEY.

Dans quel dessein ?

FÉNIX.

Parce que mon père, qui ne connaît pas mes sentiments...

MULEY.

Eh bien ?

FÉNIX.

Veut que ces deux royaumes...

MULEY.

Ne m'en dis pas davantage... Ah ! si c'est là ta justification, j'invoque sur ta tête la colère d'Allah !

FÉNIX.

En quoi suis-je coupable de la conduite de mon père ?

MULEY.

Tu es coupable pour avoir reçu ce portrait, même sous une menace de mort.

FÉNIX.

Pouvais-je m'en défendre ?

MULEY.

Certainement.

FÉNIX.

Par quel moyen ?

MULEY.

Il en est mille.

FÉNIX.

Impossible.

MULEY.

Mieux alors valait mourir. Ainsi moi j'eusse fait.

FÉNIX.

Ce fut par force.

MULEY.

Dis plutôt par inconstance.

FÉNIX.

La violence seule...

MULEY.

Il n'y a pas eu de violence.

FÉNIX.

Alors qu'était-ce donc ?

MULEY.

Mon absence a tué mon espoir ! et puisque je vais de nouveau m'absenter, sans doute je vais de nouveau être exposé aux traits de ton ingratitude.

FÉNIX.

Il faut que tu t'éloignes. Pars.

MULEY.

Hélas ! je le sens à la douleur que j'éprouve¹.

FÉNIX.

Marche vers Tanger. Je t'attends à Fez, où tu viendras achever tes plaintes.

MULEY.

Oui, si mon chagrin me laisse vivre.

FÉNIX.

Adieu, il faut partir.

MULEY.

Écoute ! me laisses-tu aller sans me livrer ce portrait ?

¹ Il y a ici un jeu de mots impossible à rendre, et d'ailleurs, à mon avis, peu regrettable. Fénix dit à Muley : *Parte* (pars ou partage), et Muley répond que son âme l'est déjà, *partagée*.

— *Forxosa et la ausencia, parte.*

— *Yá lo está el alma primero.*

FÉNIX.

Mon respect pour le roi m'a seul empêchée de le briser.

MULEY.

Donne-le-moi !... j'ai bien le droit d'arracher de tes mains celui qui m'arrache de ton cœur.

Ils sortent.

SCÈNE II.

La côte d'Afrique, près de Tanger.

Bruit de trompettes. Entrent successivement DON FERNAND, DON HENRI, DON JUAN COUTIÑO, et des Soldats.

DON FERNAND.

Je veux être le premier, belle Afrique, à fouler de mon pied le sable de ton rivage, afin que tu sentes la puissance qui te doit soumettre.

DON HENRI.

Moi, je serai le second à toucher de mon pied le sol africain. (*Il tombe.*) Dieu me soit en aide ! de sinistres présages m'ont accompagné jusqu'ici.

DON FERNAND.

Chassez de votre esprit, mon frère, une semblable inquiétude. Si vous êtes tombé, c'est que cette terre, vous reconnaissant comme son seigneur, vous a ouvert les bras pour vous recevoir.

DON HENRI.

En nous voyant, les Mores ont abandonné cette plaine et les montagnes voisines.

DON JUAN.

Tanger a fermé ses portes.

DON FERNAND.

Tous ont cherché un asile contre notre courage. — Don Juan Coutiño, comte de Miralva, reconnaissez soigneusement ce pays avant que le soleil, dégagé des vapeurs du matin, nous frappe de rayons plus ardents. — Approchez-vous de la ville, et faites-lui la première sommation, en lui disant qu'elle n'essaye point de se défendre ; sans quoi elle sera détruite de fond en comble, et le sang de ses habitants inondera la campagne.

DON JUAN.

Je vais m'avancer jusqu'à ses portes, dût ce volcan de foudres et de flammes obscurcir le soleil d'un nuage de fumée.

Il sort.

Entre BRITO.

. BRITO.

Grâce à Dieu ! je marche sur la terre ferme. Je vais où il me plait, sans éprouver ni inquiétudes, ni nausées, ni maux de cœur. Je ne suis plus sur cette vilaine mer, où l'on est à la merci d'une machine composée de quelques morceaux de bois, et où le plus leste,

dans le plus grand péril, ne peut fuir que l'espace de quelques pas. — O terre chérie! tout ce que je souhaite, c'est de ne pas mourir dans l'eau... et de ne mourir sur terre que le plus tard possible.

DON HENRI.

Quoi! vous daignez écouter ce fou?

DON FERNAND.

Êtes-vous donc plus raisonnable, vous qui vous abandonnez sans motif et sans consolation à je ne sais quelle vaine mélancolie?

DON HENRI.

Mon cœur est plein d'inquiétudes; il me semble que le sort s'est déclaré contre moi; et depuis que nous avons quitté Lisbonne, je n'ai vu que des images de mort. A peine étions-nous partis que le soleil lui-même, s'enveloppant de noirs nuages, nous a dérobé sa face, et que l'océan irrité a dispersé notre flotte par d'horribles tempêtes. Si je regarde la mer, j'aperçois mille fantômes; si je tourne mes regards vers le ciel, son voile d'azur me paraît taché de sang. Je ne vois dans l'air que des oiseaux de nuit, et la terre n'offre à mes yeux qu'un sépulcre où, dès le premier pas, je chancelle et tombe.

DON FERNAND.

Laissez mon amitié interpréter autrement ce qui cause votre tristesse. — Si la tempête a abîmé un de nos vaisseaux, c'est un signe que nous avons plus de soldats qu'il n'en faut pour mener à fin notre entreprise. — Le ciel se couvre d'un voile écarlate: il s'embellit pour nous faire fête. — Nous avons aperçu dans les ondes des monstres marins et dans les airs des oiseaux sinistres: mais ce n'est point nous qui les avons amenés dans ces lieux, et s'ils habitaient avant nous cette contrée, n'est-ce pas un signe qu'ils la menacent de quelque malheur? Ces vils augures, ces vaines terreurs ne peuvent être redoutables que pour les Mores qui y croient, et non pour les chrétiens qui n'y ajoutent aucune foi. Nous sommes tous deux chrétiens; et lorsque nous avons entrepris cette guerre, ce n'a pas été par amour de la gloire, ni afin que des yeux humains puissent lire nos exploits dans des livres immortels. Nous sommes venus pour étendre la foi de Dieu: à lui seul sera l'honneur, à lui la gloire, si le succès couronne nos travaux! Certes, de faibles mortels doivent craindre ses châtimens; mais il ne leur donne pas de semblables avertissements. Nous venons pour le servir, non pour l'offenser; et puisque nous sommes chrétiens, nous devons en chrétiens penser et agir. — Mais voici don Juan.

Entre DON JUAN.

DON JUAN.

Seigneur, en m'approchant de la ville pour exécuter vos ordres, j'ai vu sur le penchant de cette montagne une troupe de cavaliers qui viennent de Fez et se dirigent vers nous. Ils s'avancent si rapi-

dement, qu'on dirait qu'ils ont des ailes. Ce n'est pas l'air qui les soutient, et la terre semble à peine les porter; de telle sorte que ni la terre ni les airs ne savent s'ils courent ou s'ils volent.

DON FERNAND.

Préparons-nous à les recevoir. Que d'abord les arquebusiers fassent front pour les arrêter, et qu'ensuite les cavaliers se rangent en bataille, avec le harnais et la lance. Allons, Henri, voilà une occasion qui nous promet un heureux début... Courage!

DON HENRI.

Je suis votre frère, et ne saurais m'effrayer des accidents que le temps amène avec soi. L'aspect même de la mort ne pourrait me causer aucune épouvante.

Ils sortent.

BRITO.

Quant à moi, mon poste est toujours à l'ambulance, ne serait-ce que pour veiller à ma santé¹. — Oh! la belle escarmouche! comme ils se battent!... Jamais on n'a vu un plus joli tournoi!... Mais je suis trop près pour en bien juger, et la sagesse veut que j'aille me mettre à l'abri.

Il sort.

SCÈNE III.

Une autre partie de la campagne, près de Tanger.

Entrent DON JUAN, DON HENRI, et des Soldats portugais poursuivant les Mores.

DON HENRI.

Courez-leur sus!... Déjà les Mores vaincus prennent la fuite.

DON JUAN.

La campagne demeure couverte d'hommes, de chevaux, de dépouilles de toute sorte.

DON HENRI.

Je ne vois plus don Fernand; où sera-t-il?

DON JUAN.

Il s'est lancé à leur poursuite avec tant d'ardeur, que nous l'avons perdu de vue.

DON HENRI.

Allons le chercher, Coutiño.

DON JUAN.

Je ne vous quitte pas.

Ils sortent.

Entrent, un moment après, DON FERNAND et MULEY. Don Fernand a son épée à la main, et Muley n'a plus d'arme que son bouclier.

DON FERNAND.

Dans cette campagne déserte, devenue le tombeau de tant de

*El quartel de la salud
Me toca á me guardar siempre.*

guerriers, brave More, tu es resté seul ; ta troupe, écrasée après avoir versé sur la poussière des torrents de sang, s'est retirée ; et toi, après avoir perdu ton cheval dans la mêlée, ton cheval qui faisait en partie ta force, tu es demeuré pour servir de trophée à ma valeur. La victoire que j'ai remportée sur toi m'inspire bien autrement de satisfaction et d'orgueil que la vue de cette campagne couverte de sang, où les yeux, attirés par le spectacle de tant d'infortunés, cherchent en vain, au milieu de cette pourpre, un coin de verdure où ils se reposent. Après que j'ai eu forcé ta valeur à me céder l'avantage, au milieu de tous ces chevaux sans maîtres, j'en saisis un, qui, fils des Autans, respire le feu, et dont la blancheur le dispute à celle de la neige. Rapide comme le vent, puissant comme la foudre, et tout fier de sa beauté, par ses hennissements il montrait son orgueil ; sa démarche annonçait sa noble nature. Ce cheval était à toi, et il vient de succomber sous la charge qui l'oppressait : car les malheurs sont lourds à supporter, et les animaux eux-mêmes en ressentent le poids. Peut-être a-t-il entendu tes plaintes ; peut-être son instinct l'a-t-il averti de l'événement qui faisait le désespoir du More et la joie du Portugais, et il aura craint de trahir le pays qui l'a vu naître. — N'allons pas plus loin. Tu es affligé, et c'est en vain que tu cherches à dissimuler ta douleur : le volcan qui consume ton sein se révèle et par les ardents soupirs qui s'échappent de ta bouche, et par les tendres larmes qui coulent de tes yeux. Mais je l'avoue, je m'étonne que ta valeur soit ainsi abattue sous les coups de la fortune, et cela me donne à penser que tu as quelque autre chagrin qui t'afflige ; car la perte de la liberté ne ferait pas ainsi gémir avec tant de mélancolie celui dont le bras sait frapper avec tant de vigueur. Ainsi donc, si c'est un bien, si c'est du moins un soulagement de confier les peines que l'on souffre, en attendant que nous rejoignons ma troupe, je te prie avec intérêt de vouloir bien me dire ce qui cause ta peine. Si la douleur, en se répandant au dehors, ne se dissipe pas complètement, du moins elle s'adoucit ; et moi qui dans cette circonstance ai servi d'instrument à la fortune, je veux devenir ton consolateur si ton affliction peut être consolée.

MULEY.

Tu es vaillant, noble Espagnol ¹, et courtois autant que vaillant. Tu triomphes de moi par ces paroles généreuses, comme tu as triomphé par ton courage. Ma vie fut entre tes mains lorsque ton épée m'eut vaincu au milieu de mes soldats morts ou dispersés ; et maintenant que tes discours pénètrent mon cœur, mon âme aussi t'appartient à jamais. Par ta valeur, par ta clémence, tour à tour intraitable et sensible, tu m'as fait deux fois ton captif. — Ému de

¹ *Valiente eres, Español, etc., etc.*

Au point de vue géographique, l'Espagne comprend le Portugal aussi bien que les Asturies et l'Andalousie.

pitii pour ma douleur, tu me demandes quelle est la cause de mes soupirs. Je sais que le malheur que l'on confie en devient plus facile à supporter; mais celui qui confie sa peine y cherche un soulagement; et le mal que je souffre m'est si cher et si précieux, que j'aurais craint de l'affaiblir en en parlant. Mais il faut t'obéir; car te céder quelque chose serait indigne et de toi et de moi. — Je suis neveu du roi de Fez. Mon nom est Muley Xequé; ma famille est illustre par le nombre des pachas et des béglierbeys qu'elle a fournis. Destiné au malheur, je me trouvai en naissant entre les bras de la mort; j'eus pour berceau une campagne déserte, et je naquis à Gelves l'année même où s'y perdit la flotte espagnole. Encore enfant je fus appelé près du roi mon oncle, et dès lors commencèrent mes disgrâces. Je vins à Fez; une beauté que j'adorerai toujours y vivait non loin de moi. Nous passâmes ensemble nos premières années, comme si le sort eût voulu nous lier l'un à l'autre par des nœuds plus puissants. Ce ne fut point par un coup de foudre que l'amour enflamma nos cœurs; humble, faible et timide, il les frappa plus sûrement que s'il eût déployé toute sa force; et comme l'eau tombant goutte à goutte, finit par laisser sa trace sur les pierres les plus dures, ainsi mes larmes finirent par toucher ce cœur insensible, qui céda non pas à mon mérite, mais à ma constance. Je vécus ainsi pendant quelque temps, — rapidement écoulé, — m'enivrant de mille douceurs innocentes. Enfin je m'éloignai; je m'éloignai, c'en est assez dire; et en mon absence un autre amant est venu me donner la mort. Il est heureux, je suis infortuné il est près d'elle, je suis loin; il est libre, je suis captif. Et maintenant tu peux juger toi-même si j'ai le droit de soupirer et de me plaindre du sort.

DON FERNAND.

Brave et galant More, si tu la chéris comme tu le prétends, si tu l'idolâtres comme tu le dis, si tu as des craintes comme l'indique ta peine, si tu aimes comme tu parais souffrir, ton bonheur me paraît digne d'envie. Je te rends la liberté, et le plaisir que j'éprouve à te la rendre est la seule rançon que j'accepte. Retourne dans ta ville; dis à ta dame qu'un chevalier portugais te donne à elle pour esclave; et si, reconnaissante, elle veut acquitter le prix de ta délivrance, dis-lui que je t'ai remis tous mes droits; recouvre ta dette en amour, et fais-en payer les intérêts. Déjà ce cheval qui était tombé de fatigue semble avoir repris son courage et sa vigueur. Et comme je sais ce que c'est que l'amour, et que je connais les tourments de l'absence, je ne veux pas te retenir plus longtemps. Monte à cheval, et pars.

MULEY.

Je ne te réponds point. Celui qui offre avec tant de générosité, est assez flatté lorsqu'on accepte. Dis-moi, Portugais, qui es-tu ?

DON FERNAND.

Un homme noble... rien de plus.

MULEY.

Ta conduite le prouve bien. Qui que tu sois, dans le bonheur ou le malheur, je suis ton esclave à jamais.

DON FERNAND.

Monte à cheval ; il est déjà tard.

MULEY.

Si tu t'en aperçois, que sera-ce de celui qui était captif, et qui retourne libre vers sa dame ?

Il sort.

DON FERNAND, *à part*.

Il est bien de donner, — et surtout de donner à un homme la vie et le bonheur.

MULEY, *du dehors*.

Brave Portugais !

DON FERNAND.

Il m'appelle... Que veux-tu ?

MULEY.

J'espère m'acquitter un jour de tant de faveurs.

DON FERNAND.

Ma satisfaction est dans ta joie.

MULEY.

Un bienfait n'est jamais perdu. — Qu'Allah te garde, noble Portugais !

DON FERNAND.

Si Allah est Dieu, qu'il t'accompagne ! (*On entend un bruit de tambours et de trompettes.*) Mais quel est ce bruit qui trouble ainsi les airs ? D'un côté ce sont les tambours... de l'autre les trompettes... musique de Mars.

Entre DON HENRI.

DON HENRI.

O mon frère ! ô Fernand ! j'accours à la hâte vous chercher.

DON FERNAND.

Qu'avez-vous à m'apprendre, Henri ?

DON HENRI.

Ce bruit que vous entendez ce sont les armées de Fez et de Maroc. Tarudant est allé au secours du roi de Fez, et celui-ci, plein d'orgueil, vient nous attaquer. Nous sommes entre deux armées, assiégés et assiégés à la fois, et si nous attaquons d'un côté, nous pourrions de l'autre difficilement nous défendre. — De toutes parts les éclairs de Mars nous menacent de la foudre. Que faire en un si grand péril ?

DON FERNAND.

Que faire ? mourir en hommes de cœur, avec constance. — Ne sommes-nous point tous deux grands maîtres, tous deux infants ? et pour ne pas connaître la crainte, ne suffit-il pas que nous soyons tous deux Portugais ? Répétons nos cris de guerre, Avis et Christ !

et mourons pour la foi, puisque nous sommes venus mourir pour elle.

Entre DON JUAN.

DON JUAN.

Nous n'avons pas bien choisi le lieu du débarquement.

DON FERNAND.

Ce n'est plus le moment de nous occuper du passé. Maintenant, c'est à notre bras, à notre épée de nous défendre. Et puisque nous voilà pressés entre deux armées, combattons... Avis et Christ!

DON JUAN.

Guerre! guerre!

Ils sortent, l'épée à la main.

Entre BRITO.

BRITO.

Nous voilà dans de beaux draps, enveloppés par deux armées! Il n'y a pas moyen d'échapper... Ah! si la voûte azurée des cieux voulait bien m'ouvrir une petite fente, pour que celui-là du moins pût se mettre en sûreté, qui est venu ici sans savoir ni pourquoi ni comment!... Mais je vais faire un moment le mort, — et puisse ce temps m'être compté en déduction de la mort réelle.

Il se jette à terre.

Entrent DON HENRI et UN MORE, en combattant.

LE MORE.

Qui ose se défendre ainsi contre mon bras?

DON HENRI.

Un homme qui ne cessera de combattre qu'en tombant mort sur les corps de ces chrétiens. — D'ailleurs ma vaillance doit te dire qui je suis.

Il poursuit le More.

BRITO.

Le ciel le protège!... Il n'y va pas de main morte.

Entrent MULEY et DON JUAN COUTIÑO.

MULEY.

Je ne suis pas affligé, noble Portugais, de trouver en toi tant de force et de courage. Je voudrais, s'il m'était possible, vous donner la victoire.

Il s'éloigne.

DON JUAN.

Hélas! que de malheurs! Errant au hasard, je foule de tous côtés les cadavres de mes compatriotes.

Il sort.

BRITO.

Je lui pardonne de marcher sur les autres... mais pas sur moi.

Entrent DON FERNAND, poursuivi, ainsi que LE ROI et d'autres Mores.

LE ROI.

Rends ton épée, fier Portugais. Si tu te remets en mon pouvoir, tu peux compter sur mon amitié... Qui es-tu ?

DON FERNAND.

Je suis un chevalier. Tu n'en sauras pas davantage... Donne-moi la mort.

Entre DON JUAN.

DON JUAN.

Non ; d'abord mon sein, encore plein de force, vous servira de rempart et conservera votre vie. Courage, monseigneur, courage, noble et illustre Fernand ; montrez à présent votre valeur héréditaire.

LE ROI.

Qu'ai-je entendu ? et que pouvais-je désirer de plus ? (*Aux Soldats.*) Arrêtez, je ne veux pas aujourd'hui d'autre gloire ; et la victoire est assez complète qui met en mon pouvoir un tel prince. Fernand, puisque le sort a décidé que tu perdrais en ce jour la liberté ou la vie, rends ton épée au roi de Fez.

Entre MULEY.

MULEY.

Que vois-je ?

DON FERNAND.

Je ne pouvais la rendre qu'à un roi... et la refuser serait un acte de désespoir blâmable.

Entre DON HENRI.

DON HENRI.

Mon frère prisonnier ?

DON FERNAND.

Ne montrez pas votre douleur, mon cher Henri. Ainsi l'a voulu le sort inconstant. Tels sont les caprices de la fortune.

LE ROI.

Henri, don Fernand est, comme tu vois, en mon pouvoir. Il me serait facile de vous donner à tous un juste trépas ; mais j'ai pris les armes seulement pour me défendre ; et la générosité avec laquelle je vous laisse la vie me fera plus d'honneur que ne m'en ferait votre mort. Pour que le rachat puisse avoir lieu plus promptement, retourne en Portugal ; Fernand attendra dans mon palais que tu viennes le délivrer. Toutefois dis bien à Édouard qu'en vain il prétendrait obtenir le retour de son frère s'il ne me rend Ceuta. (*A Fernand.*) Maintenant votre altesse, à laquelle je dois ce que j'ai d'honneur et de gloire, me suivra à Fez.

DON FERNAND.

Tous les pas que je ferai vers ma prison m'approcheront de la sphère divine où j'aspire.

MULEY, *à part.*

Hélas ! Dieu puissant, n'avais-je pas assez de mes soupçons jaloux pour m'affliger ?

DON FERNAND.

Henri, je demeure prisonnier, sans craindre ni les tourments de la captivité ni les rigueurs de la fortune.—Vous direz au roi notre frère que dans mon malheur il se conduise comme un prince chrétien.

DON HENRI.

Ne connaissez-vous pas sa générosité ?

DON FERNAND.

Dites-lui, je vous le recommande, qu'il se conduise en roi chrétien.

DON HENRI.

C'est aussi en prince chrétien que je reviendrai.

DON FERNAND.

Embrassez-moi.

DON HENRI.

Tout prisonnier que vous êtes, vous m'enchaînez.

DON FERNAND.

Adieu, don Juan.

DON JUAN.

Non pas ! je veux rester auprès de vous.

DON FERNAND.

Loyal ami !

DON HENRI, *à part.*

Funeste entreprise !

DON FERNAND.

Vous direz au roi... Mais non, ne lui dites rien... Qu'il sache seulement mes regrets.

Tous sortent, à l'exception de Brito et de deux Mores.

PREMIER MORE.

Voici un de ces chrétiens morts.

DEUXIÈME MORE.

De peur de la peste, jetons-le à la mer.

BRITO, *se relevant et les chargeant.*

C'est moi qui vous y enverrai à fendant et à revers : car un Portugais mort n'en est pas moins un Portugais !

JOURNÉE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

La campagne aux environs de Fez.

Entre FÉNIX.

FÉNIX.

Zara ? Rosa ? Estrella ?... N'y a-t-il donc personne pour me répondre ?

Entre MULEY.

MULEY.

Me voici ! vous êtes pour moi le soleil, et moi je suis l'ombre qui sans cesse vous accompagne. J'ai entendu votre douce voix, et je me suis hâté d'accourir. Qu'avez-vous ?

FÉNIX.

Écoutez-moi, si pourtant j'ai la force de vous le dire... Ici près est une fontaine dont l'onde argentée et cristalline charme le regard. — Elle est flatteuse, car elle parle et ne sent pas ce qu'elle dit ; douce, parce qu'elle feint ; libre, parce qu'elle s'exprime tout haut ; ingrate enfin, parce qu'elle se dérobe constamment à celui qui la recherche. — C'est là que j'arrivai fatiguée après avoir longtemps suivi dans ces bois une bête féroce. Je trouvai sur ses bords, avec la fraîcheur, le loisir et le repos... Un coteau qui la protège embellit d'œillets et de jasmins ce lieu enchanteur. A peine avais-je abandonné mon âme à l'attrayant murmure de la solitude, que j'entendis du bruit dans le feuillage. Attentive, j'écoutai, je regardai, — et je vis une vieille femme, au teint africain, esprit revêtu d'une forme humaine, au frond ridé et soucieux, squelette vivant, ombre marchante... Son aspect sauvage et farouche rappelait celui d'un tronc noueux dont l'art n'a point enlevé l'écorce. D'un air mélancolique et triste, elle me tendit une main... — ce récit, je le vois, t'épouvante, — et moi-même, glacée, je devins un tronc immobile... Le contact de sa main me fit frissonner, et ses paroles me remplirent d'horreur. Quoiqu'elles fussent articulées à peine, j'ai pu entendre celles-ci qui me glacèrent le cœur : « Ah ! femme infortunée ! ah ! malheur inévitable !... tant de grâces, tant de beauté seront le prix d'un cadavre !... » Elle dit : et moi, depuis lors, je traîne une pénible existence, ou plutôt je meurs à chaque instant ; je tremble de voir l'accomplissement de cet oracle affreux, présage de ma mort prochaine !... Hélas ! bientôt je serai le prix d'un cadavre !...

MULEY.

Le sens de cet oracle se découvre aisément. Il n'est que l'expression de mes peines : vous devez donner la main d'épouse à Tarudant ; mais moi, je meurs seulement d'y penser, et avant que vous ayez écouté son amour, la douleur aura terminé ma vie. — Je puis vous perdre, il est vrai, mais je ne saurais survivre à ce malheur. Si donc je dois mourir avant de voir le triomphe de mon rival, ma vie sera le prix auquel il vous aura obtenue, et vous, au milieu de ces disgrâces, vous serez le prix d'un cadavre, puisque vous m'aurez tué d'amour, de regret et de jalousie.

Ils sortent.

Entrent DON FERNAND et plusieurs Captifs.

PREMIER CAPTIF.

De ce jardin, où nous sommes à travailler, nous vous avons vu, seigneur, aller à la chasse, et nous venons tous ensemble nous jeter à vos pieds.

DEUXIÈME CAPTIF.

C'est la seule consolation que le ciel nous accorde.

TROISIÈME CAPTIF.

Et nous lui en rendons grâces.

DON FERNAND.

Embrassez-moi, mes amis. Dieu le sait, je voudrais pouvoir, au lieu de vous étreindre, — rompre les liens qui vous enchaînent, et, je vous l'assure, vous seriez libres avant moi... Mais recevez votre sort présent comme un bienfait du ciel ; il deviendra plus tolérable. La sagesse peut triompher du malheur le plus opiniâtre. Souffrez patiemment les rigueurs de la fortune. Cette déité changeante — aujourd'hui fleur, demain cadavre, — ne demeure jamais en un même état, et elle modifiera le vôtre. Hélas ! il est bien pénible de ne pouvoir donner aux malheureux que des conseils ; mais malgré le désir que j'aurais de vous donner quelques présents, je n'ai maintenant rien à vous offrir : pardonnez, mes amis. J'attends des secours de Portugal ; ils arriveront bientôt ; mes biens seront pour vous, car c'est pour vous que je les attends. Si l'on vient me délivrer de la captivité, je vous emmène tous avec moi. Adieu ; allez travailler ; ne mécontentez pas les maîtres que Dieu vous a donnés.

PREMIER CAPTIF.

Seigneur, dans notre esclavage nous nous réjouissons de vous voir sain et sauf.

DEUXIÈME CAPTIF.

Puisse le ciel, seigneur, vous donner une vie aussi longue que celle du phénix !

Ils sortent.

DON FERNAND.

Mon âme est confondue en les voyant s'éloigner sans que j'aie pu

leur faire le moindre présent... Ah ! que ne puis-je les secourir !... quelle douleur pour moi !

Entre MULEY.

MULEY.

J'admiraïs, seigneur, la douceur et la bonté avec lesquelles vous traitiez ces malheureux.

DON FERNAND.

J'ai pitié de leur infortune, et j'apprends de leurs souffrances à supporter à mon tour le malheur. Quelque jour peut-être aurai-je besoin de me rappeler ces leçons.

MULEY.

Que dit votre altesse ?

DON FERNAND.

Quoique né infant de Portugal, je suis devenu esclave ; je pourrais donc descendre encore à un plus misérable état. Il y a plus de distance d'un infant à un captif que d'un captif à un autre infortuné. Chaque jour appelle celui qui le suit, et fait ainsi succéder des pleurs à des pleurs, des peines à des peines.

MULEY.

Plût au ciel que mes chagrins ne fussent pas plus grands que ceux de votre altesse ! Aujourd'hui, il est vrai, vous êtes captif ; mais demain vous pouvez revoir votre patrie. Tandis que moi, je n'ai point d'espérance, et la fortune, malgré son inconstance habituelle, ne me présente que le plus triste avenir.

DON FERNAND.

Depuis que je me trouve à la cour du roi de Fez, vous ne m'avez plus rien dit de vos amours dont vous m'aviez parlé.

MULEY.

Soigneux à cacher les faveurs que j'ai reçues, j'ai promis de ne jamais nommer celle que j'aime ; mais fidèle à l'amitié, je vous dirai mes secrets sans manquer à mes serments. Mon malheur est unique comme ma tendresse, car, comme le phénix, ma passion n'a rien qui l'égale. Faut-il voir, entendre et me taire, c'est un phénix que ma patience. Faut-il aimer, souffrir et craindre, c'est un phénix que ma peine. Faut-il désespérer dans mes ennuis, c'est un phénix que mon peu de confiance. Faut-il mériter et attendre, c'est un phénix que mon espoir. Tout dans mon amour rappelle le phénix... Adieu ; ce que j'ai dû vous taire comme amant, comme ami je vous l'ai déclaré.

Il sort.

DON FERNAND.

Il a dit avec autant d'adresse que de loyauté le nom de l'objet qu'il aime ; et si sa peine est un phénix, la mienne ne peut entrer en comparaison. Mon malheur est celui de bien d'autres. Beaucoup ont enduré des chagrins égaux ou supérieurs aux miens.

Entre LE ROI.

LE ROI.

Je viens sur le penchant de cette montagne chercher votre altesse. Avant que le soleil disparaisse derrière un voile de pourpre ou de perles, venez, vous verrez la lutte d'un tigre déjà enveloppé par mes chasseurs.

DON FERNAND.

Seigneur, vous inventez sans cesse pour moi de nouveaux divertissements. Si c'est ainsi que vous savez faire fête à vos captifs, ils ne regretteront pas leur pays.

LE ROI.

Des captifs tels que vous, qui honorent leur maître, ne peuvent être servis avec trop de soin.

Entre DON JUAN.

DON JUAN, *au Roi*.

Approchez, seigneur, du rivage de la mer, et vous verrez le plus beau spectacle, un prodige de la nature et de l'art. Une galère chrétienne arrive dans le port. Elle est si belle, quoique couverte d'insignes de deuil, qu'on se demande comment elle peut ainsi réunir la joie et la tristesse... Elle porte le pavillon portugais... Sans doute, comme l'enfant est captif, elle a pris ces signes de tristesse pour montrer la douleur de son peuple ; et, en venant lui rendre la liberté, elle témoigne son affliction.

DON FERNAND.

Non, cher don Juan, ce n'est point là le motif du deuil qu'elle a revêtu. Si cette galère venait me rendre la liberté, elle ne laisserait voir que des insignes de joie.

Entre L'INFANT DON HENRI, vêtu de deuil.

DON HENRI, *au Roi*.

Permettez-moi, seigneur, de vous embrasser.

LE ROI.

Que votre altesse soit la bienvenue.

DON FERNAND.

Ah ! don Juan, mon malheur est certain !

LE ROI.

Ah ! Muley, j'ai enfin ce que je désirais !

DON HENRI.

Maintenant que je me suis acquitté de mes devoirs envers vous, permettez, seigneur, que j'embrasse mon frère. Ah ! mon cher Fernand !

DON FERNAND.

Cher Henri ! que signifient ces vêtements funèbres ? Mais non, ne me dis rien, tes yeux ont parlé assez clairement. Mais ne pleure pas si tu viens m'annoncer une captivité éternelle : elle est l'objet de mes désirs ; tu devrais plutôt m'en féliciter, et porteur d'une si heu-

reuse nouvelle, tu aurais pu revêtir des habits de fête. Comment se trouve le roi, mon seigneur ? Pourvu qu'il soit sain et sauf, je serai content. — Tu ne me réponds pas ?

DON HENRI.

Si l'on éprouve un double chagrin en entendant raconter deux fois de tristes nouvelles, je veux du moins t'épargner cette douleur. — Écoutez-moi, vous aussi, grand roi, et bien que cette montagne soit un palais un peu rustique, je vous y demande audience, en sollicitant votre attention et la liberté du captif... La flotte qui avait longtemps fatigué la mer de son poids orgueilleux, et qui avait été dispersée par la tempête, laissant l'enfant prisonnier dans votre cour, rentra au port de Lisbonne. Aussitôt qu'Édouard eut appris ces funestes nouvelles, la tristesse s'empara de son cœur ; et sa mélancolie augmentant tous les jours, il montra que l'on peut, en effet, mourir de chagrin... Il est mort ; que Dieu l'ait en sa garde !

DON FERNAND.

O ciel ! c'est ma captivité qui a causé ce malheur !

LE ROI.

Allah sait combien cette nouvelle m'afflige. Mais achevez.

DON HENRI.

Le roi mon seigneur a ordonné, par son testament, qu'on rendît sans délai la ville de Ceuta en échange de la personne de l'enfant ; et c'est pourquoi, muni des pouvoirs d'Alphonse, son héritier, — brillante aurore qui pouvait seule nous dédommager de la disparition du soleil ! — je viens vous remettre la place, et ensuite...

DON FERNAND.

Assez, n'achevez pas !... assez, Henri, vous dis-je... De telles paroles sont indignes, non-seulement d'un enfant de Portugal, non-seulement d'un grand maître qui sert sous la bannière du Christ, mais de l'homme le plus vil, mais d'un barbare qui n'aurait jamais connu la lumière de notre sainte foi. — Mon frère, — que Dieu a voulu appeler auprès de lui, — a inséré cette clause dans son testament : mais ce n'était pas pour qu'elle s'accomplît ; ce n'était que pour montrer combien il désirait ma liberté, et combien il avait à cœur que l'on travaillât à l'obtenir par d'autres moyens, soit de gré ou de force. Ordonner de rendre Ceuta, cela revenait à dire qu'il fallait faire des efforts inouïs, prodigieux... Car, je vous prie, comment un roi catholique, comment un roi sage et juste consentirait-il à livrer au More une cité qui lui coûta son propre sang ? puisque, — comme vous le savez, — ce fut lui qui, sans autre arme que son bouclier et son épée, escaladant ses orgueilleux remparts, arbora le premier sur ses créneaux le drapeau portugais. Et ceci est encore ce qui importe le moins. Mais cette ville confesse le vrai Dieu suivant la foi catholique ; elle a obtenu des églises où son culte sacré se célèbre avec respect, avec amour : serait-il digne d'un prince pieux, d'un chrétien, d'un Portugais, de donner son consentement à ce que

dans ces temples du maître suprême, au lieu des lumières divines dont le vrai soleil les remplit, on vit les ombres musulmanes se répandre, et que leurs sinistres croissants éclipsassent les saintes clartés qui éclairent les yeux chrétiens? Comment souffrir que ces saintes chapelles fussent abandonnées à de vils animaux, pour leur servir d'étables, ou, — ce que je redouterais plus encore, — qu'elles redevinssent des mosquées?... Ici ma langue enchaînée s'arrête, l'haleine me manque, la douleur me rend muet... Oui, en pensant à une telle profanation, je sens mon cœur se briser, mes cheveux se dresser sur ma tête, un frisson glacé parcourir mon corps... Des étables et des crèches ont déjà été une fois le temple de Dieu; elles l'ont reçu dans leur sein... Mais des mosquées, ce serait le tombeau de notre honneur, l'écriteau de notre infamie, où le monde entier lirait ces mots : « Ici Dieu avait un saint asile, et des chrétiens le lui ont enlevé pour le donner au démon ! » Oserions-nous donc affronter Dieu dans sa propre demeure? Oserions-nous y conduire, y protéger l'impiété, et pour l'établir en paix, chasser notre Dieu de ses autels? — Les chrétiens qui habitent cette ville avec leurs familles, et qui ont là tout leur bien, prévariqueront peut-être, et abandonneront leur foi pour ne pas perdre leur fortune : est-ce à nous de les exposer au péché? est-ce à nous de livrer aux Mores les tendres enfants des fidèles, pour qu'ils les accoutument à leurs rites et les réunissent à leur secte? Serait-il bien d'abandonner tant d'hommes à une dure captivité, pour sauver la vie d'un seul dont la perte est de si peu d'importance? — Car enfin, que suis-je? suis-je donc plus qu'un homme? et si le titre d'enfant me rendait plus considérable, ne songez-vous pas que, devenu esclave, je n'ai plus aujourd'hui ni rang ni noblesse? Captif comme je le suis, nul ne me doit nommer enfant; et dès lors est-il raisonnable de mettre un si haut prix à ma rançon?... Mourir, c'est perdre l'existence; je l'ai perdue dans la bataille; je ne suis plus rien, et ce serait folie de faire périr tant de vivants pour un mort... Donnez-moi donc ces vains pouvoirs. (*Don Henri lui ayant donné les pouvoirs, il les déchire.*) Que déchirés en pièces ils deviennent le jouet des vents et des flammes... mais non, je veux en manger les débris et les cacher dans mon sein, pour qu'il n'en reste pas le moindre vestige qui apprenne au monde que la noblesse portugaise a pu avoir une telle faiblesse. — Roi, je suis ton esclave; dispose de moi et de ma liberté, je n'en veux pas à ce prix... Henri, retournez dans notre patrie; dites que vous m'avez laissé enseveli en Afrique. Chrétiens, Fernand, le grand-maître d'Avis, a cessé de vivre. Mores, un esclave vous reste. Captifs, un compagnon de plus partage aujourd'hui vos travaux. Ciel, un homme a maintenu l'intégrité de tes églises. Mer, un infortuné par ses pleurs grossira tes ondes amères. Montagnes, vous devenez le refuge d'un malheureux réduit à la condition des brutes qui vous habitent. Terre, laisse préparer la fosse où va bientôt reposer mon cadavre... Et ainsi roi,

frère, Mores, chrétiens, ciel, terre, mer, tous sauront qu'aujourd'hui un prince, constant au milieu de ses infortunes, glorifie la foi catholique et rend hommage à la loi de Dieu : car ne serait-ce que parce que Ceuta contient une église consacrée à l'éternelle conception de la reine des cieux, Vive la Vierge ! je perdrais mille fois la vie pour sa défense.

LE ROI.

Ingrat, sans nul égard pour ma grandeur et ma gloire, c'est ainsi que tu me refuses, c'est ainsi que tu m'enlèves ce que j'avais le plus souhaité !... Mais si je t'ai laissé plus de pouvoir dans mon royaume que tu n'en avais dans ton pays, il n'est pas étonnant que tu ne te sois pas aperçu de ta captivité. — Désormais, puisque toi-même tu t'appelles mon esclave et que tu reconnais mes droits, c'est comme esclave que tu seras traité. Que ton frère, que tes compatriotes te voient dès ce moment à mes pieds.

Don Fernand lui baise les pieds.

DON HENRI.

Quel malheur !

MULEY.

Quel chagrin !

DON HENRI.

Quelle honte !

DON JUAN.

Quelle peine !

LE ROI.

Te voilà maintenant mon esclave.

DON FERNAND.

Il est vrai, et en cela tu te venges faiblement... L'homme n'est sorti de la terre que pour faire à sa surface un court voyage ; et quelque soit le chemin qu'il prenne, il faut toujours qu'il finisse par rentrer dans son sein. Je te dois donc plus de reconnaissance que de haine, puisque tu m'indiques des chemins plus courts pour arriver au terme de ma route.

LE ROI.

Étant mon esclave, tu ne peux rien avoir à toi. Ceuta est aujourd'hui en ton pouvoir : si tu es mon esclave, si tu me reconnais pour maître, pourquoi ne pas me la donner ?

DON FERNAND.

Parce que c'est à Dieu et non pas à moi qu'elle appartient.

LE ROI.

La loi de Dieu n'ordonne-t-elle pas d'obéir à son maître ?.. Eh bien, en vertu des droits que ce titre me confère, je te commande de me rendre cette place.

DON FERNAND.

Dieu ordonne au serviteur d'obéir à son maître en ce qui est juste ;

mais si le maître commande à son esclave de pécher, celui-ci ne lui doit point l'obéissance ; car pour être commandé, le péché n'en est pas moins péché.

LE ROI.

Je te donnerai la mort.

DON FERNAND.

Ce sera pour moi le commencement de la vie.

LE ROI.

Eh bien ! pour que tu n'aies pas même cette espérance, je ferai de ta vie une longue mort. Tu verras ma rigueur.

DON FERNAND.

Tu verras ma patience.

LE ROI.

Fernand, tu ne recouvreras point ta liberté.

DON FERNAND.

Roi, tu ne recouvreras point Ceuta.

LE ROI, *appelant*.

Holà !

Entre SÉLIM.

SÉLIM.

Qu'ordonnez-vous ?

LE ROI.

Que sur-le-champ ce captif soit traité comme tous les autres ! Qu'on lui mette les fers au cou et aux pieds ! qu'il soit employé dans mes écuries, dans mes bains, dans mes jardins, sans faveur, sans égard ! Qu'on lui ôte ses habits de soie, et qu'on le revête d'une serge grossière ! Qu'on lui donne du pain noir et de l'eau saumâtre, et qu'il passe la nuit dans un cachot humide et obscur !... Cet ordre est pour lui, et pour ses domestiques, et pour ses vassaux... Qu'on les emmène tous.

DON HENRI.

Quelle disgrâce !

DON JUAN.

Quelle douleur !

LE ROI, *à don Fernand*.

Je verrai, barbare, je verrai si ta constance l'emporte sur ma rigueur.

DON FERNAND.

Tu la trouveras inébranlable.

On l'emmène ainsi que don Juan.

LE ROI.

Henri, vous êtes ici sous la sauvegarde de ma parole, vous pouvez retourner à Lisbonne. — Vous direz à vos Portugais, que leur infant, le grand maître de l'ordre d'Avis est occupé à panser mes chevaux, et qu'ils viennent, s'ils l'osent, lui rendre la liberté.

DON HENRI.

Ils le feront ; et si je le laisse dans cette misère, sans la partager, c'est parce que j'espère revenir bientôt, avec de plus grandes forces, le délivrer d'esclavage.

Il sort.

LE ROI.

Qu'il essaye s'il peut !

MULEY, *à part*.

Maintenant l'occasion est venue de montrer ma loyauté. Je dois la vie à Fernand, et je veux acquitter ma dette.

Il sort.

SCÈNE II.

Le jardin du Roi.

Entrent SÉLIM et DON FERNAND.

SÉLIM.

Le roi a ordonné qu'on te fasse travailler dans ce jardin,.... Tu dois lui obéir.

DON FERNAND.

Ma patience égale au moins sa sévérité.

Entrent des CAPTIFS.

PREMIER CAPTIF, *chantant*.

A la conquête de Tanger,
Contre le tyran de Fez,
L'infant don Fernand
A été envoyé par le roi son frère.

DON FERNAND.

Sans cesse ma déplorable histoire occupera la mémoire des hommes!..... Je suis triste et troublé.

DEUXIÈME CAPTIF.

Allons, captifs, à quoi pensez-vous ? Ne pleurez pas, soyez sans inquiétude..... Le grand maître nous a dit, il y a peu de temps, que nous retournerions tous en liberté dans notre patrie. Aucun Portugais ne doit demeurer ici.

DON FERNAND.

Hélas ! vous serez bientôt désabusés !

DEUXIÈME CAPTIF.

Oubliez vos chagrins, et aidez-moi à arroser ces fleurs. Prenez les seaux, et vous m'apporterez de l'eau de ce bassin.

DON FERNAND.

Il faut obéir. (*Haut.*) En me demandant de l'eau, vous m'avez donné l'emploi qui me convient.... (*À part.*) Mes yeux, au besoin, m'en fourniraient assez.

Il sort.

TROISIÈME CAPTIF.

Voici d'autres esclaves qu'on amène dans ce bain.

Entrent DON JUAN et un autre Captif.

DON JUAN.

Informons-nous soigneusement si c'est dans ce jardin qu'on l'a conduit, et si ces esclaves l'ont vu. Notre douleur serait allégée, et nous aurions quelque consolation si nous pouvions être auprès de lui. (*A un Captif.*) Dis-moi, l'ami, — et que le ciel te garde ! — dis-moi, as-tu vu travailler dans ce jardin le grand maître don Fernand ?

DEUXIÈME CAPTIF.

Non, l'ami, je ne l'ai pas vu.

DON JUAN.

J'ai peine à retenir mes larmes.

TROISIÈME CAPTIF.

On a ouvert le baignoire, et l'on y a envoyé d'autres captifs.

DON FERNAND rentre, portant deux seaux d'eau.

DON FERNAND, *à part*.

Ne soyez pas étonnés, mortels, de voir un grand maître d'Avis, un enfant, dans une position si humiliante ! Tels sont les changements que le temps amène.

DON JUAN.

Quoi, seigneur ! votre altesse dans une situation si misérable ! mon cœur se brise de douleur.

DON FERNAND.

Dieu te pardonne, don Juan !... Tu m'as fait beaucoup de peine en me découvrant. J'aurais voulu me cacher et passer les tristes jours d'esclavage, inconnu au milieu de mes compatriotes.

DEUXIÈME CAPTIF.

Daignez, seigneur, me pardonner ma folle conduite envers vous.

TROISIÈME CAPTIF.

Permettez-nous d'embrasser vos genoux.

DON JUAN.

Que votre altesse.....

DON FERNAND.

Il n'y a plus d'altesse dans une telle misère. Je ne suis qu'un pauvre esclave comme vous. Traitez-moi tous comme votre égal.

DON JUAN.

Ah ! plutôt au ciel de lancer contre moi sa foudre !

DON FERNAND.

Don Juan, ce n'est pas ainsi que doit se plaindre un homme noble. Pourquoi n'avoir pas confiance en Dieu ? Courage, ami ; ici comme dans les combats, tu dois montrer ta prudence et ta valeur.

Entre ZARA, avec une corbeille.

ZARA.

Ma maîtresse Fénix va venir au jardin. Elle désire que vous embellissiez cette corbeille de fleurs aux couleurs variées.

DON FERNAND.

Je la lui porterai. Je veux donner l'exemple de l'obéissance.

TROISIÈME CAPTIF.

Allons les cueillir.

DON FERNAND.

Ne faites plus de cérémonies avec moi. Nos peines sont égales. Et puisque — soit aujourd'hui, soit demain, — la mort doit nous égaler tout à fait, la sagesse veut qu'on ne laisse aujourd'hui rien à faire pour demain.

Il sort avec tous les Captifs.

Entrent FÉNIX et ROSA.

FÉNIX.

Tu as dit qu'on me portât ces fleurs ?

ZARA.

Vos ordres sont exécutés.

FÉNIX.

J'ai désiré voir des fleurs pour me distraire.

ROSA.

Quoi ! madame, vous demeurez sans cesse dans la même mélancolie ?

ZARA.

D'où viennent vos ennuis ?

FÉNIX.

Ce que j'ai vu n'était point un songe, c'était la réalisation de mon malheur. — Lorsqu'un infortuné rêve qu'il possède un trésor, je le sais bien, Zara, son bonheur, son bien n'est qu'un songe ; mais s'il rêve une aggravation à sa disgrâce, il trouve à son réveil que c'était bien la vérité. — De même, mon malheur à moi n'est que trop certain.

ZARA.

Et que restera-t-il pour le mort, si vous vous affligez ainsi ?

FÉNIX.

Hélas ! oui, — quelle destinée est la mienne !... Quel plaisir pourrait goûter une malheureuse femme qui doit être le prix d'un mort !... Et ce mort qui sera-ce ?

Entre DON FERNAND, portant les fleurs.

DON FERNAND.

C'est moi.

FÉNIX.

O ciel ! que vois-je ?

DON FERNAND.

D'où vient votre étonnement ?

FÉNIX.

C'est votre vue... C'est votre voix....

DON FERNAND.

Hélas! moi-même je ne puis le croire.—Belle Fénix, désireux de vous servir, je venais vous présenter ces fleurs, emblème de ma situation; car elles sont nées avec l'aurore, et elles mourront avec le jour.

FÉNIX.

Le nom de merveille fut avec raison donné à cette fleur¹.

DON FERNAND.

Toutes les fleurs ne sont-elles pas des merveilles entre les mains d'un esclave comme moi?

FÉNIX.

Il est vrai. Qui a produit ce changement?

DON FERNAND.

C'est mon sort.

FÉNIX.

Il est donc bien rigoureux?

DON FERNAND.

Vous le voyez.

FÉNIX.

Tu m'affliges.

DON FERNAND.

Vous ne devriez pas vous en étonner.

FÉNIX.

Pourquoi donc?

DON FERNAND.

Parce que l'homme nait sujet à la douleur et à la mort.

FÉNIX.

N'es-tu pas Fernand?

DON FERNAND.

Je le suis.

FÉNIX.

Qui t'a réduit à cet état?

DON FERNAND.

La loi qui dispose des esclaves.

FÉNIX.

Qui l'a faite?

DON FERNAND.

Le roi.

FÉNIX.

Par quel motif?

DON FERNAND.

Parce que je lui appartiens.

FÉNIX.

Il a donc cessé de t'aimer?

¹ Plusieurs fleurs, et entre autres le liseron appelé *belle de jour*, portent en Espagne le nom de *maravilla* (merveille).

DON FERNAND.

Il m'abhorre.

FÉNIX.

Un seul jour a donc suffi pour séparer vos étoiles, qui paraissent unies à jamais ?

DON FERNAND.

Ces fleurs viennent à propos pour vous désabuser. — Elles étaient la pompe et la joie du jardin lorsque, brillantes, elles se sont réveillées aux premières lueurs de l'aube matinale ; et le soir elles ne se montrent plus à nos yeux que comme un vague regret, ensevelies dans le sein de la froide nuit... Ces couleurs si vives qui défient l'éclat du ciel, où l'or, la neige et l'écarlate brillent à l'envi, bientôt elles seront flétries et fanées, tant il s'opère de modifications aux choses dans le rapide espace d'un jour !..... Les roses du matin se sont hâtées de fleurir, et elles n'ont fleuri que pour mourir plus vite. Le même calice a été et leur berceau et leur tombeau.... Telles sont les fortunes de l'homme : il naît et meurt en un jour ; car un siècle écoulé n'est qu'un instant ¹.

FÉNIX.

J'éprouve en ta présence je ne sais quelle crainte. Je ne puis ni te voir, ni t'entendre. Tu seras le premier malheureux qu'un autre infortuné aura fui.

DON FERNAND.

Et les fleurs ?

FÉNIX.

Elles étaient pour toi l'emblème de ta mauvaise fortune.... Je veux les effeuiller et en disperser les débris.

DON FERNAND.

En quoi sont-elles coupables ?

FÉNIX.

Elles ressemblent aux étoiles.

DON FERNAND.

Celles-ci vous déplaisent donc ?

FÉNIX.

Malgré leur éclat, je n'en aime aucune.

DON FERNAND.

Pourquoi cela ?

FÉNIX.

La femme naît sujette à la mort et au destin ; et j'ai vu mes jours comptés dans ces étoiles importunes.

DON FERNAND.

Ces fleurs sont des étoiles ?

FÉNIX.

Sans doute.

¹ Dans l'original, ce couplet, sauf la première phrase, forme un sonnet.

DON FERNAND.

Je ne leur savais pas cette propriété.

FÉNIX.

Écoute, et tu l'apprendras.

DON FERNAND.

Parlez.

FÉNIX.

Ces traits de lumière, ces brillantes étincelles dont la puissante influence s'alimente de la splendeur du soleil, se font connaître parce qu'elles font redouter leur pouvoir... Ce sont les fleurs de la nuit. Quelle que soit leur beauté, leur flammé est passagère : car si un jour est un siècle pour les fleurs, une nuit est l'âge des étoiles... Et pourtant, dans la courte saison de notre vie, c'est à elles que se trouve attaché ou notre bien ou notre mal, c'est d'elles que dépend notre destinée... Sur quoi de durable l'homme peut-il donc compter, et quels changements ne doit-il pas attendre d'un astre qui naît et meurt dans l'espace d'une nuit ?

Elle sort avec ses femmes.

Entre MULEY.

MULEY.

J'avais attendu en cet endroit que Fénix s'éloignât. L'aigle le plus épris du soleil évite parfois sa lumière. Sommes-nous seuls ?

DON FERNAND.

Oui.

MULEY.

Écoutez-moi.

DON FERNAND.

Que voulez-vous, noble Muley ?

MULEY.

Vous apprendre qu'il y a aussi dans le cœur d'un More de la foi et de la loyauté. Je ne sais par où commencer ; je ne sais si je dois vous dire combien j'ai été affligé en voyant cette inconstance cruelle de votre destinée, ce fatal exemple des caprices de la fortune. Mais je crains qu'on ne nous surprenne dans cet entretien, car c'est la volonté du roi qu'on n'ait pas plus d'égards pour vous que pour les autres. Ainsi, laissant parler à ma place ma douleur, — laquelle s'expliquera bien mieux, — je viens me jeter à vos pieds... je suis votre esclave, enfant ; je ne vous offre point mes bienfaits, je veux seulement m'acquitter d'une dette que j'ai contractée. Cette vie que je vous dois, je viens à mon tour vous la donner ; car le bien qu'on a fait est un trésor qu'on retrouve dans le besoin .. Et comme la crainte m'enchaîne, comme le cordon et le cimeterre menacent mon cou et ma poitrine, je veux, abrégeant ce discours, m'expliquer d'un mot. — Cette nuit j'aurai dans le

¹ Encore un sonnet.

port un vaisseau prêt à vous recevoir. Par le soupirail de votre cachot je vous jetterai ce qu'il faut pour rompre vos chaînes..... je briserai en dehors les cadenas des portes, et avec tous les captifs que contiennent les bagnes de Fez, vous pourrez sortir et retourner dans votre pays. Il n'y a aucun péril à craindre pour moi ; on croira aisément que vos forces réunies ont suffi à briser vos fers ; et je m'acquitterai ainsi des obligations contractées envers vous. D'ailleurs, quand bien même le roi devrait connaître mon dessein et me condamner comme traître, une telle mort n'a rien qui m'épouvante... Et l'or vous étant nécessaire pour vous concilier la faveur de quelques gardiens, je vous apporte ces bijoux, qui sont d'une grande valeur. Ce sera là, don Fernand, la rançon de votre prisonnier. Ainsi, je m'acquitte de ce que je vous dois. Ainsi devait un jour se racheter un captif loyal et fidèle.

DON FERNAND.

Je voudrais vous remercier, mais le roi paraît.

MULEY.

Nous a-t-il vus ensemble ?

DON FERNAND.

Je ne pense pas.

MULEY.

Ne lui laissons rien soupçonner.

DON FERNAND.

Pendant qu'il passe, je vais me dérober à ses regards derrière les branches de ces arbres.

Il se cache.

Entre LE ROI.

LE ROI, *à part*.

Muley et Fernand causant seul à seul ! Et dès qu'ils me voient, l'un disparaît, et l'autre dissimule ! J'ai ici quelque chose à craindre..... et que mes soupçons soient fondés ou non, je veux me rassurer. (*Haut.*) Je me félicite, mon ami.....

MULEY.

Je me mets à vos pieds, seigneur.

LE ROI.

..... De te trouver ici.

MULEY.

Qu'ordonnez-vous ?

LE ROI.

J'ai été affligé de voir que Ceuta ne rentrait pas sous mon obéissance.

MULEY.

Allez, le front ceint de laurier, allez à sa conquête. Elle ne pourra résister à votre valeur.

LE ROI.

e veux la soumettre par une guerre moins sanglante.

MULEY.

Quel est votre dessein ?

LE ROI.

Le voici. Je veux dompter l'orgueil de Fernand, et le mettre dans un tel état, que lui-même soit forcé de me rendre Ceuta..... Puis, je te le confie, mon cher Muley, je commence à craindre que la personne du grand maître ne soit pas à l'abri de quelque tentative audacieuse. Les captifs qui le voient dans cette misère ont pitié de lui, et je crains qu'à cause de lui ils ne se soulèvent..... D'ailleurs l'intérêt a toujours été puissant sur les cœurs, et avec de l'or il lui serait facile de corrompre ses gardiens.

MULEY, *à part*.

Afin de lui ôter tout soupçon, je dois en ce moment me montrer de son avis. (*Haut.*) Vous avez raison, seigneur; on doit s'occuper de sa délivrance.

LE ROI.

Je ne vois qu'un moyen d'empêcher qu'on ne fasse cette insulte à mon pouvoir.

MULEY.

Et c'est.....

LE ROI.

De te confier la garde de Fernand..... Oui, qu'il reste à ta charge; car tu es au-dessus de l'intérêt et de la crainte. — Songe à t'acquitter de ton devoir, parce qu'en toute occasion c'est à toi que j'en demanderai compte.

Il sort.

MULEY.

Sans aucun doute le roi avait entendu nos projets. — Qu'Allah me soit en aide !

Entre FERNAND.

DON FERNAND.

Vous paraissez triste ?

MULEY.

Avez-vous entendu ?

DON FERNAND.

Parfaitement.

MULEY.

Pourquoi donc vous étonner de ma tristesse ? Ne me voyez-vous pas au milieu de ces devoirs contraires, flottant, incertain, irrésolu, entre mon ami et mon roi, entre l'amitié et l'honneur?... Si je lui suis fidèle, je suis ingrat envers vous; si je vous garde ma foi, c'est lui que je trahis..... Que faire ? O ciel ! protége-moi. Au moment même où j'allais lui rendre la liberté, le roi me le confie et le remet à ma garde..... Quel parti prendre si nos projets sont pénétrés ? Fernand, je m'adresse à vous; conseillez-moi, dictiez-moi ma conduite.

DON FERNAND.

Muley, l'amour et l'amitié ne passent qu'après la loyauté et l'honneur, et le roi est au-dessus de tout. Je vous engage donc à le servir et à m'abandonner. Je suis votre ami, et pour assurer votre honneur je me garderai moi-même; et si quelque autre venait m'offrir la liberté, je refuserais, de peur de vous compromettre.

MULEY.

Fernand, vous mettez dans vos conseils plus de dévouement que de justice. Je sais ce que je vous dois, et je sais à quoi la reconnaissance m'oblige : ce soir tout sera préparé comme je vous l'ai dit. Soyez libre; ma vie n'est pas trop pour payer la vôtre. Soyez libre, et puis je n'aurai rien à craindre.

DON FERNAND.

Eh quoi! serait-il bien que je me conduisisse de la sorte envers celui qui me témoigne une telle bonté? que je déshonorasse l'homme qui me donne la vie?... Non, non, et vous-même à votre tour je vous fais juge de ma conduite, en vous demandant vos conseils. Dois-je recevoir la liberté de qui s'expose en me la donnant? Dois-je souffrir que vous oubliiez votre honneur pour ne songer qu'à moi?... Parlez... répondez

MULEY.

Je ne sais que vous dire. Je n'ose ni approuver vos scrupules ni les combattre. Je n'ose vous conseiller ni de rester ni de partir.

DON FERNAND.

Je resterai... et pour mon Dieu et ma foi je me montrerai dans la captivité un *prince constant*.

JOURNÉE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Dans une maison de plaisance du roi de Fez.

Entrent LE ROI et MULEY.

MULEY, *à part*.

Puisqu'il m'est impossible de sauver Fernand à cause de tous ces surveillants que le roi a placés autour de lui, du moins, comme un véritable ami, je le remplacerai en son absence. (*Haut.*) Seigneur, vous savez avec quel zèle je vous ai servi sur terre et sur mer. Si j'ai mérité votre bienveillance, daignez m'écouter.

LE ROI.

Parle.

MULEY.

Fernand...

LE ROI.

N'ajoute pas un mot.

MULEY.

Quoi ! vous refusez de m'entendre ?

LE ROI.

Il suffit pour m'offenser qu'on prononce le nom de Fernand.

MULEY.

Et comment, seigneur ?

LE ROI.

Me parler en sa faveur c'est me mettre dans l'impossibilité de faire ce que tu me demandes.

MULEY.

Vous m'aviez confié sa garde ; ne dois-je pas dès lors vous rendre compte de sa personne ?

LE ROI.

Parle donc, mais n'attends de moi aucune pitié.

MULEY.

Fernand a vu remplacer sa gloire par une telle misère, que l'univers, connaissant votre sévérité, ou plutôt votre puissance, le nomme le prodige de l'infortune. Sa constance l'a conduit à l'état le plus déplorable ; et jeté dans un lieu dont je n'ose prononcer le nom devant vous , pauvre, malade , paralysé, il demande l'aumône aux passants. Vous avez ordonné qu'il dormît dans les cachots, qu'il travaillât dans les bagnes et dans vos écuries ; vous avez défendu qu'on lui donnât à manger ; et comme il était déjà d'une constitution délicate, toutes ces souffrances lui ont à la fin ôté l'usage de ses membres, et ont détruit jusqu'à la noblesse et à la majesté de son aspect. Cependant, toujours fidèle à sa foi, il passe la nuit dans des cachots humides ; et lorsque le soleil ramène le jour, d'autres captifs le portent sur une misérable natte en quelque endroit où il puisse jouir de ses rayons. Mais sa présence offense tellement tous les sens, que personne ne peut le souffrir près de sa demeure, que chacun le chasse à l'envi, et qu'on en est venu au point de ne vouloir ni lui parler, ni l'écouter, ni le plaindre. Il n'a pour toute consolation qu'un loyal chevalier et un seul domestique, qui ne le quittent pas et partagent avec lui la faible portion d'aliments qu'on leur distribue. Encore la pitié qu'ils montrent à leur maître leur attire-t-elle les mauvais traitements de vos gardes. Mais il n'est point de rigueur ni de cruauté qui les puissent éloigner de lui ; et pendant que l'un va lui chercher des vivres, l'autre reste auprès de l'enfant pour le consoler dans ses peines. Daignez, seigneur, daignez enfin mettre un terme à tant de rigueur, et si vous n'avez pour le prince ni larmes ni pitié, que l'horreur et le dégoût de son état puissent émouvoir votre cœur !

LE ROI.

C'est bien, Muley.

Entre FÉNIX.

FÉNIX.

Seigneur, si mon respect et ma soumission à vos volontés vous ont donné quelque affection pour moi, je viens demander une grâce à votre majesté.

LE ROI.

Je n'ai rien à vous refuser.

FÉNIX.

Le grand-maitre Fernand...

LE ROI.

Il suffit, c'est assez.

FÉNIX.

Il inspire l'horreur à tous ceux qui le voient. Je voulais seulement vous prier...

LE ROI.

Arrêtez, Fénix, arrêtez. Qui donc oblige Fernand à chercher lui-même son mal, à courir à une mort si douloureuse? S'il souffre un dur châtement parce qu'il persiste obstinément dans sa foi, c'est à lui-même qu'il doit imputer ces rigueurs. Il dépend de lui seul de sortir de sa misère : il n'a qu'à me remettre Ceuta, et au même instant il recouvrera la liberté.

Entre SÉLIM.

SÉLIM.

Seigneur, deux ambassadeurs, l'un de Tarudant, l'autre d'Alphonse, roi de Portugal, attendent que vous leur permettiez de se présenter devant vous.

FÉNIX, *à part*.

Quelle peine est la mienne! Tarudant, sans doute, envoie cet ambassadeur pour me conduire à lui.

MULEY, *à part*.

Ce moment voit détruire à la fois toutes mes espérances. Amant aussi malheureux que malheureux ami, j'ai tout perdu en ce jour.

LE ROI.

Qu'ils entrent. — Fénix, asseyez-vous près de moi sur cette estrade.

Ils s'asseyent. ALPHONSE et TARUDANT entrent chacun par un côté différent.

TARUDANT.

Généreux roi de Fez...

ALPHONSE.

Roi de Fez, noble et vaillant...

TARUDANT.

Dont la renommée...

ALPHONSE.

Dont la vie...

TARUDANT.

Durera toujours.

ALPHONSE.

Puisse longtemps prospérer!

TARUDANT.

Et vous, aurore de ce soleil...

ALPHONSE.

Et vous, orient de ce midi...

TARUDANT.

Que les temps...

ALPHONSE.

Que les siècles...

TARUDANT.

Accordent à votre règne...

ALPHONSE.

Répandent sur votre vie...

TARUDANT.

Toutes les félicités!

ALPHONSE.

Les plus beaux triomphes!

TARUDANT.

Pendant que je parle, comment, chrétien, osez-vous parler?

ALPHONSE.

Parce que là où je suis personne ne doit parler avant moi.

TARUDANT.

En ma qualité de More, je dois être le premier. Ceux de la même race passent avant les étrangers.

ALPHONSE.

Non pas! et la preuve, c'est que l'hôte a toujours la première place au foyer.

TARUDANT.

Eh bien! vous auriez toujours tort, car c'est comme hôte qu'ici je me présente.

LE ROI.

Veillez l'un et l'autre vous asseoir sur ces estrades. (*A Alphonse.*) Que le Portugais parle le premier... (*A Tarudant.*) Comme étant d'une autre race et d'une autre loi il a droit à cet honneur.

TARUDANT, *à part.*

Quel affront pour moi!

ALPHONSE.

Je serai bref. Roi fameux, que la renommée puisse à jamais célébrer, malgré l'envie et la mort même, — Alphonse de Portugal vous salue; et puisque l'infant don Fernand ne veut pas consentir à être racheté au prix de Ceuta, mon roi m'a chargé de vous dire qu'il vous laissait libre d'estimer sa rançon à tout ce que peut désirer l'avarice et à tout ce que la générosité dédaigne; qu'il vous donnera en or, en argent, en bijoux la valeur de deux villes comme celle que vous demandez. Voilà ce qu'il sollicite amialement.

Mais si vous ne lui rendez pas son prisonnier, il vous fait savoir qu'il le délivrera par la force des armes. Déjà, dans ce but, une cité flottante de mille vaisseaux s'élève sur l'Océan ; il jure de venir promptement vous combattre et vous vaincre, et que, dans vos états baignés de sang, le soleil, cherchant en vain le soir les émeraudes qu'il aura éclairées le matin, ne verra plus que des rubis.

TARUDANT.

Ambassadeur comme vous, il ne m'appartient pas de vous répondre pour le souverain à qui vous vous adressez ; mais mon roi étant son fils, l'outrage que vous lui faites me regarde, et je puis m'expliquer pour lui. Vous direz donc de la part du roi de Maroc à don Alphonse qu'il peut venir ; et que dans le peu d'instant qui s'écoulent entre la nuit et l'aurore, il verra, grâce à nos cime-terres, ces champs, ruisselants d'une brûlante pourpre, faire croire au ciel que les œillets sont les seules fleurs qu'il ait répandues sur cette plaine.

ALPHONSE.

More, si vous étiez mon égal, cette lutte dont vous parlez pourrait se réduire à un combat entre deux jeunes guerriers. Mais dites à votre roi, s'il a quelque désir de la gloire, de se présenter au combat ; le mien ne manquera pas de s'y rendre.

TARUDANT.

Vous avez presque dit que vous-même étiez le roi don Alphonse ; et s'il en est ainsi, Tarudant saura vous répondre.

ALPHONSE.

Soit ! je vous attends en champ clos.

TARUDANT.

Vous ne m'attendrez pas longtemps. Je suis l'éclair.

ALPHONSE.

Je suis la foudre.

TARUDANT.

Je suis la fureur.

ALPHONSE.

Je suis la mort.

TARUDANT.

Vous m'entendez, et vous ne tremblez pas ?

ALPHONSE.

Vous me voyez, et vous vivez encore ?

LE ROI.

Seigneurs, vos altesses, puisque votre impatience a déchiré le voile qui couvrait de tels soleils, vos altesses ne peuvent sans mon agrément combattre sur mes terres ; et je m'y oppose, pour avoir le loisir de vous recevoir selon vos mérites.

ALPHONSE.

Je n'accepte ni hospitalité ni politesses de ceux de qui je reçois des chagrins. Je suis venu chercher Fernand ; c'est pour le voir que

je me rendais à Fez sous ce déguisement. Avant d'arriver à votre capitale j'ai appris que vous vous trouviez dans cette maison de plaisance ; et j'y suis venu afin de savoir plus tôt quel fruit je puis espérer de mon voyage. Maintenant pour repartir je n'attends plus que votre réponse.

LE ROI.

Ma réponse, roi Alphonse, la voici toute en peu de mots : Vous n'emmenerez l'enfant qu'en me rendant Ceuta.

ALPHONSE.

Puisque j'étais venu le chercher et que je dois l'emmener, préparez-vous à la guerre que je vous déclare. (*A Tarudant.*) Et vous, ambassadeur, ou qui que vous soyez, vous me verrez en campagne. Que l'Afrique entière tremble !

Il sort.

TARUDANT, à *Fénix*.

Si je n'ai pu jusqu'ici me mettre à vos pieds comme un humble esclave, maintenant, belle Fénix, daignez accorder votre main à celui qui vous offre toute son âme...

FÉNIX.

Que votre altesse, seigneur, ne comble pas de nouvelles faveurs une princesse qui l'estime. Qu'elle se rappelle, d'ailleurs, ce qu'elle se doit à elle-même.

MULEY, à part.

Comment ai-je pu être témoin de ces malheurs, et puis-je vivre encore ?

LE ROI.

Votre altesse s'est présentée sans être attendue. Elle me pardonnera si je ne la reçois pas aussi bien qu'elle le mérite.

TARUDANT.

Il faut que je retourne sans délai dans mes états ; et puisque je venais comme ambassadeur, avec des pouvoirs pour emmener mon épouse, je pense que mon bonheur n'en sera pas retardé.

LE ROI.

Je ne saurais lutter de courtoisie avec vous. Cependant, — pour m'acquitter autant qu'il est en mon pouvoir, — comme on m'annonce la guerre, je veux d'abord sceller notre union par l'hymen que vous désirez ; car il est bon que vous retourniez dans vos états avant que ces armées portugaises dont on nous menace ne vous aient coupé le passage.

TARUDANT.

Peu importe, seigneur ! Je suis venu avec des troupes nombreuses, dont les camps peuplant ce désert lui donnent l'apparence d'une vaste cité ; et je reviendrai bientôt avec elles pour être un soldat de votre armée.

LE ROI.

Tout va s'apprêter pour le départ de votre épouse. Mais aupa-

vant il faut que vous veniez à Fez, pour que mes sujets aient la joie de vous voir. — Muley ?

MULEY.

Seigneur ?

LE ROI.

Prépare-toi. Tu accompagneras Fénix avec une garde nombreuse, jusqu'à ce que tu la laisses en sûreté dans les états de son époux.

Il sort avec Tarudant et Fénix.

MULEY.

Il ne me manquait plus que ce malheur !... Pendant mon absence personne ne donnera à Fernand les faibles secours que je lui faisais parvenir, et il sera privé de cette dernière ressource.

Il sort.

SCÈNE II.

Une rue de Fez.

Entrent DON FERNAND, DON JUAN et d'autres Captifs. Plusieurs Captifs conduisent don Fernand et l'asseyent sur une natte.

DON FERNAND.

Tournez-moi de ce côté pour que je puisse mieux encore jouir de la douce lumière du ciel..... O Dieu puissant et bon ! que de grâces je dois te rendre !..... Dans une situation semblable à la mienne, Job maudissait le jour, mais c'était parce qu'il avait été engendré dans le péché. Pour moi, je bénis le soleil à cause de la faveur que Dieu m'accorde en me permettant de le voir. Chacun de ses rayons brillants est une langue de feu qui célèbre la gloire de l'Éternel, et c'est par eux, Seigneur, que je te loue et te bénis.

BRITO.

Êtes-vous bien ainsi ?

DON FERNAND.

Mieux que je ne le mérite, mon ami. — Combien vous avez de bontés pour moi, ô mon Sauveur ! Lorsqu'on me tire d'un cachot obscur, vous me donnez le soleil pour me réchauffer. Grâce vous soient rendues de tant libéralité !

PREMIER CAPTIF.

Je voudrais, seigneur, pouvoir vous tenir compagnie. Mais l'heure du travail nous appelle.

DON FERNAND.

Adieu, mes enfants.

PREMIER CAPTIF.

Quelle douleur !

DEUXIÈME CAPTIF.

Quelle peine cruelle !

Ils sortent.

DON FERNAND, à don Juan et à Brito.

Vous deux vous restez avec moi ?

DON JUAN.

Il faut moi aussi que je vous laisse.

DON FERNAND.

Que ferai-je sans toi ?

DON JUAN.

Je reviens à l'instant... Je vais chercher quelque chose pour votre nourriture. Depuis que Muley est parti, il ne nous reste aucune ressource ; mais je ferai de nouveaux efforts pour nous en procurer... Je crains cependant de n'y pas réussir ; car tous ceux qui me voient — pour ne pas contrevenir à l'édit qui défend même de vous donner de l'eau, — ne veulent rien me vendre parce qu'ils savent que je suis avec vous. — Qui eût jamais pensé que la rigueur du sort pût aller jusque-là !... Mais voici du monde.

Il sort.

DON FERNAND.

Ah ! si ma voix pouvait toucher quelqu'un !... Je voudrais vivre quelques instants de plus dans les souffrances.

Entrent LE ROI, TARUDANT, FÉNIX et SÉLIM.

SÉLIM, *au Roi*.

Noble seigneur, vous êtes entré dans une rue où il est impossible que vous ne soyez pas vu et remarqué par l'infant.

LE ROI, *à Tarudant*.

J'ai voulu vous accompagner pour vous faire voir ma grandeur.

TARUDANT.

Vous me comblez sans cesse de nouveaux honneurs.

DON FERNAND.

Donnez, de grâce, quelque soulagement à un infortuné. Je suis affligé, malade, et mourant de faim. Hommes, ayez pitié d'un homme. Les animaux ont pitié de leurs semblables.

BRITO.

Ce n'est pas ainsi qu'il faut demander dans ce pays.

DON FERNAND.

Et comment ?

BRITO.

Le voici. — Seigneurs Mores, ayez compassion d'un pauvre malheureux qui n'a pas de quoi manger, et donnez-lui quelque chose pour l'amour du saint jambon du grand prophète Mahomet ¹.

LE ROI, *à part*.

Qu'il conserve sa constance dans cet état de misère et d'opprobre, c'est une offense, un outrage pour moi ! (*Haut.*) Grand maître ? Infant ?

BRITO.

Le roi vous appelle ?

¹ C'était une croyance populaire en Espagne que les musulmans adoraient à Médine une cuisse de leur prophète.

DON FERNAND.

Moi, Brito ? Tu te seras trompé. Je ne suis plus l'infant, le grand maître ; je ne suis plus que leur cadavre..... Et quoique j'aie été autrefois l'un et l'autre, maintenant que me voilà à demi enseveli, on ne peut plus me donner ces noms.

LE ROI.

Si tu n'es plus l'infant ni le grand maître, réponds-moi, Fernand.

DON FERNAND.

Maintenant, je m'efforcerai de me traîner jusqu'à vous pour baiser vos pieds.

LE ROI, *à part*.

Tant de patience m'irrite... Cette obéissance est-ce de l'humilité ou de l'orgueil ?

DON FERNAND.

C'est seulement une preuve du respect que l'esclave porte à son seigneur. Mais puisque ton esclave est aujourd'hui devant toi, il va te parler. Daigne l'écouter, ô mon roi et mon maître ! — Tu es roi ; et encore que ta loi soit différente de la mienne, la majesté qui s'attache à ces titres a je ne sais quoi de si puissant, de si divin, qu'elle force les cœurs à devenir généreux. J'ai donc lieu de compter sur ta pitié et ta sagesse, puisque la royauté possède de tels privilèges, que même chez les animaux sauvages elle conserve encore son influence. Dans les déserts, le lion, roi des quadrupèdes, qui, en fronçant ses terribles sourcils, se couronne de sa noble crinière, est d'une générosité qu'on célèbre, et jamais on ne l'a vu maltraiter la proie qui se rendait à lui. — Au milieu des ondes salées, le dauphin, — qui porte des couronnes dessinées sur son dos azuré en écailles d'or et d'argent, sauve à terre les hommes victimes de la tempête, et les dérobe à la fureur des flots. L'aigle, à qui le vent se plaît à former une couronne en relevant les plumes qui entourent sa tête, l'aigle, que tous les oiseaux reconnaissent pour le souverain des airs, de peur que l'homme ne vienne à boire dans l'argent brillant le venin que l'aspic a mêlé à son breuvage, le trouble et le disperse avec son bec et ses ailes¹. — Il n'est pas jusqu'aux plantes, et même jusqu'aux pierres où ne s'étende cet empire de la royauté..... La grenade, dont l'écorce ornée d'une couronne indique sa domination sur les fruits, indique qu'elle est empoisonnée, le montre en ôtant leur éclat aux rubis qui la remplissent, en leur donnant la couleur terne et pâle de la topaze. — Le diamant, auprès de qui l'aimant lui-même, loin de l'attirer à soi, montre l'obéissance d'un sujet fidèle, le diamant ne peut souffrir de trahison en celui qui le porte ; sa dureté, qui résiste à l'acier, cède sans effort, il se réduit en poussière par le contact de la dé-

¹ Tradition populaire.

loyauté ¹. Si donc parmi les bêtes féroces, les poissons, les oiseaux, les plantes et les pierres, la majesté royale est toujours compatissante, elle doit l'être également, seigneur, chez les hommes; et tu ne peux pas prétexter une religion différente, car toutes les religions défendent la cruauté. — Je ne prétends point t'apitoyer sur moi, te peindre ma misère et mes angoisses pour que tu me donnes la vie; ce n'est point là ce que je veux. Je sais que je dois mourir de cette maladie qui trouble mes sens, qui enchaîne à la fois et déchire mes membres. Je sais que je suis marqué pour la mort : à chaque parole, à chaque soupir que j'exhale, il me semble qu'un acier aigu me déchire le sein. Je sais enfin que je suis mortel, et que nous ne sommes jamais assurés même d'un instant : c'est pour cela, sans doute, qu'on a donné au berceau et au cercueil la même forme et la même matière. — Que peut attendre encore celui qui entend ces vérités ? Que peut désirer encore celui qui les proclame ? Ce n'est point la vie, — tu ne le croirais pas, — c'est la mort que je te demande ; et puissent les cieux exaucer mes vœux, de mourir pour le Christ !... Peut-être verras-tu dans ce souhait un sentiment de désespoir, un dégoût de la vie ; tu te tromperais : seulement je m'estimerais heureux de mourir pour la défense de la foi, et de sacrifier mon âme à Dieu. Ainsi mon désir du trépas s'explique, et se justifie par la sainteté de mes motifs. Oui, si tu es inaccessible à la pitié, livre-toi du moins tout à fait à la rigueur. Es-tu lion ? rugis et mets en pièces celui qui ose t'insulter en bravant ton pouvoir. Es-tu aigle ? perce de ton bec, déchire de tes serres celui qui s'attaque à toi. Es-tu dauphin ? annonce la tempête et la mort au navigateur insolent qui sillonne tes ondes. Es-tu arbre royal ? montre tes rameaux dépouillés par la violence des ouragans, instruments terribles de la colère de Dieu. Es-tu diamant ? deviens, réduit en poudre, le plus terrible des poisons ² Mais, quelle que soit ta furie, tu te fatigueras en vain ; car dussé-je souffrir plus de tourments, voir de plus grandes rigueurs, gémir dans de pires angoisses, passer par de plus rudes épreuves, rencontrer plus d'infortunes, endurer une faim plus poignante, me sentir moins couvert de ces vêtements en lambeaux, et avoir un asile plus infect que ce séjour horrible, je resterai inébranlable dans ma foi. Elle est le flambeau qui me guide, le soleil qui m'éclaire, le laurier qui me couronne. Tu ne triompheras point de l'Église ; essaye, si tu veux, de triompher de moi : Dieu défendra ma cause, puisque c'est pour la sienne que je souffre.

LE ROI.

Comment peux-tu trouver des consolations, et conserver tant

¹ Encore une tradition populaire.

² Autre conte populaire. A la fin du règne de Louis XIV, on croyait encore que la poudre de diamant était un poison.

d'orgueil au milieu de tes peines ? et comment me reproches-tu d'y être insensible, moi à qui elles sont étrangères ? Puisque toi-même as voulu la mort, puisque tu en es la cause, et que j'en suis innocent, n'espère point de grâce de moi. Aie pitié de toi, Fernand, et alors moi-même je sentirai pour toi de la pitié.

Il sort.

DON FERNAND, à *Tarudant*.

Seigneur, que votre majesté me protège.

TARUDANT.

Quelle infortune !

DON FERNAND, à *Fénix*.

Et vous, princesse, si la beauté céleste de votre personne annonce la beauté de votre âme, daignez me protéger auprès du roi.

FÉNIX.

Quelle douleur !

DON FERNAND.

Quoi ! vous ne daignez pas même abaisser sur moi vos regards ?

FÉNIX.

Je suis saisie d'horreur.

DON FERNAND.

Il est vrai, vos yeux ne sont pas faits pour voir une telle misère.

FÉNIX.

J'éprouve tout à la fois de la pitié et de la terreur.

DON FERNAND.

Vous ne voulez pas me voir, vous vous éloignez sans me répondre.. .. Il faut pourtant que vous le sachiez, madame : malgré votre beauté, malgré votre sort brillant, vous ne valez pas plus que moi, et peut-être même je vaudrais plus que vous.

FÉNIX.

Ta voix m'inspire de l'horreur, et je sens autour de toi une atmosphère empoisonnée. Laisse-moi, homme, que me veux-tu ? Je ne puis m'arrêter ici plus longtemps.

Elle sort.

Entre DON JUAN avec un pain.

DON JUAN.

Comme je vous apportais ce pain, les Mores m'ont poursuivi. Ils m'ont frappé et blessé.

DON FERNAND.

Tel est l'héritage des enfants d'Adam !

DON JUAN.

Prenez-le, seigneur.

DON FERNAND.

Ami fidèle, il est trop tard. Je sens que je vais mourir.

DON JUAN.

Le ciel seul peut me donner des consolations dans ce malheur.

DON FERNAND.

Mais quelle est la maladie qui n'est pas mortelle, puisque

l'homme ne naît que pour mourir ? Dans cet abîme de confusion, il périrait par la seule infirmité de sa nature. — Homme, sois toujours prêt pour l'éternité qui t'attend, et ne tarde pas jusqu'à ce que les infirmités t'avertissent, car tu es à toi même ta plus grande infirmité : l'homme, tout le temps que dure son existence, marche sur cette terre d'où il est sorti, et à chaque pas il foule sous son pied sa sépulture. Loi triste, cruelle sentence ! mais dans tous les temps et partout, chacun de nos mouvements nous rapproche de la tombe. — Amis, je touche à ma fin ; emportez-moi dans vos bras.

DON JUAN.

Hélas ! devais-je vous rendre un si pénible office !

DON FERNAND.

J'ai une prière à vous adresser, noble don Juan. Aussitôt que j'aurai rendu le dernier soupir, revêtez-moi du manteau de mon ordre, que vous trouverez dans mon cachot, et vous m'ensevelirez ainsi, la face découverte, si le roi veut bien adoucir sa rigueur, et m'accorder la sépulture. Vous marquerez la place où mon corps reposera ; car, bien que je meure captif, j'espère qu'un jour, racheté, j'aurai part aux suffrages de l'autel.... O mon Dieu ! je vous ai donné tant d'églises, que vous ne m'en refuserez pas une pour mon dernier asile.

Don Juan et Brito l'emportent.

SCÈNE III.

Le rivage de la mer.

Entrent LE ROI DON ALPHONSE, L'INFANT DON HENRI et des Soldats armés d'arquebuses.

ALPHONSE.

Laissez sur les flots inconstants les vaisseaux que la mer soulève de ses vagues écumantes pour épouvanter le ciel ; et que chacun de mes navires, comme le fameux cheval fabriqué par les Grecs, jette sur ces bords tous les hommes qu'il recèle dans son sein.

DON HENRI.

Seigneur, vous n'avez pas voulu que nos troupes débarquassent sur le rivage de Fez. Vous avez préféré que ce fût sur ce point, et ce choix nous sera funeste. Une armée nombreuse s'avance de ce côté ; la rapidité de sa marche ébranle l'air, et ses masses semblent élever encore les sommets de ces collines. Tarudant vient avec toutes ses troupes, conduisant de Fez à Maroc, son épouse, l'heureuse princesse de Fez. Le bruit des échos suffit pour vous en avertir.

ALPHONSE.

Henri, c'est précisément pour cela que je suis venu l'attendre à ce passage. Ce n'est point au hasard que je me suis déterminé : la réflexion a conduit mon choix. Si j'eusse débarqué à Fez, nous y

aurions trouvé l'armée du roi réunie à celle que nous allons combattre, et en les attaquant séparément, il nous sera plus aisé de les vaincre. Pour qu'ils n'aient pas le temps de se reconnaître, faites sonner la charge.

DON HENRI.

Songez-y, seigneur, cette attaque est intempestive.

ALPHONSE.

Le sentiment qui m'anime ne peut rien entendre ; je ne veux pas retarder d'un moment notre vengeance. Mon bras sera pour l'Afrique le fléau de la mort.

DON HENRI.

Faites-y attention : déjà la nuit, couverte de voiles, a caché sous ses ténèbres les derniers rayons du soleil.

ALPHONSE.

Eh bien ! nous combattons dans l'obscurité. Animé par la foi qui remplit mon cœur, ni la circonstance, ni les forces de l'ennemi ne peuvent ébranler mon courage. O Fernand ! si tu offres au Dieu pour qui tu souffres les douleurs de ton martyr, la victoire est assurée, nous aurons en partage l'honneur et la gloire.

DON HENRI.

Seigneur, votre confiance vous égare.

L'OMBRE DE FERNAND, *derrière le théâtre.*

Attaque, grand Alphonse..... Guerre ! guerre !

On entend des trompettes.

ALPHONSE.

Entendez-vous ces voix confuses qui remplissent les airs ?

DON HENRI.

Oui, et en même temps, des trompettes ont donné le signal de l'attaque.

ALPHONSE.

Eh bien ! Henri, attaquons. N'en doutez pas, le ciel aujourd'hui nous favorise.

Entre L'OMBRE DE FERNAND ; il est revêtu d'un manteau capitulaire, et il porte une torche à la main.

L'OMBRE.

Oui, le ciel te favorise ; car il a vu ta foi, ton zèle, ta piété, et il défend aujourd'hui ta cause. Délivre-moi de l'esclavage. Pour récompense de l'exemple que j'ai donné aux chrétiens, et pour prix des temples que j'ai élevés à sa gloire, il daigne m'en accorder un à moi-même..... Avec ce brillant flambeau allumé aux feux de l'Orient, je marcherai toujours devant ta brave armée, et je te conduirai jusques à Fez, non pas pour t'y donner une couronne, mais afin que mon couchant soit délivré par ton aurore.

DON HENRI.

Je doute, Alphonse, de ce que je vois.

ALPHONSE.

Pour moi, je crois tout; et puisqu'il s'agit de la cause de Dieu, ne crions plus guerre, mais victoire!

Ils sortent.

SCÈNE IV.

La campagne aux environs de Fez. Au fond les remparts de la ville.

Entrent LE ROI et SÉLIM. On aperçoit sur le rempart DON JUAN et BRITO, portant le cercueil de don Fernand.

DON JUAN.

Barbare, réjouis-toi maintenant d'avoir terminé par ta cruauté la vie la plus innocente.

LE ROI.

Qui es-tu ?

DON JUAN.

Un homme qui, dût-il périr cent fois, n'abandonnera jamais don Fernand. Oui, malgré la douleur qui m'accable, comme le chien fidèle, je ne l'abandonnerai pas même après la mort.

LE ROI.

Chrétiens, cet exemple enseignera aux âges futurs quelle est ma justice; car on ne nommera point cruauté la vengeance que j'ai tirée de l'injure faite à ma personne royale. Qu'Alphonse vienne à présent! qu'il vienne le retirer d'esclavage!... Sans doute je ne puis plus nourrir l'espérance de ravoïr Ceuta; mais je me réjouis de voir l'enfant dans ce cachot étroit d'où nul ne pourra l'arracher. D'ailleurs la mort même ne le mettra pas à l'abri de ma vengeance: je veux qu'il demeure là honteusement exposé à la vue des passants.

DON JUAN.

Tu recevras bientôt ton châtement. Déjà je découvre d'ici, sur la terre et sur les ondes, les étendards chrétiens.

LE ROI, *à Sélim*.

Montons sur la tour pour voir si ce qu'il annonce est vrai.

Il sort avec Sélim.

DON JUAN.

Les bannières abaissées, les tambours drapés, les mèches des arquebuses éteintes... partout je vois des signes de deuil.

Entrent DON FERNAND, une torche à la main, DON ALPHONSE, DON HENRI et les Soldats de l'armée portugaise, qui conduisent prisonniers TARUDANT, MULEY et FÉNIX.

L'OMBRE.

Au milieu de l'obscurité de la nuit, je t'ai guidé par des sentiers inconnus aux humains; et voici que le soleil dissipe les ténèbres. Je t'ai conduit victorieux, grand Alphonse, jusques aux murs de Fez; les voilà: traite de ma rançon.

L'Ombre disparaît.

ALPHONSE.

Holà! gens du rempart, avertissez le roi que je veux lui parler.

LE ROI et SÉLIM paraissent sur le rempart.

LE ROI.

Que veux-tu, vaillant jeune homme ?

ALPHONSE.

Que tu remettes en mes mains l'enfant, le grand maître don Fernand ; et je te donnerai pour rançon Tarudant et Fénix, que tu vois ici mes prisonniers. Choisis : la mort de Fénix, ou la liberté de l'enfant.

LE ROI, *à part*.

Que faire?... Affreuse situation ! Fernand est mort, et ma fille est au pouvoir d'Alphonse. O caprices de la fortune, où m'avez-vous réduit ?

FÉNIX.

Eh quoi ! seigneur, vous voyez ma personne dans cet état, ma vie et mon honneur dans ce péril, et vous hésitez sur votre réponse ! vous avez un si faible désir de ma délivrance que vous puissiez la retarder même un moment ! Ma vie dépend de vous, et vous permettez que je demeure chargée de ces fers !... et vous pouvez sans être attendri prêter l'oreille à mes gémissements !... Vous n'êtes ni père ni roi ; vous êtes le bourreau de votre sang.

LE ROI.

Fénix, si j'ai tardé à répondre, ce n'est pas que j'aie hésité à vous rendre la vie lorsque votre mort va entraîner la mienne. Mais il est temps de parler. — Apprenez, Alphonse, qu'hier au moment où Fénix sortit de la ville, le soleil et l'enfant terminèrent leur course à la même heure, l'un dans les ondes de l'Océan, l'autre dans la nuit du tombeau. Cet humble cercueil renferme tout ce qui reste de lui. Donnez la mort à la belle Fénix ; vengez votre sang sur le mien.

FÉNIX.

O ciel ! ainsi pour moi plus d'espérance !

LE ROI.

Ainsi pour moi tout est fini !

DON HENRI.

Grand Dieu ! qu'ai-je entendu ? nous l'avons délivré trop tard.

ALPHONSE, *à don Henri*.

Ne parlez pas de la sorte. Si l'ombre de Fernand nous a dit de le tirer d'esclavage, c'est sa dépouille mortelle qu'il a voulu désigner : c'est elle qui, d'après ses paroles, doit obtenir un temple en récompense de tous ceux qu'il a fondés ; et il faut que l'échange se fasse. (*Au Roi.*) Roi de Fez, ne va pas croire dans ton orgueil que Fernand mort ait moins de prix que cette jeune beauté : je te la rends en échange de ses restes mortels. Envoie-moi donc la neige en échange des fleurs, l'hiver en échange du printemps, et enfin un malheureux cadavre en retour d'une beauté charmante.

LE ROI.

Qu'entends-je ? Que dis-tu, invincible Alphonse ?

ALPHONSE.

Fais-le descendre par ces captifs.

FÉNIX.

Je suis le prix d'un cadavre. La prophétie s'est accomplie.

LE ROI.

Descendez le cercueil du haut du mur. Je vais me jeter aux pieds du vainqueur pour en faire moi-même la remise.

On descend le cercueil le long du mur avec des cordes.

ALPHONSE.

Je vous reçois dans mes bras, grand prince, divin martyr.

DON HENRI.

O mon frère ! je t'offre mon triste hommage.

Entrent le ROI, DON JUAN et les Captifs.

LE ROI.

Généreux Alphonse, permettez que je baise votre main royale.

ALPHONSE.

C'est donc là, don Juan, le compte que vous me rendez de l'enfant ?

DON JUAN.

Je ne l'ai jamais quitté depuis qu'il fut fait prisonnier, jusqu'au moment où il recouvre la liberté. Soit pendant sa vie, soit depuis sa mort, je suis toujours resté près de lui. — Regardez-le dans son cercueil.

ALPHONSE.

Donnez-moi, mon oncle, votre main. — Je suis arrivé trop tard, ô mon noble seigneur ! pour vous arracher à la situation où vous avez succombé ; mais je n'en montrerai pas moins au monde mon affection et mon respect pour vous : vos reliques bienheureuses seront pieusement déposées dans un temple magnifique. (*Au Roi.*) Je te remets Fénix et Tarudant ; et instruit de la conduite de Muley envers l'enfant, je te demande pour lui ta fille. Maintenant, captifs, approchez... Voilà votre enfant... portez-le honorablement jusqu'à la flotte.

LE ROI.

Ils peuvent tous l'accompagner jusqu'en Portugal.

ALPHONSE.

Qu'au son des douces trompettes l'armée marche en ordre, en formant un convoi funèbre. (*Au public.*) Et en vous priant de lui pardonner toutes ses fautes, l'auteur termine ainsi don Fernand de Portugal, LE PRINCE CONSTANT dans la foi.

FIN DU PRINCE CONSTANT.

LE SCHISME D'ANGLETERRE

(LA CISMA DE INGLATERRA.)

NOTICE.

Dans le *Schisme d'Angleterre*, la seule comédie espagnole qui nous reste sur l'histoire de ce pays¹, Calderon, ainsi que le lecteur le pressent, a dramatisé les événements qui eurent pour résultat de séparer l'Angleterre de la cour de Rome. Comment un poète espagnol, un poète espagnol de l'époque des Philippe, comment un prêtre espagnol, un chapelain du roi d'Espagne a-t-il jugé et mis en drame ces événements ? Voilà ce qu'on se demande en lisant le titre de cette curieuse comédie.

Avant d'examiner l'œuvre du poète, nous allons, suivant notre habitude, exposer rapidement les faits historiques sur lesquels repose cette comédie.

Le roi Henri VIII (1527) s'étant épris d'Anne de Boleyn, l'une des filles d'honneur de la reine, et celle-ci ayant opposé sans doute à ses désirs une résistance habile, le roi résolut de l'élever au trône. Mais pour cela, il fallait qu'il répudiât la reine Catherine d'Aragon, sa femme, avec laquelle il était marié depuis près de vingt ans. Or, la reine étant une princesse d'une vertu irréprochable, quel motif, quel prétexte imaginer ? Tout à coup le roi se souvint que Catherine avait été pendant quelques mois l'épouse de son frère Arthur ; et, comme saisi de scrupules (un peu tardifs), il sollicita pour cette raison le divorce auprès du pape. Le pape se trouva placé dans une situation assez délicate : d'une part, il craignait Charles-Quint, neveu de Catherine, dont il était alors prisonnier ; et de l'autre, il voulait ménager Henri VIII, dont il avait besoin : il chercha à gagner du temps. Ces délais irritèrent Henri, et il s'en vengea sur son premier ministre, le cardinal Wolsey, qui, après avoir paru approuver ses projets, voulut ensuite observer une sorte de neutralité : Wolsey fut disgracié, exilé, et ses biens furent confisqués par le roi. Puis, après quelques années perdues en négociations avec la cour de Rome, le roi fit prononcer par l'archevêque de Cantorbéry la sentence de divorce ; et le parlement, servile, comme il s'est montré si souvent en Angleterre, ratifia la sentence, ainsi que le mariage de Henri VIII avec Anne de Boleyn : cela, en décernant au roi le titre de chef suprême de l'église anglicane, — acte par lequel l'Angleterre fut définitivement séparée du saint-siège. — On sait comment finirent ces amours qui avaient causé dans un grand pays une révolution religieuse ; Anne de Boleyn, condamnée comme coupable d'un commerce criminel avec son propre frère, périt sur l'échafaud. Devenu ainsi libre une seconde fois, Henri VIII épousa Jeanne Seymour, de laquelle il eut un fils qui lui succéda sous le nom d'Édouard VI, en 1547. — Mais ce prince étant mort à la fleur de l'âge, la princesse Marie, fille de Catherine d'Aragon, la première épouse répudiée, monta sur le trône (1553), etc., etc., etc.

Tels sont les principaux événements qui font le sujet de la pièce de Calderon. Seulement la comédie embrasse une période de temps beaucoup moins consi-

¹ Sur la fin du seizième siècle, ou dans les commencements du dix-septième, Lope de Vega avait composé une comédie intitulée *el Pleyto de Inglaterra* (la Querelle d'Angleterre), dans laquelle il avait peint, dit-on, la lutte de Marie Stuart et d'Élisabeth. Malheureusement cette pièce est aujourd'hui perdue.

dérable, puisque Henri VIII y reconnaît sa fille Marie pour son héritière, immédiatement après le supplice d'Anne de Boleyn, en 1536.

Si le poète ne s'est pas scrupuleusement attaché à reproduire les réalités de l'histoire, il en a, selon nous, exprimé le caractère et l'esprit avec beaucoup de force et de profondeur. Sur le continent, la réforme, partie des rangs inférieurs de la société, avait été une protestation contre les abus de la cour de Rome, dénoncée déjà dans les siècles précédents par les premiers écrivains de l'Italie. En Angleterre, elle a cela de particulier, qu'elle est l'œuvre du monarque et des grands pouvoirs de l'État, et qu'elle a pour point de départ le caprice d'un roi débauché. Voilà ce que le poète espagnol nous semble avoir admirablement saisi, et ce qu'il nous fait voir sous les plus vives couleurs.

Quoiqu'en général le talent caractéristique ne soit pas la qualité dominante des dramatises espagnols, ici plusieurs caractères nous paraissent tracés de manière à mériter l'attention du lecteur. — Le Henri VIII de Calderon est bien le Barbe-Bleue couronné, le théologien voluptueux qui chassait ou faisait décapiter ses femmes, pour pouvoir se remarier en sûreté de conscience. — Son Wolsey est bien le ministre ambitieux, cupide et avaro, insolent dans la prospérité et sans courage dans la disgrâce. — Chez Catherine s'allient heureusement la résignation de la femme vertueuse et la fierté d'une Espagnole. — Quelques paroles prononcées par Marie laissent entrevoir la princesse qui s'efforcera d'opérer par des moyens violents une réaction catholique. — Mais selon nous, le personnage dans la peinture duquel Calderon a mis le plus de génie, c'est celui d'Anne de Boleyn. La plupart des historiens, touchés sans doute de la destinée de cette femme, qui avait péri d'une mort affreuse dans la fleur de l'âge et de la beauté, témoignent pour elle une grande sympathie, et nous la représentent comme une espèce de martyre. Aux yeux du poète espagnol, Anne est une femme impie, dont le trépas funeste n'a été que trop mérité : il nous la montre secrètement dévouée aux erreurs de Luther, vaine, hautaine, — déjà flétrie avant son mariage, et, mariée, prête à former de nouveau avec son premier amant une liaison adultère ; comme si, en l'avisant ainsi, il eût eu l'espoir d'avilir en même temps le schisme même qu'elle avait contribué à faire naître. — Cela est cruel ; peut-être même cela est-il injuste ; mais au point de vue espagnol et catholique ; cette conception nous semble au-dessus de tout éloge.

Dans la composition, dont on remarquera sûrement l'unité, la logique et la grandeur, on trouve à la dernière scène un détail qui pourra choquer les esprits délicats : c'est ce cadavre d'Anne de Boleyn, placé en guise de carreau au pied du trône sur lequel vont s'asseoir le roi Henri VIII et Marie. Cette imagination, toute bizarre et révoltante qu'elle peut paraître au premier abord, ne s'explique-t-elle pas par ce que nous avons déjà dit des sentiments qui animaient le poète en composant son drame ? Ne serait-ce pas qu'il aurait voulu par là infliger un dernier châtiment à cette femme, cause première du schisme, en l'exposant aux regards comme un objet d'horreur ? et indiquer par un symbole, que Marie, une fois montée sur le trône, devait, pour ainsi dire, écraser et fouler aux pieds l'hérésie ? Nous soumettons cette idée au jugement du lecteur.

Avant Calderon, Shakspeare avait également mis en drame une partie du règne de Henri VIII. Il ne serait pas sans intérêt, ce nous semble, de comparer les ouvrages des deux grands poètes, placés à des points de vue si différents ; mais l'espace nous manque pour un travail de ce genre, et nous le laissons à des critiques plus habiles.

LE SCHISME D'ANGLETERRE.

PERSONNAGES.

LE ROI HENRI VIII.

LE CARDINAL WOLSEY.

CHARLES, ambassadeur de France.

THOMAS DE BOLEYN, vieillard.

DENIS, valet.

PASQUIN, bouffon.

UN CAPITAINE.

LA REINE CATHERINE.

ANNE DE BOLEYN.

L'INFANTE MARIE.

MARGUERITE POLE, dame.

JEANNE SEYMOUR, dame.

MUSICIENS.

CORTÈGE.

La scène se passe à Londres.

JOURNÉE PREMIÈRE.

SCÈNE I.

Un salon du palais.

On entend sonner des hautbois ¹, un rideau s'ouvre, et l'on voit LE ROI HENRI endormi devant une table sur laquelle se trouve tout ce qu'il faut pour écrire. A côté de lui est debout ANNE DE BOLEYN.

LE ROI, *révant*.

Arrête! ombre divine, image céleste, étoile pâlie, soleil éclipsé, arrête!... Songes-y, c'est outrager le soleil que d'oser lutter contre sa splendeur... et pourquoi cherches-tu à troubler le repos de mon cœur?

ANNE.

Je tiens à honneur d'effacer tout ce que tu écris.

Elle sort.

LE ROI, *de même*.

Arrête! attends! écoute!... oh! ne disparais pas ainsi, divinité charmante!... Daigne m'entendre!

Entre le CARDINAL WOLSEY.

WOLSEY.

Sire?

LE ROI.

Quoi! vous ici?

WOLSEY.

Que se passe-t-il?

¹ Le mot *chirimía*, que nous avons traduit par hautbois, signifie en effet une sorte de hautbois, de forme allongée, à douze trous, d'un son grave et puissant. Cet instrument est d'origine arabe.

LE ROI.

Quelle est, dites-moi, cette femme qui vient de sortir de cette salle ?

WOLSEY.

Ce sera sans doute une illusion produite par le sommeil, car personne n'a pénétré jusqu'ici. — Veuillez, sire, me conter ce que vous avez songé.

LE ROI.

Hélas ! cardinal, écoutez, et vous verrez quelle est ma peine. — Vous savez, et cependant force m'est de vous le redire, — comment moi, Henri VIII d'Angleterre, fils du roi Henri VII, je possède, par suite de la mort d'Arthur, le souverain diadème ? et comment, en conséquence de ce funeste événement, j'ai hérité, non pas seulement de deux couronnes, mais encore de la plus belle et de la plus catholique reine qu'ait jamais eue l'Angleterre depuis l'époque où son noble peuple devint la colonne de l'Eglise militante ? car madame Catherine, cette sainte fille des rois catholiques, nouveaux soleils de la terre, avait épousé mon frère Arthur, lequel, soit à cause de son jeune âge, soit à cause de sa faible santé, ou pour d'autres motifs qu'on ignore, ne consumma point le mariage ; et ainsi, à la mort du prince de Galles, la reine demeura tout à la fois veuve et demoiselle. Alors les Anglais et les Espagnols, voyant leurs espérances trompées et la paix compromise, afin de maintenir l'alliance des deux royaumes, résolurent, d'après l'avis des hommes les plus sages, de me faire épouser la princesse ; et, attentif à la commune utilité, le pape Jules II accorda les dispenses, car tout est possible au vicaire de Dieu en son église. Or, de cette union fortunée est sortie, pour notre bonheur, l'infante Marie, étoile de ce ciel, rayon de cet astre, que l'on va reconnaître comme princesse de Galles et ma légitime héritière... Je vous ai rappelé cela pour montrer avec quelle soumission on accueille en Angleterre tout ce qui tient à la foi, car la dispense du pape y est regardée et approuvée comme un acte légitime de sagesse et de sainteté ; — et l'univers a vu avec quel empressement je suis moi-même toujours prêt à défendre notre religion de mon génie et de ma puissance. — Donc, en ce moment que Mars se repose sur ses armes sanglantes, moi je veille sur les livres, occupé d'une apologie des sept sacrements, avec laquelle j'espère confondre les erreurs qu'a répandues Luther ; car je m'attache à réfuter les folies que contient son ouvrage sur la captivité de Babylone, peste et poison de notre siècle. Or, tout à l'heure j'étais à écrire... Ecoutez-moi bien, car ici commence le plus étonnant prodige, la plus épouvantable horreur que l'imagination ait jamais conçue dans les ténèbres du sommeil... J'étais donc à écrire, — c'était, hélas ! précisément sur le sacrement du mariage, — et l'esprit fatigué, la tête appesantie, je venais de m'abandonner au sommeil, lorsque j'ai vu par cette porte entrer une femme. — Ici je sens

en moi-même frémir mon âme, je sens mes cheveux se hérissier, mon cœur se resserrer, mon sang se glacer, et la voix et la langue sont près de me refuser leur office... Cette femme s'est avancée vers moi, et son aspect m'a rempli de trouble. C'est au point que dans mon émotion je ne pouvais plus parvenir à écrire... ou, pour mieux parler, effet étrange et bizarre! tout ce que ma main droite écrivait, ma main gauche l'effaçait à l'instant... Cette image s'est gravée dans mon esprit avec tant de force, qu'il me semble toujours la voir; et à peine sorti de tant de confusion et d'angoisses, je me demande maintenant si je dors ou si je veille.

WOLSEY.

Chassez, sire, ces souvenirs pénibles : tout ce que produit le sommeil n'est que chimères et mensonges. — Voici des dépêches qui sont arrivées pour votre majesté, et c'est ce qui m'a fait entrer ici, car j'ai compris qu'elles devaient vous être remises sans retard.

LE ROI.

De qui sont-elles?

WOLSEY.

Celle-ci est de Léon X.

LE ROI.

Et cette autre?

WOLSEY.

De Martin Luther.

LE ROI.

S'il était permis d'interpréter un songe, vous verriez que ces dépêches sont la réalisation de ce que je viens de rêver. — La main avec laquelle j'écrivais était la droite, ce qui signifie la doctrine véritable pour laquelle je combats avec zèle; et la lettre du souverain pontife représente pour moi cette partie de mon rêve... Quant aux efforts que faisait ma main gauche pour effacer ces paroles de vérité et de lumière, cela n'indiquait-il pas que, plein de confusion, je verrais réunis ensemble le jour et la nuit, la thériaque et le poison?... Mais je vais vous montrer à qui doit demeurer la victoire... en élevant au-dessus de ma tête les dépêches de Léon X, et en foulant sous mes pieds la lettre de Luther. *(Au moment de faire ce qu'il vient d'annoncer, il prend les deux lettres l'une pour l'autre.)* Voyons maintenant ce que me mande sa sainteté... Mais qu'est ceci? et dans quels nouveaux doutes me plonge cette fâcheuse aventure?... Les dépêches que j'ai élevées au-dessus de ma tête, ce sont précisément celles de Luther... quelle funeste erreur! et de quoi me menace un pareil présage?... Je me meurs!... O puissances du ciel! qu'est-ce donc qui me va arriver?

WOLSEY.

Tout aujourd'hui vous afflige.. Mais, sire, quelle comète avez-vous vue éclairant le ciel de sa sinistre clarté? quelle montagne avez-vous vue trembler sur sa base? et quel soleil, se voilant tout à

coup, éclipsé par la lune jalouse, s'est montré à vos yeux comme taché de sang?... Eh bien, si rien de tout cela ne vous est apparu, que voulez-vous augurer, sire, de ce que je vous ai donné une lettre pour une autre, ou de ce que vous-même les avez mal interprétées?

LE ROI.

Vos paroles, Wolsey, ont le pouvoir de me consoler, et maintenant j'interprète en ma faveur l'heureuse erreur que j'ai commise. Oui! le souverain pontife étant la base inébranlable et le fondement de la foi, il a dû se placer sous mes pieds. Il est la pierre angulaire, et moi je ne suis que la colonne. Et dès lors il convient qu'il me serve de support, pour que moi-même je ne fléchisse pas sous le poids de ce monstre sauvage qui, porté sur les ailes du vent, remplit aujourd'hui le monde d'un vrain bruit. Ainsi les deux choses sont allées chacune à leur centre, l'une à terre comme une pierre solide, — et l'autre en l'air comme la flamme ou la fumée... Vous seul excepté, que personne n'entre aujourd'hui chez moi. Je veux écrire à Léon X et à Luther.

WOLSEY.

Je vous baise les pieds.

LE ROI, *à part*.

Je me sens accablé de tristesse.

Il sort.

WOLSEY.

Pour un homme d'une humble et basse naissance, je me suis bien élevé déjà, et je monte peu à peu au faite de ma fortune. Pour atteindre au sommet des grandeurs je n'ai plus qu'un échelon à franchir. Ambition, donne-moi la main... Flatterie, seconde-moi... Si vous voulez bien m'aider l'une et l'autre, quelque jour, j'espère, on me verra m'asseoir, fier et superbe, sur le siège de saint Pierre. — Moi, Thomas Wolsey, j'étais un pauvre étudiant, issu de parents obscurs; un astrologue me dit de m'attacher au roi, et que par ce moyen j'arriverais si haut que tous mes désirs seraient comblés. Jusqu'ici les promesses de l'astrologie n'ont pas été accomplies; car bien que je sois parvenu aux plus hautes dignités, il me reste à désirer tant que je n'aurai point placé la tiare sur ma tête... Il me fut prédit aussi qu'une femme serait cause de ma perte. Mais si maintenant je vois tous les rois concourir à ma grandeur, en quoi donc une femme pourrait-elle me nuire? . Je suis cardinal et légat, le roi Henri VIII me protège, François I^{er}, roi de France, et Charles Quint, empereur d'Allemagne, se disputent mon amitié; — car chacun d'eux sollicite contre l'autre l'alliance de Henri, lequel n'agit que par mes conseils... Je le déciderai en faveur de celui qui me fera parvenir au pontificat suprême.

Entrent THOMAS BOLEYN, CHARLES et DENIS.

BOLEYN.

L'ambassadeur de France, qui est depuis longtemps arrivé en notre cour, demande audience.

WOLSEY.

Qu'il revienne plus tard. On ne peut en ce moment parler à sa majesté.

Il sort.

CHARLES.

Qui est-ce qui vous a répondu ?

BOLEYN.

Je suis tenté de croire que c'est l'orgueil, la présomption et l'arrogance même... c'est-à-dire le cardinal Wolsey.

CHARLES.

On ne vous a pas traité ainsi en France.

BOLEYN.

Je ne sais par quel charme inconnu Wolsey a pu captiver à ce point le prince le plus éclairé, le plus sage, le plus instruit, un prince qui aurait pu professer dans les écoles la philosophie et la théologie... Mais, pour parler d'autre chose, j'ai à vous prier, monsieur, comme un généreux Français, de vouloir bien m'accorder ce soir l'honneur de votre société... Vous connaissez ma fille, vous l'avez vue en France. C'est une personne d'une beauté accomplie. Jamais la nature n'a rien fait d'aussi charmant... Eh bien, ma fille doit être reçue ce soir même dame du palais. Cet honneur, — auquel je n'avais aucun droit, — la reine — que Dieu garde ! — a daigné me l'accorder pour ajouter une illustration nouvelle à mon nom, et elle a amené ma fille ici avec elle. Puis-je espérer que vous voudrez bien vous trouver dans le cortège pour me faire honneur ?

CHARLES.

Vous savez, seigneur Boleyn, que mon plus vif désir est de vous être agréable, et dans l'invitation que vous m'adressez tout l'honneur sera pour moi. Je me trouverai au cortège comme un de vos serviteurs.

BOLEYN.

Le ciel vous garde !

CHARLES.

Et à vous qu'il vous accorde des jours heureux !

BOLEYN.

Il est tard ; je vais m'occuper des préparatifs. Adieu.

Il sort.

DENIS, à part.

Comme mon maître est triste !... (*Haut.*) Seigneur, vous ne me parlez pas ? Le roi vous a-t-il reçu ? et vous a-t-on remis vos dépêches ?... Retournerons-nous bientôt en France ?...

CHARLES, à part.

Oh ! non, plaise à Dieu ?

DENIS.

Dites-moi, est-ce aujourd'hui que nous partons ?

CHARLES.

Je n'ai pas à me plaindre à ce point du destin. Le roi ne m'a point reçu, on ne m'a point remis mes dépêches, et je ne retourne pas en France.

DENIS.

En vérité, je ne vous comprends pas, et je ne puis m'expliquer votre conduite. — Vous avez désiré cette ambassade, et jamais je n'ai pu savoir pourquoi vous étiez si joyeux de venir en Angleterre. Voilà longtemps que nous y sommes, et vous paraissez y demeurer toujours avec le même bonheur... Et lorsqu'on vous parle de retourner en France, la pensée de quitter ce pays vous attriste. Qu'est-ce à dire ? pourquoi me cacher vos sentiments, puisque je dois les savoir un jour ou l'autre ?

CHARLES.

Oui, en effet, il faut que je te confie mon secret, et d'ailleurs ce sera pour moi un plaisir. — Écoute donc.

DENIS.

Parlez.

CHARLES.

Thomas de Boleyn, homme plein de prudence et d'honneur, était venu en France comme ambassadeur du roi d'Angleterre. Il amenait avec lui, — dirai-je pour mon bonheur, ou pour mon malheur ? — sa fille Anne de Boleyn, modèle achevé de la beauté anglaise, sirène enchanteresse dont les yeux et la voix séduisent les mortels¹. Je la vis un jour à Paris. Plût à Dieu, non pas certes que je fusse devenu subitement aveugle, mais plutôt que j'eusse possédé tous les yeux dont est paré l'oiseau de Junon ! car on ne devrait contempler la splendeur de ce soleil qu'à travers mille et mille étoiles... Elle entra dans la salle du festin éblouissante de beauté... elle était, il m'en souvient, vêtue d'une étoffe d'argent et de soie bleue... c'est la couleur du ciel... A sa vue je me sentis soudain et transir et brûler, et mon cœur, jusque-là rebelle à l'amour, lui fut soumis. — Elle dansa ; je dansai avec elle ; et, je te l'avoue, je sentis naître en moi une certaine confiance, en m'apercevant, à la légèreté de ses pas, qu'elle n'était qu'une femme. Bien mieux, s'il faut te le dire, elle laissa dans ma main un mouchoir, gage d'espérance, mais aussi dépouille prophétique qui m'annonçait des regrets et des larmes. — Je supportai d'aimables rigueurs ; je lui exprimai de vive voix, je lui écrivis de folles protestations de tendresse ; je redoutai, j'éprouvai une cruelle jalousie ; je combattis, je surmontai de vains scrupules ; on me promit, on m'accorda de douces faveurs ; et à la fin la nuit silencieuse et le jour indiscret furent témoins de mon triomphe et de mon bonheur. — Oui, souvent le soleil naissant m'a

¹ Anne de Boleyn fut élevée en France, à la cour de la reine femme de Louis XII.

surpris en adoration devant cet astre incomparable... Souvent aussi lorsque la nuit venait couvrir la terre de ses voiles, moi j'accourais au jardin de ma divinité, où les oiseaux et les fleurs, où les ruisseaux et les fontaines comme moi lui parlaient d'amour.—N'as-tu jamais vu l'abeille légère voltigeant autour de la rose, s'approcher, puis s'éloigner, jusqu'à ce qu'elle aspire le suc parfumé de sa corolle ? N'as-tu jamais vu l'amoureux papillon tourner autour d'un flambeau jusqu'au moment où, par elle invinciblement attiré, il livre à la flamme les couleurs de ses ailes ? Ainsi mon amour timide tourna longtemps autour de ce flambeau et de cette rose ; mais à la fin, devenant plus hardi, comme le papillon il brûla ses ailes, mais aussi, comme l'abeille, il déroba un doux parfum¹.—Oh ! mille fois heureux celui de qui l'amour obtient une si belle récompense ! On a dit, je le sais, qu'au moment où la passion triomphe, l'espérance meurt et naît l'oubli. Mais ceux qui tiennent ce langage n'ont jamais aimé.—Cependant le seigneur de Boleyn avait achevé son ambassade, et il retourna en Angleterre avec sa fille. Moi je demeurai seul, ne sachant plus que devenir, privé du soleil qui m'éclairait, privé de l'étoile polaire qui dirigeait ma vie. — C'est pourquoi j'ai demandé au roi cette ambassade ; je suis venu à Londres, et je me félicite que le roi Henri VIII m'ait aussi longtemps retenu. Puissé-je demeurer ici encore un siècle, quoique j'aie appris avec peu de plaisir que ma belle maîtresse allait venir au palais !... Et maintenant tu sais mon secret ; tu sais mon amour, mon inquiétude et ma crainte.

DENIS.

Mais, mon seigneur, que craignez-vous, que redoutez-vous, si vous devez l'épouser ?

CHARLES,

Mon père hésite beaucoup à m'accorder son consentement.—D'ailleurs, te l'avouerai-je ? Anne, cette femme si belle, si charmante, est remplie d'ambition, d'arrogance et de vanité ; et bien qu'en public elle se montre catholique, je la crois en secret luthérienne. Tous ces défauts m'effrayent ; et il vaut mieux pour moi, ce me semble, la posséder comme amant, que de risquer, en l'épousant, d'en venir aux regrets. — Mais quel est ce bruit ?

DENIS.

C'est Anne qui arrive au palais.

CHARLES.

Oui, à cet éclat qui brille, j'aurais dû deviner que le soleil paraissait.

Entre PASQUIN, vêtu d'une manière grotesque.

PASQUIN.

Comme je suis bien accoutré et galant !... Mais que se passe-t-il donc ? voilà du nouveau ! C'est le cortège, et l'on n'a pas pensé à

..... Y avia y mariposa,
Quemé las alas, y llegué á la rosa.

moi ! cela n'est pas raisonnable, cela n'est pas juste... Doucement, s'il vous plaît. Qu'on m'attende !

DENIS.

C'est un fou que le roi aime beaucoup.

PASQUIN.

Je suis le galant des galants.

CHARLES.

Est-il possible qu'un roi si sage s'entoure de fous et de bateleurs !

DENIS.

L'ayant rencontré dans un corridor du palais, j'ai demandé qui il était. Voilà comme je l'ai appris. Il s'amuse à faire le prophète, et son plaisir, sa marotte, c'est de prédire les choses futures.

CHARLES.

Voici que l'on entre.

PASQUIN.

Que les braves gens me fassent place, et au plus vite ! Un fou ici de plus ou de moins, cela ne gênera personne.

CHARLES.

La reine est allée au devant d'elle... La reine Catherine est une femme céleste... En vérité, voilà une grande faveur !

Entrent d'un côté ANNE DE BOLEYN, THOMAS BOLEYN, un Capitaine et le Cortège, et de l'autre la REINE, l'INFANTE MARIE et MARGUERITE POLE.

ANNE.

Si mon humilité mérite en ce jour une faveur si haute, que votre majesté me permette de lui baiser la main. Une fois que je tiendrai sur ma bouche cette main charmante, je pourrai défier le sort, et tous mes souhaits ambitieux seront satisfaits. Qu'elle vive toujours plus glorieuse l'auguste reine qui daigne m'accorder tant d'honneur ; qu'elle vive d'âge en âge autant que le soleil doit durer de siècles ; et puisse toujours briller auprès d'elle cette illustre infante, jeune et charmant phénix dans lequel s'est reproduite sa gloire !

LA REINE.

Venez, Anne, dans mes bras ; venez embrasser, non pas une reine, mais une amie. Levez-vous : ces vaines cérémonies ne peuvent plaire qu'à ces princes dont le cœur est rempli d'orgueil, et de telles marques de respect ne sont dues qu'à Dieu seul. Celui qui les accepte commet une véritable usurpation. Et surtout on ne peut les recevoir d'une personne dont la beauté merveilleuse annonce une prédilection particulière de Dieu. — Baisez la main à l'infante, et embrassez les dames.

ANNE.

O princesse et madame ! comment ai-je pu mériter de voir dans le même jour deux soleils ? car à peine l'un s'est-il retiré, que l'autre se montre à mes regards. — Daignez me donner votre main.

L'INFANTE.

Non pas, Anne de Boleyn, embrassez-moi.

ANNE.

Vous me comblez d'honneur.

LA REINE.

Maintenant, Anne, celle qui s'avance pour vous embrasser c'est Marguerite Pole.

ANNE.

La renommée l'a proclamée la dixième Muse.

MARGUERITE.

Je mériterais ce surnom s'il m'était permis de dérober à votre esprit ses grâces et à votre beauté son éclat¹.

PASQUIN.

Vous n'aimez pas, je le sais, madame, à me voir me mêler à la conversation; mais, pour cette fois seulement je vous demanderai la permission de parler. Souffrez donc, noble reine, que je dise quelques mots. L'occasion est magnifique, et si je ne pouvais pas dire ce qu'il me plait, de quoi me servirait d'être fou?

LA REINE.

Je n'ai rien contre toi, Pasquin. Mais une chose m'afflige, c'est de penser que tu as été autrefois un homme distingué par son esprit et sa science, et de te voir ainsi aujourd'hui, et content.

PASQUIN.

C'est pour cela que Dieu nous a donné à vous la sagesse et à moi la folie; et à ce propos voici un conte. — Il y avait à Londres un aveugle si aveugle qu'en plein midi il ne voyait pas le corps de ceux avec qui il parlait. Or, par une belle nuit qu'il pleuvait à seaux et qu'il tombait des haliebardes, — comme une de ces nuits passées, — mon aveugle allait cheminant par les rues, en tenant à la main des pailles enflammées. Quelqu'un l'ayant rencontré et reconnu : « Qu'est ceci l'ami? lui dit-on; si vous ne pouvez pas vous éclairer, pourquoi porter cette lumière? » — A quoi mon aveugle : « Si moi je ne vois pas la lumière, celui qui vient la voit, et ainsi on ne risque pas de me heurter. Si ce flambeau ne me fait pas voir, il fait du moins que l'on me voit. » Moi — pour appliquer le conte — je suis l'aveugle; et lorsque je vais donner contre vous, Dieu vous a laissé dans ce but le flambeau de l'entendement. Si je suis gai et que vous soyez triste, écarterez-vous de mon chemin. Car moi j'éclaire avec mes folies... Et maintenant, madame, puisque l'occasion s'en présente, permettez, je vous prie, que je dise devant vous à la demoiselle de Boleyn, — selon ma science astrologique, — la destinée que le ciel lui prépare et la fin réservée à sa beauté.

MARGUERITE.

Voilà encore sa folie.

¹ En créant ce personnage, Calderon aura voulu sans doute rendre un hommage indirect à cardinal Pole, qui plus tard réconcilia l'Angleterre avec le saint-siège.

L'INFANTE.

Cela va nous divertir.

PASQUIN.

Et d'abord, pour commencer, mademoiselle, je vous dirai que vous m'avez la mine d'une franche scélérate. Vous affectez vainement de déguiser vos sentiments sous l'apparence de la gravité et du dédain : vous êtes entrée au palais le cœur plein de joie. Plaise à Dieu que ce soit pour votre bien !... Mais oui... je vois que vous y serez très-aimée, très-recherchée, très-honorée. Oui ; votre faveur sera si grande qu'un moment vous commanderez à l'Angleterre... Puis on vous verra mourir en un lieu élevé.

ANNE, à la Reine.

J'écoute ses folies comme un heureux présage. Et en effet, étant votre créature, je suis placée si haut, que je me vois dans la région du soleil.

LA REINE.

Vous méritez plus d'honneur encore. — Jamais l'affection ne s'arrête, jamais elle ne perd entièrement courage. — Ce qui me fait parler ainsi, c'est que je n'ai pas encore vu d'aujourd'hui le roi, monseigneur... Il faut que j'entre chez lui pour m'informer de sa santé.

CHARLES.

Qu'elle est belle !

BOLEYN.

Qu'elle est charmante !

Thomas Boleyn, Charles, Denis et le Capitaine sortent.

PASQUIN, à part.

La demoiselle a vraiment beaucoup d'esprit !

LA REINE.

Que fait Henri ?

Entre WOLSEY.

WOLSEY.

Madame, le roi est à écrire dans son appartement ; et comme il a donné l'ordre qu'on ne le laissât déranger par qui que ce soit, — votre majesté ne peut entrer.

LA REINE.

Me connaissez-vous ?

WOLSEY.

Oui, madame, vous êtes ma reine. Rien ne peut empêcher de reconnaître votre majesté.

LA REINE.

Comment donc alors, Wolsey, avez-vous l'audace d'arrêter mes pas ?

WOLSEY,

Je me conforme, madame, aux ordres du roi.

LA REINE.

Insensé et orgueilleux, rendez grâce à votre titre de prince de l'Église. Cette pourpre que vous avez obtenue, vous fils d'un bou-

cher, à force de souplesse et d'intrigues, vous protége à mes yeux. Sans cela... Mais au moins sachez, puisque vous êtes un autre Aman, que les ordres d'Assuérus ne s'étendent pas jusqu'à Esther.

Elle sort.

WOLSEY, à l'Infante.

Madame...

L'INFANTE.

Assez, Wolsey.

WOLSEY.

Votre altesse me voit à ses pieds...

L'INFANTE.

C'est bien.

WOLSEY.

Avec le désir de la servir.

L'INFANTE.

Je vous crois ; levez-vous.

L'Infante sort avec toutes ses Dames.

PASQUIN.

Et lorsque je voudrai parler au roi, que personne ne se mette sur mon chemin ; car si vous êtes un autre Aman, les ordres de don Suérus ne s'étendent pas jusqu'à Estelle ¹.

Il sort.

WOLSEY.

Qu'ai-je vu ? qu'ai-je entendu ? la reine Catherine, si indulgente pour tout le monde, n'a de colère que contre moi ! Son cœur, habituellement si doux et si facile, se montre avec moi seul intraitable !... Le gouverneur qui m'a élevé ² me prédit, entre autres choses, qu'une femme serait la cause de ma perte ; et puisqu'il a deviné juste en tout le reste, je dois le croire aussi sur ce point... Mais si ce n'est vous, ô reine ! qui donc, quelle femme pourrait-ce être ?... Oui, sûrement, c'est la reine qui me menace, et qui doit amener ma perte. — Eh bien ! alors prévenons-la, et quand même de ce conflit, devrait sortir la guerre civile, que le fils d'un boucher soit l'étonnement de l'Angleterre !

Il sort.

SCÈNE II.

Une autre salle dans le palais.

Entrent THOMAS BOLEYN et ANNE.

BOLEYN.

Vous voilà désormais, ma fille, établie dans ce palais. A vous désormais de fixer l'inconstance de la fortune. Le roi m'honore de

¹ Pasquin parodie les derniers mots prononcés par la reine.

² *El ayo que me crió.*

Le mot *ayo* veut dire tout à la fois *nourricier* et *gouverneur* ; et le verbe *criar* signifie en même temps *nourrir* et *élever*. Wolsey étant né, comme il l'a dit, de parents pauvres, il n'y a pas de raison pour qu'il ait eu plutôt un gouverneur qu'une nourrice étrangère ; mais on doit supposer, ce nous semble, que la prédiction a dû être faite par un homme instruit et savant plutôt que par un paysan grossier.

sa bienveillance, la reine vous aime et vous protège ; j'ai fait pour vous ce que j'ai pu. Maintenant, vous, faites votre devoir.

ANNE.

En vérité, si vous n'étiez mon père, je trouverais plaisants vos conseils, qui sont toujours hors de propos. Où donc est le trône que vous m'avez donné ? de quelle couronne éclatante avez-vous ceint mon front, pour que vous puissiez vous vanter d'avoir procuré ma grandeur ?... J'ai eu la faveur insigne de me prosterner aux pieds d'une femme... Quelle gloire ! et quel triomphe !... moi, ployer le genou ! moi d'un air joyeux baiser la main de la reine, alors même qu'elle verrait quatre royaumes obéir à son sceptre !... Ah ! vous eussiez mieux fait de me conduire au fond des bois, où du moins j'aurais régné sur les animaux sauvages. Mieux valait pour moi le plus affreux désert que cet esclavage de la cour, où tout excite mon envie sans que je sois un objet d'envie pour personne... Mais non, me voilà, dites-vous, arrivée à la fortune. Eh bien ! je servirai. Qu'importe, puisqu'il vous plait ainsi.

BOLEYN.

J'ai toujours redouté pour vous votre caractère hautain. Mais avec l'esprit que vous avez apprené à vous vaincre. Vous avez sous les yeux la reine la plus vertueuse et la plus sainte : regardez-vous dans ce précieux miroir, et réglez sur elle vos pensées... Pour moi, je vous le répète, j'ai fait ce que j'ai pu ; à vous maintenant de vous bien conduire.—Il est un Dieu, et j'ai beau être votre père, il peut arriver qu'à ma fille je préfère l'honneur, et sa mort à sa vie.

Il sort.

Entrent CHARLES et DENIS.

CHARLES.

La voilà seule.

DENIS.

Avancez donc.

CHARLES.

Puis-je vous parler dans le palais ? puis-je, sans manquer au respect que je dois à ces lieux, — vous dire, ô ma dame bien aimée, les soupirs et les larmes que m'a coûtés notre séparation ? — Loin de vous, loin de vos yeux qui m'éclairent, semblable à cette fleur qui porte le nom du soleil et qui l'a vu disparaître, je languis, je dessèche et meurs. Mais près de vous, comme l'héliotrope devant l'astre qui est tout pour lui, je me sens de nouveau renaitre et vivre.

ANNE.

Et moi, noble Charles, — malgré le respect que me commandent ces lieux, — je vous le dirai : je suis près de vous comme cette flamme docile qu'un souffle éteint et qu'un souffle rallume. Vous me parlez, vous respirez près de moi, et aussitôt je sens revenir ma vie et mon âme.

CHARLES.

Lorsque le sort jaloux m'enlève toutes les occasions de vous voir, je n'ai qu'une consolation ; c'est de savoir que vous m'avez conservé une place dans votre mémoire.

ANNE.

Aimez donc, et soyez fidèle ; car cette place, vous l'avez toujours.

CHARLES.

Hélas ! dans l'amour on craint, dans l'absence on s'inquiète, et celui qui ne se reconnaît aucun mérite a bientôt perdu l'espoir.

ANNE.

Quand on est aimé, on ne doit avoir nulle crainte.

CHARLES.

Eh bien, qui est aimé ?

ANNE.

C'est Charles.

CHARLES,

Qui est distingué par vous ?

ANNE.

Celui qui tient en sa main ma volonté.

CHARLES.

Qui est constant ?

ANNE.

Celui qui surmonte tous les obstacles.

CHARLES.

Et comment ?

ANNE.

Par l'amour.

CHARLES.

Voici mon cœur.

ANNE.

Votre cœur aime donc ?

CHARLES.

Oui.

ANNE.

Et qui donc ?

CHARLES.

Vous le savez.

ANNE.

Il ne changera pas ?

CHARLES.

Jamais.

ANNE.

A qui êtes-vous ?

CHARLES.

A vous pour toujours.

ANNE.

Et où est la garantie ?

CHARLES.

Voici ma main.

ANNE.

Vous me la donnez comme époux ?

CHARLES.

Oui, mille fois oui, — quoiqu'un injuste père me veuille marier en France... Mais en ce moment je suis à Londres.

ANNE.

Voici le roi qui vient avec la reine.

CHARLES.

Il ne doit pas me voir qu'il ne m'ait accordé audience. Adieu, madame.

ANNE.

Adieu.

Charles sort.

Entrent le ROI, WOLSEY, la REINE, l'INFANTE et les Dames.

ANNE, *à part*

Il faut donc encore que je baise la main du roi, et que je mette un genou à terre ! n'est-ce pas une humiliation ? (*Haut.*) Seigneur, que votre majesté me permette de baiser sa main.

LE ROI, *troublé, à part.*

Ciel ! qu'ai-je vu ?

ANNE.

Daignez, sire...

LE ROI.

Je n'en reviens pas.

ANNE.

Accordez-moi cette faveur.

LE ROI.

Quel étrange prodige !

LA REINE, *à part.*

Le roi paraît surpris de la voir.

ANNE.

Sire, votre esclave...

LE ROI, *à part.*

Tout mon cœur est ému.

ANNE.

L'heureuse Anne de Boleyn, prosternée à vos pieds, sollicite l'honneur de baiser votre main.

LE ROI, *à part.*

Eh quoi ! mon âme se trouble de nouveau ? mes yeux voient de nouveau cette vaine image qui leur est apparue. (*Bas, à Wolsey.*) Voilà celle que j'ai vue ce matin dans mon sommeil. Mais en ce moment je ne dors pas, je suis éveillé, j'ai la plénitude de ma raison. (*À part.*) Qui es-tu ? quel est ton nom, ô femme qui m'apparais comme une divinité, et qui m'enchantes par ta beauté après m'avoir effrayé par de sinistres présages ?... Tu es pour moi tout à la fois et

lumière et ténèbres, et tu excites tout à la fois mon amour et ma crainte.

WOLSEY, *bas, au roi.*

Sire, dissimulez.

LE ROI.

Est-il en mon pouvoir, dans le trouble où je suis? (*A Anne, à demi-voix.*) Charmante Anne de Boleyn, levez-vous. Si le ciel a voulu que je vous aie laissée un moment à mes pieds, c'est qu'un trouble inconnu s'était emparé de tout mon être. Mais ce motif ne saurait me justifier; car ce n'est pas la première fois que je vous vois... Levez-vous donc.

ANNE.

Si de votre main vous m'aidez à me lever, sire, je puis monter jusqu'au ciel. Mais non, ceux qui sont à vos pieds ont assez d'honneur, et ne doivent pas prétendre à une plus haute sphère. (*A part.*) Suis-je assez humiliée?

LE ROI.

Vous avez autant d'esprit que de beauté.

L'INFANTE.

J'envierais sa faveur, si l'envie pouvait pénétrer jusqu'à moi.

LA REINE.

Je serais jalouse, si ma tendresse pouvait concevoir de la jalousie.

ANNE.

Songez-y, de grâce, madame, vous faites injure à ma reconnaissance.

LE ROI.

Oui, toutes deux peuvent être jalouses, surtout, madame, quand elles voient votre beauté divine.

Il sort.

MARGUERRITE.

Anne de Boleyn, vous entrez au palais sous une étoile favorable. Plaise à Dieu — car c'est là l'essentiel, — que vous en sortiez aussi heureusement!

JOURNÉE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Une salle dans le palais.

Entrent le ROI et WOLSEY.

WOLSEY.

Calmez-vous, sire.

LE ROI.

Cela m'est difficile. Celui qui aime d'un fol amour ne trouve de calme que dans sa douleur et de soulagement que dans ses larmes.

— A la mort des rois on voit, dit-on, des ombres fantastiques, des oiseaux de feu, qui parcourent les airs, des comètes qui éclairent le ciel d'une lumière sinistre. Moi, j'ai vu la comète fatale, présage de mort, dans ce rêve affreux qui remplit mon âme d'horreur. Laissez-moi donc, laissez-moi mourir par la main de celle qui me tue. La mort me doit être douce, puisque c'est Anne de Boleyn qui me la donne.

Entre PASQUIN.

PASQUIN.

Le roi est triste. De quoi lui sert tout son pouvoir, s'il ne peut pas être gai quand il lui plait? (*Haut.*) Vous avez donc, sire, quelque sujet d'ennui?

LE ROI.

Oui; car ni la majesté ni le sceptre ne peuvent rien contre nos passions..... Et je suis triste.

PASQUIN.

Eh bien! moi, je dis que je ne regrette pas du tout de n'être pas roi lorsque je suis gai.... et sur ce propos il me vient une petite histoire. — Un philosophe avait établi son séjour sur le haut d'une montagne, ou dans le fond d'une vallée, — cela ne fait rien à l'affaire; — et un soldat venant à passer, se mit à causer avec lui. Après avoir jase de chose et d'autres: « Est-il possible, dit le soudard, que vous n'ayez jamais vu notre roi, le grand Alexandre? Ne savez-vous pas ses victoires, sa gloire? N'avez-vous jamais ouï dire que la renommée l'avait proclamé l'empereur de l'univers? » A quoi le philosophe: « N'est-il pas un homme? et dès-lors, qu'importe que je le voie au lieu de te voir toi-même? Mais non; pour que tu comprennes bien l'erreur où tu es, arrache du sol une de ces fleurs, emporte-la avec toi, et dis à ce grand Alexandre que je le prie de me faire une fleur semblable: tu verras bientôt à quoi se réduit ce merveilleux génie que le monde admire, et combien il est faible et petit, puisque, après avoir remporté tant de victoires, ton maître ne peut pas me faire une fleur aussi vulgaire, et que l'on trouve dans la campagne à chaque pas. » De même vous, sire, vous un si grand monarque, vous un roi dont on vante l'intelligence et la puissance, vous ne pouvez à volonté être gai, chose commune que l'on voit souvent chez un va-nu-pieds et chez un meurt-de-faim.

LE ROI.

Tes contes m'amusement.

PASQUIN.

Et vous, de peur de m'amuser, vous ne me donnez rien.

LE ROI.

Parle, que veux-tu?

PASQUIN.

Que vous m'établissiez, je vous prie, défigureur de la cour et du

palais, je veux dire dénonciateur des figures ¹. Car il convient qu'il y ait un juge des figures, lequel obtienne de tous ceux dont il dénoncera la figure, une pièce de monnaie.

LE ROI, *à part*.

Voyons un peu où il en veut venir avec cette nouvelle folie. (*Haut.*) Soit ! Pasquin, je t'accorde cette grâce.

PASQUIN.

Eh bien, cardinal, payez-moi.

WOLSEY.

Pourquoi cela ?

PASQUIN.

C'est que vous portez la barbe aussi peu fournie qu'un jeune bouc, loin de l'avoir plus longue et plus ample que celle des autres courtisans. Mais je ne m'en étonne pas, si c'est la mode. Moi, je me suis l'autre jour trouvé avec une dame, — ceci, vive Dieu ! est une histoire authentique, — et comme je ne lui voyais pas d'hypochondrie, la maladie à la mode.... Mais je me sauve, sire ; car j'entends la reine qui vient avec deux ou trois cents dames pour égayer un peu votre mélancolie ; et la reine n'aime pas à me rencontrer ici.

LE ROI.

Elle ne cherche en rien à m'être agréable. Ne vous en allez pas, cardinal. Et afin que je ne fasse pas quelque folie en revoyant cette beauté céleste, dites-moi, qui accompagne la reine ?

WOLSEY.

D'abord je dois nommer l'infante.

LE ROI.

Et puis ?

WOLSEY.

Ensuite, Marguerite Pole.

LE ROI.

Elle m'est insupportable.

WOLSEY.

Elle est la favorite de la reine.

LE ROI.

Et qui vient après ?

WOLSEY.

Jeanne Seymour.

LE ROI.

Quoiqu'elle ne soit point belle, elle a bon air et bonne grâce.

WOLSEY.

Ensuite vient Anne de Boleyn.

¹ De tu corte figurin...
 Quis esto es ser denunciador
 De figuras.

LE ROI.

Assez! assez! car à ce mot, à ce nom, je sens mon âme qui abandonne mon cœur pour se placer sur mes yeux. Vous m'avez fait un bien vif plaisir : que voulez-vous en récompense?

WOLSEY.

Je demanderai seulement, sire, que vous acheviez votre ouvrage. — Par la mort de Léon X, le siège pontifical est devenu vacant; Charles-Quint et François I^{er}, roi de France, me protègent; daignez vous joindre à eux, et sans nul doute j'obtiendrai la tiare.

LE ROI.

C'est ce que je désire le plus. Comptez sur mon appui.

WOLSEY.

Vous élèverez ainsi un vassal qui vous est tout dévoué.

Entrent la REINE, l'INFANTE, et les Dames.

LA REINE.

Eh quoi! monseigneur, vous souffrez. et moi je vis! Vous êtes triste, et je ne meurs pas de votre ennui! — Ah! je ne vous aime donc pas, puisque je ne sens pas plus vivement vos peines. — Comment vous trouvez-vous?

LE ROI, *à part*.

Quel bavardage!

LA REINE.

Êtes-vous mieux?

LE ROI.

Quelle femme fatigante!... Voilà mon mal et mon déplaisir!...

LA REINE.

Je voudrais, sire, pouvoir partager vos peines... Je ne vous parle pas de partager ma joie, car puis-je avoir de la joie, alors que vous n'en avez pas?... Mais ces dames m'ont accompagnée afin de vous distraire par leurs jeux, leurs chants et leurs danses. La belle Seymour est une douce sirène dont la voix charme l'oreille. Marguerite est célèbre par son talent poétique : elle a aujourd'hui la palme. Enfin Anne de Boleyn.....

LE ROI, *à part*.

Ah! malheureux!...

LA REINE, *continuant*.

..... Danse dans la perfection. — Et si ces amusements sont impuissants à vous distraire, l'infante connaît les principes de la philosophie morale..... moi je sais plusieurs langues différentes..... Choisissez dans tout cela ce qui pourra le mieux vous divertir.

LE ROI, *à Wolsey*.

Une seule chose pourrait me plaire, — ce serait de voir danser Anne de Boleyn.

WOLSEY, *au roi.*

Afin qu'on ne remarque pas votre choix, demandez d'abord aux autres dames de chanter et de dire des vers.

LA REINE.

De quoi votre majesté parle-t-elle avec Wolsey ?

LE ROI.

Nous causons d'affaires d'importance.

LA REINE.

Cardinal, sortez d'ici. Ce n'est pas le moment de parler d'affaires sérieuses, et là où je suis, sa majesté n'a pas besoin de vous. — Vous ne vous en allez pas ?

WOLSEY, *à part.*

Oui, femme odieuse, je vais en un lieu où je puisse m'occuper de ton châtiment et de ma vengeance !

LE ROI.

Je n'aurai donc pas un plaisir qui soit de votre goût ?

LA REINE.

J'ai de grands motifs pour agir ainsi. Je tiens le cardinal Wolsey pour un flatteur, pour un ambitieux qui cherche plutôt son accroissement particulier que le bien du royaume, et dont l'orgueil n'a pas de bornes. Mais je crains de vous affliger en vous parlant ainsi. Que les dames s'empressent à vous divertir. — Jeanne Seymour, prenez un instrument et chantez.

JEANNE SEYMOUR.

Je vais chanter un air qui est bien ancien, mais dont les paroles sont parfaites.

Dans un enfer, tous deux
Nous devons trouver le bonheur;
Vous en me voyant souffrir,
Moi en vous voyant témoin de ma souffrance.

LE ROI.

J'aime beaucoup l'air et les paroles.

LA REINE.

Et je n'aime pas moins la façon dont elle chante.

PASQUIN.

En effet, je croyais entendre un petit chardonneret.

LA REINE.

Puisque ces paroles plaisent à votre majesté, je vais dire une glose que l'on a composée sur ce sujet ¹.

Dans un enfer, tous deux
Nous devons trouver le bonheur;
Vous en me voyant souffrir,
Moi en vous voyant témoin de ma souffrance.

Mon amour désire deux choses également difficiles à obtenir; et

¹ On appelle *glose*, des variations sur un thème poétique. Nous trouvons aussi des gloses dans nos anciennes poésies françaises, et c'est de ce mot qu'est venu le verbe *gloser*.

c'est, — quand je me trouve près de vous, ou que vous cessiez de me haïr, ou que je cesse de vous aimer. Vous et moi, sans espoir nous aimons et nous haïssons ; et puisqu'un Dieu nous condamne à un pareil tourment, nous sommes — *dans un enfer tous deux.*

Avec le suc d'un élégant œillet dont les couleurs réjouissent la vue, la difforme araignée compose son venin, et la douce abeille distille son miel. Ainsi chacune d'elles suit l'instinct qui la guide. Nous de même, en obéissant chacun à nos sentiments, — *nous devons trouver le bonheur.*

Si vous, seulement pour satisfaire votre haine vous ne cessez de me témoigner vos mépris, je puis aisément vous punir ; car il suffit à ma vengeance de ne cesser point de vous aimer. De la sorte nous sommes également punis, moi de votre amour, vous de votre dédain ; moi en voyant que vous me détestez, — *vous en me voyant souffrir.*

En vain j'espère que vous pourrez changer ; mon tourment est intolérable ; car vous savez que je vous aime, et moi je sais que vous me haïssez. Mais l'amour, divinité puissante, nous châtiara, moi de ma folle tendresse, vous d'un injuste dédain ; et nous serons tous deux punis, — vous, en voyant la souffrance que vous causez, — *moi en vous voyant témoin de ma souffrance.*

LE ROI.

Ces vers sont fort bien.

PASQUIN.

Ce n'est pas mon avis. Tout au plus si je les trouve passables.

L'INFANTE.

Quels défauts y trouvez-vous donc ?

PASQUIN.

Je suis poète, et en fait de vers je n'aime que les miens. Le reste ne vaut pas le diable.

L'INFANTE.

Maintenant Anne de Boleyn devrait danser.

ANNE.

J'y consens, puisque tel est votre désir.

LE ROI.

Amour, dissimulons.

PASQUIN.

Que va-t-on jouer ?

ANNE.

Une brillante¹.

Après avoir dansé un moment, Anne de Boleyn tombe aux pieds du roi.

¹ Anne dit : *la Gallarda* (la Gaillarde). Le mot espagnol *gallardo* signifie *beau, élégant, brillant*, et par conséquent, on a fort mal traduit le mot *Gallarda* à l'époque où cette danse fut introduite en France. Je soupçonne qu'on se sera contenté de franciser le mot espagnol. Quoiqu'il en soit, les personnes de goût comprendront sans peine les motifs particuliers qui nous ont décidé à rétablir le véritable sens de ce mot.

LE ROI.

Comment! vous tombez à mes pieds!

ANNE.

Non pas, sire; dites plutôt que je me suis élevée jusque-là. Car c'est la plus haute sphère où une simple mortelle puisse atteindre.

LE ROI.

Soyez sans crainte, puisque mon bras vous relève. (*A demi-voix.*) Plût à Dieu, beauté céleste, que vous fussiez tombée sur ce cœur qui vous adore!

ANNE.

Je sais tout ce que je vous dois, sire. N'ajoutez pas un mot.

PASQUIN.

Cette demoiselle a-t-elle bien dansé?... Pour moi je n'entends rien à aucune danse : toutes me paraissent les mêmes ; car toutes consistent à sauter de côté et d'autre. La belle chose de courir à droite, à gauche, et puis de bondir, comme un ballon, au son d'une guitare!

Entre THOMAS BOLEYN.

BOLEYN.

Sire, l'ambassadeur de France demande à parler à votre majesté.

LA REINE.

Wolsey l'a retenu longtemps ici; j'ignore dans quel but.

PASQUIN.

Puisqu'il s'agit de choses sérieuses, je m'en vais ailleurs, à la chasse aux figures¹. Alerte! alerte! que chacun prenne garde à soi!

Il sort.

LE ROI.

Faites-le entrer.

THOMAS BOLEYN se retire et rentre aussitôt avec CHARLES.

CHARLES.

Monarque très-chrétien, prosterné devant vous, je baise cette main qui est l'admiration du monde, soit qu'elle se serve de la plume ou de l'épée. Depuis le jour où je vous ai remis mes lettres de créance, j'ai impatiemment attendu cette occasion.

LE ROI.

Des raisons de santé et mes nombreuses occupations m'ont empêché jusqu'ici de vous donner vos dépêches.

CHARLES.

Puisqu'il m'est permis, sire, de paraître devant vous, je vous dirai en peu de mots le sujet qui m'amène... (*A part.*) Si toutefois l'amour me laisse assez de force. (*Haut.*) François I^{er}, mon maître, désirant l'alliance des lis de France avec les lis d'Angleterre², —

..... Quiero ir á casa
De figuras.

¹ Les rois d'Angleterre ont eu longtemps, comme on sait, des fleurs de lis dans leurs armes.

fleurs charmantes qui, entrelacées, auraient le pouvoir de braver les autans jaloux,—et voulant d'ailleurs prévenir les dissensions qui menacent aujourd'hui tous les états chrétiens, vous demande en mariage pour le prince d'Orléans, son noble fils, l'illustre infante Marie. — Que votre majesté daigne s'entendre avec son parlement, pour opérer l'union des deux royaumes. Voilà, sire, mon ambassade.

LE ROI.

J'y réfléchirai à loisir.

CHARLES.

Puisse le ciel, sire, vous accorder de longs jours ! puissiez-vous, comme l'oiseau tant vanté de l'Arabie, traverser, immortel, tous les âges !

LA REINE, au Roi.

Vous êtes triste, je vous suis. Mon âme ne veut pas s'éloigner de là où elle vit.

LE ROI, à part.

S'il en est ainsi,—ô fille divine ! il est certain que je vis sans mon âme, car tu la possèdes tout entière.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Une autre salle dans le palais.

Entre WOLSEY.

WOLSEY.

Rien maintenant ne succède selon mes souhaits. Mon sort a changé. O Fortune, arrête, arrête encore un moment ta roue.... Contre le droit des gens et l'usage des cours, je laissais l'ambassadeur sans réponse, afin de conserver l'amitié des deux rois. Tant que l'on n'aurait pas disposé de la main de l'infante, j'aurais entretenu l'espérance de Charles-Quint et de François... et tous deux auraient appuyé mes prétentions... et après, que m'importait le mécontentement de l'un ou de l'autre ? Et voici que le roi Henri a reçu l'ambassadeur de France, et, de plus, à ce que l'on m'apprend, Charles-Quint, malgré ses promesses, a élevé à la pourpre son précepteur, Adrien. C'est la reine à qui je dois attribuer tout ce qui m'arrive : qu'elle meure donc, qu'elle meure, et comme mon ennemie et comme parente de l'empereur... Mais ce n'est pas assez : il faut aussi que je me venge du pape qui n'a pas craint de m'enlever ce pouvoir auquel j'aspirais ; et pour cela, j'introduirai dans ce royaume une hérésie nouvelle. — Anne de Boleyn vient à propos, comme si elle m'eût entendu. Voyons, par un stratagème, si elle a le courage nécessaire pour me seconder. C'est en elle que repose tout mon espoir, et je saurai bientôt le succès réservé à ma vengeance.

Entre ANNE DE BOLEYN.

WOLSEY.

Que votre majesté, madame... Mais qu'ai-je dit ? Comme je viens

de laisser la reine en ce lieu, je croyais encore lui parler. Pardonnez, excusez mon erreur.

ANNE.

Vous me demandez pardon de ce que vous m'avez donné le titre de majesté ! Pensez-vous donc que ce mot ait choqué mon oreille ? et ne voyez-vous pas que je vous dois plutôt des remerciements ? Où est, je vous prie, l'offense ? — Plût au ciel, seigneur cardinal, qu'à chaque instant vous commissiez la même erreur, et qu'à chaque instant je l'entendisse ! Plût au ciel, enfin, que je pusse m'entendre donner ce titre, non plus par inadvertance, mais comme m'appartenant légitimement, dussé-je payer un tel honneur de ma vie ! Quelle femme pourrait se fâcher de ce qu'on lui donne un titre si beau et si doux ? — Hélas !

WOLSEY, *à part*.

Je puis continuer. (*Haut.*) Vous avez bien raison, madame, touchant le pardon que je sollicitais... Je pourrais moi-même vous dire bien des choses sur le mot qui m'est échappé, et qui, peut-être, n'était pas tout à fait irréfléchi. Mais ce ne serait pas sans danger, et il vaut mieux me taire... J'ajouterai seulement qu'un sujet si délicat ne doit pas être ainsi traité en passant. — Le ciel vous garde ! Adieu.

Il fait semblant de s'en aller.

ANNE.

Non, non ! nous sommes seuls, et je ne vous laisse pas sortir que vous ne m'ayez confié tout ce que vous pensez.

WOLSEY.

Mais ce secret, vous, femme, vous saurez le garder ?

ANNE.

Par le ciel ! ce sera le secret de la tombe.

WOLSEY.

Et au besoin le courage ne vous manquera pas ?

ANNE.

Je vous le répète, vous trouverez tout en moi : silence et courage... car rien ne peut m'effrayer, ni le ciel avec ses châtimens, ni l'enfer avec ses horreurs.

WOLSEY.

Eh bien ! alors vous serez ma reine. Oui, j'espère vous couronner en Angleterre, si d'abord vous m'engagez votre foi de n'être point ingrate. Car je crains qu'une femme ne cause ma ruine ; et pour cela je m'efforce de me les rendre amies. L'empire du monde appartient à la prudence.

ANNE.

Puisqu'il en est ainsi, je vous promets sous le serment le plus solennel de seconder vos vœux.

WOLSEY.

Et comment ?

ANNE.

Écoutez-moi.

WOLSEY.

Parlez.

ANNE.

Fasse le Dieu tout-puissant, — si jamais je cherche à vous nuire quand une fois vous aurez mis la couronne sur ma tête et le sceptre à mes pieds, — que ma grandeur, mon honneur, ma gloire se convertissent aussitôt en honte et en douleur, en ignominie et regrets ; que j'aie le sort le plus déplorable ; que je meure dans la disgrâce de mon époux, par la main du bourreau ! — Voilà le serment par lequel je me lie à vous.

WOLSEY.

Je suis satisfait. Et afin que vous preniez confiance en moi, et que nous commencions sans retard à marcher vers notre but, écoutez ce à quoi j'ai pensé. (*A part.*) C'est la scélératesse la plus noire que jamais homme mortel ait imaginée, et que le soleil ait vue dans aucun âge. (*Haut.*) Vous ne l'ignorez pas, le roi vous aime ; il se meurt affolé de vos charmes. Vous savez aussi que Henri est un homme aux passions vives et emportées ; et qu'une fois qu'il a conçu une idée, rien ne peut faire obstacle à ses désirs. — Eh bien, cela étant, savez-vous quel doit être, à vous, votre personnage ? Vous devez feindre d'être également éprise de lui, mais que votre réputation, votre honneur vous empêchent de l'écouter... à moins que vous ne soyez son épouse. — Ensuite moi je viendrai exciter sa passion, et je le conduirai de telle sorte que nous arriverons bientôt où nous voulons aller.

ANNE.

Je pensais que nous allions voir quelques prodiges. Car pourquoi me demander de feindre à moi femme, à moi Anne de Boleyn ?..... cela m'était trop facile, j'aurais employé la feinte rien qu'en ma qualité de femme et quand même ce n'eût pas été pour obtenir le titre de reine.

WOLSEY.

Voici le roi qui vient.

Il sort.

ANNE.

O Charles ! pardonne si je trahis ainsi ton amour, séduite par l'éclat d'une couronne. Je suis femme, et l'intérêt m'a vaincue. Je suis femme, je change et j'oublie.

Entre le ROI.

LE ROI.

Ah ! ce n'est pas en vain que mon âme, soupirant après vous, m'a conduit vers ces lieux. Mon amour, comme la flamme, voulait aller vers son centre. Ah ! beauté enchanteresse, n'est-ce pas encore un des miracles de l'amour que cette passion irrésistible qui vous a

soumis ma volonté ? Toutes les étoiles ont conspiré ensemble, et je n'ai pu résister. — Daignez me donner cette blanche main.

ANNE.

Arrêtez, sire. Pourquoi ces plaintes amoureuses ? pourquoi cet oubli de votre grandeur et de vous-même ?... Ce n'est pas, sire, que je ne sois flattée des sentiments que vous m'exprimez ; non, le ciel sait tout ce que je sens, tout ce que je pense, et combien j'ai lutté, combattu... Mais que voulez-vous ? vous êtes mon roi, et je ne suis que votre humble vassale. — Ah ! plutôt à Dieu, hélas ! que vous fussiez né dans les derniers rangs, pauvre et obscur !... Eh ! quel mérite, quelle valeur ajoute le sceptre à un homme qui possède vos belles qualités ?... Alors j'aurais pu vous entendre, alors j'aurais pu vous aimer, car vous-même vous m'auriez donné le titre d'épouse.... Voyez quelle situation étrange est la vôtre, puisque le rang suprême vous fait en quelque sorte reproché comme un démerite. — Mais pourquoi vous exprimer ces plaintes, ces regrets ? Qu'importe que j'eusse été digne de vous si le sort m'eût faite reine ?... Vous, sire, réglez, et laissez-moi mourir.

Elle s'éloigne comme pour sortir.

LE ROI.

Arrêtez, de grâce, arrêtez !

ANNE.

Vous me retenez aisément près de vous.

LE ROI.

Votre beauté m'enhardit.

ANNE.

Votre rang m'ôte l'espoir.

LE ROI.

Oui, divinité charmante, je vous veux adorer.

ANNE.

Oui, Henri, il faut que je renonce à vous et que je vous oublie.

LE ROI.

Ne me disiez-vous pas que si j'eusse été un homme d'humble naissance vous m'auriez accordé votre tendresse ?

ANNE.

Oui, alors j'aurais humilié ma fierté, j'aurais relevé votre humilité, l'amour m'eût rendue votre égale.

LE ROI.

Vous n'avez pas besoin de vous abaisser. C'est moi qui vous élèverai. Je veux vous combler des marques de ma faveur.

ANNE.

Voudriez-vous, sire, me voir déshonorée ?... Moi, que je cède à un homme dont je ne serais point la légitime épouse ! Moi que je sois la maîtresse d'un homme, — cet homme fût-il un roi !... Non, non, n'espérez pas vaincre ma résolution ; et si vous m'aimez, ne songez pas à m'ôter mon honneur et ma gloire.

LE ROI.

Ne repoussez pas mon amour. — Ah! si j'étais libre, alors même que le ciel m'eût fait le maltre unique du monde, je serais venu avec empressement mettre à vos pieds mon amour et mon sceptre. Mais, hélas! je ne puis... je suis marié.

ANNE.

Voilà ce qui justifie ma conduite.

LE ROI.

Vous me donnez la mort... accordez-moi, du moins, un moment votre main.

ANNE.

Je ne puis... vous êtes marié... et il m'est défendu de vous aimer. — Dans une situation si cruelle, il faut que je m'éloigne... car mon silence vous dirait peut-être ce que ma bouche et mes yeux s'efforcent de vous taire. — Adieu, ô mon roi, mon seigneur et mon maltre; je ne veux pas que mes larmes excitent votre attendrissement. Le ciel voit mon cœur.

Elle sort.

LE ROI.

Le ciel voit ma douleur et mon désespoir.

Entre WOLSEY.

WOLSEY, *à part*.

Comme il est demeuré triste et pensif! Approchons. Si elle a commencé, ainsi que les apparences me l'annoncent, c'est à mon tour d'agir. — (*Haut.*) Que fait là votre majesté?

LE ROI.

Je songe à mourir, Wolsey. — Non, l'enfer tout entier, avec ses tourments et ses gémissements, ne souffre pas une peine égale à celle que j'endure. Une flamme dévorante consume mon cœur. O ciel! je succombe!... Ce n'est point le feu de l'amour qui me brûle, — c'est je ne sais quel affreux démon qui a pénétré en moi.

WOLSEY.

Calmez-vous.

LE ROI.

Demandez plutôt à la fortune d'être constante, à la lune de ne point changer, à la mer de ne pas soulever des tempêtes... car je suis amoureux d'Anne de Boleyn. — Et voulez-vous savoir jusqu'où va ma passion? Voulez-vous que je vous apprenne d'un seul mot ma folie et mes souffrances?... si j'étais libre je l'épouserais. Et bien que je ne le sois pas, je ne puis répondre de ce que je ferai, car ma raison a disparu.

WOLSEY.

Sire... (*A part.*) Courage, Wolsey, voici l'occasion! (*Haut.*) Sire, une peine aussi cruelle exige un prompt remède. La vie d'un roi l'emporte à mes yeux sur le respect dû à sa majesté.

LE ROI.

Que voulez-vous dire ?

WOLSEY.

Sire, je ne l'ignore pas, votre majesté possède plus d'intelligence et de lumières que je n'ai la prétention d'en avoir ; mais daignez m'écouter, sauf ensuite à ordonner mon trépas. Mourant pour votre service, je mourrai sans regret. Mille fois mon dévouement a été sur le point de vous parler avec une franchise entière ; mais il n'est pas facile de dire la vérité aux rois. Cependant, aujourd'hui, votre intérêt, votre salut l'exige, et je bannis les vains scrupules. — Sachez-le donc, sire, vous êtes libre ; votre mariage ne peut pas se considérer comme valide. Il est contre les lois divines et humaines que vous ayez épousé la reine Catherine, qui avait été d'abord la femme de votre frère.

LE ROI.

Ce que vous me dites là a troublé toute mon âme. — Mais cependant le pape n'a-t-il pas accordé sa dispense ?

WOLSEY.

Et cette considération pourrait vous arrêter?... tout au plus si une raison semblable aurait le droit de se produire dans les disputes des écoles ; vous, vous ne pouvez pas y attacher d'importance. D'ailleurs votre opinion, comme étant celle d'un roi et d'un savant docteur, réglera celle du public. Quand même elle ne serait pas fondée, quand même vous vous trouveriez aveuglé par un fol amour qui vous entraîne hors du droit sens et de l'équité, — qui jamais attribuera votre conduite à de mauvaises passions ? Qui pourra jamais penser que vous ne vous soyez point dirigé par le sentiment de l'utilité publique et par l'inspiration de votre conscience ? — Secouez le joug, répudiez Catherine, et mettez-la dans un couvent ; elle est une sainte femme ; quand on lui proposera ce parti, nul doute qu'elle ne l'accepte sans murmurer. Vous vous êtes marié sans goût, sans amour ; rompez ces liens odieux, et donnez satisfaction aux impérieux sentiments de votre cœur. Que craignez-vous ?

LE ROI.

Eh ! que voulez-vous que je craigne ? — Seulement, ce qui m'embarrasse, ce qui m'inquiète, ce sont les moyens d'exécution.

WOLSEY.

Convoquez votre parlement, et quand il sera assemblé adressez-lui un discours habile où vous lui direz que votre conscience vous force à agir ainsi à l'encontre du pape ; témoignez que c'est un pur effet de zèle, et montrez une vive affliction. — Une fois séparé de la reine, vous serez libre d'apaiser le feu qui vous consume, et puis nous prendrons nos arrangements pour que le pape ratifie ce qui aura été fait. — Pour moi, sire, en tout ceci je n'ai d'autre but que votre goût et vos désirs.

LE ROI.

Allez, Wolsey, allez, fidèle serviteur d'un roi qui vous aime. Rendez-lui ce repos dont un fol amour l'a privé. Assemblez au plus tôt les conseillers de mon état. Le trouble où je suis m'empêche de réfléchir davantage ; et d'ailleurs dans les choses graves la précipitation sert toujours d'excuse¹.

WOLSEY.

Voilà déjà qu'il me reproche presque mes retardements. Assurons ma faveur à tout prix. Agissons de manière que plus tard il ne puisse pas revenir sur ce qui se sera fait.

Il sort.

LE ROI.

Oui, je l'avoue, je suis insensé et aveugle, puisque je nie la vérité que j'adore... Je sais bien que Wolsey m'a abusé, et que j'ai cru trop aisément à ses sophismes... Mais la passion dont je suis plein a bouleversé ma raison, et me pousse à méconnaître la vérité et à croire le mensonge. — Non, il n'y a point de crime à ce qu'un homme épouse la veuve de son frère, témoin le grand patriarche Judas, qui voulut que son second fils prît pour femme la veuve de son fils aîné². Cela est fondé tout à la fois et sur la loi naturelle et sur l'Écriture sainte. Et en effet pourquoi cette femme n'aurait-elle pas épousé le frère de son premier époux, alors surtout qu'elle n'avait pas eu d'enfants du premier lit ? Donc si ce mariage n'avait rien de contraire au droit naturel ni au droit écrit, le pape a pu, pour l'avantage du royaume, accorder cette dispense. Et quand même il n'y aurait pas eu ce précédent, le pape aurait pu encore agir ainsi, puisqu'il est le représentant de Dieu sur la terre. C'est donc moi seul qui conteste à tort son pouvoir pour satisfaire ma passion. — Mais il faut sacrifier la reine, toute chrétienne qu'elle est, à mon repos, à mon bonheur. — Pardonne, Catherine, pardonne si j'enlève la couronne à ton front pour la poser au front d'une autre. Le ciel m'en punira peut-être, et te vengera. Peut-être cette couronne que tu vas perdre aujourd'hui à cause de tes vertus, celle qui en hérite la perdra quelque jour à cause de sa vanité, de sa luxure et de son ambition. — Mais j'obéis à mon étoile.

Entre PASQUIN.

PASQUIN.

Je viens ici réfléchir un peu à l'occasion d'un doute qui s'est élevé dans mon esprit sur mon emploi : Celui qui a un double visage, un visage à deux faces, ne doit-il pas payer deux fois ?

LE ROI, *se parlant à lui-même.*

Quelle situation que la mienne ! si je n'obtiens pas l'objet de mes desirs je meurs d'amour, et si je l'obtiens, je meurs de douleur. —

¹ *Que en cosas graves siempre las disculpa
La prisa con que se hacen.*

² Voy. la Genèse, chap. XXXVIII.

Mais puisque en tout état de cause je dois mourir, mourons du moins après avoir connu le bonheur et la joie.

Il sort.

PASQUIN.

Il n'a point voulu me répondre. Triste métier que le mien ! Nous arrivons l'esprit aiguisé, la plaisanterie à la bouche, — et personne qui veuille rire ! — Mais voici une foule immense qui entre au palais. Mettons-nous à cette porte, et je verrai sans doute plus d'un visage à qui je pourrai demander mon salaire.

Entrent d'un côté THOMAS BOLEYN et le CAPITAINE, et de l'autre CHARLES et DENIS.

BOLEYN.

Que peut vouloir le roi ?

LE CAPITAINE.

Puisqu'il convoque le parlement, ce doit être pour quelque grave motif.

BOLEYN.

Le bruit s'est répandu qu'il voulait nous consulter sur des scrupules qui agitent sa conscience.

PASQUIN.

Patience, seigneur de Boleyn, vous verrez l'ouvrage de Dieu. — Quant à moi, il y a un cheval dont je n'aime pas le poil.

BOLEYN.

Pourquoi ?

PASQUIN.

C'est que naguère il était alezan, et maintenant il est gris pommelé. — Mais voici les dames. J'ai besoin d'aller vers elles.

Entrent les Dames. Un rideau s'ouvre, et l'on voit le ROI et la REINE assis la couronne sur la tête et le sceptre à la main. Près de la Reine est assise l'INFANTE. WOLSEY se tient debout derrière le Roi.

CHARLES.

Le roi est déjà sur son siège, ainsi que la reine et l'infante.

BOLEYN.

Voyez, quel trouble sur son visage.

WOLSEY.

Sire, votre parlement est assemblé devant vous.

LE ROI.

Parents, amis et vassaux, qui sur vos épaules robustes soutenez cet empire, vous le savez, j'ai été dans le monde catholique surnommé le roi très-chrétien à cause de mon obéissance au pape. Vous savez aussi avec quel zèle, avec quelle vigilance je me suis toujours opposé à ces erreurs par lesquelles ce monstre de Luther a jeté le trouble dans notre religion sainte. Enfin vous savez également que mes études, mes travaux, mes écrits, m'ont fait appeler Henri le Savant. Ainsi donc moi qui me suis toujours appliqué

non-seulement à éviter mais à combattre l'erreur, je n'irais pas, on peut en être certain, soulever dans la chrétienté de nouveaux sujets de perturbation. Bien au contraire, pour enlever tout prétexte aux hérétiques, ennemis de la foi, je vous ai convoqués en parlement dans l'unique but de rassurer ma conscience.—Veuillez tous m'écouter.—Votre reine Catherine,—hélas ! à ce nom je me sens attendri et mes yeux se remplissent de larmes,—ce modèle de vertu, que j'aime de toute mon âme, — oui, je m'estime plus heureux du titre de son époux que d'être roi de deux royaumes, — Catherine, personne ne l'ignore, avait été précédemment la femme de mon frère. C'est pourquoi son mariage avec moi ne saurait être valide ; et voyant que je ne suis point légitimement marié avec elle, je rends la liberté à ma conscience. Le ciel m'en est témoin, je ne me sépare d'elle qu'avec une vive douleur. Mais il le faut ; et pour accomplir mon devoir, je lui reprends une couronne et un sceptre qui ne lui appartiennent pas. De la sorte je me conduis en roi chrétien puisque je dépose une femme, une sainte qui m'est plus chère que moi-même. . Dieu sait ce qu'il m'en coûte, mais il m'a commandé cet acte, et je lui obéis. — L'infante doña Marie, vert rameau de ce noble tronc, assure ma succession ; et bien qu'issue d'un mariage dissout, elle demeure princesse, et je la reconnais solennellement pour ma fille et mon héritière.—Et vous, Catherine, allez, allez en un lieu où vous pleuriez votre fortune, et où vous deveniez l'étonnement et le désespoir de l'envie ; allez, soit en Espagne auprès de l'empereur Charles-Quint, votre neveu ; ou bien dans un couvent, seul séjour qui convienne à vos mœurs et à votre piété. Pour moi, qui sens profondément le chagrin que vous pouvez éprouver, je renonce à vous voir... votre vue serait trop pénible à mon cœur. Et si par aventure quelqu'un de mes vassaux osait s'élever contre un tel acte, il encourrait ma colère et payerait de sa tête tant d'audace.

LA REINE.

Daignez, sire, m'écouter... si toutefois mes sanglots me permettent de prononcer quelques paroles... Mon Henri, mon roi, mon seigneur, mon maître, mon époux bien-aimé,— car je veux encore vous donner ce nom dans lequel j'adore un sacrement,—ce qui m'afflige, ce n'est pas d'être exilée du trône, ce n'est pas de voir dépouiller mon front de la couronne et de voir briser le sceptre en ma main ; je laisse à l'ambition à regretter ces vains trophées que la mort tôt ou tard nous enlève : mais je m'afflige de me voir dans votre disgrâce, de songer que je suis pour vous un sujet d'ennui, et de vous avoir disposé—je ne sais comment,—à une aussi rigoureuse extrémité. Et si vous n'êtes pas convaincu de la sincérité de mon langage, mettez-moi dans une obscure prison où mes yeux ne puissent apercevoir la douce lumière du ciel, faites-moi conduire au fond d'une forêt où je n'aie pour compagnie que les animaux sauvages, ou bien encore au milieu des mers sur un rocher dé-

pouillé... Oui, quelque part que ce soit, je vivrai contente, pourvu que je sache, mon seigneur, que j'ai trouvé grâce devant vos yeux, et que je puisse vous nommer mon époux. — Et quand bien même, disposée à vous complaire en tout, je ne regretterais pas de me voir éloigner de votre personne, hélas ! sire, pourrais-je être tranquille en songeant que par votre conduite vous pouvez donner prétexte à de nouveaux troubles ? Eh quoi ! vous, roi très-chrétien, vous si prudent, si religieux, vous si longtemps la glorieuse colonne de l'Eglise, vous qui avez confondu avec tant de sagesse les erreurs de Luther, vous pouvez mettre en doute la lumière du soleil ! — Je suis moins savante que vous, monseigneur ; mais quand il s'agit des choses de la foi, je crois, les yeux fermés, que le voyageur qui navigue sur la mer s'expose à une fin déplorable quand il veut enlever au pilote le gouvernement du vaisseau. Les schismes et les hérésies se produisent d'abord sous un masque de piété, et rejettent bientôt un vain déguisement. Prenez garde, seigneur, de vous laisser glisser peu à peu sur une pente rapide où la chute à la fin est inévitable. Le souverain pontife est le représentant de Dieu, et comme Dieu même il peut tout ! voilà ce qu'on m'a enseigné et ce que je sais. C'est à lui que j'en appelle, et j'irai à Rome lui demander justice. Je pourrais, il est vrai, me retirer en Espagne, où le victorieux Charles me donnerait son appui : mais cet appui je ne le désire ni ne l'invoque ; car je ne veux pas demander vengeance contre vous ; car si j'avais pu un moment solliciter une vengeance, mon cœur, oui, mon cœur même vous servirait de bouclier, et c'est sur lui que j'appellerais tous les coups qui vous seraient destinés. Je ne veux pas, non plus, me retirer comme religieuse dans un couvent ; car si je suis mariée, vainement prendrais-je un autre état. Ainsi donc je demeurerai dans un de vos palais, sous un toit que vous aurez habité, et là quand je mourrai, on saura que je vous ai toujours aimé et reconnu pour mon maître et mon bien, pour mon roi et mon époux. — (*Le Roi se lève et s'éloigne peu à peu accompagné de Wolsey.*) Quoi ! vous vous éloignez ?... Mais, hélas ! si je dois vous voir irrité, il vaut mieux que je ne vous voie pas ; il vaut mieux que je meure et que je vous épargne de nouveaux ennuis. (*Le Roi sort.*) Hélas ! infortunée, le soleil qui m'éclairait a disparu, et me voilà plongée dans les ténèbres.

CHARLES.

Je n'ai jamais vu un spectacle plus triste.

LE CAPITAINE.

Quelle tyrannie !

Il sort.

BOLEYN.

Quelle cruelle injure !

CHARLES.

Je vais porter en France cette nouvelle ; et puisque le mariage

n'est point légitime, mon maître ne voudra pas sans doute épouser la princesse. — Retournons en France ; laissons se terminer ce divorce, et puis, je reviendrai au plus tôt célébrer mon mariage.

Charles et Denis sortent.

LA REINE.

Marie ?

L'INFANTE.

Madame ?

LA REINE.

Embrassons-nous pour la dernière fois.

L'INFANTE.

Hélas ! que puis-je vous dire au moment où je vous perds ? — Que mes larmes vous parlent pour moi.

Au moment où la Reine et l'Infante viennent de s'embrasser, WOLSEY entre, et il prend la main de l'Infante, pour la tirer à l'écart.

WOLSEY.

Madame, le roi vous attend.

LA REINE.

Quoi ! vous ne m'accordez pas un moment de répit ? — Vous ne craignez pas, tyran cruel, de détacher la vigne de l'ormeau ? — Adieu, ma fille.

L'INFANTE.

Adieu, madame.

LA REINE.

Que le ciel pitoyable vous rende plus heureuse que ne l'a été votre mère. — Cardinal, au nom de Dieu, qui est le juge suprême, je vous en conjure, conseillez bien le roi.

WOLSEY.

Le roi est un prince éclairé ; il n'a nul besoin de mes conseils, et je n'ai que peu d'influence sur lui. — Pardonnez-moi si je vous ôte ce dernier plaisir.

Il sort avec l'Infante.

LA REINE.

Oui, je vous le pardonne, bien que je voie avec douleur la brebis innocente au pouvoir du loup dévorant. — Seigneur de Boleyn, les cheveux blancs inspirent le respect à la jeunesse : montrez au roi toute sa faute.

BOLEYN.

Le roi est d'un caractère emporté, et je n'oserais m'exposer à sa fureur. — Dieu vous console, madame ; mais je ne puis risquer ainsi ma vie.

Il sort.

LA REINE.

Anne, puisque la beauté a le privilège de toucher les cœurs les plus insensibles, allez au roi, parlez-lui avec bonté en ma faveur, portez-lui mes soupirs, dites-lui ma douleur et mes larmes. (Anne

la salue et sort.) Eh bien ! voilà que tous m'ont abandonnée. La majesté n'a plus de courtisans. Je n'ai plus même personne à qui me plaindre, seule consolation des malheureux.

MARGUERITE.

Madame, j'ai vu vos disgrâces, et je reste pour les pleurer avec vous. Je mets ma vie à vos pieds, daignez en disposer ; Marguerite Pole ne veut d'autre gloire que de mourir pour son Dieu et pour vous.—Où irons-nous, madame ?

LA REINE.

Dans un château royal. — Ah ! palais perfide, mer trompeuse et funeste ; catafalque recouvert de drap d'or, caveau funèbre où se garde une vaine majesté réduite en poussière, sépulcre blanchi où l'orrensevelit les vivants... ah ! malheureuse cour, royaume infortuné, que Dieu veille sur vous ! et vous, Henri, hélas ! que le ciel vous ouvre les yeux !

JOURNÉE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Une salle du palais.

Entrent CHARLES et DENIS.

CHARLES.

Que m'apprends-tu là ?

DENIS.

Voilà, seigneur, ce qui se passe.

CHARLES.

Anne m'aurait quitté si promptement !—Mais pourquoi s'étonner de l'infidélité d'une femme ?—Je suis allé en France, j'ai raconté à mon roi le divorce de Henri et les troubles qui en avaient été la suite, et il a ordonné qu'on ne lui parlât plus de l'union projetée entre le dauphin et l'infante. Sur ces entrefaites, mon père est venu à mourir ; et moi, tout ensemble affligé de sa perte et joyeux d'un événement qui me rendait libre, j'ai soumis mon mariage à l'approbation du roi, et l'ayant obtenue, j'ai pris congé de mes parents et de mes amis, qui tous applaudissaient à mon bonheur.—Avec quelle ardeur je venais ! Combien de fois j'ai accusé la paresse des vents, qui retardait mon vaisseau ! Avec quelle joie je me figurais être dans ses bras !... Comme j'aimais à me représenter la joie que l'ingrate elle-même pourrait en ressentir !... Et elle est mariée !

DENIS.

Depuis que vous avez quitté ce royaume soulevé à la suite de ce déplorable divorce, le roi a épousé secrètement Anne de Boleyn ;

et l'on dit même que c'est l'amour qui lui a fait prendre le parti de répudier la noble et pieuse Catherine. Enfin, ce qui est positif, c'est que le roi vit aujourd'hui avec Anne de Boleyn. Quant à la reine, inébranlable en sa résolution, elle se tient dans un pauvre château, près de Londres, où elle a souffert mille disgrâces. Voilà ce qui s'est passé depuis que nous avons quitté ce pays.—Maintenant, seigneur, si vous m'en croyez, vous vous consolerez de ce malheur et vous retournerez en France le plus tôt possible; car un plus long séjour à Londres vous exposerait à mille dangers.

CHARLES.

Où, je repartirai, si toutefois l'amour et la jalousie ne me tuent pas. Mais avant de retourner en France, je veux voir la nouvelle reine. Quoi qu'il doive m'arriver, il faut que je lui parle... Mais qui peut venir au palais avec un cortège aussi considérable?

DENIS.

Cette pompe nous dit que c'est le cardinal Wolsey.

CHARLES.

Laissons-le, suis-moi; je te dirai ce que j'ai imaginé pour voir Anne de Boleyn.

DENIS.

Songez aux périls que vous courez.

CHARLES.

Ne cherche pas à m'en dissuader. Quelque sages que soient tes conseils, je ne saurais les écouter en ce moment.

Ils sortent. .

Entrent WOLSEY, repoussant PLUSIEURS SOLDATS qui lui présentent es placets, et PASQUIN.

WOLSEY.

Qu'ils sont insupportables avec leurs placets! Laissez-moi... vous m'ennuyez... Que personne ne me suive.

PREMIER SOLDAT.

Quelle tyrannie!

DEUXIÈME SOLDAT.

Quelle cruauté!

PREMIER SOLDAT.

Quelle insolence!

Il sort.

DEUXIÈME SOLDAT.

Que le ciel l'en punisse!

Il sort¹.

PASQUIN.

A moi, seigneur cardinal?

WOLSEY.

Qu'y a-t-il de nouveau?

¹Cette petite scène est une peinture fidèle de l'accueil que les ministres en Espagne, au dix-septième siècle, faisaient souvent aux pauvres soldats qui revenaient estropiés, et nus, de la guerre. On sait le sort de Cervantes.

PASQUIN.

Je viens étonné, émerveillé, confondu, d'une certaine chose que j'ai vue.

WOLSEY.

Qu'est-ce donc ?

PASQUIN.

Votre sépulture. — Vous faites construire une bien belle chapelle... C'est une bien grande cage pour un si petit moineau !.... Mais savez-vous mon idée ? c'est qu'on ne vous y laissera pas entrer.

WOLSEY.

Fou, sot, malicieux coquin, sors du palais, sors à l'instant, et ne t'avise jamais d'y remettre les pieds.

PASQUIN.

Voilà qui est fait.

Il sort.

Entre ANNE DE BOLEYN.

WOLSEY.

Permettez que je baise les pieds de votre majesté.

ANNE.

Levez-vous.

WOLSEY.

Maintenant que votre majesté vit dans la sphère du soleil, j'ai à lui demander une grâce.

ANNE.

Que pourrais-je vous refuser ?... Dites-moi, cardinal, ce que vous désirez.

WOLSEY.

Je voulais aujourd'hui demander au roi la présidence du royaume. Je compte la demander en votre présence, et si vous voulez bien me seconder, je suis sûr de l'obtenir.

ANNE.

Cela n'est plus possible, on en a disposé. Je ne savais pas votre désir, et je l'ai fait donner à mon père.

WOLSEY.

Je n'aurais pas cru, madame, que votre majesté en eût disposé sans s'informer de moi auparavant si j'y avais quelque prétention.

ANNE.

Et pourquoi ?

WOLSEY.

Il me semblait que vous deviez avoir plus d'égards pour moi que pour votre père même. Car si lui vous a donné l'être, moi je vous ai donné la couronne ; par lui vous êtes femme, et par moi vous êtes reine ; et par conséquent vous me devez à moi une toute autre reconnaissance. Mais que votre majesté y songe bien : la porte par où elle est entrée au palais n'a pas été fermée, et celui qui l'a fait

ouvrir pour une reine injuste et tyrannique, celui-là pourra l'ouvrir encore pour une reine ingrate.

Il sort.

ANNE.

Quel ennui, quel supplice, au milieu des grandeurs, de voir sans cesse devant ses yeux celui à qui l'on en est redevable ! et surtout quelle humiliation, quel déplaisir mortel d'entendre ce bienfaiteur insolent vous reprocher à chaque instant la gloire où vous êtes !... Il faut que je me délivre de Wolsey. Il m'appelle ingrate... il me menace... Non, il ne me chassera point du palais. C'est moi, oui, ce sera moi qui abattrai son orgueil.

Entre le ROI.

LE ROI.

Voici une lettre que j'ai reçue de Catherine, et j'ai voulu vous la remettre sans l'avoir lue auparavant. Ouvrez-la : mon amour et mon attachement vous devaient cette preuve de confiance. Ce sont sans doute les plaintes d'une femme abandonnée.

ANNE.

Pourquoi me proposer de voir une chose aussi pénible ?—Non, je vous rends cette lettre fermée, lisez-la, et répondez-y, et montrez de la pitié. N'oublions pas ce qu'a été jadis cette pauvre femme. N'oublions pas qu'elle a été votre épouse et ma reine.

LE ROI.

Je suis heureux de trouver en vous tant de générosité. Que vous êtes bonne et sensible ! et combien peu vous connaissent ceux qui vous croient un cœur vindicatif et méchant !... Je vous ai tant de reconnaissance de votre procédé, que pour vous complaire je bannis dès aujourd'hui l'infante Marie de mon palais et de mon cœur. Elle ira partager la vie de sa triste mère. Je vous montrerai ma réponse, puisque vous m'autorisez à lui écrire.

ANNE.

Certainement, mais je ne désire la voir que pour juger de la façon dont vous lui écrirez.

LE ROI.

Vous n'y trouverez que de vaines protestations destinées à consoler un cœur malheureux.

ANNE, *à part*.

Je veux voir cette lettre... pour y glisser du poison.—(*Haut.*) Je vous remercie, monseigneur, de l'idée que vous avez eue de renvoyer l'infante. Je vous donnerais pour cela seul mille caresses. Mais j'aurais un plus grand plaisir et aussi une plus grande reconnaissance, si aujourd'hui votre disgrâce frappait une autre personne.

LE ROI.

Et qui pourrais-je épargner, alors que je bannis loin de moi ma propre fille ? Parlez, qui a pu vous affliger ?

ANNE.

Un homme qui m'a parlé avec insolence.

LE ROI.

Que dites-vous là?... un homme a outragé la divinité que j'adore? un homme a été assez hardi pour vous manquer de respect?... J'ai pu entendre pareille chose!... Je veux savoir son nom. Achevez.

ANNE.

Je n'ose vous dire que cet homme, c'est...

LE ROI.

Qui donc ?

ANNE.

Le cardinal Wolsey.

LE ROI.

Quoi! Wolsey vous a offensée, et c'est de lui que vous vous plaignez? — J'avais de l'affection pour lui; mais une fois qu'il vous a déplu, je ne saurais l'aimer. — Allez-vous-en, qu'on ne vous voie pas avec moi, et croyez qu'aujourd'hui même Wolsey sera puni de son insolence.

ANNE.

Je vous baise les pieds. — (*A part.*) Si je réussis dans mes desseins, je pourrai me dire heureuse. Mais je ne serai satisfaite que lorsque je régnerai paisiblement sans avoir à craindre ni Wolsey ni Catherine.

Elle sort.

Entre PASQUIN.

PASQUIN.

Puis-je entrer jusqu'ici sans permission ?

LE ROI.

Qui te l'a refusée ?

PASQUIN.

Un personnage qui quelque beau jour vous la refusera à vous-même. Oui, si cela passe par la tête du cardinal Wolsey, il vous exilera comme il m'a exilé.

Entrent les DEUX SOLDATS.

PREMIER SOLDAT.

Sire, c'est vous qui êtes mon roi. Si je vous ai bien servi, si pour votre service j'ai cent fois risqué ma vie, d'où vient que le cardinal méconnaît mes droits et me maltraite ?

Entre WOLSEY.

WOLSEY, *aux Soldats.*

Qu'est ceci ? ne vous ai-je pas déjà défendu d'entrer ? Pourquoi braver ainsi ma défense ?

LE ROI.

C'est bien, cardinal... c'est bien, Wolsey, il suffit.

20.

WOLSEY.

Sire, j'ai voulu seulement épargner à votre majesté les importunités de ces mendiants.

LE ROI.

Je vous crois. Mais le meilleur moyen, c'était de venir au secours de ces braves gens avec l'argent que vous avez à moi. Dès ce jour vous n'êtes plus mon chancelier; je confisque vos biens, amassés par l'avarice et la rapine, et qui appartiennent à ces pauvres soldats. (*Aux Soldats.*) Vous pouvez aller piller ses maisons, je vous y autorise.

WOLSEY.

Ainsi il ne me restera que mes regrets et mes larmes, et vous ne me laissez rien pour vivre ?

LE ROI.

J'aurais pu vous ôter la vie... vous l'avez mérité. Je vous la laisse pour vous punir davantage. Oui, vivez, vivez; car le plus cruel supplice pour un avare et pour un ambitieux, c'est de se voir sans biens et sans pouvoir.

Il sort.

PREMIER SOLDAT.

C'est bien fait ! je suis content de vous voir ainsi puni.

Il sort.

WOLSEY.

Maintenant cet homme passe devant moi sans crainte ni respect.

DEUXIÈME SOLDAT.

Je souhaitais vivement un jour comme celui-ci. C'est un juste châtiment du ciel !

Il sort.

WOLSEY.

Se peut-il que ces hommes me traitent ainsi ? — Ah ! vienne bientôt le terme de ma vie, pour qu'elle serve d'enseignement aux ambitieux !

PASQUIN, *contrefaisant Wolsey.*

Sors, Pasquin, sors à l'instant du palais, et ne t'avise plus d'y remettre les pieds. Je te le défends !

Il sort.

WOLSEY.

Il ne me manquait que ce dernier outrage ! — Tout est fini ! — Ah ! douteuse astrologie, tu ne m'avais que trop bien averti, en me disant qu'une femme serait ma perte. — Hélas, Anne de Boleyn, en vous élevant jusqu'au ciel je suis moi-même tombé dans un abîme de malheur. Ah ! plaise à Dieu, ingrate qui poursuis ma perte, que tu aies un sort pareil au mien ! puisses-tu finir comme moi ! puisses-tu même être condamnée par ton époux inconstant à périr de la main du bourreau !

Il sort.

SCÈNE II.

Une campagne aux environs de Londres.

Entrent la REINE CATHERINE et MARGUERITE POLE.

MARGUERITE.

Prenez, madame, quelque distraction au milieu de cette campagne, dont l'aspect divertira votre douleur. — Voyez comme elle est agréablement éclairée par l'aurore. — Quoique vous ne sortiez pas de la tour, ce n'est pas une prison.

LA REINE.

Crois-moi, Marguerite, pour les malheureux il n'y a point d'autre distraction que leur chagrin.

MARGUERITE.

Mon oncle Renaud Pole vous envoie secrètement cette chaîne.

LA REINE.

Je lui dois toute la joie qu'il m'est permis d'éprouver. Votre dévouement à tous deux pénètre mon cœur.

MARGUERITE.

Il est pauvre, et ce n'est qu'un témoignage de son bon vouloir.

LA REINE.

Dieu vous récompense de votre pitié ! — Mais pendant que je forme un bouquet de ces brillants œillets et de ces roses gracieuses, répétez-moi cette chanson que tu as coutume de me chanter.

MARGUERITE.

Eh quoi ! cette chanson aujourd'hui peut-elle vous plaire encore ?

LA REINE.

Oui, elle fut composée pour moi, et je puis dire de mon sort ce qu'elle dit de ces fleurs :

Car hier on admirait mon éclat,

Et aujourd'hui je ne suis que l'ombre de moi-même.

MARGUERITE, *chantant*.

Fleurs charmantes, apprenez de moi

La distance qui sépare aujourd'hui d'hier ;

Car hier on admirait mon éclat,

Et aujourd'hui je ne suis que l'ombre de moi-même.

Entre WOLSEY.

WOLSEY, *d part*.

Car hier on admirait mon éclat,

Et aujourd'hui je ne suis que l'ombre de moi-même.

J'arrive ici attiré par les accents de cette douce voix. Les échos l'ont portée à mon oreille, et elle m'a réveillé comme d'un songe. Recommence à chanter, belle villageoise, recommence à chanter et à me rappeler ainsi les deux moments, si différents, de ma vie.

MARGUERITE, *à la Reine.*

Quelqu'un vient.

LA REINE.

Abaisse ton voile sur ton visage.

MARGUERITE.

C'est, je crois, Wolsey.

LA REINE.

Je ne m'explique pas sa venue en ce lieu. Je serais curieuse d'en savoir le motif.

WOLSEY.

Belles villageoises, si votre cœur est aussi généreux que votre voix est douce à l'oreille, secourez, je vous prie, un vieillard bien pauvre et bien à plaindre. Je viens aujourd'hui demander l'aumône, moi qui pouvais hier la donner aux autres. Je suis un assemblage de confuses énigmes. Je suis tel que de moi l'on pourrait aussi chanter :

Car hier on admirait mon éclat,

Et aujourd'hui je ne suis que l'ombre de moi-même.

LA REINE.

Ne te trahis point, Marguerite. (*A Wolsey.*) Qui a causé votre ruine ?

WOLSEY.

Une ingrate.

MARGUERITE, *à part.*

Il devait périr par l'ingratitude.

LA REINE.

Pour qu'une femme ait travaillé à vous nuire, à vous dépouiller de vos biens,—il a fallu qu'elle ait eu à se plaindre de vous.

WOLSEY.

Au contraire ; Dieu me châtie, je pense, de ce que j'ai trop fait pour elle.

LA REINE.

Vous auriez dû vous attacher à des personnes qui vous en auraient été reconnaissantes.

WOLSEY.

Je crains au contraire que si j'eusse servi une autre personne, au lieu d'avoir un ennemi je m'en serais fait deux.

LA REINE.

Êtes-vous réduit à la misère ?

WOLSEY.

Que vous dirai-je ? Je suis obligé d'avoir recours à la pitié d'autrui, ce qui est le comble de l'abaissement.

LA REINE.

Vous avez trouvé en moi votre remède, et moi j'ai trouvé en vous mon soulagement, puisque j'ai vu un homme si malheureux qu'il a besoin de mon secours.

WOLSEY.

Quoi ! mes peines sont pour vous une consolation !

LA REINE.

Oui, puisque,—toute pauvre que je suis, je vous puis secourir. Prenez, prenez cette chaîne.

WOLSEY.

Si le ciel vous a faite aussi sensible aux maux des autres que vous êtes libérale, ne me refusez pas une consolation après m'avoir accordé vos secours,—et je vous serai reconnaissant toute ma vie.

LA REINE.

Puisque vous désirez savoir qui je suis,—sachez-le : Si vous êtes le plus malheureux des hommes, je suis, moi, la plus infortunée des femmes. Je donnerais beaucoup, Wolsey, pour vous consoler. (*Elle soulève son voile.*) Me reconnaissez-vous ?

WOLSEY.

Ah ! je vois en vous l'âme la plus belle, la plus sainte que l'univers puisse adorer.—Oh ! combien on se trompe souvent dans ses bienfaits. Jugez vous-même si je dis vrai, puisque Anne de Boleyn m'exile et que Catherine me secourt.

MARGUERITE.

Madame, j'aperçois des hommes d'armes qui viennent de ce côté.

WOLSEY.

Ils viennent sans doute à ma recherche. S'ils me trouvent, s'ils m'arrêtent, ils me tueront.—Ah ! je ne veux pas leur donner cette joie. Je me punirai moi-même. Je vais me précipiter du haut de ces rochers, et ainsi ma mort sera l'image de ma vie.

Il sort.

Entrent le CAPITAINE, l'INFANTE, et des Soldats.

LE CAPITAINE, à la Reine.

Le roi mon seigneur vous envoie, bannie de la cour et déshéritée du trône, la princesse Marie.

L'INFANTE.

Mon père ne pouvait pas me procurer une plus grande joie. Car si je vis près de vous, madame, que m'importent la couronne et le sceptre ?

LA REINE.

Moi non plus je ne regrette pas la couronne et le sceptre, je ne regrette pas le monde. Tout ce que je désire, c'est de ne pas vous perdre.—(*Au Capitaine.*) Comment se porte le roi ?

LE CAPITAINE.

Votre vertu vous a bien inspirée.—(*Il lui donne une lettre.*) Voici la réponse qu'il m'a ordonné de vous remettre.

LA REINE.

Ah ! je dois être morte, puisque je ne meurs pas avec un si grand sujet de joie... en voyant dans mes mains une lettre du roi mon seigneur ? — Y a-t-il au monde un plus grand bonheur, une plus

grande gloire?—Dites à Henri, à mon seigneur, à mon époux, combien mon cœur apprécie une telle faveur. Je lui en ai tant de reconnaissance, je suis pénétrée de tant de joie, que sans doute ce plaisir me coûtera la vie.

Tous les personnages sortent.

SCÈNE III.

Une salle du palais.

Entre le ROI.

LE ROI.

Ah ! dans quelle confusion, dans quelle inquiétude vit l'homme déloyal ! Que de soupçons l'assiègent ! que de craintes l'environnent !... Désireux de savoir comment sont reçues dans ma cour les nouveautés relatives à la religion, je viens, comme un argus, écouter ce qui se dit de moi dans le palais... Cet endroit est favorable... J'apprends ainsi à connaître les vassaux qui me sont fidèles.

Il se cache derrière la tapisserie.

Entrent CHARLES, THOMAS BOLEYN et DENIS.

CHARLES.

Je vous fais sur tout cela mon compliment.

BOLEYN.

Regardez-moi toujours comme votre serviteur et votre ami.

CHARLES.

Ayant à me plaindre de mon roi, je viens implorer la protection du roi Henri.

DENIS, à part.

Il donne à son retour un excellent prétexte.

Entrent ANNE DE BOLEYN et JEANNE SEYMOUR.

BOLEYN.

Voici la reine.

CHARLES.

Permettez-moi, madame, de me prosterner à vos pieds comme un nouveau vassal qui vient vous offrir ses services. Donnez-moi votre main, et je pourrai dire que ça été là le motif de ma venue. Je vous demande humblement justice d'un outrage que m'a fait le roi.

DENIS, à part.

Il feint à merveille.

ANNE.

Le roi vous a outragé ?

CHARLES.

Oui, madame.

ANNE.

Et comment ?

CHARLES.

Pendant mon absence il m'a enlevé ce qui m'appartenait.

ANNE, *à part*.

Je le vois, c'est de moi qu'il veut parler. (*Haut.*) Et que vous a-t-il donc pris ?

CHARLES.

Une forteresse qui paraissait invincible, mais qui à la fin s'est livrée à lui.

ANNE.

Il n'y a point de forteresse qui puisse résister à la majesté royale.

CHARLES.

Il est vrai, tout se soumet à un roi.

ANNE.

Cette forteresse vous appartenait donc ?

CHARLES.

J'en avais l'heureuse possession, et je me flattais de la conserver toujours en mon pouvoir. Mais à la fin tout change.

ANNE.

Je vous jure de vous donner satisfaction aujourd'hui même, s'il en est pour votre injure.

CHARLES.

Il n'en est point.

ANNE.

Le croyez-vous, Charles ?

CHARLES.

C'est impossible.

ANNE.

Jeanne Seymour ?

JEANNE.

Madame ?

ANNE.

Que les musiciens descendent au jardin. Je vais m'y rendre. (*Jeanne sort. A Th. Boleyn.*) Monseigneur, le roi attend.

BOLEYN.

Je vous obéis, madame, comme je le dois.

Il sort.

ANNE.

J'ai voulu, Charles, demeurer seule ici avec vous, afin de vous parler et de vous dire que l'on peut donner satisfaction à votre outrage. Aimée par un roi, et par lui servie, adorée, quelle résistance pouvait faire une femme ?

CHARLES.

Que me dites-vous là ?

LE ROI, *à part*.

Qu'ai-je entendu ?

CHARLES.

Si vous me disiez : « Vous vous êtes absenté, et dès lors vous ne

devez accuser que vous seul, car il n'y a point de femme constante dans l'absence, » ce serait bien ! mais l'ordre du roi ne peut être votre justification, car l'autorité royale n'a point d'action sur la volonté, qui demeure toujours libre. — Tenez, reprenez ces lettres menteuses, reprenez ces gages trompeurs : ces souvenirs d'un autre temps ne sauraient demeurer en mes mains alors que, fuyant comme Ulysse, je veux fermer l'oreille à la voix d'une autre Circé. — Mais, hélas ! pourquoi prononcé-je ces plaintes ? Vous êtes femme, et comme femme, vous m'avez trahi.

Il lui rend des lettres, et sort avec Denis.

ANNE.

Arrêtez, Charles, arrêtez ! Hélas ! malheureuse, tout à la fois libre et esclave, mon âme hésite incertaine entre l'amour et l'obéissance.

Elle sort.

LE ROI, *sortant de derrière la tapisserie.*

Qu'ai-je entendu, ô ciel ! devais-je craindre une pareille disgrâce ?... Ah ! sort injuste, rigoureux destin ! moi, je suis trompé ? un autre avait possédé avant moi celle que j'ai élevée au rang suprême ?... et mes yeux ont vu se voiler d'un sombre nuage le brillant soleil que j'adorais ?... Voici une lettre qu'elle a laissé tomber. Voyons-la ; que je m'assure de mon malheur. (*Il ramasse une lettre.*) C'est son écriture ! (*Lisant.*) « Vous êtes, Charles, mon bien et mon amour. » C'est donc ainsi qu'elle lui parlait ? c'est ainsi qu'elle lui prodiguait ses tendresses ? — Mais pourquoi m'étonner qu'elle lui ait écrit ces douceurs, elle qui tout à l'heure encore disait sous mes yeux : « Mon âme hésite incertaine entre l'amour et l'obéissance. » Mais je ne veux pas qu'il y ait aucun doute sur ma gloire. (*Appelant.*) Holà ! gardes !

Entre le CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

Sire ?

LE ROI.

Que sans égard pour la majesté, la reine à l'instant même... J'ai dit la reine, je m'exprime mal. Que cette femme perfide, que cette hypocrite enchantresse... que ce serpent, ce basilic, qu'Anne de Boleyn, enfin, soit sur-le-champ arrêtée, et qu'on la renferme dans le château de Londres, qui est en face du palais. — Qu'on arrête également ce Français qui a été ambassadeur, et que l'on trouvera dans le palais. (*Le capitaine sort.*) « Mon âme hésite incertaine entre l'amour et l'obéissance. » Celle qui hésite est déjà coupable par la pensée, et cela suffit. La femme qui hésite une fois n'a plus le pouvoir de résister. — Hélas ! ingrate, vous être élevée si haut pour tomber dans un abîme de honte ! mais une élévation si étonnante ne pouvait pas être durable.

Entre THOMAS DE BOLEYN.

BOLEYN.

D'où viennent, sire, ces cris ? Il faut que la douleur soit bien grande pour soumettre ainsi la majesté.

LE ROI.

Hélas ! mon cher Boleyn, je vous ai confié l'administration de l'empire, comme à un homme sage et prudent ; je vous ai nommé président de mon royaume ; vous ne pouvez manquer à la justice. Je saurai aujourd'hui comment vous accomplissez vos devoirs.

BOLEYN.

Vous n'avez pas besoin, sire, de me solliciter à faire ce que je dois. — Devant le ciel qui m'entend, je jure que je ferai justice, fût-ce même sur mon propre sang.

LE ROI.

Je crois à votre parole. (*Lui donnant la lettre.*) Prenez et lisez ; ce témoignage suffit.

BOLEYN.

Je pourrais, sire, m'affliger comme père ; mais le monde apprendra que j'ai surmonté les sentiments de père pour n'écouter que mes devoirs de juge. — Quelle qu'elle soit, la coupable périra.

Entrent ANNE DE BOLEYN, le CAPITAINE, et des Soldats.

ANNE.

Infâmes et traîtres, vive Dieu ! vous vous repentirez de tant d'audace. — Comment osez-vous vous jouer ainsi à moi ?

LE CAPITAINE.

J'agis d'après l'ordre du roi. C'est lui-même qui m'a dit de vous arrêter.

ANNE.

Il est là, il peut le dire. (*Au Roi.*) Eh quoi ! sire, est-il vrai que vous ayez donné l'ordre qu'on m'arrête ?

LE ROI.

Tel a été mon ordre.

ANNE.

Je n'oppose plus de résistance ; loin de là, je me prosterne humblement à vos pieds. — Mais quel motif vous porte à cette extrémité ?

LE ROI.

Vous le savez, et je ne veux pas le redire, — jusqu'à ce que votre mort fasse connaître tout à la fois l'offense et le châtimement.

Il sort.

ANNE.

Ici finit ma fortune ; ici finit mon triomphe et ma gloire. — Hélas ! mon destin a été comme cette fleur des champs que le soleil pare un matin de ses couleurs brillantes, et que l'on retrouve le soir, tombée à terre, desséchée et flétrie.

BOLEYN.

Accompagnez-la, et exécutez l'ordre du roi.

LE CAPITAIN.

Il sera fait comme vous avez dit.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

Une autre salle du palais.

Entre le ROI.

LE ROI.

Hélas ! raison, pourquoi me tourmenter ainsi ? — Illusion, pourquoi ces menaces ? — Crainte, pourquoi ces persécutions ? — N'est-ce pas trop de tous ces ennemis réunis contre un seul homme ? — Secourez, Seigneur miséricordieux, l'homme le plus infortuné que les siècles aient jamais vu ? (*Après un moment de silence.*) Puisque le ciel m'inspire, je suivrai ses conseils, et sans doute ainsi je trouverai quelque soulagement à mes maux. — Vous me dites, ô mon Dieu, de rappeler Catherine : je vous obéirai. Oui, que l'on me ramène mon épouse, mon épouse légitime, que je supplierai de demander au ciel pardon pour moi. (*Appelant.*) Holà, gardes !

Entrent L'INFANTE et MARGUERITE, vêtues de deuil.

L'INFANTE.

Quand bien même je devrais y périr, je veux demander justice au roi mon père. (*Au Roi.*) Prosternée à vos pieds, invincible Henri, — non pas comme votre fille, mais comme la plus malheureuse des femmes, je vous demande justice.

LE ROI.

Pourquoi ces habits de deuil ? — Catherine serait-elle morte ?

L'INFANTE.

Oui, ses chagrins l'ont tuée peu à peu. — Pour moi je viens, dussé-je encourir votre colère, je viens me réfugier à vos pieds. — Justice, sire, justice !

LE ROI.

Hélas ! son âme s'est en allée vers un monde meilleur... O ciel ! quelle faute j'ai commise ! Mais à quoi servent maintenant ces vains regrets et un tardif repentir ? le mal ne peut plus se réparer.... J'ai nié le pouvoir du pape, et j'ai usurpé sur l'Eglise d'innombrables richesses... Comment les lui rendre ? si je reprends aux grands les biens que je leur ai donnés, et si je veux imposer des lois à ceux qui ont secoué le joug, n'ai-je pas à redouter une révolte?... O saint ange, qui après avoir traversé avec tant de résignation les épreuves de la vie, êtes maintenant assise sur le trône de lumière, prêtez-moi votre aide, protégez-moi, puisque je me repens... Mais, hélas ! il est trop tard ! combien je suis coupable ! (*Haut*) Infante Marie, non seulement vous aurez justice de la nou-

velle Jézabel, mais vous serez reine d'Angleterre, et pour qu'il n'y ait point de difficulté, je vous ferai prêter aujourd'hui même serment de fidélité par les grands du royaume. Ensuite je m'occuperai de votre mariage avec Philippe d'Espagne, fils de Charles Quint, et honneur de la Flandre. — Que l'on convoque mes vassaux pour la prestation du serment.

L'INFANTE.

Ah ! sire, dans un jour si triste pour vous et pour moi, ne songeons pas à des fêtes... Remettons cette cérémonie à un autre jour.

LE ROI.

Non, ne me répliquez pas, ce doit être aujourd'hui. Puisque je n'ai pu rétablir votre sainte mère sur le trône, je vous y ferai asseoir, vous sa fille. Du haut du ciel qu'elle habite, elle goûtera une certaine joie en voyant cet acte de justice, et ce sera pour Anne de Boleyn un affreux désespoir... Si toutefois le sort de cette dernière n'est pas encore accompli. — Allez vous vêtir pour cette cérémonie.

L'INFANTE.

Vous l'ordonnez, j'obéis ; car votre volonté est ma loi.

Elle sort.

LE ROI.

Ah ! combien, combien je suis coupable !

Entre THOMAS BOLEYN.

BOLEYN.

Vos ordres sont exécutés.

LE ROI.

Il suffit. Maintenant préparez tout pour la prestation du serment. — Vous m'entendez ?

BOLEYN.

Je vous ai servi aveuglément dans une chose d'une bien autre importance. Je vous servirai de même en celle-ci.

Il sort.

LE ROI.

Comment pourrai-je soutenir la vue du plus lamentable spectacle que le soleil ait jamais éclairé depuis la création du monde ? (*On entend le son des instruments.*) Voici le signal. Ne trahissons pas la douleur qui remplit mon âme. Montrons-nous à tous les yeux tranquille et affable. J'ai besoin de tout mon courage. Dieu puissant, daigne conduire mon vaisseau au milieu des écueils où il navigue !

Il sort.

SCÈNE V.

Une autre salle.

On entend sonner les clairons et les hautbois ; et ensuite entrent les **GRANDS** du royaume, ainsi que le **ROI** et l'**INFANTE**. Ils montent sur le trône, au pied duquel, en guise de coussin ¹, est placé le cadavre d'Anne de Boleyn recouvert d'une étoffe de soie. Après que le Roi et l'Infante se sont assis, on découvre le cadavre.

L'**INFANTE**.

Votre majesté a bien vengé mon injure, en mettant à mes pieds cette femme odieuse ; et avec de si beaux commencements, il m'est permis d'espérer un règne triomphant.

LE **CAPITAINE**.

Le roi très-chrétien Henri VIII, qui est par ses mérites au-dessus de la couronne d'Angleterre d'ailleurs si glorieuse, — voulant donner satisfaction à ceux qui pensent que la reine Catherine n'était pas notre légitime reine, désire qu'il soit prêté serment à l'infante Marie, son unique héritière. En conséquence il dégage de toute obéissance envers sa propre personne les grands et les hommes titrés de son royaume, et il ordonne comme roi, comme chef suprême de l'État et de l'Église², que l'on procède au serment. Tout le monde consent-il à le prêter ?

TOUS.

Oui, tous, tous, nous obéissons.

LE **CAPITAINE**, à l'*Infante*.

Votre altesse va jurer d'abord de remplir ses obligations, à savoir : de maintenir ses vassaux en paix, fût-ce aux dépens de son propre repos ; de ne rien changer aux coutumes et à la religion de ce pays ; de s'entendre, à l'amiable, avec Rome et son représentant touchant les nouveautés introduites ; enfin de ne pas reprendre aux séculiers les rentes ecclésiastiques, et de ne rien faire, d'une manière directe ou indirecte, pour les restituer à l'Église... Une fois que votre altesse aura prêté serment, toute la noblesse lui prêtera serment de fidélité.

L'**INFANTE**.

Eh bien ! j'aime mieux ne jamais régner. — Sire, est-ce que votre majesté veut que je prête ce serment ?

LE **ROI**.

Le royaume le demande, et cela est conforme aux usages.

L'**INFANTE**.

Je ne puis prêter un pareil serment, alors même qu'on m'offrirait l'empire du monde. — Et puisque votre majesté connaît la vérité, qu'elle ne souffre point qu'on sacrifie la loi de Dieu à la

¹ En lugar de almohada .

² Como universal Cabeza
En entrambos fueros

raison d'état. Eh quoi donc ! celui qui a composé ce livre des Sacrements que tous les plus savants hommes admirent, — celui qui a combattu avec tant d'autorité et de force le refus d'obéir au pape, celui qui a si victorieusement confondu les sophismes sacrilèges de Luther, ce monstre de la Germanie, — celui-là pourrait aujourd'hui se contredire !

LE ROI.

Vous avez raison sans nul doute, mais il le faut, ma gloire et mon intérêt l'exigent. (*A part.*) Hélas ! que de maux j'entrevois dans l'avenir ! (*A l'Infante.*) Marie, vous êtes jeune encore, et votre peu d'expérience vous fait parler ainsi. Mais vous verrez bientôt ce qu'il importe que vous fassiez.

L'INFANTE.

L'essentiel, ce me semble, c'est d'obéir humblement à l'Eglise, et je lui obéis sans examen, en renonçant à toutes les gloires humaines, s'il faut pour les obtenir renier la vraie religion.

LE ROI.

On ne renie pas ici la loi. Seulement nous ne sommes pas d'accord avec le saint-siège sur l'interprétation de quelques points.

L'INFANTE.

Celui qui conteste un seul point de la loi, la met tout entière en question.

MARGUERITE.

Noble et pieuse infante, que le ciel vous accorde des siècles de vie !

BOLEYN.

Que votre majesté daigne fléchir la résolution de son altesse, sans quoi on ne lui prêterait pas serment.

L'INFANTE.

Et l'on fera bien ; car celui qui m'aura prêté serment de fidélité, et qui s'avisera de manquer aux prescriptions de la loi, sera brûlé vif.

LE ROI

Ces idées tiennent à l'extrême jeunesse de l'Infante. Elle est spirituelle et prudente, et elle saura se modérer. Les grands peuvent lui prêter serment, sauf ensuite à la déposer si elle ne règne pas d'une manière conforme au bien public. — (*Bas, à l'Infante.*) Taisez-vous et dissimulez ; un temps viendra où vous pourrez réaliser vos pieux désirs, et où cette unique étincelle pourra se transformer en un immense incendie.

LE CAPITAINE.

Les grands du royaume veulent-ils prêter serment ?

TOUS.

Oui, puisque notre roi l'ordonne.

BOLEYN.

C'est sous les conditions qu'on a dites.

L'INFANTE, *à part.*Je le reçois sans condition ¹.

Les clairons et les hautbois retentissent, et les Grands baisent la main de la Princesse avec les cérémonies ordinaires.

LE ROI

Vous voilà princesse de Galles, et Londres par ses cris vous témoigne sa joie.

TOUS.

Vive! vive la princesse!

L'INFANTE.

Dieu vous garde!

LE CAPITAINE.

Ainsi finit la comédie du docte ignorant Henri ², et de la mort d'Anne de Boleyn.

¹ Il faut avouer que voilà un *à part* un peu jésuitique.

² *La come lia*

Del docto ignorante Enrique, etc., etc.

Calderon appelle Henri un *docte ignorant*, parce que, au point de vue catholique, les véritables lumières sont les lumières de la foi, et la véritable science, c'est la soumission à Dieu et à l'Église.

FIN DU SCHISME D'ANGLETERRE.

TABLE.

| | |
|---------------------------------|-----|
| Louis Perez de Galice. | 1 |
| Le Secret à haute voix. | 58 |
| L'Esprit Follet. | 138 |
| Les Trois châtimens en un seul. | 200 |
| Le Prince constant. | 264 |
| Le Schisme d'Angleterre. | 315 |

**RETURN
TO ➔**

CIRCULATION DEPARTMENT

198 Main Stacks

| | | |
|----------------------------------|---|---|
| LOAN PERIOD 1 HOME USE | 2 | 3 |
| 4 | 5 | 6 |

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS.

Renewals and Recharges may be made 4 days prior to the due date.

Books may be Renewed by calling 642-3405.

DUE AS STAMPED BELOW

[illegible]

YB n1 53

63148



